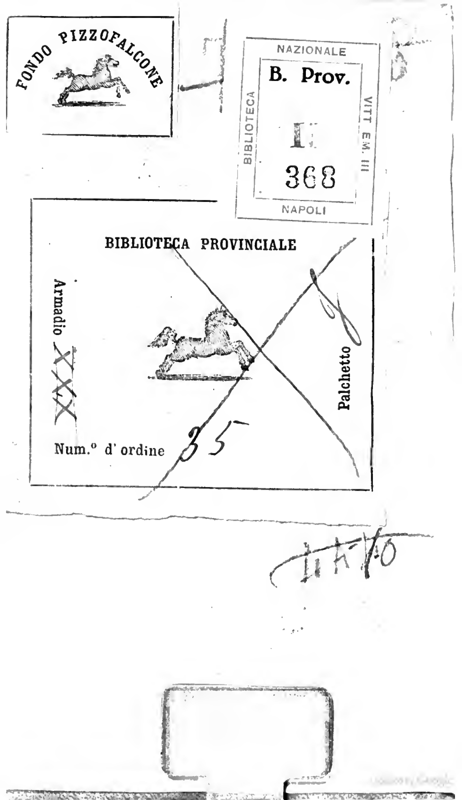



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
368
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXX
Palchetto
Num.º d' ordine 35

HISTOIRE
DES MEMBRES
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
Morts depuis 1700 jusqu'en 1771.

TOME PREMIER.

N. B. Ce Volume eſt le premier des Éloges de M. D'ALEMBERT, qui a paru en 1779. Les perſonnes qui l'ont dejà peuvent ſe diſpenſer de l'acheter de nouveau. Comme il forme le premier de l'HISTOIRE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE, on a cru devoir lui donner ce nouveau Frontiſpice, afin de le rendre conforme aux cinq nouveaux Volumes.

HISTOIRE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Morts depuis 1700 jusqu'en 1771,

Pour servir de suite aux ÉLOGES IMPRIMÉS ET LUS DANS LES SEANCES PUBLIQUES DE CETTE COMPAGNIE.

Par M. d'ALEMBERT, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, & Membre des Académies des Sciences de France, d'Angleterre, de Prusse, de Russie, de Suede, de Portugal, de Bologne, de Turin, de Naples, de Cassel, de Boston, & de Norwege.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, de Madame Comtesse D'ARTOIS, & de l'Académie des Sciences, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

ÉLOGES

LUS

DANS LES SÉANCES PUBLIQUES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

ÉLOGES

LUS

DANS LES SÉANCES PUBLIQUES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

PAR M. D'ALEMBERT,

Secrétaire Perpétuel de cette Académie.



A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, rue des Poitevins, Hôtel de Thou.
MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PRÉFACE (1).

L'HISTOIRE de l'Académie Françoise, publiée par MM. Pelisson & d'Olivet, se termine au commencement du siecle où nous vivons. Feu M. Duclos, que j'ai l'honneur de remplacer dans le Secrétariat de la Compagnie, avoit entrepris de continuer cette Histoire. Il regardoit ce travail comme attaché à la place qu'il occupoit : moins scrupuleux ou moins zélés que lui, ses prédécesseurs s'en étoient crus dispensés ; mais M. Duclos, entre autres excellentes qualités, avoit celle de chercher bien plutôt à

(1) Lue à la Séance publique du 25 Août 1772.

étendre qu'à abréger la liſte de ſes devoirs. Je m'en fais un de ſuccéder à ſon zele, & d'ambitionner au moins ce mérite, le ſeul qui ſoit en mon pouvoir. L'Académie ne ſentira que trop d'ailleurs toute la perte qu'elle a faite en lui. Cette perte eſt trop grande pour me permettre de m'occuper ici de celle que j'ai faite moi-même ; je ne pourrois parler qu'avec douleur de l'amitié qui nous uniſſoit l'un à l'autre ; mais en n'écoutant même que l'intérêt des Lettres & de cette Compagnie, je puis dire avec vérité que perſonne ne le regrette plus que moi, parce que perſonne n'a mieux ſu que moi combien cet intérêt lui étoit cher.

L'Ouvrage que je me propoſe de continuer, doit avoir deux objets ; le récit des faits généraux qui concernent l'Académie, &

l'Eloge des Membres qu'elle a perdus. Le premier objet offre jusqu'ici peu d'événemens. Bien loin de nous plaindre de cette stérilité historique, regardons-la comme le bien le plus desirable pour une Compagnie Littéraire: la sécheresse de ses Annales est le témoignage précieux de sa tranquillité intérieure; heureux les Corps dont l'Histoire est courte, ainsi que les Peuples dont l'Histoire ennuie! Le second objet, l'Eloge des Académiciens, offre plus de champ, de variété & d'intérêt, mais n'est pas sans écueil pour l'Historien. Ceux dont il doit parler sont déjà jugés sans retour par ce Public redoutable, qui commence quelquefois par être séduit, mais qui finit toujours par être juste: tous les noms de nos prédécesseurs sont inscrits dans le grand livre

de la Poſtérité, à la place qu'ils méritent ; & cette place n'eſt pas toujours également favorable à leur mémoire. Pourquoi l'Académie le diſſimuleroit-elle ? Pourquoi même en craindroit-elle le reproche, comme ſi chaque place vacante pouvoit toujours trouver à point nommé un mérite éminent pour la remplir, & comme ſi les circonſtances, qui ſe trouvent quelquefois contraires aux intentions les plus louables, nous avoient toujours permis de ſuivre dans nos élections la voix publique & le vœu des Gens de Lettres ? L'Hiſtorien de la Compagnie, obligé de parler de quelques Membres, qu'elle a plutôt reçus qu'adoptés, ſe trouve preſſé, pour ainſi dire, entre les Manes de ſon Confrere, dont il doit ménager la cendre, & la vérité, plus reſpectable que toutes les Académies.

D'ailleurs, il a ſouvent à diſtinguer le Public vraiment éclairé, qui doit guider ſa plume, d'avec cette multitude aveugle & bruyante, qui croit fixer les rangs parce qu'elle ſe mêle de les donner, très-jalouſe néanmoins qu'on ſe ſoumette aux arrêts ſans appel qu'elle prétend avoir rendus, & toujours prête à accabler les réfractaires, ſinon par la force de ſes raiſons, au moins par celle de ſes clameurs. Il faut ſavoir la contredire ſans trop paroître la combattre, & ménager ſa vanité en déclinant ſa juriſdiction.

M. Duclos a rendu compte dans une Séance publique, des principaux faits qui appartiennent à l'Hiſtoire de l'Académie, depuis l'année 1700 juſqu'à nos jours. Ce récit, ſemé de traits philoſophiques & piquans, tels qu'il ſavoit les répandre ſur tout

ce qu'il écrivoit, a été écouté avec le plaiſir que nous avions toujours à l'entendre, & que nous n'aurons plus. Quant à l'Eloge des Académiciens morts depuis cette époque, mon illuſtre Prédéceſſeur n'avoit fait encore que celui de M. de Fontenelle, qui après avoir ſi bien loué les autres, méritoit de trouver dans M. Duclos un Panégyriſte plus éloquent que moi. Que ne m'a-t-il diſpenſé de même d'avoir à louer un Deſpréaux, un Fénelon, un Boſſuet, un Maſſillon, un Monteſquieu, & tant d'autres Académiciens célebres, que ce ſiecle a vus diſparoître ? Puiſſe au moins la Compagnie n'avoir de long-temps à pleurer d'autres pertes, qui ſeroient un nouveau malheur pour elle, & un nouvel écueil pour moi (1) !

(1) Ce malheur eſt arrivé le 30 Mai 1778, par la mort de M. de Voltaire.

Pour essayer l'indulgence du Public, je me borne aujourd'hui à soumettre au jugement de cette Assemblée quelques réflexions générales, qui doivent, ce me semble, précéder l'Histoire particuliere des Académiciens. Elles auront pour objet cette Compagnie, que peut-être on a cherché jusqu'à présent à juger sans la bien connoître.

Il n'y a pas encore vingt ans que dans toutes les Assemblées publiques de ces Sociétés Littéraires, si répandues dans nos Provinces, le Directeur ouvroit réguliérement la Séance par un Discours sur l'*utilité des Académies*. Ce sujet, aussi rebattu que les déclamations fastidieuses contre la Philosophie moderne, est aujourd'hui usé jusqu'au dégoût, & l'on ne peut s'exposer à y revenir, sans risque d'ennuyer le

Public. Ce n'eſt pourtant pas que le Public ſoit unanimement convaincu de cette utilité des Académies, dont il ne veut plus qu'on lui parle. Elle trouve encore des contradicteurs en aſſez grand nombre, ſur-tout dans cette claſſe d'hommes, qui pour le moins inutiles à l'Etat, n'y pardonnent d'inutilité que la leur. Ils ſavent néanmoins, à force de diſcernement, mettre une diſtinction entre les Académies. Ils font à l'Académie des Sciences la grace de croire qu'elle peut être utile; ils veulent bien même étendre cette grace juſqu'à l'Académie des Belles-Lettres, en conſidération des Recherches hiſtoriques dont elle s'occupe; mais ils ſe dédommagent de cette indulgence ſur l'Académie Françoiſe. A quoi eſt-elle bonne, diſent-ils, avec cette fine ſatisfaction

que la sottise laisse échapper, quand elle croit avoir fait une question insidieuse ? Nous conviendrons sans peine qu'il est plus nécessaire à l'Etat d'avoir des Laboureurs & des Soldats qu'une Académie Françoise. Mais nous demanderons d'abord, si dans une Nation florissante, dont toute l'Europe étudie le goût & apprend la Langue, il n'est pas utile qu'il y ait un Corps destiné à maintenir la pureté de la Langue & du goût ? Nous demanderons, si la perfection de ces deux objets n'est pas essentielle aux agrémens de la société, dans une Nation dont la *sociabilité* fait le principal caractere, & qui a porté plus loin que toutes les autres le talent de jouir & l'art de vivre ? Quand l'Académie Françoise se borneroit à cet objet, quand elle ne seroit qu'une espece de luxe

littéraire, ce seroit au moins un luxe bien modeste, & sur-tout qui ne coûte rien à l'Etat; puissions-nous en dire autant de tous les genres de luxe qu'on y tolere, ou même qui s'y croient protégés!

Mais portons nos vues plus loin, & voyons si cette Compagnie ne pourroit pas être dans l'Etat quelque chose de plus qu'un simple ornement.

L'Académie Françoise est l'objet de l'ambition, secrete ou avouée, de presque tous les Gens de Lettres, de ceux même qui ont fait contre elle des Epigrammes bonnes ou mauvaises, Epigrammes dont elle seroit privée pour son malheur, si elle étoit moins recherchée. Quelques Ecrivains, il est vrai, affectent de mépriser cette distinction, avec autant de supériorité

que s'ils avoient droit d'y prétendre ; on ne devineroit pas en les lisant, sur quoi ce mépris est fondé: aussi personne n'est-il la dupe de cette morgue d'emprunt, & si j'ose m'exprimer ainsi, de cette vanité *rentrée*, qui pour se consoler de l'indifférence qu'on lui montre, feint de repousser ce qu'on ne pense point à lui offrir. Malgré ce faux dédain & cet orgueil de commande, l'empressement général des Gens de Lettres pour l'Académie n'en est ni moins réel, ni moins estimable: & quel bien cette ambition ne peut-elle pas produire, entre les mains d'un Gouvernement éclairé? Plus il attachera de prix aux honneurs Littéraires, & de considération à la Compagnie qui les dispense, plus la Couronne Académique deviendra une récompense flatteuse pour les Ecri-

vains diſtingués, qui joindront au mérite des Ouvrages l'honnêteté dans les mœurs & dans les écrits. Celui qui ſe marie, dit Bacon, donne des ôtages à la fortune; l'Homme de Lettres qui tient ou qui aſpire à l'Académie, donne des ôtages à la décence. Cette chaîne, d'autant plus puiſſante qu'elle eſt volontaire, le retiendra ſans effort dans les bornes qu'il ſeroit peut-être tenté de franchir. L'Ecrivain iſolé, & qui veut toujours l'être, eſt une eſpece de célibataire, qui ayant moins à ménager, eſt par-là plus ſujet ou plus expoſé aux écarts. L'autorité, il eſt vrai, peut l'obliger à être ſur ſes gardes; mais n'eſt-il pas plus doux & plus sûr d'y intéreſſer l'amour-propre? S'il y avoit eu une Académie à Rome, & qu'elle y eût été floriſſante & honorée, Horace eût été flatté

d'y être assis à côté du sage Virgile son ami : que lui en eût-il coûté pour y parvenir ? D'effacer de ses Vers quelques obscénités qui les déparent ; le Poëte n'auroit rien perdu, & le Citoyen auroit fait son devoir. Par la même raison, Lucrece, jaloux de l'honneur d'appeler Ciceron son confrere, n'eût conservé de son Poëme que les morceaux sublimes où il est si grand Peintre, & n'auroit supprimé que ceux où il donne en Vers prosaïques des leçons d'athéisme, c'est-à-dire, où il fait des efforts, aussi coupables que foibles, pour ôter un frein à la méchanceté puissante, & une consolation à la vertu malheureuse.

Ce point de vue si intéressant, n'est pas le seul sous lequel l'Académie puisse être envisagée. Non-seulement tout Gouvernement sage a intérêt que sa Nation ait

des mœurs ; il a de plus intérêt qu'elle ſoit éclairée, parce que l'ignorance & l'erreur ſont également funeſtes aux Souverains & aux Sujets, & ne peuvent être utiles qu'aux Tyrans. Mais parmi les vérités importantes, que les Gouvernemens ont beſoin d'accréditer, il en eſt qu'il leur importe de ne répandre que peu à peu, & comme par tranſpiration inſenſible ; parce que le préjugé de la Nation, ſouvent plus fort que l'autorité même, ſe révolteroit contre ces vérités, ſi elles ſe montroient d'abord trop à découvert. Qui auroit oſé, par exemple, au douzieme ſiecle, heurter de front, même avec l'appui des Souverains, les ſuperſtitions enracinées ſur les épreuves judiciaires, ſur les Croiſades, ſur la crainte d'obéir aux Monarques excommuniés ? Chaque ſiecle a de

même ſes erreurs chéries, toujours contraires aux vrais intérêts des Peuples, ſouvent même à ceux de l'autorité légitime; & c'eſt à la deſtruction lente & paiſible de ces erreurs, que le Gouvernement peut employer avec ſuccès les Sociétés Littéraires, ſur-tout une Compagnie ſemblable à celle-ci, dont les productions, faites pour être plus répandues, doivent être plus propres à fléchir & à diriger les opinions vers le bien général de la Nation & du Souverain. Un pareil Corps, également inſtruit & ſage, organe de la raiſon par devoir, & de la prudence par état, ne fera entrer de lumiere dans les yeux des Peuples que ce qu'il en faudra pour les éclairer peu à peu ſans les bleſſer; il ſe gardera bien de jeter bruſquement la vérité au milieu de la multitude, qui la repouſſeroit avec

violence ; il levera doucement & par degrés le voile qui la couvre. Réconciliée ainſi de jour en jour avec ceux qui auroient pu la craindre, elle ſe verra inſenſiblement conduite & établie ſur ſon trône, ſans qu'il en ait coûté de trouble & d'efforts pour l'y placer; & la Nation, inſtruite, pour ainſi dire, à petit bruit, & preſque avant de s'en être apperçue, ſera également ſurpriſe & flattée de ſes progrès. Si Louis le Gros, rince éclairé pour ſon temps, eût inſtitué une Académie telle que la nôtre, ſi l'Abbé Suger ſon Miniſtre eût ſenti, comme Richelieu, combien un ſemblable établiſſement pouvoit influer ſur l'eſprit national, les ſuperſtitions dont nous venons d'accuſer & de plaindre leur malheureux ſiecle auroient été, ſinon tout-à-coup anéanties, au moins minées ſuc-

ceſſivement & ſans relâche, & par conſéquent, au grand avantage de la raiſon, du Monarque & du Royaume, auroient diſparu un ou deux ſiecles plutôt.

J'en ſuis fâché pour les détracteurs de l'eſprit philoſophique; mais quand il ſera dirigé vers des objets ſi utiles, tant pis pour ceux qu'il épouvanteroit encore. Il ne pourroit, au contraire, trop dominer dans l'Académie Françoiſe, pour ſeconder les vues ſages & indubitables du Gouvernement en faveur du progrès des lumieres. Ce ſeroit donc une grande illuſion de croire, comme l'ont prononcé des Littérateurs très-peu Académiques, que cette Compagnie doive être excluſivement compoſée de Poëtes & d'Orateurs; & d'ailleurs, où trouver à la fois quarante grands Ecrivains contemporains, tant Orateurs que

Poëtes ? C'eſt à-peu-près ce que toutes les Nations enſemble en ont produit depuis deux mille ans. Ces deux claſſes d'hommes dont la Nature eſt ſi avare, devenues tout-à-coup aſſez nombreuſes pour peupler à elles ſeules une Académie, reſſembleroient à ces deux Chœurs d'Opera, dont l'un avoit pour titre, *Troupe de Héros*, & l'autre, *Troupe d'Amans contens*. L'Académie Françoiſe eſt d'ailleurs journellement occupée d'un Dictionnaire, dont la perfection exige la connoiſſance approfondie d'un grand nombre d'objets, & beaucoup de préciſion dans la maniere de les préſenter. Cette Compagnie a donc beſoin d'ouvrir ſes portes, non-ſeulement aux Orateurs & aux Poëtes, mais aux bons Ecrivains dans tous les genres, Grammaire, Métaphyſique, Hiſtoire, Beaux-

Arts, Erudition même & Sciences exactes. Je vais sans doute proférer un espece de blasphême Littéraire ; mais j'oserai dire que Malebranche eût peut-être été mieux placé à l'Académie Françoise, qu'à celle des Sciences. Il n'est pas bien sûr que Malebranche fût un grand Philosophe ; mais il est certain que son style offre le meilleur modele de la maniere dont les Ouvrages philosophiques doivent être écrits. Si l'on ne cherche en le lisant qu'à s'instruire, on apprendra que nous voyons tout en Dieu ; qu'il y a des *petits-tourbillons* ; que nous ne sommes assûrés de l'existence des corps que par la foi, ce qui signifie, comme l'a dit un de ses Critiques, que si nous ne lisions pas la Bible, nous ne pourrions affirmer qu'il y a des Livres. Mais ce qu'on apprendra réellement dans les

Ouvrages de Malebranche, c'eſt à faire parler à la Philoſophie le langage qui lui convient, le ſeul même qui ſoit digne d'elle, à être méthodique ſans ſéchereſſe, développé ſans verbiage, intéreſſant & ſenſible ſans fauſſe chaleur, grand ſans effort, & noble ſans enflure. Cependant, ſi au lieu d'un Poëte ou d'un Orateur médiocre, l'Académie Françoiſe eût adopté Malebranche, vingt Auteurs de Tragédies ſifflées, d'Hiſtoires ennuyeuſes, & de Romans inſipides, auroient crié à l'injuſtice, & déploré ſur-tout, avec une éloquence vraiment touchante, le malheur de la Littérature, deſſéchée & perdue par la Philoſophie. De nos jours l'Académie entend de même murmurer contre elle une horde de frondeurs Littéraires qui ſe croient deſtinés à réparer les maux ſans nombre que l'eſ-
prit

prit, selon eux, ne cesse de faire au bon goût; fermement persuadés que cette Compagnie devroit au moins payer leur zele, en les adoptant pour Membres, ils sont d'autant plus étonnés de son peu d'empressement à leur égard, que pour éviter plus sûrement l'abus de l'esprit, ils ont grand soin de n'en point mettre dans leurs Ouvrages.

Non-seulement l'Académie a besoin d'Ecrivains distingués dans tous les genres de Littérature; elle a besoin de plus, & toujours d'après les mêmes principes, de Membres distingués par la naissance & par le rang, & dont la Cour soit le séjour ordinaire & naturel. La Compagnie doit renfermer des Académiciens de cette classe, non à simple titre d'*honoraires*, mais à titre vraiment *honorable* d'Académiciens utiles,

néceſſaires mêmes à l'objet principal de l'Académie. En effet, quel eſt cet objet principal? C'eſt, comme nous l'avons déjà dit, la perfection du goût & de la Langue. Qu'eſt-ce que le goût? C'eſt en tout genre le ſentiment délicat des convenances. Et qui doit mieux avoir ce ſentiment en partage, que les habitans de la Cour, de ce pays ſi décrié & ſi envié tout-à-la-fois, où les convenances ſont tout & le reſte ſi peu de choſe, où le tact eſt ſi fin & ſi exercé ſur les deux travers les plus oppoſés au bon goût, l'exagération & le ridicule? Qui doit en même temps mieux connoître les fineſſes de la Langue, que des hommes qui obligés de vivre continuellement les uns avec les autres, & d'y vivre dans la réſerve, & ſouvent dans la défiance, ſont forcés de ſubſtituer

à l'énergie des ſentimens la nobleſſe des expreſſions; qui ayant beſoin de plaire ſans ſe livrer, & par conſéquent de parler ſans rien dire, doivent mettre dans leur converſation un agrément qui ſupplée au défaut d'intérêt, & couvrir par l'élégance de la forme la frivolité du fond? Frivolité dont on ne doit pas plus leur faire un reproche, qu'on n'en feroit à quelqu'un de parler la Langue du pays qu'il habite, & d'en obſerver les uſages.

Ce feroit donc un préjugé également offenſant pour tous les Membres de cette Compagnie, de croire non-ſeulement qu'il y ait, mais qu'il puiſſe y avoir ici deux claſſes d'Académiciens diſtinctes & ſéparées, celle des Gens de Lettres, & celle des Grands Seigneurs. Ces derniers ſur-tout (c'eſt une juſtice qu'ils deſirent

depuis long-temps qu'on leur rende) se tiendroient fort blessés de cette distinction prétendue; ils regarderoient comme une espece de ridicule dans l'Académie Françoise la qualité d'*honoraires*, qui dans les autres Académies peut avoir un sens raisonnable. En effet, qu'est-ce qu'un Honoraire dans une Académie? C'est un simple amateur, qui ne se pique pas d'avoir approfondi l'objet dont cette Académie s'occupe. On conçoit donc que dans l'Académie des Sciences, par exemple, & dans celle des Belles-Lettres, il peut y avoir des Honoraires, c'est-à-dire, de simples Amateurs de la Géométrie, de la Physique, ou des matieres d'érudition, qui ne se piquent d'ailleurs d'être ni Géometres, ni Physiciens, ni Erudits, & qui ne doivent pas même se piquer de l'être, parce que les

places importantes qu'ils rempliſſent, les objets intéreſſans dont ils ſont occupés, ne leur permettent pas de donner à l'étude de ces Sciences profondes le temps & l'application qu'elle exige. Mais dans une Académie dont l'objet eſt le bon goût, qui ne s'apprend point, & la pureté du langage, qu'il ſeroit honteux à un Courtiſan d'ignorer, que ſignifieroit une claſſe de ſimples Honoraires, c'eſt-à-dire, de ſimples Amateurs de la Langue & du bon goût, qui ne ſe piqueroient d'ailleurs ni d'avoir du goût, ni de bien parler leur Langue ? Dans les autres Académies, des Honoraires peuvent n'être pas indiſpenſables, mais peuvent au moins n'être pas déplacés ; dans l'Académie Françoiſe, ils ne pourroient jouer qu'un rôle très-embarraſſant pour leur amour-propre. Si l'on eût propoſé

à Scipion & à César, à ces hommes qui joignoient les talens de l'esprit au génie de la guerre, d'être *Honoraires* dans une Académie de la Langue Latine, dont Térence & Cicéron eussent été *Membres ;* Scipion & César auroient cru qu'on se moquoit d'eux.

L'égalité Académique, dont tous nos Confreres, sans exception, se montrent si jaloux, n'est donc pas une simple prérogative de l'Académie Françoise, mais un des fondemens essentiels de sa constitution, & qu'on ne pourroit ébranler sans anéantir l'Académie. Aussi avons-nous vu dans la derniere Assemblée publique, le respectable Chef qui nous préside encore aujourd'hui (1), cé-

(1) M. le Prince de Beauvau. Voyez le Discours qu'il a prononcé à la réception de M. de Bréquigny, le 6 Juillet 1772.

lébrer les avantages de cette égalité précieuse, avec une noblesse vraiment digne de sa naissance, & avec un zele plus digne encore, s'il est possible, de son amour éclairé pour les Lettres, de l'intérêt dont il a donné tant de preuves à cette Compagnie, & sur-tout de ses talens Académiques, si justement couronnés, Messieurs, par vos applaudissemens. Quiconque se sentira aussi digne que lui de porter ici le titre si flatteur & si noble de simple Académicien, n'aura point l'humiliante vanité d'en vouloir un autre.

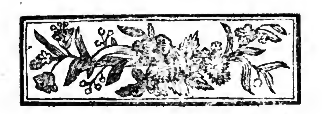
Croira-t-on pourtant qu'une égalité si peu dangereuse, si métaphysique pour ainsi dire, & dont les Lettres tirent une gloire si modeste, serve de prétexte à la calomnie pour décrier ceux qui les cultivent? ou plutôt en sera-t-on surpris

dans un temps, où l'imbécille envie, & la basse intrigue digne de s'y joindre, font armes de tout pour nuire aux vrais talens? Aurons-nous le courage de rappeler ici, même pour la tourner en ridicule, cette imputation si fastidieusement rebattue contre les Gens de Lettres, qu'ils prêchent l'*égalité des conditions?* Faut-il donc un grand effort de philosophie pour sentir, que dans la société, & sur-tout dans un grand Etat, il est indispensable qu'il y ait entre les rangs une distinction marquée; que si la vertu & les talens ont seuls droit à nos vrais hommages, la supériorité de la naissance & des dignités exigent notre déférence & nos égards; que plus le sage a d'intérêt d'être mis à sa place, plus il doit respecter celle des autres; & qu'enfin, comme l'a dit un Philosophe, le

moyen de n'être pas écrasé par ſes créanciers, eſt d'être exact à payer ſes dettes ? Et comment les Gens de Lettres pourroient-ils envier ou méconnoître les prérogatives ſi légitimes des autres Etats ? Pourquoi cette profeſſion, ſi noble par le but qu'elle ſe propoſe d'inſtruire & d'éclairer les hommes, ſi indépendante par les reſſources qu'elle trouve en elle-même, ſi digne de conſidération par la renommée qu'elle diſpenſe & par l'opinion qu'elle gouverne, diſputeroit-elle aux différens ordres de la ſociété les avantages qui leur ſont propres ? Quelle diſtinction plus précieuſe les Gens de Lettres peuvent-ils deſirer, que de jouir avec ſageſſe de cette liberté noble & décente, dont le ſage ne peut jamais conſentir à ſe priver, parce qu'il n'en abuſe jamais, & que pour la conſerver pure & en-

tiere, il préfere la retraite aux honneurs, & la médiocrité à la fortune? Ne cessons donc point de réclamer contre un reproche, aussi odieux par le motif, que méprisable par l'ineptie ; mais malgré notre réclamation, attendons-nous que cette absurdité sera encore répétée plus d'une fois par ceux qui se croyoient intéressés à l'accréditer. Plus d'un sot important ne cessera pas de l'attribuer pour devise aux Gens de Lettres les plus estimables, les plus disposés, comme on l'a dit ailleurs, à respecter *ce qu'ils doivent*, en estimant ce *qu'ils peuvent*, aussi persuadés enfin de l'inégalité des *rangs*, que de celle des *esprits*.





AVERTISSEMENT
SUR
LES ÉLOGES
QUI SUIVENT.

LA continuation que nous avons entreprise de l'Histoire de l'Académie Françoise, ne s'est pas bornée aux Eloges qu'on va lire de quelques-uns de ses Membres. Nous en avons fait un très-grand nombre d'autres, & si grand que nous n'osons presque l'avouer (1) ;

(1) Ils sont au nombre de plus de soixante, sans y comprendre ceux qu'on donne ici.

mais nous nous bornons aujourd'hui à publier ceux qui ont déjà été ſoumis au jugement du Public dans les Séances de l'Académie.

L'approbation qu'ils ont eu le bonheur d'obtenir dans ces Séances, nous a déterminés à les faire paroître. Puiſſent-ils trouver aujourd'hui des Juges auſſi favorables !

Nous avons fait ſur ces Eloges beaucoup de notes, qu'il nous a paru à propos de ſupprimer quant à préſent ; dans le cas, très-poſſible, où le texte ne réuſſiroit pas, les notes ſeroient plus qu'inutiles.

Si le Public reçoit avec indulgence ce premier eſſai de notre

travail, nous oſerons lui en donner la ſuite ; ſinon elle reſtera dans l'obſcurité, le ſeul partage qui puiſſe alors lui convenir ; & elle y ſera condamnée ſans regret, pour éviter à l'Auteur une nouvelle diſgrace.

Tout ce que nous avons dit des Académiciens dont il eſt queſtion dans ce Volume, eſt tiré, ſoit de leurs Ouvrages, ſoit de Mémoires imprimés ou manuſcrits que nous avons conſultés, ſoit de leurs converſations, que nous avons recueillies nous-mêmes, ou que nous tenons de ceux qui ont le plus vécu dans leur Société.

Nous avons ſimplement appelé par leur nom la plupart de

ces Académiciens, Boſſuet, Maſſillon, Deſpréaux, &c; nous en avons uſé autrement pour quelques autres; la célébrité plus ou moins grande de ceux dont nous avions à parler, l'uſage établi, le ton général de chaque Eloge, enfin une ſorte de convenance, bien ou mal apperçue, nous ont guidés dans ce partage. Si nous avons eu tort, la faute eſt légere & la correction facile.

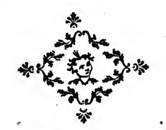
Un Volume qui ne contient que des Eloges*, court le riſque de paroître bien monotone. N'ayant que trop ſenti cet inconvénient, nous avons tâché, ſuivant nos foibles moyens, de varier le plus qu'il nous a été poſſible le ſtyle de ce Recueil,*

& de ne pas louer du même ton l'Abbé de Choisy & Bossuet, Fénelon & Despréaux, La Motte & l'Abbé de Saint-Pierre. L'essentiel auroit été de donner à chacun de ces morceaux le caractere de ceux que nous avions à peindre ; mais c'étoit-là le plus difficile. Aussi ne nous flattons-nous pas d'y avoir réussi.

Nous avons eu soin de marquer la date de chaque lecture, parce qu'il y a dans plusieurs de ces Eloges (comme il est aisé de s'en appercevoir) des choses uniquement relatives au moment où ils ont été lus.

Nous avons aussi fait en quelques endroits un petit nombre d'ad-

ditions, qui n'ont point été lues à l'Académie. La Critique dira ſans doute qu'il eût mieux valu faire des retranchemens, & la Critique pourra bien avoir raiſon.





ÉLOGE
DE JEAN-BAPTISTE MASSILLON,
ÉVÊQUE DE CLERMONT (1).

JEAN-BAPTISTE MASSILLON naquit à Hieres en Provence, en 1663. Il eut pour pere un citoyen pauvre de cette

(1) Cet Eloge est le premier que l'Auteur ait lu dans les Séances publiques de l'Académie Françoise. Avant cette lecture, qui fut faite le 4 Août 1774, l'Auteur adressa à l'Assemblée le Discours qui suit :

» MESSIEURS,

» En me chargeant, il y a près de deux ans, » de continuer l'Histoire de l'Académie, j'ai » annoncé, comme la principale partie de mon » Ouvrage, l'Eloge des Membres que cette » Compagnie a perdus depuis l'année 1700 jus- » qu'à nos jours. Ce travail est assez avancé

petite ville. L'obscurité de sa naissance, qui releve tant l'éclat de son mérite personnel, doit être le premier trait de son Éloge ; & l'on peut dire de lui comme de cet illustre Romain qui ne devoit rien à ses aïeux : *Videtur ex se natus*, *il n'a été fils que de lui-même*. Mais non-seulement son humble origine honore infiniment sa personne ; elle honore encore plus le Gouvernement éclairé,

» pour me faire craindre qu'il ne le soit trop ;
» mais si je respecte mes engagemens, je respecte encore plus mes Juges, & je me souviendrai du précepte : *Hâtez-vous lentement*.
» Je trouverai d'ailleurs dans l'observation de ce précepte un avantage très-précieux pour moi ;
» ce sera, Messieurs, de pouvoir soumettre à vos conseils, par des lectures publiques, ceux de ces Éloges qui me paroîtront assez intéressans par leur objet, pour vous faire supporter la foiblesse de l'exécution. Votre décision m'éclairera sur le ton que je dois prendre dans un genre d'écrire où j'appréhende fort de m'être trop légérement engagé, & j'ose espérer que ma docilité m'acquerra un droit égal à votre indulgence & à vos lumieres. «

Nous faisons aujourd'hui à nos Lecteurs la même priere que nous faisions alors à nos Auditeurs. Nous profiterons dans une seconde Edition, si elle a lieu, des observations qu'on voudra bien nous communiquer, quand elles nous paroîtront dictées par la justice & par le bon goût.

qui en l'allant chercher au milieu du peuple pour le placer à la tête d'un des plus grands Diocèses du Royaume, a bravé le préjugé assez commun même de nos jours, que la Providence n'a pas destiné aux grandes places le génie qu'elle a fait naître aux derniers rangs. Si les distributeurs des dignités Ecclésiastiques n'avoient pas eu la sagesse, ou le courage, ou le bonheur d'oublier quelquefois cet apophtegme de la vanité humaine, le Clergé de France eût été privé de la gloire dont il est aujourd'hui si flatté, de compter l'éloquent Massillon parmi ses Evêques.

Ses Humanités finies, il entra dans l'Oratoire à l'âge de dix-sept ans. Résolu de consacrer ses travaux à l'Eglise, il préféra aux liens indissolubles qu'il auroit pu prendre dans quelqu'un de ces Ordres Religieux si multipliés parmi nous, les engagemens libres que l'on contracte dans une Congrégation, à laquelle le grand Bossuet a donné ce rare éloge, *que tout le monde y obéit sans que personne y commande*. Massillon conserva jusqu'à la fin de sa vie le plus tendre & le plus précieux souvenir des leçons qu'il avoit reçues & des prin-

cipes qu'il avoit puisés dans cette Société vraiment respectable, qui sans intrigue, sans ambition, aimant & cultivant les Lettres par le seul desir d'être utile, s'est fait un nom distingué dans les Sciences sacrées & profanes; qui persécutée quelquefois, & presque toujours peu favorisée (1) de ceux même dont elle auroit pu espérer l'appui, a fait malgré ce fatal obstacle tout le bien qu'il lui étoit permis de faire, & n'a jamais nui à personne, même à ses ennemis; enfin qui a su dans tous les temps, ce qui la rend encore plus chere aux Sages, pratiquer la Religion sans petitesse, & la prêcher sans fanatisme.

Les Supérieurs de Massillon jugerent bientôt par ses premiers essais, de l'honneur qu'il devoit faire à leur Congrégation. Ils le destinerent à la Chaire; mais ce ne fut que par obéissance qu'il consentit à remplir leurs vues; lui seul ne prévoyoit pas la célébrité dont on le flattoit, & dont sa soumission & sa modestie alloient être récompensées. Il est

(1) Il faut excepter ces derniers temps, où l'autorité Ecclésiastique & Séculiere a rendu plus de justice à cette Congrégation.

des talens pleins de confiance, qui reconnoissent, comme par instinct, l'objet que la nature leur destine, & qui s'en emparent avec vigueur; il en est d'humbles & de timides, qui ont besoin d'être avertis de leurs forces, & qui par cette naïve ignorance d'eux-mêmes, n'en sont que plus intéressans, plus dignes qu'on les arrache à leur obscurité modeste, pour les présenter à la Renommée, & leur montrer la gloire qui les attend.

Le jeune Massillon fit d'abord tout ce qu'il put pour se dérober à cette gloire. Déjà il avoit prononcé, par pure obéissance, étant encore en Province, les Oraisons Funebres de M. de Villeroy Archevêque de Lyon, & de M. de Villars Archevêque de Vienne : ces deux Discours, qui n'étoient à la vérité que le coup d'essai d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui annonçoit déjà ce qu'il fut depuis, eurent le plus brillant succès. L'humble Orateur, effrayé de sa réputation naissante, & craignant, comme il le disoit, le *Démon de l'orgueil*, résolut de lui échapper pour toujours, en se vouant à la retraite la plus profonde, & même

la plus austere. Il alla s'ensevelir dans l'Abbaye de Septfons, où l'on suit la même Regle qu'à la Trappe, & il y prit l'habit. Pendant son Noviciat, le Cardinal de Noailles adressa à l'Abbé de Septfons, dont il respectoit la vertu, un Mandement qu'il venoit de publier. L'Abbé, plus religieux qu'éloquent, mais conservant encore, au moins pour sa Communauté, quelque reste d'amour-propre, vouloit faire au Prélat une réponse digne du Mandement qu'il avoit reçu. Il en chargea le Novice ex-Oratorien, & Massillon le servit avec autant de succès que de promptitude. Le Cardinal, étonné de recevoir de cette Thébaïde un ouvrage si bien écrit, ne craignit point de blesser la vanité du pieux Abbé de Septfons, en lui demandant qui en étoit l'Auteur. L'Abbé nomma Massillon, & le Prélat lui répondit qu'il ne falloit pas qu'un si grand talent, suivant l'expression de l'Ecriture, demeurât *caché sous le boisseau*. Il exigea qu'on fît quitter l'habit au jeune Novice, il lui fit reprendre celui de l'Oratoire, & le plaça dans le Séminaire de Saint Magloire à Paris, en l'exhortant à cultiver l'éloquence de la Chaire, & en se chargeant,

disoit-il, *de sa fortune*, que les vœux du jeune Orateur bornoient à celle des Apôtres, c'est-à-dire, au nécessaire le plus étroit, & à la simplicité la plus exemplaire.

Ses premiers Sermons produisirent l'effet que ses Supérieurs & le Cardinal de Noailles avoient prévu. A peine commença-t-il à se montrer dans les Eglises de Paris, qu'il effaça presque tous ceux qui brilloient alors dans cette carriere. Il avoit déclaré qu'*il ne prêcheroit pas comme eux*, non par un sentiment présomptueux de sa supériorité, mais par l'idée, aussi juste que réfléchie, qu'il s'étoit faite de l'éloquence chrétienne. Il étoit persuadé que si le Ministre de la parole divine se dégrade en annonçant d'une maniere triviale des vérités communes, il manque aussi son but en croyant subjuguer, par des raisonnemens profonds, des Auditeurs qui pour la plupart ne sont guere à portée de le suivre; que si tous ceux qui l'écoutent n'ont pas le bonheur d'avoir des lumieres, tous ont un cœur où le Prédicateur doit aller chercher ses armes; qu'il faut dans la Chaire montrer l'homme à lui-même, moins pour le révolter par

l'horreur du portrait, que pour l'affliger par la ressemblance ; & qu'enfin, s'il est quelquefois utile de l'effrayer & de le troubler, il l'est encore plus de faire couler ces larmes douces, bien plus efficaces que celles du désespoir.

Tel fut le plan que Massillon se proposa, & qu'il remplit en homme qui l'avoit conçu, c'est-à-dire, en homme supérieur. Il excelle dans la partie de l'Orateur, qui seul peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, & qui la pénetre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler & nous séduire. Pour combattre & détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer ; mais il les développe avec une onction si affectueuse & si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, & qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher & nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante & pure, est par-tout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a

ni bon goût, ni véritable éloquence; ſimplicité qui étant réunie dans Maſſillon à l'harmonie la plus ſéduiſante & la plus douce, en emprunte encore des graces nouvelles; &, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce ſtyle enchanteur, on ſent que tant de beautés ont coulé de ſource, & n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, ſoit dans les expreſſions, ſoit dans les tours, ſoit dans la mélodie ſi touchante de ſon ſtyle, des négligences qu'on peut appeler heureuſes, parce qu'elles achevent de faire diſparoître non-ſeulement l'empreinte, mais juſqu'au ſoupçon du travail. C'eſt par cet abandon de lui-même que Maſſillon ſe faiſoit autant d'amis que d'auditeurs; il ſavoit que plus un Orateur paroît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent ſont diſpoſés à l'accorder, & que cette ambition eſt l'écueil de tant de Prédicateurs, qui chargés, ſi on peut s'exprimer ainſi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts ſi minces de leur vanité. Maſſillon penſoit au contraire, que c'eſt un plaiſir bien vuide *d'avoir affaire*, ſuivant l'expreſſion de

Montaigne, *à des gens qui nous admirent toujours & fassent place*, sur-tout dans ces momens où il est si doux de s'oublier soi-même pour ne s'occuper que des êtres foibles & malheureux qu'on doit instruire & consoler. Il comparoit l'éloquence étudiée des Prédicateurs profanes à ces fleurs dont les moissons se trouvent si souvent étouffées, & qui très-agréables à la vue, sont très-nuisibles à la récolte.

On s'étonnoit comment un homme voué par état à la retraite, pouvoit connoître assez bien le monde pour faire des peintures si vraies des passions, & sur-tout de l'amour-propre. *C'est en me sondant moi-même*, disoit-il avec candeur, *que j'ai appris à tracer ces peintures*. Il le prouva d'une maniere aussi énergique qu'ingénue, par l'aveu qu'il fit à un de ses confreres, qui le félicitoit sur le succès de ses Sermons. *Le Diable*, répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.*

Massillon tiroit un autre avantage de cette éloquence de l'ame, dont il faisoit un si heureux usage. Comme il parloit la langue de tous les états en parlant au cœur de l'homme, tous les états couroient à ses Sermons; les incrédules même vouloient l'entendre; ils trou-

voient souvent l'instruction où ils n'étoient allés chercher que l'amusement, & revenoient quelquefois convertis, lorsqu'ils n'avoient cru sortir qu'en accordant ou en refusant leurs éloges. C'est que Massillon savoit descendre pour eux au seul langage qu'ils voulussent écouter, à celui d'une philosophie purement humaine en apparence, mais qui trouvant ouvertes toutes les portes de leur ame, préparoit les voies à l'Orateur pour s'approcher d'eux sans effort & sans résistance, & pour s'en rendre vainqueur avant même de les avoir combattus.

Son action étoit parfaitement assortie au genre d'éloquence qu'il avoit embrassé. Au moment où il entroit en chaire, il paroissoit vivement pénétré des grandes vérités qu'il alloit dire; les yeux baissés, l'air modeste & recueilli, sans mouvemens violens, & presque sans gestes, mais animant tout par une voix touchante & sensible, il répandoit dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçoit; il se faisoit écouter avec ce silence profond qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudissemens les plus tumultueux.

Sur la réputation seule de sa déclamation, le célebre Baron voulut assister à un de ses Discours; & s'adressant, au sortir du Sermon, à un ami qui l'accompagnoit : *Voilà*, dit-il, *un Orateur*, & *nous ne sommes que des Comédiens.*

Bientôt la Cour desira de l'entendre, ou plutôt de le juger. Il parut, sans orgueil comme sans crainte, sur ce grand & dangereux théatre; son début y fut des plus brillans, & l'exorde du premier Discours qu'il y prononça est un des chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne. Louis XIV étoit alors au comble de sa puissance & de sa gloire, vainqueur & admiré de toute l'Europe, adoré de ses sujets, enivré d'encens & rassasié d'hommages. Massillon prit pour texte le passage de l'Ecriture qui sembloit le moins fait pour un tel Prince, *Bienheureux ceux qui pleurent*, & sut tirer de ce texte un éloge d'autant plus neuf, plus adroit & plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Evangile même, & tel qu'un Apôtre l'auroit pu faire. » SIRE, dit-il au Roi, » si le monde parloit ici à Votre Ma- » jesté, il ne lui diroit pas, *Bienheureux* » *ceux qui pleurent*. Heureux, vous diroit- » il, ce Prince qui n'a jamais combattu

» que pour vaincre; qui a rempli l'univers de son nom; qui dans le cours » d'un regne long & florissant, jouit » avec éclat de tout ce que les hommes » admirent, de la grandeur de ses conquêtes, de l'amour de ses peuples, de » l'estime de ses ennemis, de la sagesse » de ses loix.... Mais, Sire, l'Evangile ne parle pas comme le monde. « L'auditoire de Versailles, tout accoutumé qu'il étoit aux Bossuets & aux Bourdaloue, ne l'étoit pas à une éloquence tout à la fois si fine & si noble; aussi excita-t-elle dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration. Il ne manquoit à ce morceau, pour en rendre l'impression plus touchante encore, que d'avoir été prononcé au milieu des malheurs qui suivirent nos triomphes, & lorsque le Monarque, qui pendant cinquante années n'avoit eu que des succès, ne répandoit plus que des larmes. Si jamais Louis XIV a entendu un exorde plus éloquent, c'est peut-être celui d'un Religieux Missionnaire, qui paroissant pour la premiere fois devant lui, commença ainsi son discours: *SIRE, je ne ferai point de compliment à Votre*

Majesté, je n'en ai point trouvé dans l'Evangile.

La vérité, même lorsqu'elle parle au nom de Dieu, doit se contenter de frapper à la porte des Rois, & ne doit jamais la briser. Massillon, persuadé de cette maxime, n'imita point quelques-uns de ses prédécesseurs, qui soit pour déployer leur zele, soit pour le faire remarquer, avoient prêché la morale chrétienne dans le séjour du vice avec une dureté capable de la rendre odieuse, & d'exposer la Religion au ressentiment de l'autorité orgueilleuse & offensée. Notre Orateur fut toujours ferme, mais toujours respectueux, en annonçant à son Souverain les volontés de celui qui juge les Rois; il remplit la mesure de son ministere, mais il ne la passa jamais; & le Monarque, qui auroit pu sortir de sa chapelle mécontent de la liberté de quelques autres Prédicateurs, ne sortit jamais des Sermons de Massillon, que *mécontent de lui-même*. C'est ce que le Prince eut le courage de dire en propres termes à l'Orateur; éloge le plus grand qu'il pût lui donner, mais que tant d'autres, avant & depuis Massillon, n'ont pas même

desiré d'obtenir, plus jaloux de renvoyer des juges satisfaits que des pécheurs convertis.

Des succès si multipliés & si éclatans eurent leur effet ordinaire ; ils firent à Massillon des ennemis implacables, surtout parmi ceux qui se regardoient comme ses rivaux, & qui voulant que la parole divine ne fût annoncée que par eux, se croyoient apparemment dispensés de prêcher d'exemple contre l'envie. Leur ressource étoit de fermer la bouche, s'il étoit possible, à un concurrent si redoutable ; mais ils n'y pouvoient réussir qu'en accusant sa doctrine ; & sur ce point délicat, Massillon ne laissoit pas même de prétexte à leurs dispositions charitables. Il étoit à la vérité membre d'une Congrégation dont les opinions étoient alors fort attaquées ; plusieurs de ses Confreres avoient été, par ce pieux motif, adroitement écartés de la Chaire de Versailles. Mais les sentimens de Massillon, exposés chaque jour à la critique d'une Cour attentive & scrupuleuse, n'offroient pas même le nuage le plus léger aux yeux clairvoyans de la haine ; & son orthodoxie irréprochable étoit le désespoir

de ses ennemis. Déjà l'Eglise & la Nation le nommoient à l'Episcopat; l'envie, presque toujours aveugle sur ses vrais intérêts, auroit pu, avec une politique plus raffinée, envisager cette dignité comme un honnête moyen d'enfouir les talens de Massillon, en le reléguant à cent lieues de Paris & de la Cour; elle ne porta pas si loin sa dangereuse pénétration, & ne vit dans l'Episcopat qu'une récompense brillante dont il lui importoit de priver l'Orateur qui en étoit digne. Elle fit pour y réussir un dernier effort, & jouit du triste avantage d'obtenir au moins un succès passager; elle calomnia les mœurs de Massillon, & trouva facilement, suivant l'usage, des oreilles prêtes à l'entendre, & des ames prêtes à croire. Le Souverain même, tant le mensonge est habile à s'insinuer auprès des Monarques les plus justes, fut, sinon convaincu, au moins ébranlé; & ce même Prince, qui avoit dit à Massillon *qu'il vouloit l'entendre tous les deux ans*, sembla craindre de donner à une autre Eglise l'Orateur qu'il s'étoit réservé pour lui.

Louis XIV mourut; & le Régent, qui honoroit les talens de Massillon, &

qui méprisoit ses ennemis, le nomma à l'Evêché de Clermont; il voulut de plus que la Cour l'entendît encore une fois, & l'engagea à prêcher un Carême devant le Roi, alors âgé de neuf ans.

Ces Sermons, composés en moins de trois mois, sont connus sous le nom de *Petit Carême*. C'est peut-être, sinon le chef-d'œuvre, au moins le vrai modele de l'éloquence de la Chaire. Les grands Sermons du même Orateur peuvent avoir plus de mouvement & de véhémence; l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante & plus sensible; & le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inestimable de ces leçons simples & touchantes, qui destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un Monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune Prince qui doit régner sur eux, tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est-là que l'Orateur met sous les yeux des Souverains les écueils & les malheurs du rang suprême; la vérité fuyant les Trônes, & se cachant pour les Princes mêmes qui la cherchent;

la confiance préſomptueuſe que peuvent leur inſpirer les louanges même les plus juſtes ; le danger preſqu'égal pour eux de la foibleſſe qui n'a point d'avis, & de l'orgueil qui n'écoute que le ſien ; le funeſte pouvoir de leurs vices pour corrompre, avilir & perdre toute une Nation ; la déteſtable gloire des Princes conquérans, ſi cruellement achetée par tant de ſang & tant de larmes ; l'Être ſuprême enfin, placé entre les Rois oppreſſeurs & les peuples opprimés, pour effrayer les Rois & venger les peuples. Tel eſt l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris par tous les enfans deſtinés à régner, & d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde. Quelques cenſeurs ſéveres ont néanmoins reproché à ces excellens Diſcours un peu d'uniformité & de monotonie. Ils n'offrent guere, dit-on, qu'une vérité à laquelle l'Orateur s'attache & revient toujours, la bienfaiſance & la bonté que les Grands & les Puiſſans du ſiècle doivent aux petits & aux foibles, à ces hommes que la Nature a créés leurs ſemblables, que l'humanité leur a donnés pour freres, & que le ſort a fait naître malheureux. Mais ſans

examiner la justice de ce reproche, cette vérité est si consolante pour tant d'hommes qui gémissent & qui souffrent, si précieuse dans l'institution d'un jeune Roi, si nécessaire sur-tout à faire entendre aux oreilles endurcies des Courtisans qui l'environnent, que l'humanité doit benir l'Orateur qui en a plaidé la cause avec tant de persévérance & d'intérêt. Des enfans peuvent-ils se plaindre qu'on parle trop long-temps à leur pere du besoin qu'ils ont de lui, & du devoir que la Nature lui fait de les aimer ?

La même année où furent prononcés ces Discours, Massillon entra dans l'Académie Françoise (1). L'Abbé Fleury, qui le reçut en qualité de Directeur, lui donna entr'autres éloges, celui d'avoir su se mettre à la portée du jeune Roi dans les instructions qu'il lui avoit destinées. *Il semble*, lui dit-il, *que vous ayez voulu imiter le Prophete, qui pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, &*

(1) Il fut reçu le 23 Février 1719 à la place de l'Abbé de Louvois.

ſes mains ſur les mains de l'enfant, & qui après l'avoir ainſi réchauffé, le rendit à ſa mere plein de vie.

Ce même diſcours du Directeur offre un ſecond trait, auſſi édifiant que remarquable. Maſſillon venoit d'être ſacré Evêque; aucune place à la Cour, aucune affaire, aucun prétexte enfin ne pouvoit le retenir loin de ſon troupeau. L'Abbé Fleury, obſervateur inéxorable des Canons, ne vit, en recevant ſon nouveau Confrere, que les devoirs rigoureux que l'Epiſcopat lui impoſoit; les devoirs de l'Académicien diſparurent entiérement à ſes yeux; loin d'inviter le Récipiendaire à l'aſſiduité, il ne l'exhorta qu'à une abſence éternelle; &, ce qui rendoit le conſeil plus ſévere encore, il le revêtit de la forme obligeante des regrets les plus fortement exprimés: *Nous prévoyons avec douleur*, lui dit-il, *que nous allons vous perdre* POUR JAMAIS, *& que la loi* INDISPENSABLE *de la réſidence va vous enlever ſans retour à nos aſſemblées; nous ne pouvons plus eſpérer de vous voir que dans les momens où quelque affaire* FACHEUSE *vous* ARRACHERA MALGRÉ VOUS *à votre Egliſe.*

Ce conseil fut d'autant plus efficace, que celui qui le recevoit se l'étoit déjà donné lui-même. Il partit pour Clermont, & n'en revint plus que pour des causes indispensables, & par conséquent très-rares. Il donna tous ses soins au peuple heureux que la Providence lui avoit confié. Il ne crut pas que l'Episcopat, qu'il avoit mérité par ses succès dans la Chaire, fût pour lui une dispense d'y monter encore, & que pour avoir été récompensé, il dût cesser d'être utile. Il consacroit avec tendresse à l'instruction des pauvres, ces mêmes talens tant de fois accueillis par les Grands de la terre, & préféroit aux bruyans éloges des Courtisans, l'attention simple & recueillie d'un auditoire moins brillant & plus docile. Les plus éloquens peut-être de ses Sermons sont les Conférences qu'il faisoit à ses Curés. Il leur prêchoit les vertus dont ils trouvoient en lui l'exemple, le désintéressement, la simplicité, l'oubli de soi-même, l'ardeur active & prudente d'un zele éclairé, bien différente de ce fanatisme qui ne prouve que l'aveuglement du zele, & qui en rend même la sincérité très-douteuse. Une sage modération

étoit en effet son caractere dominant. Il se plaisoit à rassembler à sa maison de campagne des Oratoriens & des Jésuites; il les accoutumoit à se supporter mutuellement, & presque à s'aimer; il les faisoit jouer ensemble aux échecs, & les exhortoit à ne se faire jamais de guerre plus sérieuse. L'esprit de conciliation dont sa conduite étoit la preuve, & sa maniere de penser bien connue sur le scandale de toutes les querelles théologiques, fit desirer au Gouvernement qu'il essayât de rapprocher le Cardinal de Noailles de ceux qui accusoient la doctrine de ce pieux Archevêque; mais l'impartialité qu'il montra dans cette négociation produisit son effet naturel, celui de mécontenter les deux partis. En vain il leur représenta que des hommes destinés par état à prêcher l'Evangile à leurs freres, ne devoient pas commencer par en violer un des principaux préceptes, celui de l'union & de la paix; que leurs divisions, déjà si fâcheuses, sur l'*Amour de Dieu*, ne les dispensoient pas de l'*amour du prochain*; que ces disputes étoient à la fois, & pour les foibles un sujet de scandale, & pour les incrédules un sujet de triomphe,

peu réel à la vérité, mais toujours affligeant par l'avantage apparent qu'ils en tirent ; ces sages remontrances furent sans effet, & il apprit par sa propre expérience, qu'il est souvent moins difficile de ramener des mécréans, que de concilier ceux qui auroient tant d'intérêt de se réunir pour les confondre.

Vivement pénétré des vraies obligations de son état, Massillon remplit sur-tout le premier devoir d'un Evêque, celui qui le fait chérir & respecter de l'incrédulité même, le devoir ou plutôt le plaisir si doux de l'humanité & de la bienfaisance. Il réduisit à des sommes très-modiques ses droits épiscopaux, qu'il auroit entiérement abolis, s'il n'avoit cru devoir respecter le patrimoine de ses successeurs, c'est-à-dire, leur laisser de bonnes actions à faire. Il fit porter en deux ans vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Tout son revenu appartint aux pauvres. Son Diocese en conserve le souvenir après plus de trente années, & sa mémoire y est honorée tous les jours de la plus éloquente Oraison funebre, des larmes de cent mille malheureux.

Il avoit joui, dès son vivant, de cette

Oraison funebre qu'il ne peut plus entendre. Dès qu'il paroissoit dans les rues de Clermont, le peuple se prosternoit autour de lui en criant : *Vive notre pere.* Aussi ce vertueux Prélat disoit-il souvent, que ses Confreres ne sentoient pas assez quel degré de considération & d'autorité ils pouvoient tirer de leur état ; que ce n'étoit ni par le faste, ni par une dévotion minutieuse, encore moins par les grimaces & les intrigues de l'hypocrisie, qu'ils pouvoient se rendre chers à l'humanité & redoutables à ceux qui l'oppriment, mais par ces vertus dont le cœur du peuple est le juge, & qui dans un Ministre de la vraie Religion retracent à tous les yeux l'Etre juste & bienfaisant dont il est l'image.

Parmi les aumônes immenses qu'il a faites, il en est qu'il a cachées avec le plus grand soin, non-seulement pour ménager la délicatesse des particuliers malheureux qui les recevoient, mais pour épargner quelquefois à des Communautés entieres le sentiment, même le plus mal fondé, d'inquiétude & de crainte, que ces aumônes pouvoient leur causer. Un Couvent nombreux de Religieuses étoit sans pain depuis plusieurs

leurs jours ; elles étoient résolues de périr plutôt que d'avouer cette affreuse misere, dans la crainte qu'on ne supprimât leur Maison, à laquelle elles étoient bien plus attachées qu'à leur vie. L'Evêque de Clermont apprit en même temps, & leur indigence extrême, & le motif de leur silence. Pressé de leur donner des secours, il craignit de les alarmer en paroissant instruit de leur état; il envoya secrétement à ces Religieuses une somme très-considérable, qui assûroit leur subsistance, jusqu'à ce qu'il eût trouvé moyen d'y pourvoir par d'autres ressources; & ce ne fut qu'après la mort de Massillon qu'elles connurent le bienfaiteur à qui elles étoient si redevables.

Non-seulement il prodiguoit sa fortune aux indigens; il les assistoit encore, avec autant de zele que de succès, de son crédit & de sa plume. Témoin, dans ses visites diocésaines, de la misere sous laquelle gémissoient les habitans de la campagne, & son revenu ne suffisant pas pour donner du pain à tant d'infortunés qui lui en demandoient, il écrivoit à la Cour en leur faveur; & par la peinture énergique & touchante qu'il

faisoit de leurs besoins, il obtenoit, ou des secours pour eux, ou des diminutions considérables sur les impôts. On assûre que ses lettres sur cet objet intéressant sont des chefs-d'œuvre d'éloquence & de pathétique, supérieurs encore aux plus touchans de ses Sermons : & quels mouvemens en effet ne devoit pas inspirer à cette ame vertueuse & compatissante le spectacle de l'humanité souffrante & opprimée ?

Plus il respectoit sincérement la Religion, plus il avoit de mépris pour les superstitions qui la dégradent, & de zèle pour les détruire. Il abolit, non sans peine, des processions très-anciennes & très-indécentes, que la barbarie des siecles d'ignorance avoit établies dans son Diocèse, qui travestissoient le culte divin en une mascarade scandaleuse, & auxquelles les habitans de Clermont couroient en foule, les uns par une dévotion stupide, les autres pour tourner cette farce religieuse en ridicule. Les Curés de la ville, craignant la fureur du peuple, d'autant plus attaché à ces pieuses Comédies qu'elles sont plus absurdes, n'osoient publier le Mandement qui défendoit ces processions.

Maſſillon monta en Chaire, publia ſon Mandement lui-même, ſe fit écouter d'un Auditoire tumultueux qui auroit inſulté tout autre Prédicateur, & jouit par cette victoire du fruit de ſa bienfaiſance & de ſa vertu.

Il mourut comme étoit mort Fénelon, & comme tout Evêque doit mourir, ſans argent & ſans dettes. Ce fut le 28 Septembre 1742, que l'Egliſe, l'éloquence & l'humanité firent cette perte irréparable.

Un événement aſſez récent, & bien fait pour toucher les cœurs ſenſibles, prouve combien la mémoire de Maſſillon eſt précieuſe, non-ſeulement aux indigens dont il a eſſuyé les larmes, mais à tous ceux qui l'ont connu. Il y a quelques années qu'un Voyageur, qui ſe trouvoit à Clermont, deſira de voir la maiſon de campagne où le Prélat paſſoit la plus grande partie de l'année. Il s'adreſſa à un ancien Grand-Vicaire, qui depuis la mort de l'Evêque n'avoit pas eu la force de retourner à cette maiſon de campagne, où il ne devoit plus retrouver celui qui l'habitoit. Le Grand-Vicaire conſentit néanmoins à ſatisfaire le deſir du Voyageur, malgré

la douleur profonde qu'il se préparoit en allant revoir des lieux si tristement chers à son souvenir. Ils partirent donc ensemble, & le Grand-Vicaire montra tout à l'Étranger. *Voilà*, lui disoit-il les larmes aux yeux, *l'allée où ce digne Prélat se promenoit avec nous.... Voilà le berceau où il se reposoit en faisant quelques lectures.... Voilà le jardin qu'il cultivoit de ses propres mains....* Ils entrerent ensuite dans la maison; & quand ils furent arrivés à la chambre où Massillon avoit rendu les derniers soupirs: *Voilà*, dit le Grand-Vicaire, *l'endroit où nous l'avons perdu*, & il s'évanouit en prononçant ces mots. La cendre de Titus & de Marc-Aurele eût envié un pareil hommage.

On a aussi souvent comparé Massillon à Bourdaloue, qu'on a comparé Ciceron à Démosthène, ou Racine à Corneille: ces sortes de paralleles, féconde matiere d'antitheses, prouvent seulement qu'on a plus ou moins le talent d'en faire. Nous nous interdirons sans regret ces lieux communs, & nous nous bornerons à une seule réflexion. Lorsque Bourdaloue parut, la Chaire étoit encore barbare, disputant, comme

le dit Maſſillon lui-même, ou de bouffonnerie avec le Théatre, ou de féchereſſe avec l'Ecole. L'Orateur Jéſuite fit le premier parler à la Religion un langage digne d'elle ; il fut ſolide, vrai, & ſur-tout d'une logique ſévere & preſſante. Si celui qui entre le premier dans une carriere, a bien des épines à arracher, il jouit auſſi d'un grand avantage, c'eſt que les pas qu'il y fait ſont plus marqués, & dès-lors plus célébrés que ceux de tous ſes ſucceſſeurs. Le Public, accoutumé à voir régner long-temps Bourdaloue, qui avoit été le premier objet de ſon culte, eſt demeuré long-temps perſuadé qu'il ne pouvoit avoir de rival, ſur-tout lorſque Maſſillon vivoit, & que Bourdaloue, du fond de ſon tombeau, n'entendoit plus le cri de la multitude en ſa faveur. Enfin la mort qui amene la juſtice à ſa ſuite, a mis les deux Orateurs à leur place ; & l'envie qui avoit ôté à Maſſillon la ſienne, peut la lui rendre maintenant, ſans avoir à craindre qu'il en jouiſſe. Nous nous abſtiendrons pourtant de lui donner une prééminence que des Juges graves lui conteſteroient : la plus grande gloire de Bourdaloue eſt que la ſupé-

riorité de Maſſillon ſoit encore diſputée; mais ſi elle pouvoit être décidée en comptant le nombre des Lecteurs, Maſſillon auroit tout l'avantage; Bourdaloue n'eſt guere lu que des Prédicateurs ou des ames pieuſes; ſon rival eſt dans les mains de tous ceux qui liſent; & il nous ſera permis de dire ici, pour mettre le comble à ſon Eloge, que le plus célebre Ecrivain de notre Nation & de notre ſiecle (1) fait des Sermons de ce grand Orateur une de ſes lectures les plus aſſidues; que Maſſillon eſt pour lui le modele des Proſateurs, comme Racine eſt celui des Poëtes; & qu'il a toujours ſur la même table le *Petit Carême* à côté d'*Athalie*.

Si l'on vouloit cependant chercher entre ces deux Orateurs illuſtres une eſpece de parallele, on pourroit dire avec un homme d'eſprit, que Bourdaloue étant plus raiſonneur, & Maſſillon plus touchant, un Sermon excellent à tous égards, ſeroit celui dont Bourdaloue auroit fait le premier point & Maſſillon le ſecond. Peut-être un Diſcours plus

(1) M. de Voltaire vivoit encore quand cet Eloge a été lu à l'Académie.

parfait encore, feroit celui où ils ne paroîtroient pas ainfi l'un après l'autre, mais où leurs talens fondus enfemble fe pénétreroient, pour ainfi dire, mutuellement, & où le dialecticien feroit en même temps pathétique & fenfible.

Nous ne devons pas diffimuler qu'on accufe en général tous les Sermons de notre éloquent Académicien, du même défaut que fon *Petit Carême ;* c'eft de n'offrir fouvent dans la même page qu'une même idée, variée, il eft vrai, par toutes les richeffes que l'expreffion peut fournir, mais qui ne fauvant pas l'uniformité du fond, laiffent un peu de lenteur dans la marche. On a fait la même critique de Séneque, mais avec bien plus de juftice. Séneque, uniquement jaloux d'étonner fon Lecteur par la profufion d'efprit dont il l'accable, le fatigue d'autant plus, qu'on fent qu'il s'eft fatigué lui-même par un étalage fi faftueux de fes richeffes, & qu'il ne les montre avec tant de luxe qu'après les avoir ramaffées avec effort : Maffillon, toujours rempli du feul intérêt de fon Auditeur, femble ne lui préfenter en plufieurs manieres la vérité dont il veut

le convaincre, que par la crainte qu'il a de ne la pas graver assez fortement dans son ame; & non-seulement on lui pardonne ces douces & tendres redites, mais on lui sait gré du motif touchant qui les multiplie; on sent qu'elles partent d'un cœur qui éprouve le plaisir d'aimer ses semblables, & dont la sensibilité vive & profonde a besoin de se répandre.

Il est étonnant que le Clergé de France, qui possédoit un Orateur si éminent, ne l'ait pas nommé une seule fois pour prêcher dans ses Assemblées; il ne le desira jamais, & laissa à des talens médiocres & ambitieux cette petite gloire dont il n'avoit pas besoin. Il fut même choisi rarement pour être Membre de l'Assemblée, & consentoit sans peine, disoit-il, que les Prélats moins attachés que lui à la résidence eussent recours à cet honnête moyen de s'en dispenser. L'indifférence que les Confreres de l'Evêque de Clermont paroissoient lui marquer, n'étoit ni projettée de leur part, ni même volontaire. C'étoit l'ouvrage obscur de quelques hommes en place, qui par des motifs dignes d'eux écartoient sourdement Massillon des yeux

de la Cour, non comme un ſujet intriguant, car ils le connoiſſoient trop bien pour lui faire cette injure, mais comme un Prélat illuſtre & reſpecté, dont la ſupériorité, vue de trop près, auroit pu jeter un éclat que les hommes puiſſans & bornés n'aiment en aucun genre. Quelle perte néanmoins pour un tel Auditoire, que celle d'un Prédicateur tel que Maſſillon? Quel ſujet de diſcours plus intéreſſant, que d'avoir à parler aux Princes de l'Egliſe aſſemblés, des auguſtes devoirs que leur dignité leur impoſe; des yeux de tout un peuple fixés ſur eux, & des grands exemples qu'il en attend; du droit que la ſainteté de leur caractere & ſur-tout celle de leur vie peut leur donner, pour faire entendre la vérité aux Rois, & pour porter aux pieds du Trône le cri ſi ſouvent repouſſé de l'innocent & du pauvre? Croyoit-on que Maſſillon fût indigne de traiter un ſi grand ſujet, ou craignoit-on plutôt qu'il ne le traitât avec trop d'éloquence?

Ce grand Orateur prononça, ſoit avant que d'être Evêque, ſoit depuis qu'il le fut devenu, quelques Oraiſons

funebres, dont le mérite fut éclipsé par celui de ses Sermons. S'il n'avoit pas dans le caractere cette inflexibilité qui annonce la vérité avec rudesse, il avoit cette candeur qui ne permet pas de la déguiser. A travers les louanges qu'il accorde dans ces Discours, soit à la bienséance, soit même à la justice, le jugement secret qu'il porte au fond de son cœur sur celui qu'il est chargé de célébrer, échappe, sans qu'il y pense, à sa franchise naturelle, & surnage, pour ainsi dire, malgré lui; & l'on sent en le lisant qu'il est tel de ses héros dont il auroit fait plus volontiers l'Histoire que l'Eloge.

Il lui étoit arrivé une seule fois de manquer de mémoire en prêchant; trompé par le dégoût léger que cet accident lui donna, il pensoit qu'il y auroit beaucoup plus d'avantage à lire les Sermons qu'à les réciter. Nous osons n'être pas de son avis; la lecture forceroit l'Orateur, ou à se priver de ces grands mouvemens qui sont l'ame de la Chaire, ou à rendre ces mouvemens ridicules en y donnant un air d'apprêt & d'exagération qui détruiroit le naturel & la

vérité. Maſſillon ſemble avoir ſenti lui-même que le mérite le plus propre à ſéduire dans un Diſcours oratoire, eſt qu'il paroiſſe débité ſur le champ, & ſans qu'aucune trace de préparation s'y laiſſe appercevoir; car lorſqu'on lui demandoit quel étoit celui de ſes Sermons qu'il croyoit le meilleur, il répondoit, *celui que je ſais le mieux.*

Quoique voué à l'Eloquence chrétienne par goût & par devoir, il s'étoit quelquefois, par délaſſement, exercé ſur d'autres objets: on aſſûre qu'il a laiſſé une Vie manuſcrite du *Correge.* Il ne pouvoit choiſir pour ſujet de ſes Eloges un Peintre dont les talens fuſſent plus analogues aux ſiens: car il étoit, qu'on nous pardonne cette expreſſion, le Correge des Orateurs. On peut ajouter que comme le Correge s'étoit formé lui-même, en ſe traçant une nouvelle route après les Raphaels & les Titiens, Maſſillon, qui s'étoit auſſi ouvert dans la Chaire une carriere nouvelle, auroit pu dire en ſe comparant aux autres Orateurs, ce que diſoit le Correge en voyant les tableaux des autres Artiſtes: *& moi auſſi je ſuis Peintre.*

L'Académie, qui l'a possédé si peu, n'a pas laissé de sentir vivement sa perte. Elle a du moins eu la consolation de le voir dignement remplacé; M. le Duc de Nivernois a été son successeur.





ÉLOGE
DE
DESPRÉAUX.

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX naquit le 1er. Novembre 1636, de Gilles Boileau, Greffier de la Grand'Chambre, & d'Anne de Nielle sa seconde femme. Sa famille étoit noble, ancienne même, & connue dès le quatorziéme siecle. Aussi disoit-il de l'Evêque de Noyon Clermont-Tonnerre, aux yeux duquel la noblesse étoit le premier de tous les mérites : *Il m'estimeroit bien davantage, s'il savoit que je suis Gentilhomme.* Une grande Ville & un petit Village, Paris & Crône, se disputent la gloire de l'avoir vu naître, comme autrefois plusieurs Villes Grecques se disputerent l'honneur d'avoir été le berceau d'Homere, qu'elles avoient, dit-

on, laissé manquer de pain durant sa vie. La Patrie de Despréaux sera quelque jour l'objet d'une importante controverse d'érudition, & pourra bien, pour appliquer ici un Vers de notre Poëte,

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

Déjà Paris & Crône citent chacun en leur faveur des autorités imposantes, que nous nous garderons bien de discuter ici, de peur de commencer nous-mêmes à être un peu Saumaises. Les hommes supérieurs n'appartiennent en propre, ni à la Ville, ni au Village, ni à la Nation qui s'en glorifie; jetés au hasard & en petit nombre sur la surface de la terre, ils sont moins l'ornement que l'exception de l'indéfinissable espece humaine, qui dans le reste de ses individus semble n'avoir été qu'ébauchée par la Nature, dont elle a reçu tant d'activité avec tant d'impuissance, & des lumieres si courtes avec une curiosité si insatiable & si présomptueuse.

Despréaux fut dans ses premieres années le contraire de ces petits prodiges de l'enfance, qui souvent dans l'âge mûr sont à peine des hommes ordinaires; esprits nés avant terme, que la

Nature s'épuise à faire éclore, & renonce à faire croître, comme si elle ne se sentoit pas la force de les achever. Cet homme, qui devoit jouer un si grand rôle dans les Lettres, & y prendre un ton si redoutable, paroissoit dans son enfance pesant & taciturne; non de cette taciturnité d'observateur qui décele un fond de malice, mais de cette taciturnité stérile qui n'annonce qu'une bonhommie insipide & sans caractere. Son pere disoit de lui, en le comparant à ses autres enfans: *Pour celui-ci, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne.* On sent à quelle médiocrité sans ressource un pere croit son fils condamné, quand il se borne à lui donner un éloge si modeste. Tous les freres de Despréaux marquoient des talens précoces, & sembloient promettre d'être de grands hommes; lui seul ne promettoit rien, & a tenu ce que promettoient ses freres.

Par complaisance pour sa famille, il commença par être Avocat. La sécheresse du Code & du Digeste le dégoûta bientôt de cette carriere; & ce fut une perte pour le Barreau. Plein des lumieres du bon goût, il eut été Législateur sur

ce grand Théatre, comme il l'a été ſur le Parnaſſe ; il eût introduit la véritable éloquence dans un pays où de nos jours même elle n'eſt que trop ſouvent ignorée, & où elle l'étoit bien plus il y a cent ans ; il eût fait main baſſe ſur cette Rhétorique triviale, qui conſiſte à noyer un tas de ſophiſmes dans une mer de paroles oiſeuſes & de figures ridicules. Deſpréaux ne diſſimuloit pas dans l'occaſion ce qu'il penſoit des déclamations dont le Palais eſt ſi ſujet à retentir. Défendant un jour la cauſe du bon goût devant un grave Magiſtrat, qui ſe croyoit un auſſi grand Juge en Littérature qu'en affaires, & qui peut-être avoit plus de raiſon qu'il ne penſoit, notre illuſtre Poëte louoit Virgile de ne dire jamais rien de trop. *Je ne me ſerois pas douté*, dit finement le Magiſtrat, *que ce fut là un ſi grand mérite .... Si grand*, répondit Deſpréaux, *que c'eſt celui qui manque à toutes vos harangues.*

L'anecdote ſuivante peut faire juger de ſon goût pour le métier de Juriſconſulte, auquel ſes parens vouloient le contraindre. M. Dongois, ſon beau-frere, Greffier du Parlement, l'avoit pris chez lui pour le former au ſtyle de

la procédure, dont la barbarie abſurde devoit paroître bien rebutante à un jeune homme qui avoit lu Cicéron & Démoſthène. Ce M. Dongois avoit un Arrêt à dreſſer dans une affaire importante. Il le compoſoit avec enthouſiaſme en le dictant à Deſpréaux, & le dictoit avec emphaſe, bien ſatisfait de la ſublimité de ſon ouvrage. Quand il eut fini, il dit à ſon Scribe de lui en faire la lecture; & comme le Scribe ne répondoit pas, M. Dongois s'apperçut qu'il s'étoit endormi, & avoit à peine écrit quelques mots de ce chef-d'œuvre. Outré d'indignation, le Greffier renvoya Deſpréaux à ſon pere, en plaignant ce pere infortuné d'avoir un fils imbécille, & en l'aſſûrant que ce jeune homme, ſans émulation, ſans reſſort, & preſque ſans inſtinct, *ne ſeroit qu'un ſot tout le reſte de ſa vie.*

Il paſſa des épines de la Juriſprudence aux chicanes de la Théologie ſcolaſtique, dont la ténébreuſe & puérile ſubtilité étoit moins faite encore pour un eſprit tel que le ſien. Il lutta ainſi pendant quelques années contre la Nature, frappant à toutes les portes qu'elle avoit fermées pour lui. Il devint enfin ce

qu'elle vouloit; il fut Poëte, & comme pour démentir dès ses premiers essais la prédiction de son pere, il débuta par être Poëte satyrique.

Ce dangereux genre d'écrire par lequel il s'annonça, produisit son effet naturel. Il déchaîna contre l'Auteur la foule des Ecrivains qu'il attaquoit, & lui fit des amis, ou plutôt des lecteurs, dans cette partie du public, pour le moins très-nombreuse, qui par une inconséquence dont le motif cruel est au fond du cœur humain, aime à voir humilier ceux même qu'elle estime le plus. Mais quelque faveur & quelque encouragement que promît à Despréaux une disposition si générale & si bénévole, il ne put éviter d'avoir aussi des censeurs dans la très-petite classe des hommes honnêtes ou séveres, qui pensoient, comme il l'a dit lui-même, que *c'est un méchant métier que celui de médire.* Du nombre de ces derniers étoit le Duc de Montausier, qui se piquoit d'une vertu inflexible & austere. *Il se levoit tous les jours*, disoit-il, *dans l'intention de réprimer le Satyrique*; mais il ajoutoit, que *dès qu'il avoit fait sa priere du matin, il sentoit sa colere amortie.* Despréaux

ne crut pourtant pas devoir se reposer sur l'efficacité de cette *priere*, pour lancer ses traits en sûreté. Il étoit pour lui de la plus grande importance de mettre dans ses intérêts un des premiers hommes de la Cour, dont le crédit étoit d'autant plus redoutable, qu'il étoit appuyé sur cette considération personnelle qui ne s'y joint pas toujours, parce qu'elle est le fruit de l'estime publique, & que le crédit est celui des places. En Poëte qui connoissoit le pouvoir des louanges, ou plutôt en Philosophe qui connoissoit les hommes, le Satyrique glissa dans un de ses Ouvrages un mot d'éloge pour le Duc de Montausier; & toute la sévérité du courtisan misantrope échoua contre ce petit grain d'encens. Il est vrai que l'encens étoit habilement préparé pour chatouiller la modestie revêche du Caton rigide à qui Despréaux avoit besoin de plaire. Les Vers où il lui rendoit hommage étoient en très-petit nombre, & en même temps très-flatteurs, sans néanmoins avoir trop l'air de l'adulation;

Et plût au Ciel encor, pour couronner l'Ouvrage,
Que Montausier voulût m'accorder son suffrage!
C'est à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.

L'éloge n'étoit ni fade, ni exagéré ; il pouvoit être entendu, sans rougir, par un homme qui affectoit d'abhorrer également la satyre & les louanges ; & ce fut pour avoir été renfermé dans cette juste mesure, qu'il eut l'effet dont le Poëte s'étoit flatté. Encouragé par ce premier succès, Despréaux se hâta de porter le dernier coup à l'austérité chancelante de son détracteur, en lui avouant, avec un air contrit, combien il se sentoit *humilié* de n'avoir pas pour ami *le plus honnête homme de la Cour*. Dès ce moment, le plus honnête homme de la Cour devint le protecteur & l'apologiste du plus caustique de tous les Ecrivains.

Cependant d'autres personnes d'une piété plus douce, & par-là disposées à pardonner tout, excepté la Satyre, ne furent pas aussi faciles à convertir que l'avoit été le Stoïcien de Versailles, & le Poëte essuya plus d'un reproche de leur part, sur les traits dont le *prochain* étoit percé dans ses Ouvrages; mais les Auteurs de ces remontrances étoient sans crédit à la Cour, & Despréaux n'écouta point leurs scrupules.

Il continua donc de se livrer au genre satyrique ; mais heureusement pour sa

gloire, il ne s'y borna pas. Il sentit que l'honneur de foudroyer de mauvais Ecrivains est aussi mince que triste; qu'un Auteur destiné à l'oubli entraîne avec lui son Censeur dans la même tombe, quand le Censeur se borne au foible mérite de l'écraser; qu'au contraire, tout Ouvrage vraiment digne de son succès, est assuré de survivre à la satyre la plus ingénieuse & à la critique même la plus juste, parce qu'il est difficile de produire des beautés, & facile de remarquer des fautes; qu'enfin, pour passer à la postérité, il ne faut pas se contenter d'offrir quelques alimens éphémeres à la malignité de ses contemporains, mais qu'il faut être, en Vers comme en Prose, l'Ecrivain de tous les temps & de tous les lieux. Convaincu de ces maximes, dignes d'être méditées & suivies par tous les Gens de Lettres qui se connoissent en véritable gloire, & qui joignent l'honnêteté aux talens, Despréaux produisit ces Ouvrages, qui assurent à jamais sa renommée. Il fit ses belles *Epîtres*, où il a su entremêler à des louanges finement exprimées, des préceptes de littérature & de morale rendus avec la vérité la

plus frappante & la précision la plus heureuse; son *Lutrin*, où avec si peu de matiere il a répandu tant de variété, de mouvement & de graces; enfin son *Art Poétique*, qui est dans notre Langue le Code du bon goût, comme celui d'Horace l'est en Latin; supérieur même à celui d'Horace, non-seulement par l'ordre, si nécessaire & si parfait, que le Poëte François a mis dans son Ouvrage, & que le Poëte Latin semble avoir négligé dans le sien, mais sur-tout parce que Despréaux a su faire passer dans ses Vers les beautés propres à chaque genre dont il donne les regles; bien différent de ces Précepteurs arides, & pour ainsi dire morts, dont les leçons glacées ne seroient propres qu'à tuer le génie, si le génie daignoit les entendre, & qui sont aux véritables Législateurs en Poésie ce que les Scholastiques sont aux vrais Philosophes; Artistes, ou plutôt Artisans malheureux, dont le sort est de refroidir tout ce qu'ils touchent, & d'user tout ce qu'ils polissent.

Nous n'examinerons point si l'Auteur de ces chefs-d'œuvre mérite le titre d'homme de génie, qu'il se donnoit sans façon à lui-même, & que dans ces

derniers temps quelques Ecrivains lui ont peut-être injustement refusé : car n'est-ce pas avoir droit à ce titre, que d'avoir su exprimer en vers harmonieux, pleins de force & d'élégance, les Oracles de la Raison & du bon Goût, & surtout d'avoir connu & développé le premier, en joignant l'exemple au précepte, l'art si difficile, & jusqu'alors si peu connu, de la Versification Françoise ? Avant Despréaux, il est vrai, Malherbe avoit commencé à démêler ce secret; mais il n'en avoit deviné qu'une partie, & avoit gardé pour lui seul ce qu'il en savoit; & Corneille, quoiqu'il eût fait *Cinna* & *Polieucte*, n'avoit de secret que son instinct, & n'étoit plus Corneille dès que cet instinct l'abandonnoit. Despréaux a eu le mérite rare, & qui ne pouvoit appartenir qu'à un homme supérieur, de former le premier en France, par ses leçons & par ses vers, une Ecole de Poésie; ajoutons que de tous les Poëtes qui l'ont précédé ou suivi, aucun n'étoit plus fait que lui pour être le chef d'une pareille Ecole. En effet, la correction sévere & *prononcée* qui caractérise ses Ouvrages, le rend singuliérement propre à servir

d'étude aux jeunes Eleves en Poésie; c'est sur les vers de Despréaux qu'ils doivent, si l'on peut parler de la sorte, *modeler* leurs premiers essais, pour se plier de bonne heure à cette correction si nécessaire; comme les jeunes Eleves en Peinture, pour acquérir la précision & la pureté du dessin, doivent se former sur des figures dont les contours soient austeres, & les muscles fortement exprimés.

Despréaux, fondateur & chef de l'Ecole Poétique Françoise, eut dans Racine un Disciple qui auroit suffi pour lui assûrer l'immortalité, quand il ne l'auroit pas d'ailleurs si bien méritée par ses propres Ecrits. De bons juges ont même prétendu que le Disciple avoit surpassé le Maître. C'est une question sur laquelle nous nous abstiendrons de prononcer; il n'appartient de fixer les rangs entre les Grands Hommes, qu'à celui qui a le droit de se placer au milieu d'eux. Nous dirons seulement que Despréaux, inférieur ou égal à son Eleve, conserva toujours sur lui cet ascendant qu'un amour-propre brusque & naïf doit prendre sur un amour-propre timide & sensible, car celui de Racine étoit

de

de cette derniere espece. L'Auteur de *Phedre* & d'*Athalie* eut constamment, soit par déférence, soit par adresse, la complaisance de laisser la premiere place à celui qui se vantoit d'avoir été son maître. Heureux les Gens de Lettres, ceux du moins qui par leurs talens ont des droits réels à l'estime publique, s'ils pouvoient sentir, à l'exemple de Racine & de Despréaux, combien leur union mutuelle peut ajouter à cette estime, & combien au contraire les jalousies & les haines peuvent leur faire perdre de considération & de gloire! Le moyen de voir échapper le laurier qui les attend, est d'être ardens à se l'arracher.

Il est vrai que Despréaux avoit pour son Disciple un mérite qui devoit être aux yeux de ce dernier d'un prix inestimable; ce fut d'avoir senti de bonne heure ce que Racine valoit, ou plutôt ce qu'il promettoit d'être; car il n'étoit pas facile de démêler dans l'Auteur des *Freres Ennemis* celui d'*Andromaque* & de *Britannicus*. Moliere, & Moliere seul, partagea ce mérite avec Despréaux. Corneille n'avoit pas été aussi heureux à deviner, puisqu'après avoir lu

l'*Alexandre*, il conseilla de très-bonne foi à l'Auteur de ne plus faire de Tragédies. Racine crut Moliere & Despréaux, par bonheur pour le Théatre, pour sa propre gloire, & pour celle de Corneille lui-même. Car il eût été moins honorable au Créateur de la Tragédie Françoise de ne point rencontrer de rival, que d'en trouver un qui n'a pu parvenir à l'effacer dans l'opinion publique : la supériorité du génie qui ouvre le premier une grande & belle carriere, est bien moins décidée quand il y court tout seul, que quand d'autres y courent en même temps sans pouvoir aller plus loin que lui, & sans obtenir d'autre gloire que celle de l'atteindre. Ce partage égal entre Racine & Corneille, semble avoir été prononcé par Despréaux lui-même, qui, malgré son amitié pour le premier, & les traits qu'il a lancés contre le second, n'a jamais expressément donné à l'un de ces deux Grands Hommes le sceptre de la scene tragique à l'exclusion de l'autre.

Quoi qu'il en soit, Despréaux voyant sans doute dans les premiers essais de Racine le germe de ce qu'il seroit un jour, sentit combien ce germe, pour

faire éclore tout ce qu'il cachoit, demandoit de soins & de culture. *Je lui ai appris*, disoit-il, *à faire des vers difficilement*. Il avoit mieux fait encore, & peut-être plus qu'il ne croyoit; il lui avoit appris à faire *difficilement* des vers *faciles*; car cette facilité, si délicieuse pour l'esprit & pour l'oreille, est un des principaux charmes que la lecture de Racine fait éprouver. Cependant il est dans la Poésie un autre mérite, qui n'a guere moins de prix que la sévere & correcte facilité du Disciple de Despréaux; c'est cette espece d'abandon & de négligence heureuse, qui semble faire naître les vers librement, & pour ainsi dire d'eux-mêmes, sous la plume du Poëte, comme une belle suite d'accords sous la main d'un Musicien qui prélude de génie. Ne seroit-il pas facile, d'après ces principes, de comparer ensemble nos trois plus grands Maîtres en Poésie, Despréaux, Racine & M. de Voltaire? (Je nomme ce dernier, quoique vivant, (1) car pourquoi se refuser au plaisir de voir d'avance un Grand

(1) Cet Eloge a été lu à la Séance publique du 25 Août 1774.

Homme à la place que la postérité lui destine ?) Ne pourroit-on pas dire, pour exprimer les différences qui les caractérisent, que Despréaux frappe & fabrique très-heureusement ses Vers; que Racine jette les siens dans une espece de moule parfait, qui décele la main de l'Artiste sans en conserver l'empreinte; & que M. de Voltaire, laissant comme échapper des Vers qui coulent de source, semble parler sans art & sans étude sa langue naturelle ? Ne pourroit-on pas observer, qu'en lisant Despréaux, on conclut & on sent le travail; que dans Racine, on le conclut sans le sentir, parce que si d'un côté la facilité continue en écarte l'apparence, de l'autre la perfection continue en rappelle sans cesse l'idée au Lecteur; qu'enfin dans M. de Voltaire, le travail ne peut ni se sentir ni se conclure, parce que les Vers moins soignés qui lui échappent par intervalles, laissent croire que les beaux Vers qui précedent & qui suivent n'ont pas coûté davantage au Poëte ? Enfin ne pourroit-on pas ajouter, en cherchant dans les chefs-d'œuvre des Beaux-Arts un objet sensible de comparaison entre ces trois

Grands Ecrivains, que la maniere de Desfpréaux, correcte, ferme & nerveufe, eft affez bien repréfentée par la belle Statue du *Gladiateur*; celle de Racine, auffi correcte, mais plus moëlleufe & plus arrondie, par la *Vénus de Médicis*; & celle de M. de Voltaire, aifée, fvelte, & toujours noble, par l'*Apollon du Belvedere ?*

Revenons à Defpréaux. Il fut fe procurer à la Cour une protection plus puiffante que celle du Duc de Montaufier, celle de Louis XIV lui-même. Il prodigua au Monarque des Eloges d'autant plus flatteurs, qu'ils paroiffoient dictés par la voix publique, & n'être que l'expreffion vive & fincere de l'ivreffe où la Nation étoit de fon Roi. Pour donner encore plus de prix à fon hommage, l'habile Satyrique eut l'adreffe de mettre à profit la réputation de franchife qu'il s'étoit faite. Elle fervoit de paffeport à des louanges que le Poëte fembloit donner comme malgré lui; la délicateffe du Prince, vraifemblablement peu difficile, étoit raffûrée par la liberté avec laquelle fon Panégyrifte immoloit des Auteurs accrédités, qui à la vérité

n'étoient pas Rois ; & Chapelain payoit pour Louis XIV.

Despréaux avoit sur-tout grande attention, en louant tous ceux dont le crédit pouvoit ou l'appuyer ou lui nuire, de conserver toujours au Monarque la place sans comparaison la plus éminente ; il se félicitoit entr'autres, comme d'un grand trait de politique, d'avoir su placer dans ses Vers *Monsieur*, Frere du Roi, à côté du Roi même, sans que la délicatesse du Souverain pût en être blessée, & d'avoir loué le Vainqueur de *Cassel* plus foiblement que le Conquérant de *la Flandre*. Les Vers dont il s'applaudissoit si fort étoient ceux-ci, tirés de l'Epître à M. *de Lamoignon* :

Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne est entré comme un foudre;
Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs & son orgueil ;
Que devant Saint-Omer, Nassau par sa défaite
De Philippe vainqueur rend la gloire complette.

Despréaux faisoit remarquer à ses amis que les deux derniers Vers, destinés à l'Eloge de *Monsieur*, étoient d'un ton moins élevé que les quatre premiers, qui renfermoient celui du Roi. Dans ces

ſix Vers, il ne paroiſſoit flatté que de faire obſerver l'art du Courtiſan ; il pouvoit encore y faire ſentir l'art du Poëte dans la dégradation des teintes ; il pouvoit ſe faire un mérite du ſoin qu'il avoit eu, après les deux Vers *foudroyans* qui ouvrent cette tirade, de commencer déjà à baiſſer un peu le ton dans les deux Vers du milieu, afin que le paſſage ne fût pas trop tranchant & trop bruſque de la *fierté* des premiers Vers à la *modeſtie* des derniers. Nous ignorons ſi perſonne avant nous a fait cette remarque ; mais nous avons cru qu'il ſeroit encore plus utile de démêler dans ce morceau chéri de Deſpréaux les fineſſes du goût qu'il a paſſées ſous ſilence, que celles de l'adulation dont il a cru pouvoir ſe parer.

Il avoit cependant l'art, ou plutôt le mérite, de faire paſſer quelquefois, à la faveur de ce débordement de louanges, des leçons utiles au Souverain qu'il célébroit. Louis XIV, jeune encore, & avide de renommée, qu'il prenoit pour la véritable gloire, ſe préparoit à faire la guerre à la Hollande. Colbert, qui ſavoit combien la guerre la plus glorieuſe eſt funeſte aux peuples, vouloit en détourner le Monarque. Il engagea

Defpréaux à feconder des vues fi louables, en adreffant à *Louis XIV* fa premiere Epître, où il prouve que la vraie grandeur d'un Roi eft de rendre fes Sujets heureux, en les faifant jouir de tous les avantages de la paix. Tout le monde a retenu les beaux Vers de cette Epître fur l'Empereur Titus,

Qui rendit de fon joug l'Univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir fans revenir heureux,
Qui foupiroit le foir, fi fa main fortunée
N'avoit par fes bienfaits fignalé la journée.

Le Roi fe fit redire ces Vers jufqu'à trois fois, loua beaucoup l'Epître, & fit la guerre.

Tant de foins pour plaire au Monarque, & fur-tout tant de talens, ne demeurerent pas fans récompenfe. Defpréaux fut comblé des graces du Roi, admis à fa Cour, & nommé, conjointement avec Racine, pour écrire l'Hiftoire du Prince qu'il fe montroit fi empreffé de célébrer. Les deux Poëtes parurent s'occuper beaucoup de cet Ouvrage; ils en lurent même au Roi plufieurs morceaux; mais ils s'abftinrent d'en rien donner au Public; perfuadés que l'Hiftoire des Souverains, même

les plus dignes d'éloge, ne peut être écrite de leur vivant, sans que l'Historien courre le risque, ou de se décréditer par la flatterie, ou de se compromettre par la vérité. Despréaux ne s'étoit chargé qu'avec répugnance d'un travail si peu assorti à ses talens & à son goût. *Quand je faisois*, disoit-il, *le métier de Satyrique, que j'entendois assez bien, on m'accabloit d'injures & de menaces; on me paye bien cher aujourd'hui pour faire le métier d'Historiographe que je n'entends point du tout.*

Aussi la faveur dont il jouissoit, bien loin de l'éblouir, lui étoit quelquefois importune. Il a dit souvent que le premier sentiment que lui inspira la fortune qu'il avoit faite à la Cour, fut un sentiment de tristesse. Il croyoit trop acheter les bienfaits du Souverain par la perte de sa liberté, bien si précieux en effet, & que toutes les jouissances de la vanité, ces jouissances vuides & passageres, ne peuvent remplacer auprès du Sage. Despréaux cherchoit à recouvrer peu à peu cette liberté si chere, à mesure que l'age sembloit l'y autoriser; & les dix ou douze dernieres années de sa vie, il cessa enfin tout-à-fait d'aller à la

Cour. *Qu'irois-je y faire*, disoit-il ? *je ne sais plus louer*. Il auroit pu cependant y trouver autant de matiere à ses Eloges que dans le temps où il les avoit prodigués avec le moins de réserve. Ce n'étoit plus à la vérité les beaux jours de *Louis le Grand*; des jours de désastres & de larmes les avoient remplacés; & quelques années d'une guerre malheureuse faisoient oublier à la France même soixante années de victoires, tant célébrées par Despréaux & par cent autres. Mais l'adversité, le vrai & l'unique Maître des Rois, avoit développé dans le Monarque des vertus qu'une prospérité constante auroit étouffées; & Louis XIV vaincu de toutes parts, voulant aller combattre & périr à la tête de sa Noblesse, prêt à sacrifier jusqu'à son Petit-fils pour donner la paix à ses Peuples, déployant dans les revers une grandeur d'ame qui n'étoit qu'à lui, & dont il ne partageoit la gloire ni avec ses Généraux ni avec ses Ministres, n'étoit pas moins digne d'être chanté par Despréaux, que Louis XIV sur les bords du Rhin, ordonnant ce dangereux passage à une nombreuse armée qu'il animoit *de ses regards*, dictant ensuite la paix à Nimégue avec trop de

fierté, forçant enfin à ſe réunir contre lui l'Europe entiere irritée de ſes triomphes, & accablée du poids de ſa gloire.

Quoique Deſpréaux ne ſe reposât ſur perſonne du ſoin de louer ſes Ouvrages, il a plus d'une fois avoué, que dans tout ce qu'il avoit écrit, il reſtoit un côté foible, & comme il s'exprimoit lui-même, *le talon d'Achille*, qu'aucun de ſes ennemis n'avoit pu trouver; il n'a jamais voulu s'expliquer davantage; & ſes Commentateurs, car il en a déjà trois ou quatre, & qui ont bien le génie des Commentateurs, ſe ſont épuiſés en raiſonnemens dignes d'eux, pour découvrir ce côté foible. Des hommes plus faits pour juger Deſpréaux, ont mieux rencontré ce *talon d'Achille* dans la partie du *ſentiment* dont il paroît avoir été privé. C'étoit, qu'on nous permette cette expreſſion, une eſpece de ſens qui manquoit à cet illuſtre Ecrivain. Car ſi le Poëte doit avoir le tact sûr & le goût ſévere pour connoître ce qu'il doit ſaiſir ou rejeter; ſi l'imagination, qui eſt pour lui comme le ſens de la vue, doit lui repréſenter vivement les objets, & les revêtir de ce coloris brillant dont il anime ſes tableaux; la ſenſibilité, eſpece d'odo-

rat d'une finesse exquise, va chercher profondément dans la substance de tout ce qui s'offre à elle, ces émotions fugitives, mais délicieuses, dont la douce impression ne se fait sentir qu'aux seules ames dignes de l'éprouver. On peut, il est vrai, desirer ce dernier sens à Despréaux; mais il possede si supérieurement tous les autres, qu'à peine s'apperçoit-on du sens qui lui manque. On le regrette même d'autant moins, que les matieres traitées par ce grand Poëte ne paroissent pas l'exiger. Je dis qu'elles ne *paroissent pas l'exiger*, & je me garde bien d'ajouter qu'elles en interdisent l'usage. La sensibilité, ce présent de la Nature, dirai-je précieux ou funeste, poursuit sans cesse, si l'on peut parler ainsi, ceux qui ont le bonheur ou le malheur d'être nés pour en recevoir les impressions profondes. Aussi inséparable de leur existence que l'air qu'ils respirent, elle s'empare comme malgré eux de toutes leurs productions, elle les pénetre, elle y donne le mouvement & la vie, elle y répand sur-tout ce tendre intérêt qui fait aimer l'Auteur & jouir de son ame encore plus que de son génie. Veut-on connoître par un exemple frappant la différence que le charme ou

la privation du ſentiment peut mettre dans deux Ouvrages ? La Fable *de la Mort & du Bucheron* a été miſe en Vers par la Fontaine & par Deſpréaux ; qu'on les compare enſemble. La ſenſibilité reſpire à chaque Vers dans la Fable de la Fontaine ; chaque Vers de celle de Deſpréaux ſemble flétri par la ſéchereſſe.

Ce défaut de ſenſibilité rendit abſolument nul pour notre grand Poëte le mérite ſi touchant de Quinault, & ſi bien ſenti par notre ſiecle, qui ſemble vouloir venger cet Auteur charmant du peu de juſtice que lui ont rendu ſes Contemporains ; triſte & tardive récompenſe du talent oublié ou perſécuté durant ſa vie. Deſpréaux entreprit, conjointement avec Racine, un Opéra, dans lequel ils crurent effacer ce Poëte qu'ils mépriſoient, & montrer la facilité d'un genre d'ouvrage, dont ils ne parloient qu'avec dédain : Deſpréaux en fit le Prologue, que par malheur aucun Muſicien ne put venir à bout de mettre en muſique ; Orphée même y auroit échoué. Notre Poëte ne laiſſa pas de le faire paroître avec une Préface, où l'on trouve, ſur l'expreſſion muſicale, des aſſertions auſſi étranges que celles de

Pascal sur la *Beauté poétique*; grande leçon aux plus heureux génies, & de ne point forcer leur talent, & de se taire sur ce qu'ils ignorent. Mais le trait le plus singulier de cette Préface, c'est la phrase par laquelle elle débute. On y lit, que *Mesdames de Montespan & de Thiange, lasses des Opéras de M. Quinault, proposerent au Roi de chercher un autre Poëte lyrique.* Mesdames de Montespan & de Thiange, lasses des Opéras de M. Quinault! c'est-à-dire ennuyées d'*Alceste*, d'*Atys*, de *Thésée*, & de *Proserpine*; car pour leur honneur *Armide* n'existoit pas encore. C'est bien ici le cas du Vers de la *Métromanie:*

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût!

L'espece d'éloignement que Despréaux montra toujours pour Quinault, tenoit à une cause secrete que le Satyrique ne put s'empêcher de laisser entrevoir. Lorsqu'ils se furent réconciliés, ou plutôt lorsque Despréaux se fut réconcilié avec Quinault, (car celui-ci fut toujours sans fiel) Quinault alloit le voir quelquefois; & Despréaux disoit de lui avec une sorte d'humeur naïve & plaisante: *Il ne s'est raccommodé avec moi*

que pour venir me parler de ses Vers, & il ne me parle jamais des miens.

Despréaux n'avoit pas la même plainte à faire de la Fontaine; le *Bon-homme* (conservons-lui ce nom si cher, cet aimable nom que Moliere lui a donné) le *Bon-homme* ne parloit jamais de ses Vers, lui seul en ignoroit le prix & le charme. Mais pourquoi Despréaux ne l'a-t-il jamais nommé dans les siens? Pourquoi même, dans son *Art poétique*, où il n'a pas dédaigné de parler du Madrigal & du Rondeau, n'a-t-il pas dit un mot de *la Fable*, comme s'il eût craint d'avoir à louer l'admirable Ecrivain qui parmi nous a créé ce genre, & l'a créé tellement, qu'il y est encore incomparable après les efforts de tant de Fabulistes pour approcher de lui; Ecrivain dont la simplicité naïve, si fine & si vraie tout ensemble, étoit bien faite pour être sentie & célébrée par un aussi excellent Juge que Despréaux, par celui qui a dit si bien:

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Despréaux prétendoit, dit-on, que la Fontaine n'avoit rien inventé; que sa naïveté étoit celle de Rabelais & de

Marot. Il oublioit que Rabelais n'est point naïf; que son caractere est une gaieté souvent excessive, & par-là très-éloignée de cette disposition calme & douce que la naïveté suppose; il oublioit que la naïveté de Marot tient à son vieux langage, celle de la Fontaine à son ame; que sa langue même lui appartient si uniquement, que soit avant, soit après lui, elle n'a été celle de personne; que dans ce Poëte plus que dans aucun autre, on trouve, pour appliquer ici un Vers charmant de la Fontaine même,

Cet heureux art
Qui cache ce qu'il est, & ressemble au hasard;

qu'enfin parmi les Ecrivains célebres du siecle de Louis XIV, si la Fontaine n'est pas le plus grand, il est au moins le plus singuliérement original, le plus désespérant pour le peuple imitateur, en un mot, si on peut parler de la sorte, celui que la Nature aura le plus de peine à refaire.

Ceux qui ont reproché à Despréaux d'avoir été injuste à l'égard de Quinault & de la Fontaine, l'ont encore accusé, mais avec beaucoup moins de raison, de n'avoir pas rendu assez de justice à

Moliere. Il seroit suffisamment disculpé de cette imputation par la réponse qu'il eut le courage de faire à Louis XIV, qui lui demandoit quel étoit l'Ecrivain auquel il croyoit le plus de génie; *Sire, c'est Moliere*, répondit Despréaux sans hésiter, & sans aucun retour d'amour-propre sur lui-même, quoiqu'assûrément il ne fût pas disposé à céder légérement le trône à ses Rivaux. On peut seulement être étonné que dans la Satyre adressée à ce Grand Homme, il se borne à lui demander où *il trouve la rime.* Il eût mieux fait de lui demander où il avoit trouvé les chefs-d'œuvre dont il avoit déjà enrichi la scene dans le temps où cette Satyre fut écrite, l'*Ecole des Maris* & l'*Ecole des Femmes*; il eût encore été plus digne de Despréaux de prévoir & de démêler dans ces chefs-d'œuvre ceux qui devoient les suivre & presque les effacer, le *Misanthrope*, les *Femmes Savantes*, l'*Avare*, & surtout le *Tartuffe*, cet Ouvrage unique au Théatre, d'une utilité qui devroit réconcilier avec les Spectacles les véritables gens de bien, & auquel Louis XIV eut le courage, malgré les clameurs de l'hypocrisie intéressée, d'accorder une

protection qui est un des plus beaux traits de la vie de ce Monarque. Despréaux prétendoit que chaque demi-siecle, & presque chaque lustre, auroit besoin d'une Comédie nouvelle sur cet objet, si intéressant pour l'instruction & la vindicte publique; en effet il n'y auroit pas à craindre, si le Peintre étoit digne du sujet, que les portraits se ressemblassent, tant l'hypocrisie est habile à changer de forme, audacieuse & entreprenante quand elle se croit protégée, souple & insidieuse quand elle craint d'être reconnue, humble & rampante quand elle se voit démasquée. Mais si chaque siecle abonde en Tartuffes, chaque siecle n'a pas un Moliere; il est plus difficile à la Nature de produire en ce genre des Peintres que des Originaux. On pourroit être étonné, d'après ces réflexions, qu'un sujet de satyre si favorable & si fécond ait été négligé par Despréaux, qui en a traité de bien moins importans. Il y a quelque apparence que la supériorité de la Comédie de Moliere le détourna d'un travail si propre à exercer sa verve; on voit même qu'il résista sur ce point aux sollicitations de ses amis. Un d'entr'eux, qui aimoit

la bonne chere, & qui se piquoit de s'y connoître, sachant qu'il travailloit à la *Satyre du Festin*, lui représenta très-sérieusement que ce n'étoit pas là un sujet sur lequel il dût plaisanter. *Choisissez plutôt les hypocrites*, lui disoit-il avec chaleur, *vous aurez tous les honnêtes gens pour vous; mais pour la bonne chere, croyez-moi, ne badinez point là dessus*.

Dans cette même Piece adressée à Moliere, sur la difficulté de *trouver la rime*, si le fond n'est pas assez digne de celui à qui elle étoit adressée, les détails contiennent des leçons dont l'utilité doit faire oublier le peu d'intérêt du sujet. On y trouve sur-tout deux Vers bien remarquables. Despréaux dit en parlant d'un bon Ecrivain,

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde & ne sauroit se plaire.

Voilà, lui répondit Moliere, *une d s plus grandes vérités que vous ayez jamais dites*. Moliere avoit bien raison. L'Auteur le plus justement applaudi surprendroit beaucoup & peut-être humilieroit ses Censeurs les plus acharnés, s'il faisoit lui-même la critique sévere de ses Ouvrages. Combien d'endroits foibles

dont il eſt le ſeul confident, & qui ſont, pour d'autres yeux que les ſiens, une eſpece de myſtere, ſoigneuſement renfermé entre ſon amour-propre & lui ? On ne doit jamais être plus docile pour ſon Cenſeur, que lorſqu'il met le doigt ſur ces plaies ſecretes, & qu'on peut dire, *il m'a deviné.*

Deſpréaux écrivoit ordinairement ſes Ouvrages en Proſe avant que de les mettre en Vers. On aſſûre que Racine en uſoit de même pour ſes Tragédies. La nature du génie de ces deux grands Poëtes, formé d'une heureuſe combinaiſon de verve & de ſageſſe, les autoriſoit à cette marche lente & meſurée. Mais ce ne ſeroit pas un conſeil à donner à tous ceux qui écrivent en Vers. Combien en eſt-il dont les productions ſeroient deſſéchées dans leur germe par cette méthode, propre à faire avorter plus d'un Poëte? Que celui dont le pas eſt ferme & ſûr ſans être tardif & peſant, ſuive & acheve pas à pas ſa route; que celui qui en modérant ſa marche la rendroit chancelante & puſillanime, s'élance dans la carriere en courant : la ſage lenteur de Raphaël eût énervé la vigueur du Tintoret, & le travail

rapide de l'Auteur des *Métamorphoses* eût été mortel à l'*Enéide*.

Despréaux, trop supérieur & trop vrai pour vouloir paroître ce qu'il n'étoit pas, ne se piquoit nullement d'être Philosophe, dans l'acception même la plus innocente qu'on puisse aujourd'hui donner à ce mot. Cependant on lui est redevable d'une Plaisanterie, qui dictée par les seules lumieres du bon sens, n'a pas été moins utile à la vraie Philosophie, que ses autres Ouvrages l'ont été au bon goût. C'étoit *un Arrêt burlesque* rendu en faveur de l'Université, contre *une Inconnue nommée la Raison*, qui cherchoit à s'introduire dans les Ecoles. Cette Plaisanterie prévint l'effet des démarches que les partisans de la vieille Philosophie se préparoient à faire pour éterniser son regne, démarches qui auroient peut-être eu le malheur d'être punies par le succès; & l'Arrêt burlesque empêcha un Arrêt ridicule. Les Magistrats, heureusement pour eux, avoient alors à leur tête, dans le Premier Président de Lamoignon, un homme de beaucoup d'esprit, que le progrès des lumieres n'effrayoit pas; ils se souvinrent, avec un remords salutaire, d'un

autre Arrêt trop réellement rendu cinquante années auparavant, & pour lequel la qualification de *ridicule* feroit trop douce; Arrêt qui défendoit, *fous peine de la vie*, de rien enfeigner de contraire aux *Ouvrages approuvés ;* & ces Ouvrages *approuvés* étoient ceux où dominoit le Péripatétifme. Quelques loix de cette efpece auroient fuffi pour ramener le fiecle de Louis le Grand à celui de Louis le Jeune, & pour précipiter dans la barbarie cette multitude toujours prête à y retomber, fi on ne la foutient par de fortes lifieres.

On a imprimé l'*Arrêt burlefque* avec les Variantes des différentes Editions ; & ces Variantes font très-remarquables. On y voit les fuppreffions que Defpréaux avoit été obligé de faire à cette Plaifanterie quand il la publia pour la premiere fois; tant il faut prendre de précautions avec les fottifes accréditées! A mefure que l'Auteur fe fentit plus accrédité lui-même, & que cette *Inconnue nommée la Raifon*, dont il réclamoit les droits, craignit moins de fe compromettre, il fut moins timide fur les ménagemens; il fit difparoître peu à peu, dans les Editions fucceffives de l'*Arrêt*

burlesque, les adoucissemens & les palliatifs. La raison fit dans cette circonstance, si j'ose employer une comparaison qui n'est pas bien noble, mais qui n'en paroîtra pas moins juste, ce que font dans une Fable charmante & bien connue certains petits animaux, à l'aspect du chat leur ennemi:

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.

Si Despréaux abandonnoit les Anciens sur la Philosophie, on sait avec quelle chaleur il a défendu leur cause en matiere de Littérature & de goût. Cette controverse, assez semblable à une dispute de Religion, par l'aigreur & la haine qu'on y mit de part & d'autre, est aujourd'hui rebattue jusqu'à l'ennui, & nous n'avons garde de la renouveler dans cet Eloge. Nous nous bornerons à une seule réflexion. C'est que Perrault & ses partisans, tout occupés à rendre bien ou mal à Despréaux les ridicules qu'ils en recevoient, auroient peut-être trouvé fort aisément, avec un sens plus rassis & plus de connoissance des

hommes, le moyen de ramener ou de calmer au moins leur adverſaire. Car ſuppoſons pour un moment que dans le fort de cette violente querelle, Perrault eût dit à Deſpréaux : » Euripide eſt ſans » doute un grand Poëte tragique ; mais, » de bonne foi, votre ami Racine ne » l'a-t-il pas ſurpaſſé ? Horace, Juvé- » nal & Perſe, étoient des Satyriques » du premier ordre ; mais vous, M. » Deſpréaux, n'êtes-vous pas ſupérieur » à chacun d'eux, puiſque vous les » réuniſſez tous trois ? Homere eſt le » Prince des Poëtes ; mais donnez- » nous une traduction entiere de l'Iliade, » ſemblable à quelques morceaux que » vous nous avez déjà traduits ; croyez- » vous que l'Iliade Françoiſe dût alors » rien envier à l'Iliade Grecque ? « Ces queſtions auroient vraiſemblablement refroidi le zele religieux de Deſpréaux pour les Anciens, qui ſe ſeroit trouvé aux priſes avec ſon amour-propre ; & ſi Perrault eût ajouté : » Croyez-vous que » LOUIS LE GRAND ne ſoit pas ſupé- » rieur à Auguſte ? « la dévotion du Satyrique auroit pu ſe changer en apoſtaſie.

Quelque exceſſive néanmoins que cette

cette dévotion parût aux antagonistes de Despréaux, il convenoit lui-même qu'elle n'étoit rien auprès de celle de M. & de Mme. Dacier; ceux-ci faisoient sans scrupule des especes de Saints de tous les grands Philosophes du Paganisme, & regardoient presque Despréaux comme un esprit fort ou un hérétique, parce qu'il étoit plus modéré dans son culte: il n'eût pas tenu à Madame Dacier que Sapho même, la scandaleuse Sapho, ne fût canonisée comme les autres; & quand Despréaux lui représentoit modestement que cette Sapho, si digne des honneurs divins, avoit poussé le déréglement des mœurs jusqu'à outrager la Nature & son sexe par des passions honteuses, Madame Dacier croyoit la bien défendre, en répondant froidement *qu'elle avoit eu des ennemis.* Ennuyé quelquefois des rodomontades érudites du mari & de la femme, si prodigues d'encens pour tout ce qui avoit l'honneur d'être ancien, & de mépris pour tout ce qui avoit le malheur d'être moderne, Despréaux leur disoit dans ses accès de franchise & d'impatience: *Je n'appelle gens d'esprit que ceux dont les pensées leur appartiennent, & dont le*

mérite ne se borne pas à entendre les pensées des autres. Il ne faisoit pas plus de grace aux Traductions pesantes ou insipides de ces chefs-d'œuvre de l'Antiquité qu'il admiroit avec tant de raison, & que Dacier, qui prétendoit les admirer aussi, avoit si cruellement défigurés dans notre Langue. Justement blessé de les voir ainsi travestis & dégradés, Despréaux applaudissoit à la comparaison que faisoit Madame de la Fayette, d'un mauvais Traducteur avec un Valet sans esprit, qui porteur d'un message intéressant, répete de travers ce que son Maître l'a chargé de dire.

Fontenelle, qui avoit des liaisons avec Perrault, & qui étoit persuadé d'ailleurs que la Littérature devoit, comme la Philosophie, secouer le joug de l'autorité, & ne souscrire que par conviction à l'admiration même de vingt siecles, s'étoit déclaré contre l'adoration aveugle de Pindare & d'Homere, avec une franchise & une liberté qui lui aliéna Despréaux. Néanmoins ce même Fontenelle, toujours modéré dans ses opinions, avouoit sans peine que Perrault avoit été trop loin, & qu'il ne falloit pas souscrire sans réserve à toutes ses

assertions. Aussi disoit-on de Fontenelle, *qu'il avoit été le Patriarche d'une Secte dont il n'étoit pas.* Mais l'inexorable Despréaux, trop dévoué aux Anciens pour souffrir qu'on fût seulement tiède à leur égard, ne vit dans l'ami de Perrault que leur ennemi déclaré; il le traita comme le voyageur traite la cigale qu'il rencontre parmi des sauterelles, & qu'il écrase avec elles impitoyablement, par la seule raison qu'elle a le malheur de se trouver dans une compagnie qui lui déplaît. Le Poëte harcela le Philosophe par des Satyres, dont le Philosophe conserva le ressentiment jusqu'à la fin de sa vie, lors même que sa gloire n'avoit plus rien à craindre; car Fontenelle, qui par modération ou par prudence ne se vengeoit jamais & se plaignoit rarement, oublioit encore moins. Il est vrai que Despréaux ne fut pas assez juste à son égard. Ce n'étoit pas encore à la vérité le Fontenelle de l'Académie des Sciences, c'étoit même l'Auteur de ces Lettres du Chevalier d'Her*** qu'il avoit écrites étant encore à Rouen sa Patrie, Lettres où l'esprit semble avoir pris à tâche d'outrager le bon goût, & dont on a dit assez plai-

famment qu'elles partageroient avec les autres Ouvrages de Fontenelle, *comme des filles de Normandie ;* mais le pere de ces malheureuses Lettres étoit aussi celui des *Mondes*, de l'*Histoire des Oracles*, & sur-tout de *Thétis & Pelée*, Opera dont Quinault embrassa l'Auteur avec tendresse en lui disant, *vous serez mon successeur*. Despréaux pouvoit du-moins traiter Fontenelle aussi bien qu'il avoit fait Voiture, chez qui l'affectation du bel-esprit se montre à chaque ligne. Il avoit aussi donné à Benserade quelques louanges prématurées, mais dont il se repentit sur la fin de sa vie. Il avoit même fait une Epigramme qu'il donnoit pour mauvaise, & il disoit que par son testament il en feroit un legs à Benserade. Mais en mettant Voiture à côté d'Horace dans une de ses Satyres, & en s'obstinant à l'y laisser, il a persisté dans son erreur, si on peut s'exprimer ainsi, jusqu'à l'impénitence finale.

Ferme & inébranlable dans ses affections, comme il l'avoit fait voir par le courage avec lequel il avoit combattu pour les Anciens, Despréaux n'étoit guere moins dévoué aux Ecrivains de

l'illustre Société de Port-Royal, dont les Ouvrages ont tant contribué à rétablir parmi nous l'étude & le goût de la saine Antiquité. Le célebre Arnauld, leur Chef & presque leur Oracle, avoit sur-tout la plus grande part à ses hommages. Néanmoins son attachement pour ces Ecrivains, si estimables à tant d'égards, ne fut pas assez aveugle pour lui faire prendre part aux affligeantes querelles où ils avoient eu le malheur de perdre leur temps & leur repos. Il s'écrioit souvent à l'occasion des disputes *sur la Grace*, dont toute la France retentissoit alors, *que Dieu est grand, & que les hommes sont fous!* Il avouoit cependant, en parlant de ces disputes, qu'entraîné par l'exemple de tant d'hommes qui s'en occupoient sans y rien entendre, il avoit eu aussi la fantaisie d'avoir un avis sur ce sujet; mais que cette fantaisie, grace à la clarté de la matiere, n'avoit abouti qu'à d'inutiles efforts; de sorte, disoit-il, que *m'étant quelquefois couché Janséniste tirant au Calviniste, j'étois tout étonné de me réveiller Moliniste approchant du Pelagien.* Il ne flotta pas longtemps dans ces vaines incertitudes; bientôt il ne s'endormit plus

qu'indifférent, & ne se réveilla plus que raisonnable.

Mais s'il n'étoit nullement disposé à se rendre le martyr des opinions d'Arnauld, il étoit encore plus éloigné de le désavouer pour ami. Il en faisoit ouvertement profession, à la Cour même, sous les yeux du Monarque qui avoit exilé & proscrit ce Docteur célebre. Un Courtisan lui disoit, dans l'antichambre du Roi, que ce Prince faisoit chercher Arnauld par-tout pour le mettre à la Bastille : *Le Roi*, répondit-il, *est trop heureux, il ne le trouvera pas*. Ce Prince lui demandoit un jour : *Qu'est-ce qu'un Prédicateur qu'on nomme le Tourneux? On dit que tout le monde y court. Sire*, répondit-il, *Votre Majesté n'ignore pas qu'on court toujours à la nouveauté. C'est un Prédicateur qui prêche l'Evangile.* On sait combien le Tourneux, ami & disciple d'Arnauld, étoit attaché aux opinions de Port-Royal; & on peut croire que les Ennemis de cette Maison, qui prétendoient bien prêcher aussi l'Evangile, ne furent pas gré à Despréaux d'une réponse, qui rendoit, selon eux, si peu de justice à leur zele. Il portoit le cou-

rage jusqu'à oser afficher son respect & son attachement pour Arnauld, en présence même des Jésuites, si implacablement déchaînés contre tout ce qui portoit ce nom. Il étoit cependant aussi réservé que son caractere pouvoit le permettre, à l'égard de cette Société vindicative, alors très-puissante & très-dangereuse; mais il la ménageoit beaucoup plus qu'il ne l'aimoit. Il permettoit même à son aversion secrete de s'exhaler à petit bruit par quelques traits contre des Jésuites subalternes & ignorés; mais il avoit grand soin de conserver des liaisons avec les Jésuites les plus célebres, & sur-tout qui avoient le plus de crédit : on juge bien que le P. de la Chaise étoit de ce nombre. On peut même voir par une lettre de Despréaux à Racine (1), toute la déférence que le Poëte Courtisan marquoit pour le redoutable Jésuite; le soin qu'il eut d'aller lui lire son Epître sur *l'Amour de Dieu*, pour prévenir le mécontentement de *la Société* qu'il avoit lieu de craindre; la précaution qu'il prit de se faire accom-

(1) Cette Lettre est imprimée dans plusieurs Recueils.

pagner dans cette visite par son frere le Docteur Boileau, comme garant de la pureté de sa Doctrine & de ses intentions; les applaudissemens que le Docteur & le Poëte donnerent à tout ce que disoit le Pere Confesseur; le suffrage qu'ils en obtinrent en faveur de l'Epître qu'ils étoient venus soumettre à ses profondes lumieres; la profusion de science théologique que le Pere de la Chaise leur débita sur la différence de l'amour *effectif* & de l'amour *affectif*, qu'il falloit, disoit-il, bien se garder de confondre; enfin les *grands éclats de rire* avec lesquels il entendit, si l'on en croit Despréaux, les derniers Vers de cette Epître, où cependant il n'y a pas trop le mot pour rire. Mais le Poëte avoit un besoin si essentiel & si pressant de se concilier son Juge, qu'il dut s'applaudir beaucoup de l'avoir fait rire à si bon marché.

Parmi les Gens de Lettres de cette Société, que Despréaux voyoit quelquefois, & qu'il appeloit ses amis, on doit sur-tout compter le Pere Bouhours, qui dans un de ses Livres l'avoit loué & cité plusieurs fois. Mais comme il avoit en même temps loué & cité beaucoup d'Auteurs médiocres, Despréaux

ne lui en avoit qu'une obligation très-légère: *Vous m'avez mis*, lui disoit-il, *en bien mauvaise compagnie.*

Il y avoit néanmoins de temps en temps quelques nuages dans l'amitié politique des Jésuites & de Despréaux. Bourdaloue fut piqué d'une Chanson du Poëte, où il se croyoit compromis; il échappa au Jésuite de dire: *Si Despréaux me met dans ses Satyres, je le mettrai dans mes Sermons.* Il y a apparence que ce n'auroit pas été dans le Sermon du pardon des injures.

Despréaux pensa trouver chez les Jésuites un ennemi bien plus terrible que Bourdaloue; il fut accusé d'avoir composé une Satyre où la Société entiere étoit maltraitée: cette Satyre, ouvrage sorti de la poussiere de quelque Collége, fut attribuée à Despréaux par le P. le Tellier, qui se connoissoit mieux en intrigue qu'en vers, mais qui, pour n'avoir point de goût, n'en avoit pas moins de crédit. Il fut d'autant plus difficile à détromper, qu'il n'avoit nulle envie de l'être, & ne cherchoit qu'un prétexte pour perdre Despréaux qu'il n'aimoit pas. Ce n'est ni la premiere ni la seule fois qu'on a vu des hommes

plus redoutables par leur pouvoir que par leurs lumieres, employer ce moyen lâche & honteux pour nuire à des Ecrivains estimables, en leur attribuant des Satyres qui auroient été meilleures, s'ils avoient pu s'avilir à les écrire, & s'ils eussent daigné employer contre la méchanceté puissante l'arme du ridicule, la seule qui soit aujourd'hui propre à l'effrayer.

Une des raisons pour lesquelles Despréaux eut beaucoup de peine à obtenir grace ou justice du Pere le Tellier, c'est que ce Jésuite, moins accommodant que le Pere de la Chaise, n'avoit jamais pardonné au Poëte cette Epître sur l'*Amour de Dieu*, où *sa Compagnie* avoit eu la maladresse de se croire attaquée, comme si le précepte d'aimer Dieu eût été une Satyre contr'elle. Mais en supposant, ce que Despréaux a toujours nié, que les Jésuites fussent réellement l'objet de cet Ouvrage, ils pouvoient sans un grand effort de Christianisme pardonner une si foible injure; car cette Epître, prônée dans le temps par tous les ennemis de ces Peres, est un des médiocres Ouvrages de l'Auteur; & si en le composant il a prétendu faire voir, comme il

le diſoit, que les matieres de Religion peuvent être traitées en Vers auſſi heureuſement que les matieres profanes, cette aſſertion, auſſi douteuſe qu'édifiante, reſteroit encore à prouver. Deſpréaux a dit quelque part qu'il fit cette Epître pendant un Carême, pour s'exciter à la piété, même en compoſant des Vers. On croiroit plutôt qu'il s'eſt impoſé ce travail pour ſe mortifier durant un ſi ſaint temps; car on eſt bien tenté de regarder cette production comme un Ouvrage de pénitence.

Les fréquens traits de ſatyre que Deſpréaux s'étoit permis contre pluſieurs Membres de l'Académie Françoiſe, lui fermerent long-temps l'entrée de cette Compagnie, que ſes rares talens auroient dû lui ouvrir beaucoup plutôt. Mais enfin le temps de la juſtice arriva, & il y fut reçu à l'âge de quarante-huit ans le 3 Juillet 1684. Il eſt vrai que l'équité ſeule ne détermina pas les ſuffrages en ſa faveur. La protection dont le Monarque l'honoroit, fit taire le reſſentiment que ſes Epigrammes avoient dû laiſſer au fond des cœurs; & les Académiciens offenſés ſe montrerent en cette circonſtance moins Auteurs que Cour-

tisans (1). Il ne dissimula dans son Discours de réception, ni la *surprise* que lui causoit un honneur si *extraordinaire* & si *inespéré*, ni sa reconnoissance pour le Monarque plus encore que pour ses Confreres. On croira sans peine qu'un tel Discours ne fut pas extrêmement goûté de la Compagnie; mais, ce qui est plus surprenant, il fit même assez peu de fortune auprès du Public, malgré l'air de satyre qu'on y respiroit à travers les complimens d'usage, & qui devoit lui concilier quelque faveur.

Despréaux, quoique d'une humeur brusque & sincere, portoit rarement dans la Société la causticité dont on accusoit ses Ecrits; sa conversation étoit douce, & n'avoit, comme il le disoit lui-même, *ni ongles ni griffes*. Des actions de générosité bien connues, & les secours qu'il a souvent donnés à des familles indigentes, ont fait dire de lui qu'*il n'étoit cruel qu'en Vers*. Néanmoins le désintéressement qu'il a montré en plus d'une occasion n'a pu le mettre à l'abri de l'imputation d'avarice; calomnie ordinaire à cette classe d'hommes

(1) Il n'eut pas une seule boule noire.

qui savent perdre & qui ne savent pas donner, & qui ignorent que le défaut d'économie, même avec un caractere bienfaisant, est une espece de vol qu'on fait aux malheureux.

Le respect de Despréaux pour la Religion étoit pur & sévere. S'il n'a pas fait contre les incrédules huit-cents Epigrammes, comme un pieux Versificateur de nos jours, il n'a du moins laissé échapper dans ses Vers aucune occasion de les rendre ridicules, sur-tout ceux qui incapables même d'une mauvaise Logique, mettent à l'incrédulité plus de prétention que de bonne foi, & dans lesquels, disoit-il, l'erreur est encore moins un malheur qu'une sottise. Il a montré dans la pratique de la Religion un discernement aussi éclairé que dans son attachement pour la croyance de ses Peres. Simple & vrai dans cette pratique comme dans tout le reste de ses actions, il n'y porta jamais, ni hypocrisie, ni vain scrupule. Il fut toujours l'Apologiste déclaré des Spectacles, quoique Louis XIV eût cessé d'y aller d'assez bonne heure, & que Racine, aussi bon Courtisan que bon Chrétien, y eût sévérement renoncé. Despréaux écrivit

même quelques pages pour la défenſe de la Comédie ; matiere dont le pour & le contre a tant produit de volumes, & ſur laquelle on ne dira jamais rien de meilleur que le mot d'un Prédicateur célebre à une femme qui lui demandoit ſi elle faiſoit du mal en allant aux Spectacles : *Madame*, répondit-il, *c'eſt à vous à me le dire.*

Quoique Deſpréaux ait conſervé à ſa mort les ſentimens de Chriſtianiſme dont il avoit été pénétré pendant ſa vie, il finit ſes jours en Poëte, & parla en Vers juſqu'à ſon dernier moment ; lorſqu'on lui demandoit ce qu'il penſoit de ſon état, il répondoit par ce Vers de Malherbe :

Je ſuis vaincu du temps, je cede à ſes outrages.

Un inſtant avant d'expirer, il vit entrer un de ſes amis : *bon jour & adieu*, lui dit-il froidement, *l'adieu ſera bien long.* Racine mourant lui avoit fait des adieux plus tendres : *Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous*, lui avoit dit ce pere de famille, qui laiſſoit une femme & ſix enfans.

Deſpréaux mourut d'une hydropiſie de poitrine le 11 Mars 1711, & donna

par ſon teſtament preſque tout ſon bien aux pauvres.

Son convoi fut ſuivi d'un grand nombre de perſonnes ; ce qui fit dire à une femme du peuple : *Il avoit donc bien des amis ? on aſſûre cependant qu'il diſoit du mal de tout le monde.*

Le reproche que lui faiſoit cette femme eſt celui dont on a le plus chargé ſa mémoire, & qu'il avoit le plus eſſuyé de ſon vivant. Il a entrepris de ſe diſculper dans le Diſcours qu'il a mis à la tête de ſes Satyres, & qui a pour objet de juſtifier la Satyre Littéraire. Mille échos ont répété l'Apologie qu'il en a faite, & en même temps mille voix ſe ſont élevées contre lui. C'eſt une queſtion ſur laquelle il ſera toujours impoſſible d'accorder les Gens de Lettres, parce qu'on aura toujours affaire à la fois à deux genres d'amour-propre inconciliables, celui des Auteurs qui ne veut point être offenſé, & celui des Critiques de profeſſion, d'autant plus empreſſés à profiter de leurs avantages, que ce métier leur en offre de très-faciles. Car il ne faut pas ſe le diſſimuler ; la claſſe des Ecrivains Satyriques trouvera toujours des motifs d'encouragement,

bien propres à favoriser la propagation de l'espece. Il y a eu de tout temps une ligue secrete & générale des Sots contre les Gens d'esprit, & de la médiocrité contre les talens supérieurs; espece de démembrement de la confédération secrete & plus étendue des Pauvres contre les Riches, des Petits contre les Grands, & des Valets contre leurs Maîtres. Cette ligue des Sots est composée, dans sa plus grande partie, de poltrons qui n'ont pas le courage de frapper, mais qui sont toujours prêts d'applaudir à ceux dont la main plus hardie sans être plus forte osera porter quelques coups perdus aux objets de l'envie. La Satyre sera donc dans tous les temps le talent de ceux qui ne s'en trouveront point d'autre, parce qu'ingénieuse ou grossiere, gaie ou triste, amere ou fine, elle sera toujours offensante, & par conséquent toujours lue, peut-être même secrétement protégée. Un Ecrivain dont on exige si peu, trouve à chaque instant sa plume prête à le servir, & peut dire avec sûreté en se mettant à l'ouvrage :

Le style n'y fait rien,
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

Nous sommes donc fort éloignés de vouloir disputer avec aigreur, & cette ressource à la médiocrité, car il est juste que tout le monde vive (1), & ce léger plaisir au Public, car il est juste que tout le monde s'amuse. Mais nous demanderons modestement & sans amertume, si dans les Pays où la Presse n'est pas libre, c'est-à-dire, où tous les rangs & tous les états ne sont pas indifféremment livrés à la censure & au ridicule, il est plus juste de laisser outrager un Ecrivain estimable qui honore sa Nation, qu'un homme puissant qui l'avilit; s'il est nécessaire que la Critique, dont personne ne conteste l'utilité, soit dure & offensante pour être profitable; si même la Satyre n'est pas plus propre à décourager & à étouffer les talens, que la Critique à les éclairer & à les fortifier; si douze beaux Vers de l'*Art Poétique* de Despréaux ne sont pas plus utiles aux progrès de l'Art, que ceux où les noms de Chape-

(1) Nous sommes, comme l'on voit, plus indulgens que feu M. le Comte d'Argenson, à qui l'Abbé Desfontaines disoit pour s'excuser de ses Satyres périodiques, *il faut que je vive. Je n'en vois pas la nécessité*, lui répondit le Ministre.

lain & de Cotin sont tant répétés ; enfin si le Public, même en s'amusant d'une Critique injurieuse, s'engage à en estimer l'Auteur, & si le mépris n'est pas beaucoup plus souvent le revenu de la Satyre pour celui qui en fait profession, que pour celui qui la souffre & la dédaigne. Un Paysan, dit Bocalini, vint offrir à son Seigneur quelques brins de paille, qu'il prétendoit avoir ôtés avec grand soin d'un boisseau de bled. Le Seigneur souffla sur la paille, & remercia ainsi le Paysan de la peine qu'il avoit prise. Despréaux nous a fait connoître lui-même ce qu'il pensoit du métier de Satyrique, lorsqu'en parlant *à son Esprit* dans la Satyre IX, il dit de ses propres Vers :

A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami que charme la Satyre,
Qui me flatte peut-être, & d'un souris moqueur,
Rit tout haut de l'Ouvrage, & tout bas de l'Auteur.

Par ces derniers Vers il désignoit l'Abbé Furetiere, si connu par son caractere caustique & mordant qui a fini par le déshonorer & le perdre. Quand Despréaux lut sa premiere Satyre à cet Abbé, il s'apperçut qu'à chaque trait Furetiere

ſourioit malignement, & laiſſoit voir une joie ſecrete de la nuée d'ennemis qui alloit fondre ſur l'Auteur : *Voilà qui eſt bon*, diſoit-il, *mais cela ſera du bruit*. Cette perfide approbation fut bien remarquée par Deſpréaux, & peut-être lui auroit fait brûler ſes Satyres, s'il n'étoit preſque impoſſible, malgré les réflexions & les exemples, d'échapper à ſon caractere & à ſa deſtinée.

D'ailleurs, quoique dans la claſſe des Ecrivains Satyriques, il ait été un des moins injuſtes, il s'en faut bien qu'il ait été exempt de l'eſpece de malverſation à laquelle cette Profeſſion eſt expoſée. Il avoit toujours ſous la main, pour la plus grande commodité de la Satyre, quatre ou cinq noms différens, la plupart de même meſure & de même rime, & qu'il ſubſtituoit les uns aux autres dans ſes Vers, ſelon qu'il étoit bien ou mal avec ceux qui les portoient; & par malheur la plupart de ceux qui portoient ces noms, étoient des hommes très-eſtimables.

Le plus grand inconvénient que ſes Satyres aient produit (ſi néanmoins on peut appeler inconvénient ce qui ne fait réellement de mal à perſonne), c'eſt

d'avoir donné l'essor à un nombreux essaim de misérables imitateurs, qui croyant avoir hérité de son talent, n'ont pas même hérité de son aiguillon, & qui *tâchent*, pour emprunter ici une heureuse expression de Montagne, *d'être pires qu'ils ne peuvent.* Despréaux, s'il revenoit parmi nous, rougiroit des Enfans nains & contrefaits qui osent l'appeler leur pere, & qui se croient descendus de lui parce qu'ils portent quelques méchans lambeaux de sa livrée. Nous avons vu des hommes qui versifient comme Gacon, & qui jugent comme ils écrivent, s'ériger en Législateurs du Parnasse, où même on ne les souffriroit pas aux derniers rangs; & on peut appliquer à ces infortunés Disciples, ou plutôt à ces mauvais singes d'un Grand Homme, ce que Saint-Pavin a dit très-injustement de leur Maître:

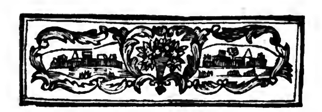
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Car il faut bien remarquer, entre Despréaux & ses malheureux Successeurs, cette différence très-fâcheuse pour eux, qu'il a commencé par des Satyres, & fini par des Ouvrages immortels; &

qu'au contraire ils ont commencé par de mauvais Ouvrages, & fini par des Satyres plus déplorables encore; conduits à la méchanceté par l'impuissance, c'est le désespoir de n'avoir pu se donner d'existence par eux-mêmes qui les a ulcérés & déchaînés contre l'existence des autres. Nous n'ajouterons plus que deux mots, que nous devons à Despréaux lui-même; l'un doit rassûrer ceux qui sont l'objet de la Satyre, & l'autre est un conseil utile à ceux qui l'exercent. Lorsqu'il avoit donné au Public un nouvel Ouvrage, & qu'on venoit lui dire que les Critiques en parloient fort mal: *Tant mieux*, disoit-il, *les mauvais Ouvrages sont ceux dont on ne parle pas.* Il se ressouvenoit alors de ce mot d'un Philosophe ancien, que le génie seroit bien orgueilleux de sa gloire, s'il pouvoit entendre le concert harmonieux qui résulte des clameurs de l'envie. D'un autre côté, lorsqu'on lui représentoit que s'il s'attachoit à la Satyre, il se feroit des ennemis qui veilleroient sans cesse sur ses actions, & ne chercheroient qu'à le décrier: *Hé bien!* répondoit-il, *je serai honnête homme, & je ne les craindrai point.* Il le fut, & donna

par ſon exemple cette grande leçon à tous les Auteurs de Satyres. Nous ne déciderons point ſi la leçon a été ſuivie par ceux à qui elle étoit ſi néceſſaire ; nous inviterons ſeulement les Satyriques dont notre ſiecle abonde, à faire là-deſſus leur examen de conſcience.





ÉLOGE

DE L'ABBÉ

DE SAINT-PIERRE.

CHARLES-IRENÉE-CASTEL DE SAINT-PIERRE naquit en 1658 au Château de Saint-Pierre en Baſſe-Normandie. Nous ne ſavons rien de ſes premieres études, & nous n'y avons pas de regret; car la premiere action par laquelle il nous eſt connu, eſt un trait de générosité peu commun, plus intéreſſant pour nous que les Prix qu'il remporta ou ne remporta point dans ſes Claſſes. Le Géomètre Varignon, qui depuis ſe fit connoître par ſes Ouvrages Mathématiques, menoit alors une vie obſcure & pauvre dans la ville de Caën ſa Patrie; il alloit ſouvent diſputer à des Thèſes au Collége de cette Ville, où il avoit acquis la réputation, qu'il mépriſa bien

dans la ſuite, d'un ſubtil & redoutable argumentateur. L'Abbé de Saint-Pierre qui étudioit dans ce même Collége, y connut Varignon, diſputa beaucoup avec lui ſur les queſtions creuſes qui étoient l'unique & malheureuſe philoſophie de ce temps-là, & goûta tellement ſa ſociété, qu'il réſolut de l'emmener à Paris, où ils devoient trouver l'un & l'autre plus de ſecours & de lumieres. Il prit une petite maiſon au Fauxbourg Saint-Jacques, & y logea avec lui le Géomètre ſon Compatriote. Mais comme ce Savant, abſolument ſans fortune, avoit beſoin d'une ſubſiſtance aſſûrée pour ſe conſacrer à ſon étude favorite, l'Abbé de Saint Pierre, malgré l'extrême modicité de ſon revenu, qui n'étoit que de 1800 livres, en détacha trois-cens qu'il donna à Varignon; il fit plus, il ajouta infiniment à ce don par la maniere dont il l'aſſûra à ſon ami. *Je ne vous donne pas*, lui dit-il, *une penſion, mais un contrat, afin que vous ne ſoyez pas dans ma dépendance, & que vous puiſſiez me quitter pour aller vivre ailleurs, quand vous commencerez à vous ennuyer de moi.* L'Abbé de Saint-Pierre, qu'on accuſe de n'avoir

n'avoir pas été fort ſenſible, mettoit au moins, comme l'on voit, dans l'amitié & dans les bienfaits une délicateſſe qui n'eſt que trop rare, & qui ſeule a droit à la reconnoiſſance du cœur, comme les bienfaits à celle des procédés. Il avoit mieux encore que cette délicateſſe même, il avoit cette ſimplicité qui ne la cherche pas, & le mérite, ſi peu ordinaire aux bienfaiteurs, de n'attacher aucun prix ni à ſes dons, ni à la forme ſi noble qu'il ſavoit y mettre ; ſa généroſité envers ſes amis étoit pour ſon ame honnête un vrai beſoin qu'il ne vouloit que ſatisfaire ; & s'il paroiſſoit les obliger avec une ſorte d'indifférence, c'eſt qu'avec eux il lui auroit été indifférent de recevoir ou de donner. Auſſi goûtoit-il beaucoup, & aimoit-il à répéter ce trait charmant du bon la Fontaine, qui hors d'état par ſon indigence de payer ſes dettes, & preſſé par ſes créanciers, ſe repoſoit ſans ſcrupule ſur la caution qu'un de ſes amis avoit donnée pour lui, & diſoit avec la bonhommie la plus naïve, nous pourrions ajouter la plus touchante : *Il a répondu pour moi, il faudra qu'il paye ; j'en ferois autant à ſa place.*

L'Abbé de Saint-Pierre & Varignon, enfermés dans leur solitude, & n'étant plus condamnés & réduits, comme dans leur Collége, à l'étude d'une Philosophie pire que l'ignorance, renoncerent bientôt au pitoyable jeu de l'ergotisme scolastique, dès que leur esprit juste & solide eut connu & goûté des alimens plus substantiels; ils étoient occupés chacun de leur côté d'objets intéressans & utiles, Varignon de Géométrie, & l'Abbé de Saint-Pierre de Politique & de Morale. Fontenelle, leur compatriote & leur ami, alloit quelquefois passer deux ou trois jours avec eux, & nous a peint lui-même, plus de 40 ans après, les douceurs qu'il goûtoit dans cette petite société, si véritablement philosophique. » Nous nous rassemblions, dit-il, avec » un extrême plaisir, jeunes, pleins de la » premiere ardeur de savoir, fort unis, » & ce que nous ne comptions peut-être » pas alors pour un assez grand bien, » peu connus. (1) « C'est ainsi, pour l'observer en passant, que le sage Fontenelle, un des hommes qui a le plus

(1) Voyez l'Eloge de Varignon, par Fontenelle, Hist. de l'Acad. des Sciences 1722.

joui de la célébrité littéraire, parloit à ſoixante ans, & dans le temps de ſa plus brillante réputation, du bonheur ſi peu envié d'être ignoré, & ſe rappeloit la douce & paiſible obſcurité de ſa premiere jeuneſſe, avec un regret, qui ne corrigera pourtant aucun Homme de Lettres de la dangereuſe ambition de mériter la gloire & l'envie.

Quoique l'Abbé de Saint-Pierre eût peu cultivé le talent d'écrire, la connoiſſance profonde qu'il avoit de notre Hiſtoire, & ſur-tout l'étude qu'il avoit faite de la Langue Françoiſe, moins à la vérité en Orateur & en homme de goût qu'en Grammairien Philoſophe, lui ouvrirent l'entrée de l'Académie (1). Comme il n'avoit pas même la prétention la plus légere à l'éloquence, il auroit eu volontiers recours à celle de quelqu'un de ſes Confreres pour l'aider dans ſon Diſcours de réception, ce qui d'ailleurs n'étoit pas ſans exemple ; mais il ſe crut obligé par devoir de faire lui-même ce Diſcours, ſans emprunter l'eſprit de perſonne. Fontenelle à qui il le montra, lui propoſa d'en retrancher

(1) Il fut reçu le 3 Mars 1695.

quelques phrafes trop négligées, & d'y mettre plus de ftyle & d'intérêt. *Mon Difcours*, lui dit l'Abbé de Saint-Pierre, *vous paroît donc bien médiocre ? Tant mieux, il m'en reffemblera davantage ;* & il n'y changea rien. On lui repréfenta qu'il devoit au moins y mettre plus de temps, car il n'y avoit confacré que quatre heures de travail. *Ces fortes de Difcours*, répondit-il, *ne méritent pas, pour l'utilité dont ils font à l'Etat, plus de deux heures de temps ; j'y en ai mis quatre, & cela eft fort honnête.*

Devenu Membre d'une Compagnie dont l'objet principal eft la perfection du ftyle, il ne fe crut pas obligé pour cela de donner plus de foin à fa maniere d'écrire ; il compofa beaucoup d'Ouvrages, dans lefquels uniquement occupé du fond qu'il croyoit excellent, il négligeoit abfolument la forme. Ce n'eft pas qu'il n'en connût le prix, & qu'il n'en fentît même la néceffité pour fe procurer plus de Lecteurs : mais il ne fe croyoit pas le talent d'orner ce qu'il avoit à dire ; & il ne vouloit pas forcer la nature, craignant que les efforts inutiles qu'il feroit pour la dompter, ne fuffent autant de momens perdus pour fes cheres

ſpéculations morales & politiques. Entendant un jour une femme aimable s'exprimer avec beaucoup de graces ſur un ſujet frivole, *quel dommage*, dit-il, *qu'elle n'écrive pas ce que je penſe !*

Il étoit perſuadé qu'un Auteur zélé pour le bien, ne peut aſſez redire les choſes importantes, & il ne s'eſt que trop conformé à ce principe. *Je trouve*, lui diſoit quelqu'un, *d'excellentes choſes dans vos Ecrits, mais elles y ſont trop répétées*. Il prioit qu'on lui en indiquât quelques-unes, & rien n'étoit plus facile. *Vous les avez donc retenues*, ajoutoit-il ; *voilà pourquoi je les ai répétées, & j'ai bien fait, ſans cela vous ne vous en ſouviendriez plus.* Il conſentoit même qu'on ſe moquât de ces redites, pourvu qu'en s'en moquant on les citât ; il ſe conſoloit, ou plutôt il ſe félicitoit des plaiſanteries, par la ſatisfaction d'avoir forcé ſes Lecteurs à retenir une vérité utile. Car l'utilité étoit le ſeul but de ſes travaux : jamais perſonne, même parmi les Auteurs qui ſe donnent pour les plus indifférens ſur la renommée, ne fut moins occupé de ſa propre gloire, & moins ſuſceptible des illuſions les plus ſecretes de l'amour-propre.

Il ne ressembloit pas à ce dévot Ecrivain, qui aimant à parler du succès de ses Ouvrages, ne manquoit jamais d'ajouter aux éloges qu'il en faisoit, cette formule édifiante, *il faut en rendre gloire à Dieu*, & croyoit s'être bien humilié. La simplicité de l'Abbé de Saint-Pierre n'étoit pas aussi pieuse, mais plus vraie; ce n'étoit ni humilité, ni modestie, c'étoit pur abandon de ses intérêts, sans prétendre même à l'honneur du sacrifice. On ne l'accusera pas d'avoir augmenté le nombre de ceux qui parlent de philosophie sans la pratiquer, & qui, comme il le disoit dans son langage familier, mais expressif, *chantent l'office du Couvent sans en observer la régle.*

Inaccessible comme il l'étoit aux plaisirs & aux chagrins de la vanité, la plus chere affection de presque tous les hommes, on lui pardonnera peut-être de n'avoir pas été fort sensible aux peines que les affections du cœur peuvent faire éprouver. Bien opposé à ce Stoïcien charlatan, qui au milieu de ses souffrances s'écrioit, avec un visage altéré, que la douleur physique n'étoit point un mal, l'Abbé de Saint-Pierre la regardoit

comme le plus réel de tous les maux, comme le seul que la raison ne puisse ni détourner, ni affoiblir; elle seule avoit pour lui, disoit-il, une valeur *intrinseque*, & les autres maux une valeur purement *numéraire*. En un mot, le desir de voir heureux ses semblables & d'y contribuer de tout son foible pouvoir, dominoit tellement en lui, que ce sentiment éteignoit en quelque maniere tous les autres. Si on lui a reproché de n'avoir tendrement aimé personne, c'est qu'il chérissoit tous les hommes sans distinction; il n'exceptoit, ou plutôt il n'oublioit que lui; & ceux qui accusoient sa bienveillance d'être froide & banale, ne pouvoient au moins la taxer d'être solitaire & personnelle. Il croyoit de plus que la charité d'un sage à l'égard des autres ne devoit pas se borner à soulager ceux qui souffrent, qu'elle devoit s'étendre aussi jusqu'à l'indulgence dont leurs fautes, leurs travers, leurs ridicules ont si souvent besoin; que si un des plus tristes fruits de la vieillesse est de prendre de jour en jour plus mauvaise opinion des hommes, l'expérience doit apprendre en même temps à avoir pitié de leur foiblesse, & que la devise

de l'homme vertueux eſt renfermée dans ces deux mots, *donner & pardonner* (1).

Peu jaloux de plaire à ſes Lecteurs, qu'il croyoit ſuffiſamment payés par l'utilité de ſes Ouvrages, il n'étoit guere plus empreſſé de ſe rendre agréable dans les ſociétés où il étoit admis; il y portoit peu d'agrémens & de reſſources; on l'y ſouffroit plutôt qu'on ne l'y recherchoit. S'appercevant un jour qu'il étoit de trop dans un de ces cercles brillans que nous appelons bonne compagnie, & qui ne le ſont pas toujours; *je ſens*, dit-il, *que je vous ennuie, & j'en ſuis bien fâché; mais moi, je m'amuſe fort à vous entendre, & je vous prie de trouver bon que je continue.*

S'il mettoit peu dans la ſociété, ce

(1) Dans la Lettre que nous avons imprimée ſur la mort de la reſpectable Madame Geofrin, qui avoit fort connu l'Abbé de Saint-Pierre, nous avons déjà rapporté ce trait qu'elle aimoit à répéter, & dont elle avoit fait elle-même la regle de ſa conduite. Nous aurions donc pu nous diſpenſer de le rappeler ici. Mais ce trait eſt ſi touchant, il caractériſe ſi bien & fait tant aimer l'Abbé de Saint-Pierre, qu'en le ſupprimant nous aurions cru mutiler ſon Eloge. Plus on aimera d'ailleurs à pratiquer de telles maximes, moins on ſera ennuyé de les entendre redire.

n'étoit ni par stérilité, ni par dédain c'étoit par un principe de bonté qu'on n'y porte guere, par la crainte de fatiguer ses auditeurs. *Quand j'écris*, disoit-il, *personne n'est forcé de me lire ; mais ceux que je voudrois forcer à m'écouter, se contraindroient pour en faire au moins semblant, & c'est une gêne que je leur épargne autant que je puis.* Il évitoit au moins de déplaire, ne se flattant pas d'être plus heureux ; & non-seulement il attendoit pour parler qu'on l'y invitât, mais il ne parloit jamais que sur les choses qu'il savoit le mieux. Outre ses connoissances politiques qui étoient fort étendues, il avoit dans la tête beaucoup de faits & d'anecdotes, les contoit bien, quoique très-simplement, & surtout avec la plus exacte vérité ; car il se seroit fait un scrupule d'en altérer la moindre circonstance, même pour y ajouter plus d'agrément ou d'intérêt. *On n'est pas*, disoit-il, *obligé d'amuser, mais on l'est de ne tromper personne.* Ceux qui avoient la patience & l'équité de l'entendre, ne s'en repentoient pas, & se trouvoient souvent payés sans s'y être attendus, de l'effort de courage qu'ils croyoient avoir fait. Une femme

de beaucoup d'eſprit ayant eu avec lui un long entretien ſur des matieres ſérieuſes, en ſortit ſi contente, qu'elle ne put s'empêcher de lui marquer tout le plaiſir qu'elle venoit d'avoir. *Je ſuis*, répondit le modeſte Philoſophe, *un mauvais inſtrument, dont vous avez bien joué.*

Il aimoit & recherchoit la ſociété des femmes, quoique par modeſtie autant que par principes il fût bien éloigné de former aucune prétention à leur conquête. Il leur trouvoit plus de patience qu'aux hommes pour le ſupporter, & plus d'indulgence pour l'importunité que ſes viſites leur cauſoient. Peut-être auſſi ce fonds d'inclination ſi pardonnable qu'on a toujours pour elles, agiſſoit en lui ſans qu'il s'en apperçût, & le trompoit lui-même ſur les motifs de la préférence qu'il leur accordoit.

Une place qu'il oſa prendre à la Cour l'obligeoit de s'y tranſporter quelquefois. Ses amis étoient convaincus qu'il ne pourroit s'accommoder d'un pareil ſéjour; & ſes amis ſe tromperent. Ce n'eſt pas qu'il ne fût content de la vie tranquille qu'il avoit menée dans ce qu'il appeloit *ſa cabane* du Fauxbourg

Saint-Jacques; mais il se trouvoit encore mieux d'une vie un peu dissipée ; il avoit augmenté son bonheur de quelque chose, du moins il le croyoit, & après tout il lui suffisoit de le croire. Avouons néanmoins, qu'en changeant ainsi de place sans nécessité, il s'exposa trop légèrement au risque d'un repentir. Pouvoit-il ignorer que tout homme sage, qui sans trouver sa situation délicieuse, y trouve le calme & la paix, doit se croire mieux traité par le sort que la condition humaine ne lui permettoit de l'espérer ? Notre sage cessa donc un moment de l'être, en défiant, pour ainsi dire, sa destinée dont il n'avoit point à se plaindre, & en jouant son bonheur dans l'espérance de l'augmenter.

Nous passerions les bornes de cet Eloge, en donnant ici la simple liste des Ecrits de l'Abbé de Saint-Pierre, dont le Recueil forme vingt-cinq à trente volumes. Ces Ecrits, il faut en convenir, furent assez peu lus dans le temps où il les publia, & sont encore moins lus aujourd'hui. Tout a concouru à la disgrace qu'ils ont éprouvée ; des idées quelquefois singulieres, quelquefois im-

praticables, quelquefois minutieuſes; des vérités même, qui peu communes encore lorſqu'il les écrivoit, ſont maintenant uſées & triviales, voilà pour le fond : la forme eſt moins attrayante encore; longueurs, défaut de méthode, négligence de ſtyle, & juſqu'à la ſingularité de l'ortographe, qui ſuffiroit toute ſeule pour rendre cette lecture pénible. Mais la paſſion du bien public, qui par-tout inſpire l'Auteur, demande grace pour lui aux ames honnêtes. Quelquefois même cette paſſion ſi noble donne de l'énergie & de la chaleur à ſon ſtyle; & ſi ſa plume n'eſt jamais élégante, au moins plus d'un endroit de ſes Ouvrages prouve que l'ame ſuffit pour être éloquent. Les Etrangers, qui en le liſant ne ſont pas frappés comme nous des défauts de l'Ecrivain, & qui n'en apprécient que mieux le citoyen & le ſage, ont pour lui la plus grande eſtime, & nous reprochent le peu de juſtice que nous lui rendons. La Langue Françoiſe lui eſt redevable d'un mot précieux, celui de *bienfaiſance*, dont il étoit juſte qu'il fût l'inventeur, tant il avoit pratiqué la vertu que ce mot exprime. Il eſt auſſi l'auteur d'une autre

expreſſion, qui d'abord n'avoit pas fait la même fortune, parce qu'elle n'intéreſſe pas autant l'humanité, mais qui commence enfin à prendre faveur, parce qu'elle exprime d'une maniere très-heureuſe un des principaux travers des hommes, & ſur-tout de la Nation Françoiſe ; c'eſt le mot de *gloriole*, ſi bien adapté à cette vanité puérile, qui excitée, nourrie, irritée même par les plus futiles objets, ne vit, ſi on peut parler de la ſorte, que de la fumée la plus légere & la plus prompte à s'exhaler.

Occupé dans tous ſes Ecrits à combattre ſans ménagement, quoique ſans humeur, tout ce qui peut nuire à ce bien public, le ſeul objet de ſes deſirs & de ſes veilles, notre Philoſophe ſe déclare hautement l'ennemi de la guerre, de l'excès des impôts, des vexations exercées par la force contre la foibleſſe ; partout il exhorte les Princes à préférer au vain éclat des conquêtes cet honneur ſolide qu'aſſûrent les vertus utiles aux hommes, & qui eſt, dit-il, à la funeſte gloire des armes ce qu'une ſanté inaltérable & pure eſt à l'ivreſſe meurtriere des plaiſirs violens. Il étoit cependant perſuadé, malgré ſon amour pour

la paix, que les guerres civiles des Romains, tout horribles qu'elles furent, leur avoient encore été moins fatales que la tyrannie des Tiberes & des Nérons, parce que du moins ces guerres donnerent aux ames une énergie que la tyrannie détruisit en elles, & parce que les coups qu'on sent le plus sont ceux qu'on ne peut pas rendre. On répétoit un jour en sa présence, cette phrase, si souvent appliquée par la bassesse à des Souverains indignes du trône, que les Rois sont les Dieux de la Terre : *Je ne sais pas*, répondit-il, *si Caligula, Domitien & leurs pareils étoient des Dieux, je sais seulement que ce n'étoit pas des hommes.* On lui parloit dans une autre occasion de ces actions de clémence & d'humanité qui sont quelquefois échappées aux Tyrans, & qu'ils se sont en quelque sorte permises sans conséquence. *Je ne doute pas*, dit-il, *qu'on n'ait fort célébré de leur vivant tout le bien qu'ils ont fait ; c'est dommage seulement que les peuples s'en soient si peu apperçus.* Mais autant il détestoit le pouvoir oppresseur & tyrannique, autant il respectoit l'autorité légitime, éclairée par la sagesse & par la justice. Il avoit souvent à la bouche

cette belle maxime de François Premier, que *les Souverains commandent aux Peuples & les Loix aux Souverains*. Il aimoit sur-tout à citer, comme la devise de tous les Monarques équitables & vertueux, ces paroles admirables de l'Empereur Théodose à la tête d'un de ses Edits : *C'est un aveu bien digne de la majesté du Prince, que se déclarer luimême dépendant des Loix ; tant notre autorité est appuyée sur la leur ; soumettre le pouvoir aux Loix, est plus grand que le pouvoir même ; & le présent Edit sera comme un oracle émané de nous, qui fera connoître à tous ce que nous ne souffrons pas qu'on nous permette* (1).

Plus l'Abbé de Saint-Pierre avoit en horreur l'adulation prodiguée à la méchanceté puissante, plus il lui paroissoit juste, nécessaire même, de louer les Princes humains & bienfaisans, sur-tout ceux qui jeunes encore, ayant toute

(1) *Digna vox est majestate Regnantis, legibus alligatum se Principem profiteri ; adeò de autoritate juris nostra pendet autoritas ; & reverà majus imperio est submittere legibus principatum ; & oraculo præsentis edicti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus.* Imp. Theod. & Valent. Cæs. ad Volus. præf. Præ. Cod. Theod.

l'ingénuité d'une vertu neuve & sans faste, aussi ennemis des flatteurs que touchés de l'amour de leur peuple, peuvent être encouragés par les expressions de cet amour à en mériter de nouvelles. *Mais*, disoit l'Abbé de Saint-Pierre, *quelque plaisir que je puisse éprouver en voyant louer les bons Princes, & dans les Livres qui me sont toujours un peu suspects, & dans leur Cour qui me l'est encore plus je ne suis content de leur éloge, qu'après les avoir entendu louer dans les villages.*

Celui de tous ses Ouvrages qu'il affectionnoit le plus, étoit son *Projet de paix perpétuelle* entre tous les Monarques, & d'une espece de Sénat de l'Europe destiné à conserver cette paix, Sénat qu'il appeloit *Diete Européenne*. Il envoya ce projet de paix & de diete au Cardinal de Fleury avec cinq articles préliminaires ; & le Cardinal lui répondit : *Vous avez oublié un article essentiel, c'est d'envoyer une troupe de Missionnaires pour disposer à cette paix & à cette Diete le cœur des Princes contractans.* Un Marchand Hollandois répondit peut-être encore mieux à l'Abbé de Saint-Pierre, en prenant pour enseigne un Cimetiere

avec ces mots, *à la paix perpétuelle*. Cependant un Ecrivain connu par son éloquence, a essayé il y a quelques années de faire revivre ce projet, en l'ornant de tout l'éclat de son style. Mais l'Ouvrage n'a guere produit plus d'effet sous cette éblouissante parure, qu'il n'en avoit eu sous la livrée modeste du premier Auteur. *Rien n'est beau que le vrai ;* & le malheur de ces projets métaphysiques pour le bien des peuples, c'est de supposer tous les Princes équitables & modérés, c'est-à-dire, de supposer à des hommes tout-puissans, pleins du sentiment de leur force, souvent peu éclairés, & toujours assiégés par l'adulation & par le mensonge, des dispositions que la contrainte des Loix & la crainte de la censure inspire même si rarement aux simples particuliers. Quiconque en formant des entreprises pour le bonheur de l'humanité, ne fait pas entrer dans ses calculs les passions & les vices des hommes, n'a imaginé qu'une très-louable chimere. C'est pour cela qu'un Ministre de beaucoup d'esprit appeloit les projets de l'Abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien : plût à Dieu néanmoins que ceux qui gouvernent

rêvassent quelquefois de la sorte ! Un de ces rêves, par exemple, qui mériteroit bien de n'en être pas un, c'est le désintéressement qu'il prêche par-tout aux hommes en place. Regrettons qu'il n'ait pas vu, comme nous le voyons en ce moment (1), son rêve se réaliser, & les Finances confiées à un Philosophe vertueux, d'une probité inaccessible à toutes les séductions de la fortune, & que l'élévation n'a pu ni enivrer, ni corrompre.

On a demandé pourquoi un Ecrivain à qui les projets coûtoient si peu, & qui pour détruire à perpétuité la guerre entre les Nations, avoit imaginé cette *Diete Européenne*, que nous ne verrons jamais, n'avoit pas imaginé de même, pour faire cesser la guerre entre les Auteurs, une *Diete Littéraire*, qui ne se tiendroit pas davantage. Auroit-il cru un consistoire de Beaux-Esprits plus difficile à concilier qu'une assemblée de Rois, & la vanité humaine plus chatouilleuse pour un peu de fumée, que la puissance suprême pour de grands intérêts ?

Toujours de bonne foi, mais quel-

(1) Cet Eloge a été lu le 16 Février 1775, M. Turgot étant Contrôleur-Général.

quefois peu mesuré dans ses projets & dans ses vues, il écrivit contre le célibat des Prêtres ; & quelque éloignés que nous soyons d'approuver ses assertions sur ce sujet, nous devons à sa mémoire de faire connoître au moins combien ses intentions étoient pures. Il craignoit que cette loi, dont il respectoit d'ailleurs les motifs, n'eût obligé plusieurs de ceux qu'elle enchaînoit, & qui *après tout*, disoit-il, *étoient des hommes*, de suppléer par un commerce illicite à la privation forcée d'une union légitime. Il plaignoit sur-tout les Curés de la campagne, la plupart sans société & sans délassement dans leurs travaux, d'être frustrés de cette consolation. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point il a porté sur cet article délicat la sévérité de ses mœurs; il assûroit au moins qu'il avoit toujours respecté le nœud conjugal. *J'ai observé*, disoit-il, *très-exactement tous les préceptes du Décalogue, sur-tout le dernier; je n'ai jamais pris ni le bœuf, ni l'âne, ni la femme, ni la servante même de mon prochain.*

Si son état ne lui permettoit pas de jouir des douceurs du mariage, il pra-

tiquoit en récompenſe ce qu'il répétoit ſouvent, que ceux à qui cet engagement ſi naturel eſt interdit, doivent au moins en bons citoyens, & pour dédommager l'Etat des ſujets qu'ils ne lui donnent pas, ſe charger de l'éducation & de la ſubſiſtance de quelques enfans pauvres ou abandonnés, ſur-tout de ceux qui ſans parens dès leur naiſſance, n'ont de reſſource que la charité publique. Il faiſoit élever avec intérêt quelques enfans de cette eſpece ; mais dans leur éducation il ne donnoit rien à la vanité ni à l'opinion, & tout à l'avantage le plus sûr pour ces créatures infortunées ; il négligeoit de leur faire enſeigner les Langues, la Danſe, la Muſique, enfin toutes les choſes qu'on peut regarder comme le luxe de l'éducation ; il leur faiſoit apprendre un métier utile & ſolide, qui pût les mettre à l'abri de l'indigence ; encore choiſiſſoit-il parmi ces métiers ceux qui étant d'une néceſſité indiſpenſable, doivent en conſéquence ſubſiſter toujours, & que par cette raiſon il jugeoit propres à faire vivre dans tous les temps ceux qui les embraſſent ; il ſe gardoit bien de donner aux enfans dont il prenoit ſoin, quel-

qu'un de ces métiers de mode ou de caprice, dont il prévoyoit l'anéantiſſement d'après les calculs qu'il faiſoit ſans ceſſe. Car ſemblable en quelque ſorte à cet Anglois qui a pouſſé la fineſſe de l'Arithmétique juſqu'à déterminer l'année préciſe de la fin du monde (1), l'Abbé de Saint-Pierre avoit auſſi calculé à ſa maniere l'époque où chaque préjugé, chaque erreur, chaque ſottiſe des hommes devoit finir; & nous pouvons donner par un ſeul trait quelque idée de la certitude de ſes ſpéculations. Il n'héſitoit point à prédire qu'il viendroit un temps, où, pour emprunter ſes propres termes, *le Capucin le plus ſimple en ſauroit autant que le plus habile Jéſuite.*

Il regrettoit ſeulement que ce temps heureux ne pût arriver qu'avec beaucoup de lenteur, grace aux cauſes funeſtes qui conſpiroient pour le retarder. En jetant les yeux avec douleur ſur cette multitude de ſiecles que l'eſprit humain a perdus pour ſon inſtruction depuis qu'il exiſte des hommes, il accuſoit ſurtout de ce malheur le deſpotiſme ſous

(1) Voyez nos *Mélanges de Littérature*, Tom. V, pag. 81.

lequel ont gémi tant de Nations, & qu'il regardoit comme l'ennemi né, comme l'ennemi néceſſaire & vigilant des connoiſſances & des lumieres. En effet, qu'on laiſſe voir le jour à un eſclave enchaîné dans les ténebres, ſon premier mouvement ſera de regarder ſes fers, & le ſecond de voir par où il pourra les briſer. L'Abbé de Saint-Pierre ajoutoit, que ſi quelques Tyrans avoient fait par vanité un léger accueil aux Sciences, c'étoit à condition qu'elles n'arriveroient pas juſqu'à leurs peuples; & Denis de Syracuſe, careſſant un moment quelques Philoſophes voyageurs, ne lui paroiſſoit pas plus ſéduiſant, que cette Chartreuſe dont un Etranger trouvoit la ſituation très-agréable: *Oui*, dit un Chartreux, *pour les paſſans*.

L'Abbé de Saint-Pierre indiquoit encore une autre cauſe de la lenteur avec laquelle les Nations s'éclairent; c'eſt d'abord parce que la plupart des hommes n'ont point d'avis à eux, & ne font que ſuivre en troupeau les préjugés reçus; & enſuite parce que ceux mêmes qui ſont faits pour avoir un avis, ont rarement le courage de l'avoir. Les Sages, diſoit-il, ſe traînant à regret &

par foiblesse dans les routes battues, répetent, en la méprisant, l'opinion de la multitude, qui s'y affermit ensuite elle-même en la répétant d'après eux, & qui devient à son tour leur écho, parce qu'ils ont été le sien. Notre Philosophe prétendoit que cette frayeur pusillanime de heurter les idées vulgaires, s'étoit étendue sur les matieres même où il est le plus évidemment permis de penser d'après soi, sur les objets de Littérature & de goût; il soutenoit que la crainte de s'attirer des ennemis, ou tout au moins des injures, avoit forcé des milliers d'Ecrivains de rendre humblement leurs hommages à des préjugés qu'ils savoient nuisibles au bien des Lettres, d'adorer avec superstition ce qu'ils auroient dû honorer avec discernement, de louer, à force de prudence, des productions médiocres honorées de la protection publique, d'employer enfin à ne pas dire leur pensée tout l'esprit qu'ils auroient dû mettre à la dire. En déplorant cette foiblesse, l'Abbé de Saint-Pierre auroit pu y trouver un remede. Ce seroit que chaque Homme de Lettres laissât un *Testament de mort*, où il s'expliquât librement sur les Ouvrages,

les opinions, les hommes, que sa conscience lui reprocheroit d'avoir encensés, & demandât pardon à son siecle de n'avoir avec lui qu'une sincérité posthume. En usant de cette innocente ressource, les Sages qui dirigent l'opinion par leurs Ecrits, n'auroient plus la douleur d'accréditer les erreurs qu'ils voudroient détruire; & leur réclamation, quoique timide & tardive, seroit comme une porte secrete qu'ils ouvriroient à la vérité.

Cependant, malgré tant de causes réunies pour empêcher les hommes de s'éclairer, l'Abbé de Saint-Pierre étoit persuadé du progrès plus ou moins tardif des lumieres dans tous les genres & dans tous les états. Il ne craignoit point d'annoncer aux Orateurs & aux Poëtes un siecle futur de sévérité & de raison, où l'on feroit, disoit-il, fort peu de cas de l'Eloquence, & sur-tout de la Poésie, & où l'on goûteroit peu les Ouvrages qui ne joindroient pas l'utilité de l'instruction aux charmes du style. On lisoit un jour devant lui un de ces Ecrits qui n'ont de mérite que l'agrément, & qui fort accueillis dans notre siecle, devoient obtenir, selon lui,

lui, peu de faveur chez nos arriere-neveux. Comme il paroiſſoit beaucoup plus froid que le reſte de l'auditoire, & même qu'il ſourioit de temps en temps, on lui demanda ce qu'il penſoit de l'Ouvrage: *Eh mais*, répondit-il, *cela eſt* encore *fort beau.*

L'Art oratoire ayant eu pour lui ſi peu de charmes, on ne ſera point ſurpris que les Sermons les plus vantés fuſſent à ſes yeux de pures déclamations, où, à l'en croire, le moindre intérêt du Prédicateur avoit été de convertir ceux qui l'écoutoient. Auſſi, renchériſſant ſur le Traité de Nicole *de la maniere de profiter des mauvais Sermons*, & enveloppant tous les Prédicateurs dans ſes plans de réforme, il avoit dreſſé un projet intitulé : *Moyen de rendre les Sermons utiles*. Ce titre, bien plus piquant par ſa ſimplicité naïve, que ſi l'Auteur avoit voulu faire une plaiſanterie, n'a pas été trouvé aſſez fin par un de ces hommes qui s'amuſent à faire des titres de Livres, ce qui eſt plus aiſé que de faire les Livres mêmes; il a transformé le projet ſans malice de l'Abbé de Saint-Pierre en *Projet pour rendre utiles les Prédicateurs*

& les Médecins, les Traitans & les Moines, les Journaux & les Marons d'Inde.

L'Académie Françoise, qui étoit pour l'Abbé de Saint-Pierre une espece de petite patrie adoptive, avoit sa part aux projets d'amélioration d'un Auteur si patriote. Il vouloit que les Harangues de nos Récipiendaires, Harangues vouées & condamnées de son temps à ne contenir que de froids Eloges, fussent des Discours pleins d'élévation & d'énergie, où la raison fût jointe à l'éloquence, la simplicité au bon goût, la dignité à la chaleur, & des louanges nobles à des vérités utiles; il vouloit que les sujets de nos Prix d'Eloquence ne fussent plus, comme ils l'ont été durant près d'un siecle, des textes de Sermons, mais qu'on les consacrât à l'Eloge des Hommes célebres qui ont honoré la Nation par leurs talens & par leurs vertus; & que ces Eloges servissent de cadre, & comme de prétexte, à des leçons importantes, tracées ou par les succès ou même par les fautes de ces Grands Hommes. Ce projet de l'Abbé de Saint-Pierre n'a pas été un *rêve* comme les autres; il pourroit dire à ses Confreres, s'il revenoit parmi eux : ***De***

tous mes concitoyens, vous ſeuls avez daigné m'entendre ; & il ſe féliciteroit de voir ſes vues ſi heureuſement remplies par l'éloquent Panégyriſte des Dagueſſeau, des Sulli, des Deſcartes, & par ſes dignes Succeſſeurs.

Ennemi déclaré de toutes les erreurs qui aviliſſent & dévorent l'eſpece humaine, il avoit voué à la Religion Muſulmane une averſion particuliere, moins encore pour ſon abſurdité, que pour l'appui déclaré qu'elle prête à l'ignorance, & à tous les moyens d'abrutir ſes peuples (1). Il déploroit en même temps, avec toute la candeur de ſon ame, l'aveuglement funeſte qui a nui tant de fois au Chriſtianiſme, en montrant un zele indiſcret ou barbare pour le ſervir ou pour le venger. Auſſi plein d'horreur que de mépris pour les fanatiques perſécuteurs, il propoſoit tout à la fois, & de les enfermer comme inſenſés, & de les jouer ſur le Théatre comme ridicules. Il penſoit que dans les Controverſes théologiques, quelque-

(1) Voyez l'Ecrit de l'Abbé de Saint-Pierre ſur le Mahométiſme, dans le Recueil de ſes Œuvres.

fois si futiles, & toujours si dangereuses, qui troublent trop souvent l'Église & l'Etat, un Gouvernement sage doit fermer sévérement la bouche à ceux qui les excitent ou les entretiennent pour avertir de leur existence ce même Gouvernement qui sans cela l'auroit ignorée ; & l'exhortation de l'Abbé de Saint-Pierre à ces turbulens argumentateurs, exhortation à la vérité fort inutile, se réduisoit à ces deux mots, *grand silence* ; c'étoit avec eux son cri de guerre, ou plutôt de paix.

Si parmi tant de vues estimables de notre zélé Philosophe, on rencontre quelques opinions justement répréhensibles, si quelques autres supposent dans la nature humaine un degré de perfection qu'elle n'atteindra peut-être jamais, les écarts ou les méprises qu'on pourra reprocher à l'Auteur, mais qu'il ne faut jamais lui reprocher avec amertume, doivent apprendre à ses pareils, qu'en vain l'homme vertueux aspire à faire le bien, s'il n'a pas cette patience éclairée qui sait en attendre les momens ; & qu'avec les intentions les plus louables, on peut nuire en deux manieres à la vérité, ou en mettant des erreurs à sa

place, ou en se pressant de la montrer avant le temps. C'est aux hommes sages à juger sur ces deux points l'Abbé de Saint-Pierre ; mais c'est en même temps aux gens de bien à l'absoudre des fautes où son amour pour les hommes a pu l'entraîner. L'humanité, dont il a connu les titres, & défendu les droits, peut lui dire, si nous osons nous permettre cette application, ce que le Dieu de clémence dit à la Pécheresse : *Beaucoup de péchés vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé.* Puisse la Religion, à qui l'humanité est si chere, mettre le sceau à cette indulgence ! Puisse-t-elle ratifier en faveur de notre vertueux Confrere l'espece de devise qu'il a mise à la fin de la plupart de ses Ouvrages : *Paradis aux Bienfaisans.*

Ses principes de gouvernement, bons ou mauvais, l'avoient rendu peu favorable à ceux que Louis XIV avoit suivis. Il eut l'imprudente franchise de s'en expliquer, non pas avec fiel, il en étoit incapable, mais peut-être avec trop peu de ménagement, dans un Ouvrage qu'il publia trois ou quatre ans après la mort du Roi. Il oublioit que la vérité, qui ne doit parler qu'avec respect aux Princes

vivans, ne doit aussi toucher qu'avec sagesse à la cendre d'un Prince qui vient de disparoître. La liberté peu mesurée de l'Auteur excita contre lui un violent orage. Un Académicien, qui exilé & disgracié par Louis XIV (1), n'avoit pas à craindre qu'on lui reprochât trop de reconnoissance pour le Monarque, crut faire un acte de générosité, ou de bienséance, ou de justice, en vengeant la mémoire d'un Roi, dont il paroissoit oublier la rigueur à son égard. Il apporta le Livre à l'Académie, y lut en frémissant l'endroit où les manes du Souverain défunt étoient attaqués, communiqua ce frémissement à ses Confreres, & insista sur la punition de l'Auteur. L'Abbé de Saint-Pierre écrivit de son côté à la Compagnie, & demanda la permission de se défendre avant d'être condamné. Sa demande fut rejetée à la grande pluralité des voix, par la raison, que dans le cas où il viendroit pour se rétracter, la rétractation seroit secrete & renfermée dans l'enceinte de la Compagnie, tandis que l'offense avoit été publique. Il eut sans doute été indécent

(1) Le Cardinal de Polignac.

à l'Académie, après avoir tant célébré Louis XIV vivant, de refuser justice à son ombre, & d'ensevelir avec son Protecteur dans le même tombeau sa reconnoissance & ses éloges. Mais il semble aussi qu'il eût été juste de joindre aux expressions de l'hommage que méritoit son Roi, les égards que réclamoit un Confrere plein de droiture & de vertus, & d'entendre de sa propre bouche ou son apologie, ou ses regrets, ou sa condamnation. On ne pensa pas alors ainsi; de vingt-quatre Académiciens, dont l'Assemblée étoit composée, quatre seulement furent d'avis qu'on écoutât le coupable; c'étoient le vertueux Sacy, les sages la Motte & Fontenelle, & le respectable Abbé Fleury, qui ayant écrit avec tant de vérité l'Histoire de l'Eglise, savoit que les Conciles n'avoient jamais refusé d'entendre les Hérétiques, & ne croyoit pas devoir se montrer plus difficile pour la gloire du Roi, que l'Eglise ne l'avoit été pour la gloire de Dieu. Quoi qu'il en soit, la grace ou la justice que l'Abbé de Saint-Pierre desiroit ne lui ayant pas été accordée, on opina pas boules sur la punition qu'il avoit encourue; & toutes les boules, à

l'exception d'une ſeule, furent pour l'exclure de nos Séances. Cette boule courageuſe fut donnée par Fontenelle, qui toujours ſage & réſervé dans ſes écrits & dans ſes diſcours, mais toujours ferme & décidé dans ſes procédés & dans ſa conduite, crut devoir réclamer, au moins tacitement, contre une rigueur qui lui paroiſſoit précipitée. On accuſa de cette réclamation ſecrete M. de Sacy, fort lié avec l'Abbé de Saint-Pierre: l'accuſation obligea Fontenelle à déclarer qu'il étoit le coupable; & perſonne n'oſa s'élever contre un crime que pluſieurs ſe reprochoient de n'avoir oſé commettre. Un des Académiciens (1) qui avoient aſſiſté à la Séance, avoit apparemment oublié ce fait, lorſque ſe trouvant quelques années après avec Fontenelle & l'Abbé de Saint-Pierre, il voulut perſuader à ce dernier, qui fit ſemblant de le croire, que c'étoit lui qui avoit donné cette boule unique & favorable. Fontenelle a dit plus d'une fois, avec toute la modération philoſophique, qu'il avoit été *un peu ſurpris* de n'avoir pas eu un ſeul complice en

(1) M. le Duc de la Force.

cette occasion. Mais l'animosité contre l'Abbé de Saint-Pierre étoit si grande, & avoit pour chefs des hommes si redoutables, que le peu de courage de ses amis semble demander quelque indulgence. Ceux qui la leur refuseroient le plus durement, sont peut-être ceux qui en auroient eux-mêmes le plus de besoin dans des circonstances pareilles.

Comme l'Abbé de Saint-Pierre avoit été seulement exclus de nos Assemblées, sans que sa place fût déclarée vacante, le fauteuil qu'il occupoit parmi nous demeura vuide pendant le reste de sa vie. Peu corrigé par cette disgrace Académique, ou peut-être se croyant plus libre par sa disgrace, il ne cessa de parler & d'écrire avec la même franchise sur l'administration présente & passée. Le Gouvernement le laissa dire, se flattant qu'on ne le lisoit pas; & le peu de charmes de son style servit de passeport à la hardiesse de ses idées.

La saine & paisible raison qui avoit toujours fait la regle de sa conduite, l'accompagna jusqu'au tombeau. Il mourut âgé de 85 ans, le 29 Avril 1743, plein de confiance en l'Etre Suprême, & avec la tranquillité d'un homme qui

avoit fidélement accompli la grande loi de l'Evangile, l'amour de Dieu & de ses freres. Quelqu'un l'exhortant la veille de sa mort à dire un mot à ceux qui l'environnoient, il répondit comme avoit fait Patru dans ses derniers momens: *Un mourant a bien peu de chose à dire quand il ne parle ni par foiblesse ni par vanité.*

L'Académie, qui ne regardoit l'Abbé de Saint-Pierre que comme un exilé & non comme un proscrit, auroit desiré que son successeur payât à sa mémoire le tribut de louanges que tout Récipiendaire doit parmi nous à celui qu'il vient remplacer. Des raisons qui ne subsistent plus, priverent son tombeau de cet hommage, dont le refus auroit été une injure s'il eût été volontaire. Tous ses Confreres y suppléerent alors, en faisant dans leur cœur l'éloge de celui qu'ils avoient perdu, & que tous les gens de bien pleuroient avec eux. Nous joignons aujourd'hui notre voix à la leur, après plus de trente années; & quelle circonstance plus favorable pourrions-nous saisir pour célébrer un Sage vertueux & patriote, que ce jour à jamais mémorable pour la Philosophie &

pour les Lettres, où la Nation ſemble avoir choiſi l'Académie *Françoiſe* (qui n'a jamais été plus glorieuſe de porter ce nom) pour offrir à un autre Sage (1) plus patriote encore, plus intéreſſant dans l'infortune, plus indulgent pour la foibleſſe des hommes, & ſur-tout à un Citoyen plus éloquent & plus éclairé, une eſpece de couronne civique, qui eſt en même temps pour lui celle des talens & des lumieres; jour heureux, où nous pouvons tous nous écrier comme ce Philoſophe qui venoit d'entendre applaudir Ariſtide par les Athéniens: *Je rends grace au Ciel de voir enfin aujourd'hui la Vertu courageuſe & modeſte obtenir ſa récompenſe.*

---

(1) Cet Eloge fut lu à la réception de M. de Malesherbes.





ÉLOGE
DE JACQUES-BÉNIGNE
BOSSUET,
ÉVÊQUE DE MEAUX.

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET naquit à Dijon le 27 Septembre 1627, d'une famille distinguée dans le Parlement de Bourgogne. Il se livra dès son enfance à l'étude avec l'avidité d'un génie naissant, qui saisissoit & dévoroit tout. Les Jésuites, ses premiers Maîtres, ne tarderent pas à voir dans un tel Disciple les prémices d'un Grand Homme. Aussi mirent-ils en œuvre, suivant leur usage, les plus adroites insinuations pour l'attirer dans leur Compagnie, à laquelle ils ont acquis par ce moyen tant

d'Hommes célebres dans les Lettres, dont les Ouvrages sont aujourd'hui tout ce qui reste à cette Société de son ancien éclat, comme il ne reste de tant d'hommes puissans qui ont disparu, que le peu de bien qu'ils ont fait à leurs semblables. Déjà ces Peres se flattoient d'ajouter à leurs nombreuses conquêtes celle du jeune Bossuet, la plus brillante peut-être dont ils eussent jamais pu s'honorer ; mais un oncle très-éclairé qui veilloit sur lui, & qui connoissant à fond ses instituteurs, veilloit en même temps sur eux, dissipa tout-à-coup cette vocation factice, en faisant partir son neveu pour Paris.

Comme il se destinoit à l'état ecclésiastique, il embrassa toutes les études qu'il crut nécessaires ou simplement utiles à cet important ministere, depuis la lecture de la Bible jusqu'à celle des Auteurs Profanes, & depuis les Peres de l'Eglise jusqu'aux Théologiens de l'Ecole & aux Ecrivains Mystiques. Le goût vif & l'espece de passion qu'il prit pour les Livres sacrés, annonçoit à la Religion le Prélat qui devoit la prêcher avec le zele des Apôtres, & la célébrer avec l'éloquence des Prophetes.

Parmi les Docteurs de l'Eglise, Saint Augustin étoit celui qu'il admiroit le plus. Il le savoit par cœur, le citoit sans cesse, trouvoit, disoit-il, dans Saint Augustin *la réponse à tout*, & le portoit toujours avec lui dans ses voyages.

Quant aux Auteurs de l'antiquité profane, où son éloquence cherchoit déjà des Maîtres & des Modeles, il donnoit la préférence à Homere, dont le génie élevé, mais sans contrainte, avoit le plus de rapport avec le sien. Il se plaisoit aussi beaucoup à la lecture de Ciceron & de Virgile; il faisoit moins de cas d'Horace, qu'il jugeoit plus en Chrétien sévere qu'en Homme de goût; la morale de l'Epicurien effaçoit à ses yeux le mérite du Poëte, & le rendoit insensible à des graces qui ne lui paroissoient faites que pour séduire ou alarmer sa vertu. Il portoit encore plus loin l'austérité de ses principes. On sait que des Casuistes rigides ont regardé comme une sorte d'apostasie la liberté que se sont donnée la plupart des Poëtes Chrétiens, d'employer dans leurs Vers le nom des Divinités Payennes. Bossuet faisoit à ces Docteurs inexorables l'honneur d'être de leur avis. Despréaux leur

a fait dans son *Art Poëtique* la meilleure réponse qu'un grand Poëte puisse opposer à de pareils scrupules ; il les a réfutés en Vers harmonieux : on a retenu les Vers de Despréaux, & oublié la sentence des Rigoristes. Les fictions si agréables & si philosophiques de la Mythologie ancienne, qui donnoit à tout l'ame & la vie, continueront, malgré l'Arrêt de Bossuet, de fournir aux grands Poëtes, sans danger comme sans scandale, des images toujours piquantes & toujours nouvelles par le charme & l'intérêt qu'ils sauront y répandre. Quant à cette foule de versificateurs à qui on ne pourroit ôter Flore & Zéphyre, l'Amour & ses ailes, sans réduire à la plus étroite indigence leur Muse déjà si pauvre, l'insipide usage qu'ils font de la Fable dans leurs minces productions, devoit paroître à Bossuet lui-même plus fastidieux que criminel.

De toutes les études profanes, celle des Mathématiques fut la seule que le jeune Ecclésiastique se crut en droit de négliger, non par mépris (nous ne craindrions pas de dire que ce mépris seroit une tache à la mémoire du grand Bossuet) mais parce que les connoissances

géométriques ne lui parurent d'aucune utilité pour la Religion. On nous accuſeroit d'être à la fois juges & parties, ſi nous oſions appeler de cette proſcription rigoureuſe. Cependant, nous ſeroit-il permis d'obſerver, tout intérêt particulier mis à part, que le Théologien naiſſant ne traita pas avec aſſez de juſtice & de lumieres, une ſcience qui n'eſt pas auſſi inutile qu'il le penſoit au Théologien même; ſcience en effet ſi propre, non pas à redreſſer les eſprits faux, (condamnés à reſter ce que la Nature les a faits) mais à fortifier dans les bons eſprits cette juſteſſe d'autant plus néceſſaire, que l'objet de leurs méditations eſt plus important ou plus ſublime? Boſſuet pouvoit-il ignorer que l'habitude de la démonſtration, en nous faiſant reconnoître & ſaiſir l'évidence dans tout ce qui en eſt ſuſceptible, nous apprend encore à ne point appeler démonſtration ce qui ne l'eſt pas, & à diſcerner les limites qui dans le cercle ſi étroit des connoiſſances humaines, ſéparent la lumiere du crépuſcule, & le crépuſcule des ténebres?

Aurons-nous pourtant le courage d'avouer ici que l'indulgent Fénelon, ſi

opposé d'ailleurs à Bossuet, traitoit les Mathématiques avec encore plus de rigueur que lui ? Il écrivoit en propres termes à un jeune homme qu'il dirigeoit, *de ne point se laisser ensorceler par les attraits* diaboliques *de la Géométrie, qui éteindroient en lui l'esprit de la grace* (1). Sans doute les spéculations arides & séveres de cette science, que Bossuet accusoit seulement d'être inutiles à la Théologie, paroissoient à l'ame tendre & exaltée de Fénelon le poison de ces contemplations mystiques pour lesquelles il n'a que trop marqué son foible. Mais si c'étoit là le crime de la Géométrie aux yeux de l'Archevêque de Cambrai, il est difficile de la trouver coupable.

En se montrant peu favorable aux Mathématiques, Bossuet ne témoigna pas la même indifférence à la Philosophie, qui par malheur pour elle ignoroit encore combien les Mathématiques lui étoient nécessaires. Il goûta beaucoup le Cartésianisme, alors très-nouveau & naissant à peine ; un esprit de cette

---

(1) Voyez les Œuvres Spirituelles de Fénelon, tom. 3, Lettre 148.

trempe, hardi, étendu, vigoureux, & ne demandant qu'à prendre l'essor, mais enchaîné par les entraves respectées où la Religion le retenoit captif, sentoit tout le prix de la liberté que la Philosophie de Descartes autorise dans les matieres où il est permis de douter & de penser. Les attaques violentes que cette Philosophie essuyoit alors, de la part des Théologiens même, bien loin d'effrayer Bossuet, contribuoient peut-être, sans qu'il le sût, à échauffer son zele pour la raison persécutée. Déjà des Magistrats, ennemis des lumieres & de leur siecle, avoient défendu sous les peines les plus séveres qu'on enseignât le Cartésianisme, qui malgré cette défense trouva moyen de s'établir à petit bruit, & finit par détrôner la Scolastique sa rivale. Depuis ce temps, la Philosophie de Descartes, qui n'avoit guere fait que substituer à des erreurs anciennes & absurdes des erreurs nouvelles & séduisantes, a disparu ainsi que celle d'Aristote, mais sans résistance & sans effort : cette Philosophie, si inutilement tourmentée dans son berceau par l'imbécillité puissante, réclameroit aussi inutilement aujourd'hui la

protectiondont Boſſuet l'a honorée; elle a péri ſous nos yeux de ſa mort naturelle, & la raiſon a fait toute ſeule ce que l'autorité n'avoit pu faire; importante, mais preſque inutile leçon pour ceux qui ont le pouvoir en main, de ne pas uſer vainement leurs forces pour preſcrire à la raiſon ce qu'elle doit penſer, & de la laiſſer démêler d'elle-même ce qu'il lui convient de rejeter ou de ſaiſir. Plus l'autorité agitera le vaſe où les vérités nagent pêle-mêle avec les erreurs, plus elle retardera la ſéparation des unes & des autres; plus elle verra s'éloigner ce moment, qui arrive pourtant tôt ou tard, où les erreurs ſe précipitent enfin d'elles-mêmes au fond du vaſe, & abandonnent la place aux vérités.

Tandis que Boſſuet nourriſſoit l'activité de ſon eſprit de toutes les connoiſſances convenables à un Miniſtre de l'Egliſe, ſon ame non moins active, & qui avoit auſſi beſoin d'un objet digne de la remplir, ſe formoit à la piété par de fréquens voyages qu'il faiſoit à l'Abbaye de la Trappe; ſéjour qui en effet paroît deſtiné à faire ſentir aux cœurs même les plus tiedes, juſqu'à quel point

une foi vive & ardente peut nous rendre cheres les privations les plus rigoureuſes ; ſéjour même qui peut offrir au ſimple Philoſophe une matiere intéreſſante de réflexions profondes ſur le néant de l'ambition & de la gloire, les conſolations de la retraite, & le bonheur de l'obſcurité.

Le talent de Boſſuet pour la Chaire s'étoit manifeſté preſque dès ſon enfance. Il fut annoncé comme un Orateur précoce à l'Hôtel de Rambouillet, où le mérite en tout genre étoit ſommé de comparoître, & jugé bien ou mal. Il y fit devant une aſſemblée nombreuſe & choiſie, preſque ſans préparation, & avec les plus grands applaudiſſemens, un Sermon ſur un ſujet qu'on lui donna ; le Prédicateur n'avoit que ſeize ans, & il étoit onze heures du ſoir ; ce qui fit dire à Voiture, ſi fécond en jeux de mots, qu'il n'avoit jamais entendu prêcher *ſi tôt ni ſi tard.*

Avec de ſi rares talens pour l'Eloquence, la Nature avoit doué Boſſuet d'une mémoire prodigieuſe ; il ſuffiroit, ſans compter beaucoup d'autres Grands Hommes, pour démentir les lieux communs ſi ſouvent rebattus ſur l'antipathie

de la mémoire & du jugement; lieux communs débités avec complaiſance par des hommes qui ſe flattent que la Nature leur a donné en jugement ce qu'elle leur a refuſé en mémoire.

Deſtiné par ſon goût & par ſon caractere, à l'Eloquence & à la Controverſe, Boſſuet mena, pour ainſi dire, de front les talens de l'Orateur & du Théologien. Le ton de la Chaire changea dès qu'il y parut; il ſubſtitua aux indécences qui l'aviliſſoient, au mauvais goût qui la dégradoit, la force & la dignité qui convient à la morale chrétienne. Il n'écrivoit point ſes Sermons, ou plutôt il ne les écrivoit qu'en raccourci, & comme en idée; il ſe contentoit de méditer profondément ſon ſujet, il en jetoit les principaux points ſur le papier; il écrivoit quelquefois les unes auprès des autres différentes expreſſions de la même penſée, & dans la chaleur de l'action, il ſe ſaiſiſſoit en courant de celle qui s'offroit la premiere à l'impétuoſité de ſon génie. Les Sermons qu'on a imprimés de lui, reſtes d'une multitude immenſe, (car jamais il ne prêcha deux fois le même) ſont plutôt les eſquiſſes d'un Grand Maître

que des tableaux terminés ; ils n'en sont que plus précieux pour ceux qui aiment à voir dans ces desseins heurtés & rapides les traits hardis d'une touche libre & fiere , & la premiere séve de l'enthousiasme créateur. Cette fécondité pleine de chaleur & de verve , qui dans la Chaire ressembloit à l'inspiration , subjuguoit & entraînoit ceux qui l'écoutoient. Un de ces hommes qui font parade de ne rien croire , voulut l'entendre ou plutôt le braver ; trop orgueilleux pour s'avouer vaincu , mais trop juste pour ne pas rendre hommage à un Grand Homme : *Voilà* , dit-il en sortant, *le premier des Prédicateurs pour moi ; car c'est celui pour lequel je sens que je serois converti , si j'avois à l'être.*

Au milieu de ses triomphes oratoires, Bossuet fit avec distinction ses premieres armes comme Théologien , par la réfutation du Catéchisme de *Paul Ferry* , Ministre Protestant ; cette réfutation , qui annonçoit aux Réformés un Adversaire redoutable , reçut dans l'Eglise Catholique tout l'accueil que son défenseur pouvoit espérer. Mais ce qui ne doit pas être oublié dans l'Histoire d'une querelle théologique , c'est que

Boſſuet & Ferry, qui étoient amis avant leur diſpute, continuerent de l'être après avoir écrit l'un contre l'autre ; rare & digne exemple à offrir aux Controverſiſtes de toutes les Religions, mais qui ſera plus loué qu'imité, & qui feroit même appelé ſcandale par les Fanatiques, ſi le nom de celui qui a donné ce ſcandale ne les forçoit au ſilence.

Les ſuccès éclatans de Boſſuet porterent bientôt ſa réputation à la Cour, où ſes Sermons furent applaudis avec tranſport. Louis XIV, meilleur Juge encore que ſes courtiſans, ne tarda pas à lui donner des marques d'eſtime plus diſtinguées que de ſimples éloges. Quoique le nouvel Orateur de Verſailles y offrît un ſpectacle auſſi nouveau par ſa conduite que par ſon éloquence, qu'il ne s'y montrât que dans la Chaire ou au pied des Autels, qu'il ne demandât aucune grace, qu'il fût enfin, comme le ſont preſque toujours les grands talens, ſans manége & ſans ſoupleſſe, la récompenſe qu'il méritoit ſans la chercher vint le trouver dans la ſolitude où il vivoit au milieu de la Cour. Le Roi le nomma à l'Evêché de Condom. Boſſuet, qui voyoit s'élever dans Bourdaloue

un ſucceſſeur digne de lui, & formé ſur ſon modele, remit le Sceptre de l'Eloquence Chrétienne aux mains de l'illuſtre rival à qui il avoit ouvert & tracé cette glorieuſe carriere, & ne fut ni ſurpris ni jaloux de voir le Diſciple s'y élancer plus loin que le Maître. Il ſe livra bientôt à un autre genre, où il n'eut ni ſupérieur ni égal, celui des Oraiſons Funebres. Toutes celles qu'il a prononcées, portent l'empreinte de l'ame forte & élevée qui les a produites; toutes retentiſſent de ces vérités terribles, que les Puiſſans de ce monde ne ſauroient trop entendre, & qu'ils ſont ſi malheureux & ſi coupables d'oublier. C'eſt là, pour employer ſes propres expreſſions, qu'on voit *tous les Dieux de la terre dégradés par les mains de la Mort, & abîmés dans l'Eternité, comme les Fleuves demeurent ſans nom & ſans gloire, mêlés dans l'Océan avec les Rivieres les plus inconnues.* Si dans ces admirables Diſcours l'éloquence de l'Orateur n'eſt pas toujours égale, s'il paroît même s'égarer quelquefois, il ſe fait pardonner ſes écarts par la hauteur immenſe à laquelle il s'éleve; on ſent que ſon génie a beſoin de la plus grande liberté pour ſe

déployer dans toute sa vigueur, & que les entraves d'un goût sévere, les détails d'une correction minutieuse, & la sécheresse d'une composition *lechée*, ne feroient qu'énerver cette éloquence brûlante & rapide. Son audacieuse indépendance, qui semble repousser toutes les chaînes, lui fait négliger quelquefois la noblesse même des expressions; heureuse négligence, puisqu'elle anime & précipite cette marche vigoureuse; où il s'abandonne à toute la véhémence & l'énergie de son ame; on croiroit que la Langue dont il se sert n'a été créée que pour lui, qu'en parlant même celle des Sauvages il eût forcé l'admiration, & qu'il n'avoit besoin que d'un moyen, quel qu'il fût, pour faire passer dans l'ame de ses Auditeurs toute la grandeur de ses idées. Les Censeurs scrupuleux & glacés, que tant de beautés laisseroient assez de sang-froid pour appercevoir quelques taches qui ne peuvent les déparer, méritent la réponse que Milord Bolingbroke faisoit dans un autre sens aux détracteurs du Duc de Marlborough: *C'étoit un si grand homme, que j'ai oublié ses vices*. Cet Orateur si sublime est encore pathétique, mais

ſans en être moins grand ; car l'élévation, peu compatible avec la fineſſe, peut au contraire s'allier de la maniere la plus touchante à la ſenſibilité, dont elle augmente l'intérêt en la rendant plus noble. Boſſuet, dit un Ecrivain célebre, obtint le plus grand & le plus rare des ſuccès, celui de faire verſer des larmes à la Cour, dans l'Oraiſon Funebre de la Ducheſſe d'Orléans Henriette d'Angleterre; il ſe troubla lui-même & fut interrompu par ſes ſanglots, lorſqu'il prononça ces paroles, ſi foudroyantes à la fois & ſi lamentables, que tout le monde ſait par cœur, & qu'on ne craint jamais de trop répéter : *O nuit déſaſtreuſe, nuit effroyable, où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette accablante nouvelle, Madame ſe meurt, Madame eſt morte !* On trouve une ſenſibilité plus douce, mais non moins ſublime, dans les dernieres paroles de l'Oraiſon Funebre du Grand Condé. Ce fut par ce beau Diſcours que Boſſuet termina ſa carriere oratoire ; il finit par ſon chef-d'œuvre, comme auroient dû faire beaucoup de Grands Hommes, moins ſages ou moins heureux que lui. *Prince*, dit-il en s'adreſ-

ſant au Héros que la France venoit de perdre, *vous mettrez fin à tous ces Diſcours. Au lieu de déplorer la mort des autres, je veux déſormais apprendre de vous à rendre la mienne ſainte ; heureux, ſi averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon adminiſtration, je réſerve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les reſtes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint!* La réunion touchante que préſente ce tableau, d'un Grand Homme qui n'eſt plus, & d'un autre Grand Homme qui va bientôt diſparoître, pénetre l'ame d'une mélancolie douce & profonde, en lui faiſant enviſager avec douleur l'éclat ſi vain & ſi fugitif des talens & de la renommée, le malheur de la condition humaine, & celui de s'attacher à une vie ſi triſte & ſi courte.

La réputation brillante que Boſſuet s'étoit acquiſe, fit deſirer à l'Académie Françoiſe de poſſéder un homme déjà ſi célebre, & de qui elle compte aujourd'hui le nom parmi ceux dont elle s'honore le plus (1). Louis XIV lui confia dans le même temps une place

(1) Il fut reçu le 8 Juin 1671.

bien plus importante. Il jugea, que celui qui annonçoit avec tant de force dans la Chaire évangélique la grandeur divine & la misere humaine, étoit plus propre que personne à pénétrer de ces vérités, par une instruction solitaire & suivie, l'Héritier de la Couronne. Bossuet fut nommé Précepteur du Dauphin. Qu'on nous permette de nous livrer un moment à la réflexion naturelle que présente un choix si digne d'éloge. Le moyen le plus sûr peut-être d'apprécier les Rois, c'est de les juger par les hommes à qui ils accordent leur confiance. Louis XIV donna pour Gouverneurs à son Fils & à son Petit-fils les deux hommes les plus vertueux de la Cour, & sur-tout les plus déclarés contre l'adulation & la bassesse, Montausier & Beauvilliers; pour Précepteurs les deux plus illustres Prélats de l'Eglise de France, Bossuet & Fénelon; & pour Sous-Précepteurs, Huet & Fleury, dont l'un étoit le plus savant, l'autre le plus sage & le plus éclairé des Ecclésiastiques du second ordre. Qu'on joigne à tant d'excellens choix pour un seul objet, ceux de Turenne, de Condé, de Luxembourg, de Colbert & de Louvois; qu'on

y joigne le goût exquis avec lequel le Monarque ſut apprécier par lui-même les talens ſi différens de Deſpréaux & de Racine, de Quinault & de Moliere; qu'on y joigne enfin l'honneur qu'il eut d'avertir ſa Cour, & preſque ſa Nation, du mérite de ces grands Ecrivains; & on conclura, pour peu qu'on ſoit juſte, que ſi Louis XIV a été trop encenſé par la flatterie, il a été digne auſſi de recevoir des éloges par la bouche de la juſtice & de la vérité. Boſſuet, & les autres Hommes de génie, dont ce Prince ſut mettre les talens en œuvre dans les jours brillans de ſa gloire, doivent lui faire pardonner quelques choix moins heureux, auxquels il eut la foibleſſe de ſe prêter ſur la fin de ſa vie; triſte fruit du malheur de régner, & ſur-tout de vieillir ſur le Trône!

L'Inſtituteur du Dauphin, perſuadé que ceux qui ſont chargés de la redoutable fonction d'élever un Roi, ſont reſponſables du bonheur des Peuples, & convaincu en même temps qu'il ſuffit à un Prince d'être éclairé pour être vertueux, ne négligea rien pour orner l'eſprit de ſon auguſte Eleve de toutes les connoiſſances qu'il jugea propres à

en faire un Monarque instruit & juste. Résolu de se livrer tout entier à un objet si sacré pour lui, il remit l'Evêché de Condom, & reçut en échange une Abbaye très-modique, mais suffisante à la modération de ses desirs. Il se prépara à l'éducation du Dauphin, en recommençant, pour ainsi dire, la sienne. Il reprit ses premieres études, que depuis long-temps il avoit abandonnées. Il s'exerça même à écrire en Langue Latine, non qu'il se flattât de pouvoir bien parler une Langue morte, mais parce qu'il vouloit se la rendre plus familiere; à peu près comme ces Amateurs, qui pour apprendre à se connoîtte en peinture, n'hésitent pas à faire eux-mêmes des tableaux, qu'ils n'estiment que ce qu'ils valent. Enfin il n'oublia rien pour se mettre à l'abri de tout reproche, si une éducation préparée par tant de soins n'avoit pas tout le succès qu'il s'en promettoit, & si le génie du Précepteur n'étoit pas secondé par le Disciple comme il méritoit de l'être.

Quelques Prélats courtisans, qui regardoient leur assiduité à Versailles comme un droit aux graces du Souverain, étoient secrétement, mais profondé-

ment bleſſés de la préférence qu'on avoit donnée à Boſſuet pour remplir une place à laquelle leur orgueilleuſe médiocrité ne rougiſſoit pas de prétendre. Pour ſe venger de cette préférence ſi juſte, ils publioient que le Précepteur pouſſoit le zèle pour l'inſtruction du Prince juſqu'à l'excéder d'ennui & de fatigue: M. le Dauphin, diſoient-ils avec une complaiſance qui jouoit l'intérêt, ſe plaignoit qu'on voulût l'obliger à ſavoir *comment Vaugirard s'appeloit du temps des Druides*. Pour apprécier cette imputation ridicule, il ſuffit de lire l'Ouvrage célebre que Boſſuet compoſa pour ſon Diſciple, le *Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle*. On admire dans cette grande eſquiſſe un génie auſſi vaſte que profond, qui dédaignant de s'appeſantir ſur les détails frivoles, ſi chers au Peuple des Hiſtoriens, voit & juge d'un coup d'œil les Légiſlateurs & les Conquérans, les Rois & les Nations, les crimes & les vertus des hommes, & trace d'un pinceau énergique & rapide le temps qui dévore & engloutit tout, la main de Dieu ſur les grandeurs humaines, & les Royaumes *qui meurent comme leurs Maîtres*. Comment l'aigle qui a vu de

si haut & de si loin, comment le Peintre qui a traité d'une si grande maniere l'Histoire du monde, auroit-il pu descendre, dans le détail de l'éducation du Prince, à des minuties également indignes du Prince & de lui ? Et quand l'Eleve même l'auroit pu desirer, comment le Maître en auroit-il eu le courage ?

Nous n'affoiblirons point par une répétition fastidieuse les éloges donnés à cet Ouvrage ; nous croyons plutôt devoir à l'Auteur, sur un point essentiel & délicat, une Apologie qui sera peut-être un nouvel Eloge. On a accusé Bossuet d'avoir été dans ce chef-d'œuvre d'éloquence, plus Orateur qu'Historien, & plus Théologien que Philosophe ; d'y avoir trop parlé des Juifs, trop peu des Peuples qui rendent si intéressante l'Histoire Ancienne, & d'avoir en quelque sorte, sacrifié l'Univers à une Nation que toutes les autres affectoient de mépriser. Il répondoit à ce reproche, que s'il avoit paru, dans un si grand tableau, négliger le reste de la terre pour le seul Peuple à qui le vrai Dieu fût connu, c'est qu'il avoit cru devoir, non-seulement à ce Dieu, dont il étoit le

Miniſtre, mais encore à la France, donc le ſort étoit confié à ſes leçons, de montrer par-tout au jeune Prince dans cette vaſte peinture l'objet le plus propre à forcer les Rois d'être juſtes, l'Etre éternel & tout-puiſſant dont l'œil ſévere les obſerve, & dont l'arrêt terrible doit les juger. Boſſuet ſe repréſentoit avec frayeur, à quel point l'humanité ſeroit à plaindre, ſi ce petit nombre d'hommes auxquels la Providence a ſoumis leurs ſemblables, & qui n'ont à redouter ſur la terre que le moment où ils la quittent, ne voyoient au deſſus de leur Trône un Arbitre ſuprême, qui promet vengeance aux infortunés dont ils auront ſouffert ou cauſé les larmes. Ce Prélat citoyen étoit perſuadé, que ceux même qui auroient le malheur de regarder la croyance d'un Dieu comme inutile aux autres hommes, commettroient un crime de *leſe-humanité*, en voulant ôter cette croyance aux Monarques. Il faut que les Sujets eſperent en Dieu, & que les Souverains le craignent.

L'éducation du Dauphin étant finie, Boſſuet, à qui le Roi avoit donné pour récompenſe l'Evêché de Meaux, ſe conſacra de nouveau & ſans relâche à la

défenſe & au ſervice de la Religion. Juſqu'ici nous ne l'avons preſque pas envisagé comme Théologien profond & zélé : il paroît néanmoins avoir encore été plus jaloux de ſes ſuccès dans la Controverſe, que de ſes talens pour l'Eloquence, comme Deſcartes ſe croyoit plus grand par ſes Méditations métaphyſiques que par ſes découvertes en Géométrie. Mais les triomphes Théologiques de Boſſuet, quelque prix qu'on y doive attacher, ſont la partie de ſon Eloge à laquelle nous devons toucher avec le plus de réſerve; ſes victoires en ce genre appartiennent à l'Hiſtoire de l'Egliſe, & non à celle de l'Académie, & méritent d'être appréciées par de meilleurs Juges que nous. Le Recueil immenſe de ſes Ouvrages déploye à cet égard toute l'étendue de ſes richeſſes, & toute la vigueur de ſes forces. Là, on le voit ſans ceſſe aux priſes, ſoit avec l'incrédulité, ſoit avec l'héréſie, bravant & repouſſant l'une & l'autre, & couvrant l'Egliſe de ſon Egide contre ce double ennemi qui cherche à l'anéantir. Son goût pour la guerre ſemble le pourſuivre juſque dans les piéces qu'il a conſacrées à l'Eloquence; il oublie

quelquefois qu'il eſt Orateur, pour ſe livrer à cette Controverſe qu'il chérit tant ; & du trône où il tonne, daignant deſcendre dans l'arene, il quitte, ſi on peut parler ainſi, la foudre pour le ceſte : mais il reprend bientôt cette foudre, & le Dieu fait oublier l'athlete.

Défenſeur intrépide de la Foi de l'Egliſe, Boſſuet n'étoit pas moins ardent pour en ſoutenir les droits. Il fut l'ame de la fameuſe Aſſemblée du Clergé en 1682, où ces droits furent développés avec tant de force, & ſi vigoureuſement maintenus. L'Egliſe de France & celle de Rome étoient alors violemment diviſées ſur l'affaire des *Franchiſes*, & principalement ſur celle de la *Régale*, pour laquelle le Pape Innocent XI montroit un intérêt qu'il oſoit porter juſqu'aux menaces. Déjà ce Pontife entreprenant, plus opiniâtre que politique, avoit déclaré, que pour prévenir le mal funeſte qui menaçoit la Religion, il auroit recours, s'il étoit néceſſaire, aux remedes violens dont la Providence divine lui avoit confié l'emploi redoutable. Ce langage, qui auroit fait trembler le Roi Robert dans

le onzieme ſiecle, n'étoit pas fait au dix-ſeptieme pour intimider Louis XIV, & encore moins l'Evêque de Meaux. Mais la Cour de Rome, malgré la fierté du Monarque & la fermeté de Boſſuet, montroit avec d'autant plus de confiance tout ſon mécontentement ou ſon zele, que ſes prétentions trouvoient de l'appui dans quelques-uns des plus dignes Prélats de l'Egliſe de France. On ſait quelle réſiſtance les reſpectables Evêques d'Alet & de Pamiers oppoſerent à Louis XIV ſur ce droit de Régale, qu'ils croyoient injurieux à l'Epiſcopat. Le Monarque irrité vouloit appeler à ſa Cour les deux Prélats, pour leur faire ſentir tout le poids de ſon indignation: *Que Dieu vous en préſerve, Sire*, lui dit l'Evêque de Meaux qui s'intéreſſoit vraiment à ſa gloire; *craignez que toute la route des deux Evêques, du fond du Languedoc juſqu'à Verſailles, ne ſoit bordée d'un peuple immenſe qui demandera à genoux leur bénédiction.* Louis XIV ſe rendit à un ſi ſage conſeil; il craignit de voir échouer l'autorité contre des armes ſi puiſſantes par l'apparence même de leur foibleſſe, & d'oppoſer à l'éloquence foudroyante

de Bossuet, cette éloquence populaire, mais pénétrante, de la vertu courageuse & persécutée.

Quoi qu'il en soit de cette querelle, aujourd'hui heureusement assoupie, nous lui sommes redevables d'un des plus célebres Ouvrages de Bossuet, la fameuse *Défense de l'Eglise Gallicane*, regardée aujourd'hui par cette Eglise comme son rempart contre les attaques Ultramontaines, & comme le *Palladium* de ce qu'elle appelle ses *Libertés*; dénomination précieuse, quoiqu'assez impropre, puisque ces *Libertés* ne sont réellement que le droit ancien & commun de toutes les Eglises, conservé par celle de France, & oublié de presque tous les autres. Cet Ouvrage, en mettant le comble à la gloire Episcopale & Théologique de l'Evêque de Meaux, le priva d'un chapeau de Cardinal, que lui avoit offert le Pape, s'il eût voulu, non pas défendre ouvertement les prétentions de la Thiare, mais seulement ne pas s'y montrer trop contraire. Bossuet, aussi fidele sujet que digne Evêque, renonça sans peine à un honneur qui ne pouvoit rien ajouter à la considération dont il jouissoit dans l'Eglise : il eût plus

illustré la pourpre que la pourpre ne l'eût décoré; & son nom manque bien plus au sacré Collége, que le titre d'*Eminence* à son nom. On peut seulement être étonné que Louis XIV, qui avoit droit de nommer un Cardinal parmi les Evêques de son Royaume, ait frustré de cette récompense le Prélat qui avoit si bien défendu l'indépendance & les droits du diadême; nous ignorons quelles raisons empêcherent un Prince si sensible à tous les genres de gloire, de s'illustrer par cet acte de grandeur & de justice; mais nous rejetterons avec autant de mépris que d'indignation, ce que les ennemis de ce grand Roi ont osé dire, qu'il ne trouvoit pas l'Evêque de Meaux d'*assez bonne Maison*, pour le revêtir de cette dignité; comme s'il eût pu croire quelque dignité au dessus de l'honneur qu'il avoit fait à Bossuet, en lui confiant ses intérêts les plus sacrés & les plus chers; & comme s'il falloit être de meilleure Maison pour s'appeler Prêtre ou Diacre de l'Eglise de Rome, que pour être l'Oracle de celle de France, & l'Instituteur de l'héritier d'un grand Empire.

Avec une ame noble, active, pleine

de force & de chaleur, avec un caractere ferme & impétueux, & sur-tout avec des talens éminens, on peut juger si Bossuet eut des ennemis. Peut-être avoit-il le défaut de faire trop sentir aux talens médiocres cette supériorité qui les écrasoit ; trop sûr de terrasser pour se croire obligé de plaire, il négligeoit de tempérer l'éclat de sa gloire par une modestie qui la lui auroit fait pardonner. Mais Bossuet, dont l'ame étoit assez grande pour être simple, réservoit sans doute la simplicité pour le fond de son cœur, & croyoit trop au dessous de lui de se parer, aux yeux de ses ennemis, d'une vertu qu'ils auroient accusée de n'être que le masque de l'orgueil. Sa noble fierté reçut plus d'une fois à la Cour, non des coups violens, que la calomnie n'eût osé lui porter, mais des attaques indirectes, moins hasardeuses pour la main lâche de l'envie. Il présentoit un jour à Louis XIV le Pere Mabillon, comme *le Religieux le plus savant de son Royaume....* *Ajoutez, & le plus humble*, dit l'Archevêque de Reims le Tellier, qui prétendoit faire une Epigramme bien adroite contre la modestie du Prélat. Cependant,

le même Archevêque, quelque humilié qu'il se sentît par la force & la grandeur du génie de Bossuet, étoit assez juste pour ne pas souffrir qu'on la méconnût. Un jour que de jeunes Aumôniers du Roi, dont l'un a depuis occupé de très-grandes places, parloient en sa présence, avec la légéreté Françoise, des talens & des ouvrages de l'Evêque de Meaux, qu'ils osoient vouloir rendre ridicule: *Taisez-vous*, leur dit le Tellier, *respectez votre Maître & le nôtre.*

La circonstance de la vie de Bossuet, qui dut être la plus affligeante pour lui, est l'obligation qu'il crut devoir s'imposer de combattre dans la personne de Fénelon la vertu même, & la vertu qui s'égaroit. Mais les opinions de l'Archevêque de Cambrai sur le Quiétisme, lui parurent d'autant plus dangereuses, que celui qui les répandoit étoit bien propre à séduire par la douceur de ses mœurs, & par le charme de son éloquence: on disoit de lui, en le comparant à l'Evêque de Meaux, que ce dernier prouvoit la Religion, & que Fénelon la faisoit aimer. Bossuet, inéxorablement attaché à la saine Doctrine, y sacrifia sans balancer l'amitié qu'il avoit témoi-

gnée jusqu'alors à l'Archevêque de Cambrai. Il écrivit contre lui avec toute la force que l'intérêt de la Foi devoit inspirer à son Défenseur ; peut-être même l'ardeur religieuse l'emporta-t-elle quelquefois à des expressions peu ménagées contre son vertueux Adversaire ; celui-ci du moins se crut offensé, & s'en plaignit avec cette douceur qui ne l'abandonnoit jamais (1). Moins modérés & moins équitables que Fénelon, les ennemis de Bossuet osoient ajouter, qu'il n'avoit montré tant de chaleur dans cette querelle, que par un motif de jalousie, & pour éloigner de la Cour un concurrent, aussi propre par ses talens à faire des enthousiastes, que digne par son caractere d'avoir des amis. En même temps les partisans de l'Evêque de Meaux accusoient Fénelon de mauvaise foi, de manége & de fausseté. Ces imputations odieuses étoient bien plus l'ouvrage des deux partis que des deux chefs, trop grands l'un & l'autre pour s'attaquer avec tant de fiel & de scandale. Il faut mettre sur la même ligne toutes ces productions mutuelles de la

(1) Voyez plus bas l'Eloge de Fénelon.

passion & de la haine, & déplorer la méchanceté des hommes.

Les Protestans, & sur-tout le Fanatique Jurieu, dont les calomnies auroient déshonoré la meilleure cause, ont aussi taxé Bossuet de barbarie à leur égard, & d'avoir autorisé par ses conseils la persécution violente, si contraire au Christianisme, à l'humanité, à la politique même, que Louis XIV eut le malheur d'ordonner ou de permettre contre les Réformés. Personne n'ignore que des hommes alors très-accrédités, & plus ennemis encore de Bossuet vivant, que de Calvin qui n'étoit plus, furent les détestables auteurs de cette persécution, dont ils vouloient faire retomber la haine sur l'Evêque de Meaux. Mais il se défendit hautement d'être leur complice. Il ne craignit point de prendre les Nouveaux-Convertis à témoin de ses réclamations contre ces expéditions militaires & cruelles, si connues sous le nom de *Mission Dragonne*. Accoutumé à ne soumettre que par les armes de la persuasion ses freres égarés, *il ne pouvoit*, disoit-il, *se résoudre à regarder les bayonnettes comme des instrumens de conversion.*

Plein du desir sincere de réunir par la conciliation les Protestans à l'Eglise, il eut un commerce de lettres avec le célebre Leibnitz sur cet objet, si digne d'occuper ces deux Grands Hommes. Mais Leibnitz, plus tolérant que controversiste, & plus Philosophe que Protestant, traitoit cette grande affaire de Religion, comme il eût traité une négociation entre des Souverains. Peu instruit ou peu touché de la rigueur infléxible des principes Catholiques en matiere de foi, il croyoit que chacune des parties belligérantes devoit faire à la paix quelques sacrifices, & céder un point pour en obtenir un autre; Bossuet, inébranlable dans sa croyance, vouloit, pour préliminaire, que les Protestans commençassent par se soumettre à tout ce que le Concile de Trente exigeoit d'eux. On croira sans peine que le Négociateur Théologien ne put s'accorder avec le Négociateur accommodant. En vain dans un Ecrit public, un Ministre Réformé exhorta Bossuet à la condescendance. *C'est en bon François*, disoit Bayle, *l'exhorter à se faire Protestant; il n'en fera rien; on peut l'assûrer sans être Prophete.*

On ne s'est pas borné à taxer de cruauté son zele ; on a voulu le rendre suspect de fausseté. On a dit qu'il avoit des sentimens Philosophiques différens de sa Théologie, semblable à ces Avocats qui dans leurs déclamations au Barreau s'appuient sur une Loi dont ils connoissent le foible ; ainsi la haine a voulu le rendre tout à la fois criminel & ridicule, en l'accusant (ce sont les termes de ses détracteurs) d'avoir consumé sa vie & ses talens à des Disputes dont il sentoit la futilité. La meilleure réponse à cette accusation, est celle que Bossuet lui-même y a faite, par le ton dont il osa parler à Louis XIV dans le temps de ses démêlés avec l'Archevêque de Cambrai. *Qu'auriez-vous fait*, lui dit le Monarque étonné de son ardeur, *si j'avois été pour Fénelon contre vous ? Sire*, répondit Bossuet, *j'aurois crié vingt fois plus haut.* Il connoissoit trop l'empire de la Foi sur l'esprit du Monarque, pour craindre que cette réponse l'offensât ; mais on a beau dans ces occasions être sûr de la piété du Prince, il faut encore du courage pour oser la mettre à une pareille épreuve. Bossuet étoit convaincu, que la vraie

pierre de touche d'un amour ſincere pour la Religion, n'eſt pas toujours de déclamer avec violence contre ſes ennemis, lorſqu'ils ſont ſans appui & ſans pouvoir, mais de réclamer ſes droits avec courage, lorſqu'il eſt dangereux de les rappeler à un Roi qui les oublie. Il ne craignoit point de dire, que tout Miniſtre de l'Etre Suprême, qui, placé près du Trône, recule ou héſite dans ces circonſtances redoutables, eſt indigne du Dieu qu'il repréſente par ſon caractere & qu'il outrage par ſon ſilence. Il donna dans une autre occaſion une preuve plus éclatante encore de ſa grandeur d'ame Epiſcopale, par la force avec laquelle il s'éleva contre des Moines auſſi vils que coupables, qui dans la dédicace d'une Theſe avoient eu la baſſe impiété de mettre leur Roi à côté de leur Dieu, *de maniere*, dit Madame de Sévigné, *qu'on voyoit clairement que Dieu n'étoit que la copie.* Boſſuet en porta ſes plaintes au Monarque même ſi indignement célébré : la pieuſe modeſtie du Roi rougit du parallele, & il ordonna la ſuppreſſion de la Theſe.

L'Evêque de Meaux étoit néanmoins trop éclairé pour compromettre la Re-

ligion en outrant son zele. Il savoit, que si la vérité ne doit pas redouter l'approche du Trône, elle ne doit aussi s'en approcher qu'avec cette fermeté prudente, qui prépare & assûre son triomphe. Comme il avoit écrit avec beaucoup de force contre les Spectacles, il fut un jour consulté sur ce cas de conscience par Louis XIV, qui n'avoit pas encore renoncé à voir les chefs-d'œuvre du Théatre, & à qui peut-être ce délassement si noble étoit nécessaire pour apprendre quelques-unes de ces vérités qu'on n'ose pas toujours dire aux Rois. *Sire*, répondit Bossuet au Monarque, *il y a de grands exemples pour, & de fortes raisons contre.* Si la réponse n'étoit pas décisive, elle étoit du moins aussi adroite que noble. Ce Prélat avoit lui-même été au Théatre dans sa jeunesse, mais uniquement pour se former à la déclamation; c'étoit une leçon qu'il se permettoit de prendre, pour s'enrichir, disoit-il, comme les Israélites, des dépouilles des Egyptiens; mais il n'avoit usé que rarement de ce dangereux moyen de s'instruire, & depuis qu'il fut dans les Ordres, il y renonça pour toujours. Il refusa même d'aller

voir la Tragédie d'*Esther*, à laquelle toutes les personnes pieuses de la Cour briguoient l'honneur & le plaisir d'assister ; il fut plus rigide encore que ces spectateurs timorés & délicats, qui fort avides de ces dévots amusemens, se trouvoient heureux de pouvoir en jouir sans scrupule.

Quoique l'Evêque de Meaux, fidele à ses principes, osât dans les occasions importantes parler à Louis XIV avec une liberté qui faisoit trembler pour lui les Courtisans, l'infléxible Docteur Arnauld, faute de connoître les hommes, & sur-tout les Rois, accusoit le Prélat de ne pas avoir le courage de dire au Monarque les vérités qu'il avoit le plus besoin d'entendre. On croira sans doute qu'Arnauld vouloit parler des foiblesses de ce Prince, de son goût pour le faste, & de son amour pour la guerre : mais le Docteur se plaignoit seulement du peu de zele que Bossuet montroit au Roi pour les intérêts des *Disciples de Saint Augustin ;* c'est ainsi qu'Arnauld appeloit les partisans de sa doctrine sur la signature du Formulaire. Emporté & comme subjugué par ses opinions théologiques, il ne voyoit rien dans

dans l'Univers au delà des malheureuſes diſputes, trop nuiſibles à ſon repos, & trop peu dignes de ſon génie.

Si les *Diſciples de S. Auguſtin* n'étoient pas contens de la tiédeur de Boſſuet pour les défendre, leurs ennemis l'étoient encore moins de ſa froideur à les perſécuter, & ce double mécontentement fait ſon éloge. Il n'ignoroit pas même, qu'à l'occaſion de ſa prétendue indulgence pour les Sectateurs de Janſénius, l'adroit Pere de la Chaiſe lui rendoit ſourdement auprès du Roi tous les ſervices charitables que le patelinage inſidieux peut rendre à la bonne foi ſans intrigue, & qui néglige de ſe tenir ſur ſes gardes; mais pour cette fois au moins la malignité hypocrite & jalouſe tendit à la Cour ſes filets en pure perte, & l'aſcendant du Prélat déconcerta le manége du Confeſſeur.

Le Jéſuite Maimbourg, Ecrivain ſans conſéquence, mais vil inſtrument des ennemis de Boſſuet, qui pour lui porter leurs coups ſe cachoient derriere cet enfant perdu, avoit coutume de peindre, ſous des noms empruntés, dans ſes lourdes & ennuyeuſes Hiſtoires, ceux qui étoient l'objet de ſes Satyres. Il fit dans

ſon Hiſtoire du *Luthéraniſme* le portrait imaginaire de Boſſuet, ſous le nom du Cardinal Contarini, dont il expoſoit la Théologie & la conduite accommodante en termes qui indiquoient l'Evêque de Meaux avec plus de clarté que de fineſſe. Un portrait ſi reſſemblant eut le ſuccès dont il étoit digne; perſonne n'y reconnut Boſſuet; & Maimbourg, déjà miſérable Hiſtorien, fut de plus un Calomniateur ridicule.

Nous ne perdrons point de temps à repouſſer le menſonge déjà réfuté plus d'une fois, ſur le prétendu mariage d'un Prélat ſi auſtère dans ſes mœurs. Nous n'oppoſerons à cette calomnie qu'une courte réponſe, qui ſuffira au Lecteur impartial & Philoſophe. Boſſuet étoit trop occupé de controverſes, trop abſorbé par ſes ſpéculations Théologiques, trop abſolument livré à ſon cabinet, à l'Egliſe & à la guerre, pour être forcé d'avoir recours aux conſolations que peuvent chercher dans une union mutuelle les ames tendres & paiſibles. Il avoit plus beſoin de combats que de ſociété domeſtique, & de gloire que d'attachemens.

Loin d'avoir recours à cet adouciſ-

ſement des maux de la vie, il négligeoit jusqu'aux amuſemens les plus ſimples ; il ſe promenoit peu, & ne faiſoit jamais de viſites. *Monſeigneur*, lui dit un jour ſon Jardinier, à qui il demandoit par diſtraction des nouvelles de ſes arbres, *ſi je plantois des Saint-Auguſtins & des Saint-Jérômes, vous viendriez les voir, mais pour vos arbres vous ne vous en mettez guère en peine.*

Accablé de travaux & de triomphes, l'Evêque de Meaux exécuta après la mort du Grand Condé ce qu'il avoit annoncé en terminant l'Oraiſon funèbre de ce Prince. Il ſe livra ſans réſerve au ſoin & à l'inſtruction du Diocèſe que la Providence avoit confié à ſes ſoins, & dans le ſein duquel il avoit réſolu de finir ſes jours. Dégoûté du monde & de la gloire, il n'aſpiroit plus, diſoit-il, qu'à être enterré *au pied de ſes Saints Prédéceſſeurs*. Il ne monta plus en chaire que pour prêcher à ſon Peuple cette même Religion, qui après avoir ſi long-temps effrayé par ſa bouche les Souverains & les Grands de la terre, venoit conſoler par cette même bouche la foibleſſe & l'indigence. Il deſcendoit même juſqu'à faire le Catéchiſme aux enfans, & ſur-

tout aux pauvres, & ne se croyoit pas dégradé par cette fonction, si digne d'un Evêque. C'étoit un spectacle rare & touchant, de voir le Grand Bossuet, transporté de la Chapelle de Versailles dans une Eglise de Village, apprenant aux Paysans à supporter leurs maux avec patience, rassemblant avec tendresse leur jeune famille autour de lui, aimant l'innocence des enfans & la simplicité des peres, & trouvant dans leur naïveté, dans leurs mouvemens, dans leurs affections, cette vérité précieuse, qu'il avoit cherchée vainement à la Cour, & si rarement rencontrée chez les hommes. Retiré dans son cabinet dès qu'il pouvoit disposer de quelques instans, il continuoit à y remplir les devoirs de Pasteur & de Pere; & sa porte étoit toujours ouverte aux malheureux qui cherchoient ou des instructions, ou des consolations, ou des secours; jamais ils ne furent repoussés par cette réponse qu'un autre Prélat *très-savant* leur faisoit faire : *Monseigneur étudie*. L'étude de l'Evangile, que ce Prélat si *studieux* auroit dû préférer à toute autre, avoit appris à Bossuet, que l'obligation de toutes les heures, pour celui qui doit annoncer aux hommes

le Dieu de bonté & de justice, est d'ouvrir ses bras à ceux qui souffrent, & d'essuyer leurs larmes. Avec quelle satisfaction l'Evêque de Meaux n'eût-il pas vu ces principes, si éloquemment & si dignement exposés dans la Lettre qu'un Prélat notre Confrere (1) écrivoit il y a quelques mois à ses Curés (2) sur le fléau qui désoloit alors la Province de Languedoc; ouvrage dicté par l'humanité la plus tendre, la bienfaisance la plus active, & la Religion la plus éclairée?

Ce fut dans ces travaux de charité pastorale que Bossuet termina sa vie, le 12 Avril 1704, honoré des regrets de toute l'Eglise, qui conservera une mémoire éternelle & chere de sa doctrine, de son éloquence, & de son attachement pour Elle. Aussi a-t-elle fait de lui une espece d'apothéose, par le respect qu'elle témoigne pour ses Ouvrages, par le poids qu'elle donne à son autorité dans les matieres de la Foi, par l'hommage que tous les partis qui la divisent & la déchirent ont constamment rendu au

(1) M. l'Archevêque de Toulouse.
(2) Cet Eloge a été lu le 15 Mai 1775.

nom de l'Evêque de Meaux : la Religion, dont il a été le plus courageux Défenſeur, ſemble avoir confirmé par ſon ſuffrage l'Eloge que la Bruyere oſa donner à ce Grand Homme en pleine Académie, lorſqu'en nommant Boſſuet dans ſon Diſcours de réception, il s'écria avec un tranſport que partagerent ſes Auditeurs : *Parlons d'avance le langage de la Poſtérité, un Pere de l'Egliſe.*





ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ

DE DANGEAU*.

LOUIS DE COURCILLON DE DANGEAU naquit au mois de Janvier 1643, de Louis de Courcillon, Marquis de Dangeau, & de Charlotte des Noues, petite-fille du fameux du Plessis-Mornay. Il descendoit d'une ancienne & illustre Maison; avantage dont le prix est toujours très-réel, aux yeux même du Philosophe, qui regarde le rang & la naissance comme un moyen de plus pour l'homme vertueux de faire du bien à ses semblables, & qui chérit, dans les Grands dignes de leur nom, le pouvoir si respectable & si doux de protéger

(1) Lu le 29 Février 1776.

les foibles & de soulager les malheureux. Mais M. l'Abbé de Dangeau a pour nous un autre titre de noblesse qui lui est propre, & qui doit particuliérement nous toucher, son amour & son dévouement pour les Lettres, son zele pour les intérêts & pour la gloire de cette Compagnie, les preuves qu'il ne cessa de lui en donner, & dont notre reconnoissance voudroit éterniser la mémoire. Nous n'avons loué jusqu'ici, dans ces Séances où le Public veut bien nous écouter, que des Académiciens célebres par leurs talens & par leurs Ouvrages; nous allons faire voir aujourd'hui, que nous ne leur accordons point, par un tribut exclusif d'éloges, une préférence qui seroit très-injuste : nos Confreres, de quelque état qu'ils soient, qui aiment & qui honorent l'Académie, ont tous un égal droit à nos sentimens, & leur cendre un égal droit à nos hommages.

Le nom du bisaïeul maternel de M. l'Abbé de Dangeau, du Plessis Mornay, un des oracles du Calvinisme, annonce assez que l'arriere-petit-fils fut élevé dans les mêmes erreurs. Mais parvenu à l'âge de réfléchir, d'apprécier les idées de son enfance, & de juger son éducation,

il se sentit vivement tourmenté des entraves que lui imposoit cette éducation malheureuse. Plein d'amour pour son Roi, & d'attachement pour sa Religion, il desiroit ardemment que sa conscience lui permît de concilier ce qu'il sentoit pour l'un avec ce qu'il croyoit devoir à l'autre. L'Evêque de Meaux, Bossuet, en possession de faire à l'Eglise les plus brillantes conquêtes, vint au secours de ses scrupules, & fut assez heureux pour l'en délivrer. M. de Dangeau eut plusieurs conférences avec ce grand Prélat; il lut, avec autant d'attention que d'intérêt, sa fameuse *Exposition de la Doctrine Catholique*, qui avoit eu le rare avantage de soumettre Turenne à la Foi, & d'amener aux pieds du Saint Siége le vainqueur de l'Espagne & de l'Empire. Le jeune Prosélyte, aussi docile que le grand Capitaine, demeura bientôt persuadé, malgré l'éloquente subtilité du Ministre Claude, qu'il n'y avoit pour son ame agitée d'asyle & de repos que dans le sein de l'Eglise Romaine; il pressa son abjuration, & se sentit très-soulagé de n'avoir plus à craindre de déplaire ou à son Dieu, ou à son Souverain. Rassûré

déformais, & pour ce monde & pour l'autre, il entra dans l'état Eccléfiaftique, tant par le defir de mettre fa converfion hors de doute, que par celui de fe livrer entiérement à l'ardeur qu'il avoit pour l'étude. Uniquement occupé de fatisfaire cette paffion, qui n'étoit pas alors le défaut des perfonnes de fon rang (& qui ne l'eft guere plus aujourd'hui) il ne voulut jamais pofféder que des Bénéfices fimples, parce qu'en le difpenfant des pénibles & redoutables fonctions du Miniftere, ils lui permettoient de donner fans fcrupule tout fon temps aux Lettres. Demeuré ainfi tout-à-fait libre pour fe dévouer à ce qu'il aimoit, il n'éprouva, ni le chagrin d'en faire le facrifice, ni le remords de préférer fes goûts à fes devoirs. On ajoute, que dans la premiere ferveur de fon zele Catholique, févere obfervateur des loix de l'Eglife, il avoit formé la réfolution édifiante & courageufe de fe borner à un feul Bénéfice; mais nous fommes obligés de convenir qu'il fe relâcha enfin de cette rigueur. Il avouoit avec regret, que le torrent de l'exemple l'avoit entraîné; qu'il avoit cédé fur-tout à la crainte, peut-être affez

pardonnable, d'encourir la haine de quelques hommes de ſon état, dont l'avidité égaloit le crédit, & qui trouvant dans ſa régularité leur condamnation, s'en offenſoient comme d'un trait de ſatyre.

Louis XIV, qui loin de craindre & de repouſſer le mérite, comme on l'a reproché à plus d'un Prince, aimoit à l'attirer près de ſa perſonne, connut bientôt tout celui de M. l'Abbé de Dangeau, & ſe l'attacha en le nommant ſon Lecteur. Cette place, qui lui donnoit un accès facile auprès du Trône, lui offroit des occaſions fréquentes d'être utile aux Lettres, d'inſpirer au Monarque une juſte eſtime pour ceux qui les cultivoient dans l'obſcurité avec plus de ſuccès que de fortune, & de leur obtenir des graces qu'ils méritoient ſans les rechercher. M. l'Abbé de Dangeau ſavoit que le rôle d'*ami* des Gens de Lettres eſt un des plus nobles qu'un ſujet puiſſe remplir auprès de ſon Roi; qu'en mettant le Souverain à portée de connoître & de favoriſer la lumiere que les Lettres répandent, on le diſpoſe à profiter de cette lumiere pour lui même en ſe la rendant propre & perſonnelle;

qu'il devient alors plus digne d'entendre ces vérités importantes qui intéressent le bonheur des hommes, & plus empressé d'en faire goûter les fruits à ses Peuples; & qu'ainsi le courtisan estimable, qui se rend auprès du Prince l'appui des Ecrivains distingués & vertueux, peut être regardé comme le bienfaiteur de la Nation. Tel fut l'usage, malheureusement trop peu commun, que fit M. l'Abbé de Dangeau, de la confiance que Louis XIV lui avoit accordée. Il s'acquitta constamment, dans la place qu'il occupoit auprès du Roi, du devoir si honorable à tous deux, de faire connoître les hommes illustres de la France, à celui dont la gloire étoit de les protéger. Un Prince de l'Empire, amateur des Lettres, demandoit, dit-on, au célebre Leibnitz qui revenoit d'une Cour étrangere, s'il avoit eu avec le Souverain de cette Cour de fréquentes conversations: *Il ne m'a jamais parlé*, dit humblement le Philosophe: *A qui parloit-il donc*, répondit le Prince? Graces aux soins de M. l'Abbé de Dangeau, secondés d'ailleurs par Colbert comme ils devoient l'être, Louis XIV fut à l'abri d'un tel

reproche. Il connut, il aima, il récompensa Despréaux & Racine, Bossuet & Fénelon, Quinault & Moliere. Il négligea le seul la Fontaine, & paya par cet oubli le tribut à la Royauté.

M. l'Abbé de Dangeau rendit encore aux Lettres un service plus signalé, parce qu'il étoit plus courageux. Elles avoient pour ennemis, à la Cour même de Louis XIV qui les aimoit, quelques-uns de ces hommes, que Despréaux a crayonnés dans la Satyre *sur la Noblesse*, & qui dégradés par leurs bassesses aux yeux même de leur Maître, étoient irrités de ne pouvoir trouver à leur tour dans les Gens de Lettres des flatteurs & des esclaves. Appliqués à décrier sans relâche, & de tout leur foible pouvoir, le mérite distingué qui aimoit mieux les avoir pour détracteurs que pour Mécenes, ils avoient imaginé un genre d'accusation, bien fait pour réussir chez une Nation légere & frivole; c'étoit d'imprimer à ceux qu'ils vouloient perdre, un nom de secte, qui sans autre examen les rendît odieux; & comme le parti Janséniste étoit alors le plus réprouvé du Monarque, ils noircissoient de ce nom les hommes à talens, lors-

qu'ils pouvoient le tenter avec quelque eſpérance de ſuccès. Mais par malheur ils trouvoient en leur chemin M. l'Abbé de Dangeau, toujours prêt à repouſſer leurs lâches imputations, & à juſtifier auprès du Prince les Littérateurs eſtimables, que pourſuivoient la haine & le menſonge; il prenoit leurs intérêts avec chaleur, ſans même qu'ils euſſent réclamé ſon appui; & pluſieurs d'entre eux lui eurent à cet égard des obligations eſſentielles, qu'il leur laiſſa toujours ignorer. Ce nom de ſecte & de parti, que les calomniateurs des Lettres employoient alors contre elles, a été depuis, comme l'on ſait, remplacé par d'autres, lorſqu'ils ont paru plus propres à l'effet charitable qu'on vouloit produire. Puiſſent les Sages, qui eſſuieroient à l'avenir de pareilles attaques, trouver auſſi de pareils défenſeurs, & n'être pas réduits à s'écrier: *O Dangeau où êtes-vous !*

En travaillant pour les Gens de Lettres, M. l'Abbé de Dangeau, ſans le ſavoir, travailloit auſſi pour lui-même. Il lui étoit en effet très - important, quoiqu'il n'en eût pas formé le projet, d'avoir dans cette claſſe d'hommes des

amis & des partisans zélés, qui sussent & qui osassent faire parler la vérité pour lui, comme il l'avoit fait parler pour eux. Car l'honnêteté sévere de sa conduite lui avoit fait des ennemis redoutables dans le séjour orageux & corrompu qu'il habitoit. La haine qu'on lui portoit avoit pour cause un Ouvrage très-louable, mais très-dangereux, dont il avoit eu le courage & la probité de se charger; Ouvrage qui n'étoit à la vérité que manuscrit, mais qu'il composoit tous les ans par ordre du Roi, & qu'il lui mettoit sous les yeux à la fin de chaque année. C'étoit un état de toutes les graces que le Prince accordoit à ceux qui l'entouroient. Ce tableau, détaillé avec la vérité la plus scrupuleuse, étoit disposé de la maniere la plus frappante & la plus claire pour faire voir d'un coup d'œil les déprédations & les abus. Le Monarque fut un peu étonné d'apprendre, qu'il y avoit tel homme à sa Cour qui avoit reçu de lui près de deux millions; on peut croire que ceux qui levoient ces scandaleuses contributions sur le Prince, ou plutôt sur l'Etat, ne furent pas gré à M. l'Abbé de Dangeau d'avoir éclairé le Roi sur ce qu'ils avoient tant

d'intérêt de cacher. Nous supprimons les réflexions que présente un fait si affligeant; le moins intelligent de nos Lecteurs n'a pas besoin de nous pour éprouver la douleur de les faire; & elles seroient d'ailleurs trop inutiles à l'intrépide avidité, qui n'y trouveroit qu'une morale fastidieuse, & bien peu faite pour elle.

Le nom que M. l'Abbé de Dangeau s'étoit fait parmi les Gens de Lettres, & comme leur ami, & comme leur défenseur, & sur-tout comme leur rival, lui ouvrit avec distinction les portes de l'Académie Françoise (1). Mais il ne crut

(1) Il fut reçu le 26 Février 1682 à la place de l'Abbé Cotin, si vilipendé par Despréaux. Le Discours de réception de M. l'Abbé de Dangeau ne se trouve point dans les Harangues de l'Académie. On y lit seulement la réponse que lui fit l'Abbé Gallois, & dans laquelle, contre l'usage, il n'est pas dit un mot du malheureux prédécesseur de M. l'Abbé de Dangeau. Il est à croire que le Directeur en avoit laissé le soin au Récipiendaire, & que celui-ci n'osa imprimer un Eloge qu'il craignoit de voir commenté & parodié par le Public. Ce n'est pas que l'Abbé Cotin fût aussi dépourvu de mérite que les Satyres de Despréaux pourroient le faire penser. On peut voir dans l'Histoire de l'Académie par M. l'Abbé d'Olivet, la justice que lui a rendue cet Acadé-

pas que ce fût assez pour son nom d'en charger la liste, ni qu'il fût digne de lui d'y usurper une place, qui après lui avoir été donnée ne cessât point d'être vacante. Il avoit sur ses devoirs en tout genre des principes séveres, qui adoptés à la rigueur, laisseroient voir plus d'un vuide dans un assez grand nombre de Compagnies. Il disoit, que ceux qui négligent de se rendre utiles à une Société où ils ont desiré d'être admis, ressemblent aux estropiés & aux boiteux, qui dans la parabole de l'Evangile remplissent le festin du Pere de Famille. M. l'Abbé de Dangeau se conforma dans la pratique à cette maxime, & fut à tous égards un excellent Académicien. Il composa sur la Grammaire plusieurs Traités, pleins de cette métaphysique nette & précise, qui décele un Grammairien Philosophe, & non un simple Grammairien de faits & de routine. Il s'occupa sur-tout très-long-temps du soin délicat & pénible de

micien, d'ailleurs admirateur zelé de Despréaux. Mais les sarcasmes de ce grand Poëte avoient jeté sur l'Abbé Cotin un vernis de ridicule & de mépris dont il ne lui a pas été possible de se relever, ni de son vivant, ni après sa mort.

faire l'énumération exacte des sons de notre Langue, & d'assigner à chacun une marque particuliere & distinctive. Pour faire sentir le prix de son travail sur ce sujet, qu'on nous permette ici quelques réflexions, d'autant moins déplacées dans cet Eloge, qu'elles ont rapport à l'un des principaux objets de cette Académie, à la philosophie de la Grammaire.

La découverte la plus honorable peut-être à l'esprit humain, est l'invention de l'Alphabet, c'est-à-dire, des élémens dont l'écriture est formée. Qu'on se rappelle l'étonnement des Américains lorsqu'ils furent témoins pour la premiere fois des effets merveilleux de l'art d'écrire : qu'on suppose une Nation, d'ailleurs éclairée, mais privée de cet art sublime, & à qui l'on annonce que les Peuples d'un autre Pays ont le secret de peindre leur pensée, & de converser ensemble à des distances énormes sans se voir ni s'entendre ; cette Nation croira, ou qu'on lui débite une fable, ou qu'un autre Prométhée a dérobé ce trésor aux Dieux pour en faire part aux hommes. En effet, cette découverte admirable, dont l'époque est ensevelie dans

la nuit des ſiecles, ſuppoſe une longue ſuite d'idées fines & profondes, qui n'a pu naître & ſe développer que dans la tête d'un Philoſophe ſupérieur; homme d'autant plus rare, que cette ſuite d'idées, par la liaiſon intime de toutes ſes parties, a dû ſe former dans ſon eſprit comme d'un ſeul jet, mais lent & continu, & qu'elle a dû être par conſéquent l'ouvrage incroyable d'un ſeul, & non, comme la plupart des connoiſſances humaines, le fruit des travaux ſucceſſifs & accumulés de pluſieurs têtes penſantes. Le premier trait, ou plutôt le premier inſtinct de génie dans l'Inventeur de l'Alphabet, a été de ſoupçonner, que les ſons élémentaires de quelque langue que ce puiſſe être, ſont en bien plus petit nombre qu'ils ne le paroiſſent au premier coup d'œil, & qu'il eſt par conſéquent poſſible de les compter. La même ſagacité qui lui avoit inſpiré ce ſoupçon, lui a fait prendre la méthode la plus ſûre pour l'approfondir & le vérifier : il a décompoſé les mots dans leurs moindres parties; il y a remarqué d'abord des parties très-ſenſibles & très-diſtinctes (qu'on a depuis nommées *Syllabes*) & qui, ſe pro-

nonçant séparément & indépendamment les unes des autres, peuvent aussi être séparément analysées ; il a ensuite observé que ces *Syllabes*, dont le nombre paroît immense, & l'est en effet, n'ont cependant pour élémens que deux especes de sons articulés, les uns (qu'on a dans la suite appelés *Voyelles*) & qui se forment par une simple émission de la voix, sans avoir besoin d'être joints à aucun autre son pour être entendus; les autres (qu'on a nommés *Consonnes*) & qui ne peuvent frapper l'oreille, qu'autant qu'ils sont aidés d'une Voyelle sur laquelle ils s'appuient. Eclairé par cette division simple & lumineuse, notre Philosophe créateur a entrepris le dénombrement de ces deux espèces de sons ; la Nature, pour le conduire avec sûreté dans ce labyrinthe, lui présentoit un fil, qu'il n'a pu manquer de saisir; il a sans doute examiné, avec l'attention la plus suivie, le progrès de la parole dans les enfans, qui ne proférant guère dans leurs premieres années que des mots d'une ou de deux Syllabes, commencent par articuler les sons les plus simples & les plus faciles, prononcent ensuite les plus forts & les plus rudes à mesure que leurs organes

ſe développent & s'affermiſſent, & par ce méchaniſme naturel découvrent peu à peu tous les ſons élémentaires à l'Obſervateur intelligent qui ſait écouter leur langage. C'eſt donc vraiſemblablement à l'école de l'Enfance, & en quelque ſorte ſous ſa dictée, que l'Inventeur de l'Alphabet a démêlé & fixé ces ſons primitifs. Après les avoir ainſi comptés & claſſés, il les a enfin repréſentés par des lettres, qui en ſe combinant enſemble, peignent aux yeux les Syllabes formées par la combinaiſon de ces ſons, & par conſéquent les mots compoſés de ces Syllabes. Si cette heureuſe chaîne de méditations & de recherches fécondes eſt l'ouvrage du génie, ceux qui l'étendent & la perfectionnent participent à la gloire du premier Auteur; & M. l'Abbé de Dangeau mérite parmi eux une place très-diſtinguée. Il a détaillé & caractériſé les ſons de la Langue Françoiſe avec beaucoup plus de préciſion que la foule des Grammairiens qui l'avoient précédé; il a fait voir, qu'aux cinq Voyelles connues, il falloit ajouter dix autres ſons uſités dans notre Langue, & qui ſont auſſi de véritables Voyelles, c'eſt-à-dire, des ſons ſimples, qui pour être prononcés

n'ont pas besoin du secours d'un autre son ; il a de même augmenté le nombre des Consonnes, c'est-à-dire, des sons non Voyelles, qui devroient n'être exprimés que par une seule lettre ; il trouve enfin qu'en supprimant même de notre Alphabet quelques sons inutiles ou composés qui s'y rencontrent, nous aurions besoin de trente-quatre caracteres différens pour exprimer tous les sons primitifs dont la Langue Françoise fait usage. Si dans cette discussion épineuse M. l'Abbé de Dangeau n'a pas encore tout vu, si les recherches qu'il a faites sur ce point fondamental de la Grammaire, laissent quelque chose à desirer, & peut-être à corriger, il a du moins fort applani la route aux Philosophes venus après lui, qui par de nouvelles réflexions, dont les siennes sont le germe & comme le texte, ont achevé & completté son travail.

Le Catalogue raisonné des sons de la Langue, qui sont en même temps les matériaux de la parole & de l'écriture, avoit conduit M. l'Abbé de Dangeau à l'examen de l'Orthographe Françoise, si inconséquente & si bizarre, & qui ne cede en absurdité qu'à l'Orthographe

des Anglois. Il a proposé dans notre maniere d'écrire un grand nombre de corrections très-bien fondées, & qui seront adoptées un jour, quand le bon sens aura enfin secoué le joug de ce tyran qu'on nomme l'*usage*; tyran capricieux & borné, mais superstitieusement maintenu, par les préjugés & par l'habitude, sur un trône qu'on ne peut espérer d'abattre qu'en le minant sans effort & avec lenteur. C'est peut-être ce que M. l'Abbé de Dangeau n'a pas assez senti; peut-être a-t-il retardé, par trop de changemens précoces, une réforme qu'il falloit, si l'on peut parler ainsi, laisser mûrir par degrés insensibles. Un Philosophe tel que lui devoit se souvenir en cette occasion, que c'est faire à la fois trop d'honneur & trop de bien aux absurdités reçues, de leur porter des coups violens qui les fortifient au lieu de les détruire; & qu'il en est de la raison comme de la Nature, dont souvent on trouble la marche en voulant trop l'accélérer.

Cet utile & laborieux Académicien a de plus fort approfondi la théorie & les loix des Verbes, & principalement les conjugaisons des Verbes irréguliers.

Il étoit si satisfait de son travail sur ce sujet, qu'il se surprenoit quelquefois lui-même dans un enthousiasme dont il rioit tout le premier. Quelqu'un lui racontoit un jour des nouvelles qui occupoient fort les Politiques : *il arrivera tout ce qu'il pourra*, répondit en plaisantant M. l'Abbé de Dangeau, *mais j'ai dans mon Porte-feuille deux mille Verbes François bien conjugués*. Il comparoit avec la même gaieté sa passion pour la Grammaire, à celle d'un Enthousiaste plus sérieux que lui, & qui s'écrioit en soupirant : *les Participes ne sont pas connus en France ;* semblable à cet Astronome qui plaignoit le malheur de l'Europe d'être *infectée de mauvaises lunettes*. Ceux qui seroient assez simples pour prendre à la lettre & juger sérieusement ces traits de M. l'Abbé de Dangeau, doivent se souvenir au moins que la plupart des Courtisans ses ennemis, qui se moquoient de ses occupations, ne faisoient pas de leur temps un usage aussi estimable que lui. Les momens qu'ils consumoient à se déchirer & à se détruire les uns les autres, auroient été mieux employés à l'étude d'une Langue qu'ils ne rougissoient pas d'ignorer,

affectant

affectant même d'attacher à cette ignorance inexcusable une vanité qui la rendoit ridicule.

M. l'Abbé de Dangeau n'avoit pas borné ses études à notre Langue, ni même à celles qu'on appelle *savantes*. Il avoit voyagé dans sa jeunesse, & s'étoit instruit à fond de la plupart des Langues vivantes de l'Europe. La connoissance qu'il en avoit lui étoit fort utile dans ses travaux sur la Langue Françoise, à laquelle il rapportoit principalement ses méditations Grammaticales, & qui a des points de ressemblance & de rapport avec quelques-unes de ces Langues. Il est dans l'étude de la Grammaire, comme dans celle du corps humain, une espece d'*Anatomie comparée*, qui par l'examen & pour ainsi dire par la dissection de certains tours, de certaines expressions, de certaines constructions usitées dans une Langue étrangere, peut éclairer le Philosophe sur certaines regles, certains usages, certaines bizarreries même, soit réelles, soit apparentes, de la Langue particuliere qu'il s'est proposé d'étudier & d'approfondir. M. l'Abbé de Dangeau étoit un excellent *Anatomiste* de la

Langue Françoise; il ſavoit y ſaiſir le méchaniſme caché, que l'obſervation lui montroit plus à découvert dans les autres idiomes, & que des yeux guidés par l'analogie lui faiſoient appercevoir dans le nôtre.

Quoiqu'il fût principalement livré à l'analyſe philoſophique des Langues, il l'interrompoit quelquefois pour d'autres travaux, lorſqu'il les croyoit utiles. On a de lui des *Entretiens ſur la Religion*, rédigés ſous ſes yeux & mis au jour par un Incrédule bel-Eſprit, qu'il avoit ramené dans la bonne voie. Comme la piété dont Louis XIV donnoit l'exemple à ſa Cour, étoit alors la vertu, réelle ou ſimulée, de ceux qui approchoient ce Prince, les converſions d'Eſprits-forts ou d'Hérétiques, étoient auſſi, pour ceux qui avoient le bonheur d'y réuſſir, un moyen ſûr d'augmenter leur crédit & leur fortune. Cependant M. l'Abbé de Dangeau ne fut pas même tenté de ſe faire honneur auprès du Monarque, de la converſion, ſi remarquable en apparence, qu'il venoit d'opérer : le Néophite à qui il avoit à faire, ſemblable à tant d'autres prétendus Mécréans, qui le ſont uniquement par air ou par légéreté, étoit

du nombre de ces impies, plus dignes de compassion que de colere, que Despréaux caractérisoit si bien, en disant *que Dieu avoit en eux de sots ennemis.* Le nouveau converti, vaincu sans peine par M. l'Abbé de Dangeau sur la vérité du Christianisme, alla bientôt, dans l'impétuosité de sa croyance, plus loin que son vainqueur même ne le vouloit, & lui laissa voir autant de penchant pour les idées les plus superstitieuses, qu'il avoit d'abord affiché de mépris pour les dogmes les plus révérés. *Hélas!* disoit M. l'Abbé de Dangeau, en se moquant de sa conquête, *à peine ai-je eu prouvé à cet étourdi l'existence de Dieu, que je l'ai vu tout prêt à croire au Baptême des cloches.*

Outre les *Entretiens sur la Religion* dont nous venons de parler, notre Académicien a fait aussi quelques *Opuscules sur la Géographie & sur l'Histoire;* toutes ces productions sont marquées au coin de l'esprit d'analyse, de méthode & de clarté, qui faisoit le principal mérite de l'Auteur. Il a daigné même écrire sur le Blason, qu'il faut bien souffrir dans la liste des connoissances humaines, puisque la vanité Gothique

les ayant ſurchargées d'une branche ſi pauvre, la vanité des ſiecles ſuivans en a preſque fait une branche néceſſaire ; invention bizarre, que des hommes, à coup sûr grands Philoſophes, ont décorée des mots ſcientifiques de *gueules*, de *ſinople* & de *ſable*, craignant de prononcer les mots ignobles de *rouge*, de *verd* & de *noir*. M. l'Abbé de Dangeau avoit trop de lumieres pour ne pas mettre cette production de la ſottiſe humaine à la place qu'elle mérite. Il penſoit dans le fond ſur ce ſujet comme feu M. le Régent, à qui un profond Généalogiſte diſoit un jour, en croyant le bien flatter : *Il n'y a que vous, Monſeigneur, qui ſachiez parfaitement les généalogies des grandes Maiſons de l'Europe : Hé bien !* répondit le Prince, *perſonne ne les ſait plus, car je les ai oubliées.* Mais M. l'Abbé de Dangeau, qui comme Philoſophe eſtimoit le Blaſon ce qu'il valoit, croyoit en même temps avec raiſon que la jeune Nobleſſe ne pouvoit ſe paſſer d'en être inſtruite, puiſqu'elle eſt deſtinée à vivre avec des hommes, qui pour la plupart y attachent tant d'importance. Il avoit l'éducation de cette jeune Nobleſſe extrêmement à cœur ; car il ne

voyoit que trop, par quelques exemples qu'il avoit ſous les yeux, combien l'ignorance dégrade & ternit les noms les plus illuſtres. Il ne vouloit pas, que tandis qu'une partie de la Nation, vouée par la Nature à l'obſcurité, y échapperoit par ſon génie, & honoreroit la France par ſes Ouvrages, la partie de cette même Nation faite pour ſuccéder à ſes aïeux dans les poſtes éminens, déshonorât ces poſtes en ſe montrant incapable de les remplir, & que des hommes deſtinés en naiſſant à devenir les premiers de l'Etat, en reſtaſſent les derniers par les talens & les lumieres. Pénétré de ces vues, ſi dignes d'un Sage inſtruit & vertueux, M. l'Abbé de Dangeau mit tous ſes ſoins à les remplir. Le Roi avoit donné à ſon frere, M. le Marquis de Dangeau, la grande Maîtriſe de l'Ordre de Saint Lazare; les deux reſpectables freres convinrent d'employer le revenu de cette place à l'établiſſement d'une Penſion, où M. l'Abbé de Dangeau faiſoit élever ſous ſes yeux pluſieurs enfans des premieres Maiſons du Royaume. On y admettoit même quelques jeunes gens, qui, ſans être diſtingués par la naiſſance, annonçoient des talens

dignes d'être cultivés, & pouvoient être pour leurs condiciples des objets utiles d'émulation. Feu M. Duclos avoit reçu la premiere éducation dans cette excellente Ecole ; il en parloit ſouvent avec la plus vive reconnoiſſance ; & il n'a manqué à la mémoire de ſon bienfaiteur, que de recevoir dans cette Séance & au nom de l'Académie, les hommages & les regrets d'un ſi digne Panégyriſte.

La probité de M. l'Abbé de Dangeau, ſon ſavoir, ſa naiſſance, l'uſage enfin qu'il avoit de la Cour, tout ſembloit l'appeler à l'éducation du Duc de Bourgogne. Mais une femme, alors très-puiſſante, ne l'aimoit pas ; elle fit nommer Fénelon, & pour cette fois au moins la faveur ſembla, contre ſon uſage, avoir pris conſeil de la juſtice. Expoſée dans une occaſion ſi intéreſſante à une foule de mauvais choix, qu'elle étoit bien digne de faire, elle eut le bonheur de tomber ſur le ſeul homme qu'il lui fût permis de préférer à M. l'Abbé de Dangeau. Perſonne en effet, excepté Fénelon, ne paroiſſoit plus fait pour une place, où les qualités du Citoyen & du Sage ſont encore plus néceſſaires que celles de l'Homme de Lettres. M.

l'Abbé de Dangeau réunissoit les unes & les autres. Il étoit d'autant plus éloigné de l'adulation, qu'il la repoussoit avec dédain lorsqu'elle s'adressoit à lui, ayant un mépris égal, & pour la bassesse qui offre l'encens, & pour la vanité qui aime à le respirer. Plein d'humanité pour les malheureux, il prodiguoit, avec une fortune médiocre, ses secours à l'indigence, & joignoit à ses bienfaits le bienfait plus rare de les cacher. Il avoit cette sage économie, sans laquelle il n'y a point de véritable générosité, & qui ne dissipant jamais pour pouvoir donner sans cesse, fait toujours donner à propos. Son cœur étoit fait pour l'amitié, & par cette raison n'accordoit pas aisément la sienne ; mais quand on l'avoit obtenue, c'étoit pour toujours. S'il avoit quelque défaut, c'étoit peut-être trop d'indulgence pour les fautes & pour la foiblesse des hommes; défaut qui par sa rareté est presqu'une vertu, & que bien peu de personnes ont à se reprocher, même à l'égard de leurs amis. Il possédoit au suprême degré cette connoissance du monde & des hommes, que ni les livres, ni l'esprit même ne donnent au Philosophe, lorsqu'il a né-

gligé de vivre avec ses semblables. Jouissant de l'estime & de la confiance de ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume, personne n'étoit de meilleur conseil que lui dans les affaires les plus importantes. Il gardoit inviolablement le secret des autres & le sien. Cependant son ame noble, délicate & honnête ignoroit la dissimulation, & sa prudence étoit trop éclairée pour ressembler à la finesse. Doux & facile dans la société, mais préférant la vérité à tout, il ne disputoit jamais que lorsqu'il falloit la défendre; aussi le vif intérêt qu'il montroit alors pour elle, avoit aux yeux du grand nombre un air d'opiniâtreté, qu'elle est bien moins sujette à trouver parmi les hommes, qu'une froide & coupable indifférence.

Il rassembloit chez lui, un jour de chaque semaine, plusieurs Gens de Lettres distingués, & d'autres personnes recommandables par leur mérite. Peut-être seroit-il à desirer, & c'étoit un des vœux littéraires de M. l'Abbé de Dangeau, que ces espèces d'associations domestiques & privées, mais toujours sages & décentes, fussent plus communes entre les Gens de Lettres. Elles auroient,

nous ne disons pas plus d'utilité que les Académies proprement dites, mais une utilité différente. Comme on y seroit moins concentré dans un genre particulier de travail, on s'y éclaireroit mutuellement sur un plus grand nombre de matieres, peut-être même sur des objets aussi délicats qu'intéressans, auxquels, par une sage retenue, les Académies s'abstiennent de toucher. S'il ne résultoit pas de ces conférences, comme l'observoit M. l'Abbé de Dangeau, les Ouvrages finis & terminés que peuvent produire les Corps littéraires, il en sortiroit des esquisses plus hardies, plus animées, plus marquées peut-être au coin de l'invention & du génie. Notre Académicien, ajoutoit, que dans ces Sociétés libres & volontaires, les Gens de Lettres n'ayant point d'intérêts à démêler, elles verroient toujours la paix & la concorde régner au milieu d'elles, & qu'on ne pourroit pas leur dire, comme on a fait quelquefois à d'autres Compagnies, déchirées par leurs guerres intestines:

Tes plus grands ennemis, Rome, sont *dans tes murs.*

Animé du desir si louable de voir les

talens unis par les travaux & par l'eſtime, M. l'Abbé de Dangeau écartoit avec ſoin de la Société qu'il avoit formée, la médiocrité vaine & jalouſe, implacable & vile ennemie du mérite éclatant qui lui fait ombrage. *J'abandonne*, diſoit-il, *ces rebuts de la Littérature à la faveur ténébreuſe de quelques Mécènes auſſi mépriſables qu'eux, & dignes à tous égards de les raſſembler & de les protéger.* La plus parfaite liberté dans les opinions étoit la premiere loi de ſa petite Académie; & il n'abuſa jamais, pour y donner le ton, ni de ſon rang, ni de ſon mérite, ne voulant pas que la plus légere déférence pour lui fermât la plus petite porte à la vérité. Cette Société d'hommes honnêtes & inſtruits lui étoit ſi chere, qu'étant à ſon dernier moment le jour où elle s'aſſembloit chez lui, il défendit qu'on renvoyât aucun de ceux qui avoient coutume de s'y rendre. Il mourut ainſi dans le ſein des Lettres, & pour ainſi dire au lit d'honneur, le premier Janvier 1723, pleuré de tous ceux qui l'environnoient.

Nous terminerons cet Eloge par le trait de ſa vie qui nous intéreſſe le plus. Cette Compagnie lui eſt redevable d'un ſer-

vice plus important que tous ceux qu'il a rendus à notre Langue par ses Ecrits. Des hommes qui ne se trouvoient pas assez honorés d'être assis dans l'Académie Françoise à côté des Despréaux & des Racine, quoiqu'ils n'eussent dû se voir à cette place qu'avec surprise, & l'occuper qu'avec respect, formerent, au commencement de ce siécle, le grand projet de donner à cette Académie des *Honoraires*. Il y a apparence qu'ils ne méritoient ni le titre d'Académicien, puisqu'ils en vouloient un autre, ni celui d'Honoraires, puisqu'ils y mettoient tant de valeur. Ils déploroient amérement (nous employons ici leurs propres termes) *l'esprit républicain*, qui selon eux, avoit *perdu* l'Académie Françoise, quoiqu'elle possédât, en ce moment même, tout ce que la Littérature avoit de plus illustre. Ce prétendu *esprit républicain*, suivant la réflexion de M. l'Abbé de Dangeau, étoit un grand & terrible mot, employé bien gratuitement contre des Confreres très-paisibles & très-modérés. Il est vrai que ces promoteurs du despotisme littéraire avoient leurs raisons pour décrier l'égalité qui regne dans cette Compagnie, comme le fléau du

pouvoir arbitraire qu'ils vouloient y ufurper. En effet, l'obfcure & chétive ambition de fe faire dans les Académies un petit Empire, eft pour l'ordinaire la trifte reffource de ces prétendus Amateurs, qui ne pouvant fe donner par leurs intrigues, & moins encore par leur mérite, l'exiftence qu'ils defireroient fur un plus grand théatre, effaient pour s'en dédommager, de fubjuguer & d'avilir le talent modefte & timide. Dévorés, fans génie & fans moyens, de la fureur de dominer, ils fe font tyrans où ils peuvent, défefpérant de l'être où ils le voudroient ; femblables à ce malheureux Denis de Syracufe, qui chaffé de fon trône & de fon pays, alla fe faire Maître d'Ecole à Corinthe, pour exercer fur des enfans l'empire qu'il n'avoit pu faire fupporter à des hommes. M. l'Abbé de Dangeau aimoit trop les Lettres, pour les laiffer à la merci de ces oppreffeurs fubalternes ; & fa conduite, dans la conjonĉture dont nous parlons, fut auffi noble que fes principes. Nous avons déjà fait fentir dans une autre circonftance (1)

(1) Voyez la Préface de cet Ouvrage, lue dans une Séance publique.

combien une classe d'Honoraires, moins étrangere sans doute à d'autres Académies très-respectables, seroit parmi nous mal-sonnante & déplacée. Il ne faut donc pas s'étonner si le ridicule d'un pareil titre frappa vivement Messieurs de Dangeau; nous disons *Messieurs* de Dangeau; car M. le Marquis de Dangeau, Membre de cette Compagnie comme son frere, & aussi digne de l'être, partage avec lui l'honneur des démarches que nous allons rapporter. Ils avoient l'un & l'autre, par leur esprit & par leurs connoissances, des droits trop bien fondés à la qualité de simple Académicien, ils en connoissoient trop le prix, pour ne pas voir tout ce qu'ils perdroient à la décoration peu flatteuse dont ils étoient menacés; car ils ne pouvoient éviter d'être Honoraires de l'Académie Françoise, en cas qu'elle fût condamnée à se voir apprauvrie par une classe d'Académiciens si peu faite pour elle. Ils firent sentir à leurs Confreres, ce que tous les nôtres, sans exception, font gloire de penser aujourd'hui, que les places accordées parmi nous aux hommes distingués par le rang, ne sont point le prix de leurs dignités, mais

de la finesse de goût & de la noblesse de ton que doit leur donner le monde où ils vivent ; & que prétendre être admis, à simple titre de naissance, dans une Compagnie telle que la nôtre, seroit une ambition aussi humiliante, que de vouloir entrer à titre de bel-Esprit dans un Chapitre d'Allemagne. MM. de Dangeau profiterent de l'accès qu'ils avoient auprès du Roi, pour porter aux pieds du Trône le vœu de l'Académie; & par leurs sages remontrances, ils firent sans peine avorter une entreprise aussi mal ourdie que mal conçue. Leur mémoire devroit à ce seul titre nous être infiniment chere. L'Académie leur doit l'Inscription : *Ob cives servatos*. Ils ont été pour elle ce que Manlius & Camille ont été pour Rome ; ils ont sauvé la Patrie que l'ennemi étoit tout prêt à subjuguer. Ils ont appris sur-tout aux Académiciens de leur rang, ce que la Compagnie est en droit d'attendre de leur attachement & de leur zele. Si des devoirs plus importans s'opposent au desir qu'ils auroient de partager nos travaux ; s'il n'est permis qu'à un très-petit nombre de donner un libre essor à leurs talens dans des Ouvrages honorés de l'estime publique ;

ſi tous enfin ne peuvent ſuivre l'exemple de quelques-uns d'entre eux, que nous avons la ſatisfaction de voir tous les jours au milieu de nous, il leur reſte un moyen, bien flatteur pour des ames élevées, de ſe montrer nos dignes Confreres; c'eſt d'être auprès de notre auguſte Protecteur les interpretes de nos ſentimens, & l'appui de nos modeſtes demandes. Pluſieurs ont rempli ce devoir avec autant de nobleſſe que de zele; & nous aimons à croire qu'il ne manque à tous les autres que l'occaſion de les imiter. Ils ſont tous, & avec juſtice, trop jaloux de leur renommée, pour oublier jamais, qu'il ne ſauroit être indifférent, de quelque dignité qu'on ſoit revêtu, de ſe rendre favorables les hommes qui dans leurs Ouvrages diſtribuent la gloire & la honte, & dont le principal devoir, ſuivant l'expreſſion du Philoſophe Tacite, eſt de ne laiſſer dans l'oubli ni les actions honnêtes, ni celles qui ne le ſont pas.





ÉLOGE

DE

M. DE SACY*.

L'Eloge que vous allez entendre, Messieurs, est moins celui d'un Ecrivain du premier ordre, que d'un Académicien sage & vertueux, qui joignit à des Ouvrages estimables une honnêteté de mœurs & de principes, bien préférable aux meilleurs Ouvrages. Si le nom de M. de Sacy n'est pas au rang de ces noms immortels, dont l'Académie & la Littérature s'honorent, les qualités de son ame & la dignité de sa conduite ont rendu son souvenir cher à cette Compagnie, & son exemple précieux aux Gens de Lettres. Peu jaloux de cette

(1) Lu le 20 Juin 1776.

célébrité si desirée & si dangereuse, dont l'éclat flatte quelques momens la vanité, & dont les orages tourmentent si souvent l'amour-propre, il sut préférer à une gloire bruyante & disputée une considération douce & paisible ; il n'excita ni l'envie, ni la haine ; il mérita des amis, & il en eut ; il n'essuya point ce brillant, mais cruel anathême, que la Nature, en faisant naître les hommes rares, semble, dit un de nos Poëtes, avoir prononcé sur leur tête, *sois grand homme, & sois malheureux.* Il prouva enfin, que pour jouir de ce bonheur qu'on cherche tant & qu'on trouve si peu, la sagesse vaut mieux que le génie, l'estime que l'admiration, & les douceurs du sentiment que le bruit de la renommée. Refuseriez-vous, Messieurs, dans un jour consacré à l'honneur des Lettres, après avoir rassasié vos regards du succès & du triomphe des talens (1), de reposer un moment ces mêmes regards sur la vertu simple & modeste, si digne d'intéresser vos cœurs & de recevoir vos hommages ?

(1) Cet Eloge fut lu à la réception de M. de la Harpe.

Louis de Sacy, Avocat au Conseil, & Membre de l'Académie Françoise, naquit à Paris en 1654. Après avoir fait avec succès les études ordinaires, il se destina au Barreau, & commença de très-bonne heure à s'y distinguer. Il avoit reçu de la Nature tout ce qui devoit assûrer sa réputation dans cette carriere, un esprit juste & pénétrant, une logique nette & précise, une facilité noble de s'énoncer, une mémoire heureuse & sûre; il joignoit à ces avantages la plus délicate probité, la plus douce aménité de mœurs, & cette politesse aimable, qui née de la franchise & de la candeur de l'ame, est encore plus dans le cœur que dans les manieres. Aussi obtint-il également l'estime des Magistrats, les suffrages du Public, la confiance & l'attachement même de ses Cliens; & jamais peut-être aucun de ses Confreres ne remplit mieux que lui l'idée si intéressante & si noble que Cicéron a donnée de l'Orateur, *un homme de bien qui a le talent de la parole.* L'illustre Auteur de cette définition, ou plutôt de ce précepte, en fut aussi le plus digne exemple; & si tous les Orateurs n'ont pas mérité le même éloge, c'est qu'ils

ont ignoré le pouvoir de la vertu pour élever & inſpirer le génie.

Cependant, quelque conſidéré que fût M. de Sacy dans la profeſſion honorable qu'il exerçoit, il ſe ſentoit deſtiné pour un théatre plus vaſte & plus brillant à ſes yeux. Il voulut imiter en tout ce même Cicéron, qui, après avoir plaidé dans la Capitale du Monde, devant des Républicains Maîtres de l'Univers, des cauſes bien plus importantes que toutes celles dont s'occupent les Tribunaux de nos Monarchies, ne ſe contentoit pas de cette gloire, enrichiſſoit ſa Langue & ſa Nation des tréſors d'Athènes, éclairoit par la Philoſophie, dans le ſilence du cabinet, ces mêmes Citoyens qu'il venoit de ſubjuguer au Barreau par ſon éloquence, & faiſant de ſes Admirateurs autant de Diſciples, ajoutoit à l'empire de la parole celui des lumieres.

Animé par ce grand exemple, & par le ſentiment, modeſte à la vérité, mais cependant irréſiſtible, de ſes talens & de ſes forces, M. de Sacy réſolut de ſe partager, comme l'Orateur Romain, entre les affaires & la Philoſophie, entre le Barreau & la Littérature. Il s'étonnoit quelquefois, qu'un ſi grand nombre

d'Ecrivains célebres, regardant ce partage comme impossible, eussent entiérement sacrifié à la culture des Lettres l'étude des Loix, si intéressante par ses rapports avec l'Histoire de l'homme dans tous les siecles & dans tous les lieux, si favorable à l'Eloquence par les occasions qu'elle lui donne de s'exercer, si avantageuse enfin par la voie aussi sûre que noble qu'elle ouvre à la fortune, & par la précieuse indépendance qu'elle auroit pu assurer à tant de Littérateurs illustres, obligés ou de languir dans l'indigence, ou de s'en délivrer par la faveur redoutable des Grands, toujours pénible aux ames élevées quand elle leur devient nécessaire. En réfléchissant sur l'espece de dégoût, si l'on peut parler de la sorte, que la Littérature avoit fait essuyer à la Jurisprudence, M. de Sacy en accusoit moins les charmes séduisans de la premiere, que l'extérieur rebutant de la seconde. Il lui reprochoit avec raison d'avoir été durant tant de siecles absurde & barbare, de l'être encore dans notre siecle même, par ses variations, par ses bizarreries & par son style; d'avoir été livrée à des Commentateurs sans génie, plus occupés de compiler des

Coutumes & des Loix quelquefois ridicules, & souvent contradictoires, que de remonter aux grandes vues, aux principes lumineux d'une législation faite pour le bonheur des hommes; seul moyen de donner à la Jurisprudence cette base philosophique, sans laquelle nous la verrons toujours informe & chancelante; seul moyen de faire connoître & saisir aux Nations le véritable *Esprit des Loix*, que l'illustre Montesquieu a commencé de nos jours à leur faire entrevoir,& dont le développement, si nécessaire & si desiré, est réservé à des temps plus heureux.

Avocat par état & par devoir, mais Homme de Lettres par attrait & par goût, M. de Sacy donnoit à ce goût si naturel tous les momens dont il pouvoit disposer. Il n'osa cependant, par une suite de cette modestie qui faisoit le fond de son caractere, offrir d'abord au Public ses propres & uniques productions; il résolut de commencer par être Traducteur des pensées d'autrui, avant de hasarder les siennes. *Si vous traduisez toujours*, dit l'Auteur des Lettres Persannes, *on ne vous traduira jamais*; il auroit pu ajouter: *Si vous voulez qu'on vous*

traduise un jour, commencez par traduire vous-même. Cette regle n'a peut-être d'exception que pour un très-petit nombre de génies supérieurs, qui sortant tout formés des mains de la Nature, n'ont besoin ni de Maître, ni de modele; le travail de la Traduction seroit pour tous les autres une riche moisson de principes & d'idées, & une excellente Ecole dans l'art d'écrire. C'étoit l'avis de Despréaux (1). Que n'est-il plus suivi par nos jeunes Littérateurs, dont la plupart se hâtent de prendre la plume sans avoir appris à la tenir, & d'être Auteurs avant de penser? On peut les comparer à ces enfans, qui, se mariant avant d'être hommes, veulent donner la vie à d'autres quand l'âge n'a pas achevé de les former eux-mêmes, & sont punis, par des productions avortées, de la violence qu'ils font à la Nature. Mais le rang peu flatteur qu'occupent dans les Lettres ceux qui se dévouent à l'ingrat & pénible métier de Traducteur, rebute la vanité ardente d'un Ecrivain novice, qui pressé de se faire un nom,

(1) V. l'Hist. de l'Acad. Françoise, in-12, tom. 2, p. 122.

ignore que dans la Littérature comme dans le Commerce, une fortune sûre & bornée, paisiblement acquise en faisant valoir le bien des autres, est préférable à une indigence orgueilleuse, qui joint la prétention de la dépense à l'extérieur de la misere.

M. de Sacy débuta par la Traduction des Lettres de *Pline le Jeune.* Malgré l'affectation d'esprit & le style peu naturel qu'on reproche à cet Ecrivain, oserions-nous avancer que le Traducteur ne pouvoit faire un meilleur choix? Cette espece de paradoxe pourra cesser de le paroître, si on nous permet ici quelques réflexions.

Les Auteurs Latins, dignes d'être traduits, peuvent se partager en deux classes; ceux du siecle d'Auguste, les Cicérons, les Virgiles & les Horaces; & ceux du siecle suivant, les Plines, les Seneques & les Lucains. Les premiers ont eu principalement en partage cette pureté de goût, qui leur assure le suffrage de tous les siecles; les autres, cette finesse de l'esprit, qui ne plaît qu'à certains Lecteurs. Mais par la raison même que les Auteurs du siecle d'Auguste sont fort supérieurs, comme Ecrivains,

à

à ceux du ſiecle ſuivant, qui le ſont peut-être à leur tour comme penſeurs & Philoſophes, les Traducteurs des Plines & des Lucains doivent avoir beaucoup d'avantage ſur les Traducteurs des Cicérons & des Virgiles. Un Auteur qui n'a que le mérite de l'eſprit, mais qui poſſede éminemment ce mérite, ſoutient & anime ſon Traducteur, toujours aſſûré de rendre une grande partie des beautés de ſon modele; car l'eſprit, au moins quand il mérite ce nom, peut toujours ſe traduire; malheur à celui qui diſparoit en paſſant d'une Langue dans une autre. Le Traducteur d'un Ecrivain plein d'eſprit, a de plus une autre reſſource; c'eſt qu'en conſervant les principales beautés de l'Auteur, il peut les dégager de la fauſſe parure qui les affoiblit dans l'Original; il peut ajouter à la fineſſe des penſées ce tour naturel qui en fait le charme, & cette ſimplicité d'expreſſions qui la rend piquante, à-peu-près comme un Peintre, qui ayant à copier un portrait plein de phyſionomie, mais maniéré, rendroit la copie ſupérieure à ſon modele, en ne donnant a celle-ci que la phyſionomie & les graces du portrait, ſans grimace & ſans maniere.

Vous venez, Meſſieurs, d'en voir un exemple dans la Traduction qu'on vous a lue (1), & où Lucain ne vous a laiſſé voir que ſa force & ſa nobleſſe, ſans exagération & ſans enflure. Un Homme de Lettres trouve des difficultés bien plus faites pour le décourager, dans la Traduction d'un Ecrivain dont le principal mérite eſt le goût & le ſtyle; ſi le Traducteur ne rend pas ce ſtyle & ce goût, il n'a rien rendu; il a anéanti ſon Auteur en croyant le faire revivre. C'eſt pour cela que Cicéron eſt ſi défiguré dans preſque toutes les Traductions qu'on en a faites; les femmes qui liſent ces Traductions demeurent ſouvent étonnées de l'admiration que ce Grand Homme a obtenue; tant on retrouve peu dans ces froides & mortes copies ce qui fait le prix ineſtimable du modele, cette harmonie douce & fléxible, cette rondeur & cette molleſſe d'expreſſion & de cadence, cette diction toujours noble & facile, élégante & ſonore, qui pénetre & remplit l'oreille avec tout le charme d'une muſique mélodieuſe.

(1) M. de la Harpe venoit de lire une belle Traduction en vers du ſeptieme Chant de la Pharſale de Lucain.

En exposant le mérite dont une Traduction de Pline est susceptible, nous avons d'avance apprécié celle de M. de Sacy. Aussi agréable à lire que l'original, elle est en même temps moins fatiguante, parce que le Traducteur, en rendant toute la finesse de Pline, la rend avec plus de simplicité que lui; l'esprit de l'Auteur s'y montre avec d'autant plus d'avantage, qu'il y est dégagé de l'apprêt qui le dépare trop souvent dans Pline même; & le modele, sans cesser d'être ressemblant, est peint en beau dans la copie, précisément parce que le Peintre n'a pas trop cherché les agrémens de l'attitude & l'éclat du coloris.

Aussi cette Traduction eut-elle le plus grand succès, & le plus agréable pour l'Auteur; elle lui mérita dans l'Académie Françoise (1) une place que le Public rendit encore plus flatteuse, en confirmant le choix de la Compagnie par son suffrage. L'un & l'autre jugerent avec raison, qu'un Ecrivain utile, instruit & de bon goût, étoit plus fait pour les

(1) Il fut reçu à la place du Président Rose, le 27 Mars 1701.

honneurs Académiques, que des rivaux à petits talens & à grandes prétentions, dont l'orgueilleuse médiocrité ne manqua pas, suivant son usage, de crier à l'injustice, & de s'exhaler en plaintes que personne ne daigna partager.

M. de Sacy mit à la tête de sa Traduction, une Vie de Pline le jeune, où il rend à cet Ecrivain, plus estimable encore par ses vertus que par ses talens, l'hommage qu'un homme de bien aime à rendre à son semblable. Le portrait qu'il a tracé de cet illustre Romain, mérite d'autant plus de nous occuper un moment, que le Traducteur s'est peint lui-même en croyant ne peindre que son Auteur. » Pline, dit en substance M. de » Sacy, étoit persuadé que notre vie » n'est point à nous; que nés dans une » société dont nous devons partager les » travaux comme les avantages, il ne » nous est pas permis de jouir du repos » avant le temps, sans nous être acquittés envers la Patrie, & sans avoir, » pour ainsi dire, obtenu notre congé de » la Nature, qui ne nous permet de » rester inutiles qu'au moment où elle » nous force à l'être. La mort & l'adversité, qui ne rompent que trop sou-

» vent tous les liens des hommes, ser-
» roient plus étroitement ceux qui l'at-
» tachoient à ses amis. Sa sensibilité
» pour eux devenoit une espece de Re-
» ligion, dès qu'ils étoient, ou enlevés
» à sa tendresse, ou poursuivis par le
» malheur. Il ne voyoit dans ses do-
» mestiques que des hommes dont l'in-
» fortune excusoit les fautes; il rem-
» plissoit à leur égard le titre si cher &
» si sacré de *Pere de famille*, que les
» Loix Romaines avoient donné aux
» Maîtres, pour les avertir de le mé-
» riter. La gloire, cette fumée que les
» Sages même se disputent, n'auroit
» pas été un bien pour lui, s'il n'en eût
» fait part à ceux qui étoient dignes
» d'y prétendre; & aucun de ses rivaux
» ne se plaignit jamais de l'injustice du
» partage «. Tels furent Pline & M. de Sacy. Heureuse conformité de sentimens & de vertus, propre à faire lire l'un & l'autre avec cet intérêt, qui de la personne de l'Auteur se répand sur ses Ouvrages !

Encouragé par les suffrages du Public & de l'Académie, M. de Sacy voulut témoigner sa reconnoissance à Pline le jeune, dont les Lettres venoient d'as-

fûrer la fortune littéraire de son Traducteur. Il donna, quelques années après, la Version du Panégyrique de Trajan par le même Ecrivain. Ce Discours, dont on n'avoit que des Traductions très-médiocres, en méritoit une meilleure, au moins par l'avantage unique qui le distingue, d'être le seul Panégyrique de Prince qui soit resté après la mort du Prince & de l'Orateur. Le Monarque étoit si digne d'être célébré, que, malgré le dégoût naturel des Lecteurs pour un volume de louanges, & de louanges données en face à un Souverain, les vertus de Trajan ont servi auprès de la Postérité de passeport à son éloge; & l'Ecrivain, contre l'ordinaire, doit ici bien plus au Prince, que le Prince ne doit à l'Ecrivain. La Traduction que M. de Sacy publia de ce Panégyrique, ne fut pas moins accueillie que celle des Lettres de Pline. Le desir & le besoin de voir les hommes heureux, qui se montrent à chaque ligne de l'Ouvrage, le portrait d'un Prince qui n'est pas loué par la flatterie, l'esprit & l'éloquence même de l'Orateur (car il est quelquefois éloquent, quoique toujours ingénieux) firent rechercher avec em-

preſſement la Verſion de M. de Sacy pour tous ceux qui ne pouvoient lire Pline qu'en François. Cependant elle eſt aujourd'hui moins relue que la Traduction des *Lettres*, & par une raiſon bien naturelle. Le ſoin fatiguant de montrer toujours de l'eſprit, défaut eſſentiel & comme inhérent à Pline le jeune, répand à la longue ſur le Panégyrique de Trajan une monotonie qui finit par être pénible au Lecteur: cette monotonie ſe fait moins ſentir dans les Lettres du même Ecrivain, où elle eſt en partie ſauvée par la variété continuelle des objets; elle diſparoîtroit même entiérement de ces Lettres, ſi l'Auteur, qui malheureuſement ne les écrivoit que pour les rendre publiques, s'y fût livré à cet aimable abandon qui en auroit dû faire le charme, mais que les regards du Public refroidiſſent & contraignent, & qui ſe déploie dans toute ſa liberté quand on ne doit être lu que par ſon ami.

Les talens de M. de Sacy, la réputation qu'il avoit acquiſe, la douceur de ſon caractere & de ſon commerce, le firent admettre dans une Société charmante, dont on ſe ſouvient encore de

nos jours après plus de quarante années, celle de Madame la Marquise de Lambert. Cette Dame rassembloit chez elle plusieurs célèbres Ecrivains, à la tête desquels étoient Fontenelle & la Motte, & qui unissoient la Philosophie aux charmes de la Littérature, l'urbanité aux talens, l'estime réciproque à la rivalité. Madame de Lambert, qu'on accusoit de n'aimer que l'esprit, & qui honoroit ce reproche des sots d'une attention dont elle auroit pu se dispenser, y répondoit en admettant dans cette petite Académie, plus illustre que nombreuse, ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour par le rang & par la naissance. On n'écoutoit point dans cette Maison, ou plutôt on n'y connoissoit pas cette Philosophie dure & injuste, qui ordonnant aux femmes un silence humiliant pour elles & triste pour nous, les condamne à cacher avec autant de soin leurs connoissances & leurs lumieres que leurs sentimens & leurs affections. On croyoit au contraire, & on avoit le bonheur de l'éprouver à chaque instant auprès de Madame de Lambert, qu'une femme honnête, dé-

licate & sensible, pleine d'ame, d'esprit & d'agrémens, étoit le lien & le charme le plus doux d'une Société si heureusement assortie, rare assemblage de savoir & de graces, de finesse & de profondeur, de politesse & de lumieres.

Ce fut au sein de cette Société que M. de Sacy composa son Traité de l'*Amitié*; il le dedia à Madame de Lambert, dont il étoit en effet l'*ami*, beaucoup plus que les autres Gens de Lettres qu'elle avoit rassemblés. Le commerce de ceux-ci ne lui étoit qu'agréable; celui de M. de Sacy étoit bien plus pour elle, il lui étoit nécessaire. Si l'esprit des Fontenelle & des la Motte lui offroit plus d'agrément & plus de ressources, elle trouvoit dans M. de Sacy une sensibilité qui alloit plus à son cœur, & une ame qui répondoit mieux à la sienne. Aussi composa-t-elle principalement sous les yeux de ce digne ami, l'excellent Livre intitulé, *Avis d'une Mere à son Fils & à sa Fille*; Ouvrage où la délicatesse du goût est jointe à celle du sentiment, la connoissance du monde aux plus touchantes

leçons de vertu, & les graces piquantes du ſtyle aux expreſſions naïves de la tendreſſe maternelle.

Le Traité *de l'Amitié*, par la peinture que l'Auteur y fait de ce ſentiment qu'il connoiſſoit ſi bien, par l'intérêt avec lequel il en trace les devoirs, par les conſolations qu'il fait en tirer pour adoucir les maux de la vie, prouve combien M. de Sacy étoit digne de la préférence que Madame de Lambert lui avoit accordée. Cependant, s'il nous eſt permis de le dire, ce livre paroît avoir un défaut qui refroidit un peu ſes Lecteurs; c'eſt que l'Auteur, en parlant de l'amitié, a voulu être tout à la fois ſenſible & Philoſophe, deux qualités qui peut-être ne ſont guere compatibles dans un Ouvrage de cette eſpece, où elles ſemblent ne pouvoir ſe mêler ſans ſe troubler & ſans ſe nuire, où la raiſon doit parler le langage de l'ame, & où il n'eſt permis à la ſageſſe même de s'exprimer qu'avec chaleur. Montagne, cet Ecrivain par-tout ailleurs ſi penſeur & ſi profond, n'eſt plus que tendre & ſenſible, quand il parle de ſon amitié pour la Boëtie. Son cœur ſeul lui a dicté les expreſſions

simples & pénétrantes, qui rendent si délicieuse & si douce la lecture de ce divin morceau des *Essais* (1). » Si on me » presse de dire pourquoi je l'aimois, » je sens que cela ne peut autrement » s'exprimer, qu'en répondant, parce » que c'étoit lui, parce que c'étoit moi.... » Depuis le jour que je le perdis, je » ne fais que traîner languissant, & les » plaisirs même qui s'offrent à moi, » au lieu de me consoler, me redoublent » le regret de sa perte; nous étions à » moitié de tout, & il me semble que » je lui en dérobe sa part »..... C'est ainsi que le plus Philosophe des Ecrivains a exprimé ce qu'il sentoit pour son ami. Au contraire, un célebre Philosophe de nos jours (2), très-digne d'ailleurs par ses vertus d'inspirer & de sentir l'amitié, a mieux su la mériter que la connoître. Plus occupé d'en développer le principe dans les ames vulgaires, que d'en peindre les épanchemens dans les cœurs faits pour elle, il semble avoir voulu bannir de sa spéculation

(1) Voyez dans Montagne le Chapitre de l'*Amitié*. Liv. I. Chap. XXVII.

(2) M. Helvétius, dans le Livre de l'*Esprit*.

Métaphysique jusqu'à l'ombre du sentiment & de la tendresse. Il ne cherche, il ne voit dans l'amitié que le même motif, qui, selon lui, sert de base à toutes nos actions, le besoin mutuel & l'intérêt propre. En gémissant sur l'aridité de ce tableau, si douloureux pour les ames aimantes qu'il dessèche & qu'il afflige, avouons pourtant, qu'à la honte de presque tous les hommes, l'Auteur n'a peut-être exprimé que trop naïvement ce que l'amitié est pour eux, même lorsqu'ils en affichent toute la délicatesse, qu'on est si loin d'afficher quand on a le bonheur de la sentir. C'est ce qui a fait dire à une femme d'esprit, en parlant de cet Ecrivain, qu'il ne s'étoit fait tant d'ennemis, que pour avoir dit *le secret de tout le monde.* Moins rigoureux & moins triste observateur du cœur humain, mais ne sachant pas aussi, comme Montagne, faire verser des larmes à ceux qui le lisent, M. de Sacy n'est peut-être dans son Ouvrage, ni assez tendre pour les ames sensibles, ni assez penseur pour les Philosophes. Il offre plutôt le tableau paisible d'une affection douce, que le tableau animé d'une affection vive, ou le tableau réfléchi d'une affec-

tion profonde. Cet Ouvrage néanmoins, malgré la vigueur ou la mollesse de touche qu'on y desire, eut un succès mérité, par la morale saine & délicate qui en fait la base, par l'élégance & la pureté du style, & sur-tout par l'honnêteté de caractere dont il porte l'empreinte. On jugea que si l'Auteur s'étoit peint dans son livre avec trop peu d'énergie, du moins il s'étoit peint au naturel; & ceux qui lurent M. de Sacy avec le moins d'intérêt, ne purent se refuser à celui que sa personne étoit si digne d'inspirer. C'est que le premier mérite d'un Auteur est d'être vrai; être éloquent n'est que le second; on sent que M. de Sacy, quand il parle de l'amitié & de la vertu, parle de ce qui le touche & de ce qu'il aime; & tout Ecrivain qui exprime avec simplicité & vérité le sentiment honnête qui est au fond de son ame, n'a pas besoin d'éloquence pour faire partager ce sentiment à ses Lecteurs.

Notre Académicien, qui n'avoit osé ou n'avoit voulu être que le Traducteur de Pline, sembloit, dans les Ouvrages qui lui appartenoient en propre, aspirer à se montrer le rival de Cicéron, quoiqu'en apparence beaucoup plus redou-

table. Il avoit déjà donné, après l'Orateur Romain, un *Traité de l'Amitié* ; il donna encore après lui un *Traité de la Gloire* ; car on sait que Cicéron avoit fait un Ouvrage sur ce sujet : quoique son livre soit perdu, il existoit encore du temps de Pétrarque, qui en possédoit un exemplaire, & qui le perdit par un malheur bien honorable à sa mémoire, pour l'avoir mis en gage dans le besoin pressant d'un Homme de Lettres, dont il ne pouvoit soulager l'indigence que par ce sacrifice. C'est de tous les Ouvrages de Cicéron celui dont on doit le plus regretter la perte. Personne ne devoit parler plus éloquemment de la gloire que celui qui avoit tout fait pour elle, qu'elle dédommageoit & consoloit de tout, qui pensoit qu'aimer la gloire, c'est avoir le desir si louable de se dévouer aux nobles travaux dont elle est le prix, & qui plus sincere que tant de prétendus Sages, ne joignoit pas à la passion de l'obtenir l'affectation de la dédaigner.

M. de Sacy écrivit donc aussi sur la *Gloire* ; mais il n'eut pas autant de Lecteurs que quand il avoit écrit sur l'*Amitié*. Son ame douce & modeste étoit plus faite pour connoître les besoins du sen-

timent que ceux de l'amour-propre, & le plaisir de vivre dans le cœur de son ami, que celui d'exister dans l'opinion des autres.

Cette ame honnête & pure mérita des amis parmi ceux même qui ne paroissoient pas devoir l'être. M. de Sacy avoit plaidé dans une affaire importante contre un Académicien distingué, & avoit même révélé dans ses Mémoires des faits peu agréables pour sa Partie adverse. L'offensé, qui connoissoit les principes & les mœurs de M. de Sacy, sentit, que si son estimable Agresseur lui avoit porté des coups redoutables, c'étoit sans intention de le blesser, à regret même, & pour les seuls intérêts de la personne qu'il s'étoit chargé de défendre; aussi non-seulement l'Académicien dont nous parlons ne sut pas mauvais gré à ce vertueux Adversaire de ses attaques & de sa franchise; mais quand M. de Sacy se présenta pour l'Académie, celui contre lequel il avoit écrit fut un de ses plus ardens solliciteurs; récompense rare, mais consolante, que le Ciel accorde quelquefois à la vertu, pour ne pas décourager les hommes de la pratiquer.

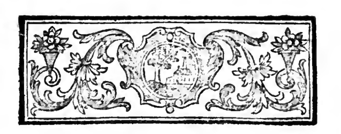
Nous terminerons l'Eloge de M. de Sacy par un trait qui couronne tous les autres. Quoique très-occupé dans sa profession, il l'exerça avec une noblesse qui contribua plus à sa considération qu'à sa fortune. » Tous ceux qui avoient » besoin de lui, devenoient ses amis, » dit M. de Montesquieu son successeur, (car l'homme vertueux mérita d'avoir pour Panégyriste un Grand Homme) ; » il ne trouvoit presque pour récom- » pense à la fin de chaque jour, » que quelques bonnes actions de plus; » & toujours moins riche, mais tou- » jours plus désintéressé, il n'a transmis » à ses enfans que l'honneur d'avoir eu » un si respectable Pere «.

Il mourut le 26 Octobre 1727, âgé de soixante-treize ans, chargé de travaux & de vertus, laissant à ses amis le plus cher souvenir, aux Gens de Lettres le plus digne modele, aux Gens de bien les plus justes regrets. Madame de Lambert, plus âgée que lui de sept ans, & dont l'amitié fidele & pure avoit fait la douceur de sa vie, lui survécut pour conserver & honorer sa mémoire. Digne & triste objet de ses pleurs, il n'en eut point à répandre sur elle. Ainsi

la Nature, qui avoit tant fait pour le bonheur de M. de Sacy, y mit le comble par une vieilleſſe heureuſe & paiſible, exempte de ce ſentiment douloureux que laiſſe au fond du cœur une perte éternelle & irréparable; ſentiment dont l'impreſſion eſt d'autant plus profonde, que l'ame trouve une eſpece d'attrait à s'y livrer, & de douceur à en goûter l'amertume; ſentiment que ſa triſteſſe même rend en quelque maniere deſirable, puiſqu'il nous fait regarder la mort comme un bienfait de la Nature, non parce qu'elle met fin à des larmes qui nous ſont cheres, mais parce que ce malheur de l'humanité, ſi c'eſt un malheur que de ceſſer de ſouffrir, nous eſt du moins commun avec ceux que nous avons tendrement aimés, & nous laiſſe l'eſpoir conſolant de les ſuivre bientôt dans cet aſyle éternel & paiſible, où leur ombre nous a précédés, & où leur voix nous appelle. Madame de Lambert, qui ſurvécut encore ſix années à M. de Sacy, entretint & nourrit toujours ce ſentiment cher à ſon cœur. Elle y joignit un eſpoir plus conſolant encore, celui que la Divinité bienfaiſante donne aux ames vertueuſes, de ſe réunir un jour

pour n'avoir plus à pleurer leur séparation ; espoir en effet si propre à soulager les maux des cœurs sensibles ; espoir dont la malheureuse humanité avoit un besoin si pressant, qu'elle a couru, pour ainsi dire, au devant de lui, avant que la bonté suprême & éternelle voulût bien le lui présenter elle-même. Un sentiment profond & plein de vie, privé d'un objet chéri qu'il ne retrouvoit plus, & ne pouvant supporter l'idée accablante d'être anéanti pour jamais, a inspiré, intéressé, éclairé la raison, pour lui faire embrasser avec transport cette attente précieuse d'une existence immortelle, dont le premier desir n'a pas dû naître dans une tête froide & philosophe, mais dans un cœur qui avoit aimé.





ÉLOGE
DE LA MOTTE (1).

ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE naquit à Paris le 17 Janvier 1672. Il fit ses premieres études chez les Jésuites, qui ont si bien mérité de la Littérature par leurs talens & par leur Ouvrages; heureuse Société, si elle avoit su se contenter de cette gloire! La Motte conserva toujours avec elle des liaisons, soit de reconnoissance, soit de politique; car alors les Jésuites étoient redoutables, & la foudre, qu'ils ont défiée si longtemps, dormoit encore.

Après ses Humanités, il étudia, comme beaucoup d'autres hommes célèbres, pour être Avocat, & s'en dégoûta bientôt comme eux. Quelque estime qu'il

(1) Lu le 17 Avril 1775.

eût pour une profession si noble & si utile, la Littérature, en lui présentant des objets plus analogues à ses talens, lui offroit encore une récompense plus flatteuse; l'Ecrivain qui ne concentre pas dans l'enceinte des Tribunaux son génie & sa renommée, & qui sait intéresser par ses Ouvrages tous les siecles & toutes les Nations, est estimé, célébré, chéri même par-tout où il y a des hommes dignes d'être ses Lecteurs. Telle étoit la perspective brillante qui avoit ébloui le jeune la Motte, déserteur du Barreau pour les Lettres. Mais il n'avoit vu, dans son enthousiasme naissant, que les lauriers qui sembloient l'attendre : il ignoroit les écueils dont sa route alloit être semée, & il avoit besoin que l'expérience l'en instruisît; l'expérience fut prompte & cruelle. Une Comédie, son coup d'essai, tomba, & tomba au Théatre Italien, qui n'étant alors qu'un Théatre de farce, ne laissoit pas même à l'Auteur infortuné la consolation de croire que les Spectateurs avoient été difficiles. La disgrace ne pouvoit être plus mortifiante; elle affligea si vivement l'Ecrivain novice, qu'elle le fit renoncer pendant quelques mois au Théatre, aux

Lettres, & même aux hommes. Il alla ſe jeter à la Trappe, & ſe crut pénitent, parce qu'il étoit humilié. Cette vocation n'étoit que le fruit malheureux & avorté de l'amour-propre mécontent; auſſi ne dura-t-elle que le temps néceſſaire pour le calmer, & pour lui faire reprendre de l'eſpoir & des forces. Ce Moine ſi peu fait pour l'être, & que le dépit avoit donné au Cloître pour quelques momens, fut bientôt rejeté dans le monde, & ne prouva que trop, dès qu'il s'y fut replongé, à quel point ſa ferveur étoit refroidie. Il fit le charmant Opera de l'*Europe Galante*. Campra, qui n'avoit fait encore que des Meſſes & des Motets pour la Cathédrale de Paris, transfuge comme la Motte du ſacré au profane, mit cet Opera en muſique, & fut ſi enivré, ou plutôt ſi perverti par le ſuccès, que l'Egliſe à laquelle il avoit juſqu'alors conſacré ſes talens, ſe vit auſſi obligée, non ſans douleur, de l'abandonner au Théatre.

La Motte donna peu de temps après avec Deſtouches la *Paſtorale d'Iſſé*, qui n'eut pas moins d'applaudiſſemens que l'*Europe Galante*. Cette *Paſtorale* étoit d'abord en trois Actes: on lui conſeilla

de la mettre en cinq, pour l'élever, disoit-on, à *la dignité* de *grand Opera*; mais le *grand Opera* ne gagna rien à cet honneur, ni l'Auteur à sa complaisance; il eût beaucoup mieux fait d'abréger son ouvrage, en supprimant un Episode disparate & mesquin (1), qui fait traîner & languir l'action principale, & qui retranché de la Piece comme il pourroit & devroit l'être, lui rendroit tout l'intérêt dont le *grand Opera* avoit fait si généreusement le sacrifice.

Il fit depuis avec différens Musiciens plusieurs autres Operas (2), dont la plupart réussirent; quelques-uns furent moins heureux, mais par une raison contraire à celle qui en a fait tomber beaucoup d'autres: les chûtes de la Motte à ce Théatre furent plutôt la faute de

(1) L'Episode de Pan & de Doris, dont la froide gaieté tranche avec le sujet de la Pastorale, à laquelle il ne tient d'ailleurs en aucune maniere. On a supprimé, à la derniere reprise, quelques scenes de cet Episode. On auroit dû les supprimer toutes.

(2) J'écris toujours au pluriel *Operas*, & non *Opera*, malgré la décision contraire du Dictionnaire de l'Académie, qui sera vraisemblablement changée à la premiere édition; il me semble que la prononciation exige cette orthographe.

la musique que des paroles ; car ceux-même qui ont le plus contesté à notre Académicien le talent de la Poésie, lui ont accordé celui de la Poësie lyrique, soit que l'équité les y forçât, soit qu'ils ne crussent pas lui faire un grand présent. Le présent étoit néanmoins plus flatteur qu'ils ne pensoient. Despréaux & Racine, en affectant de mépriser ce genre de mérite, avoient essayé vainement d'y atteindre, ou si l'on veut, d'y descendre ; l'harmonie qui nous enchante dans leurs vers, étoit, si on ose le dire, trop forte & trop nourrie, pour pouvoir être transportée dans des Ouvrages destinés au chant ; il ne faut à des vers de cette espece que le degré d'harmonie nécessaire pour que la mélodie musicale puisse s'y joindre sans donner de la dureté à l'ensemble, & sans en faire une espece de charge qui affoiblisse l'expression en l'exagérant. La Poésie lyrique exige donc une certaine mollesse dans les idées, dans les images, dans les expressions, dans la mesure & la cadence des vers, dans leur rhythme & dans leur mêlange ; elle exige même dans l'arrangement des syllabes une heureuse combinaison de longues &

de breves, nécessaire pour que le chant ne soit pas forcé de s'assujettir à une marche trop lente ou trop rapide. Aussi le talent de la Poésie lyrique, quoique très-inférieur sans doute à celui de la grande Poésie, n'est pas beaucoup plus commun, parce qu'il se forme de plusieurs qualités du second ordre, dont l'accord se trouve rarement dans le Poëte au degré juste, pour que ses Vers soient chantans sans être trop sonores, & faciles sans être lâches.

La Motte eut l'avantage de réunir ces qualités. Il en eut un plus grand encore : c'est d'avoir été à l'Opera le créateur de trois genres; celui du Ballet dans l'*Europe Galante*, (car les Ballets de Quinault, si supérieur dans les Tragédies lyriques, étoient au dessous du médiocre.) ; celui de la Pastorale dans *Issé*, où respire cette sensibilité douce & recueillie, si propre à ce genre d'ouvrage ; enfin, celui de la Comédie-Ballet, dans *le Carnaval & la Folie*. On peut, il est vrai, critiquer cette derniere Pièce ; car le *Carnaval* y est toujours de mauvaise humeur, & la *Folie*, dont la gaieté le *désespere*, y est supposée fille du *Dieu des Richesses*, qui ne doit guère engendrer

engendrer qu'une folie triste ; mais si le sujet de l'Opéra prête à la censure, du moins les détails des Scenes sont pleins de cette finesse ingénieuse, que l'Auteur savoit mettre dans tous ses Ouvrages.

On peut être étonné qu'après tant de succès au Théatre lyrique, la Motte, qui a tant écrit sur l'Ode, sur le Poëme épique, sur la Fable, sur la Tragédie, n'ait rien écrit sur l'Opéra. Personne n'avoit plus de droit d'y donner des loix, & comme Auteur souvent couronné, & sur-tout comme créateur. Mais cette supériorité même a été la cause de son silence. Dans les autres genres de Poésie, ses succès furent très-disputés ; à l'Opéra ils n'ont point eu de contradicteurs ; & l'Auteur n'a point été obligé de justifier ou de réclamer les suffrages par de subtiles apologies. On ne plaide guere devant le Public que des causes perdues, ou du moins équivoques ; & l'on se met peu en peine d'étayer son droit par de froids préceptes, quand on se sent en état de gagner son procès par des exemples.

Au milieu de ces triomphes accumulés, la Motte en desira un autre. Il donna un volume d'Odes, qui eurent d'abord

un grand nombre de Panégyriſtes & quelques Cenſeurs, & qui bientôt après eurent beaucoup de Cenſeurs, en conſervant quelques Apologiſtes. Elles étoient pleines d'eſprit & de raiſon; mais la raiſon,& l'eſprit même,ſont pour des Odes un léger ornement. Dans celles de la Motte les images étoient rares, le coloris foible, & l'harmonie ſouvent négligée. L'Auteur, ſuffiſamment averti par ſa propre conſcience, des qualités qui lui manquoient, quand même la critique n'auroit pas pris le ſoin officieux de l'en faire ſouvenir, diſoit pour juſtifier la dureté qu'on reprochoit à ſes Vers, *qu'un Poëte n'étoit pas une flûte.* Cette plaiſanterie (ſi même elle en mérite le nom) ne donnoit pas à ſes Odes ce que l'imagination & l'oreille y deſiroient. Auſſi furent-elles bientôt effacées par celles du célebre Rouſſeau, qui peut-être avec moins d'eſprit que la Motte, avoit bien plus que lui le talent de la grande Poéſie, l'art de mettre les vérités en images, l'oreille ſenſible & ſévere, enfin cet heureux choix de mots, ſi eſſentiel à la verſification, & ſur-tout à celle de l'Ode, dont l'orgueil rejette encore plus ce qui eſt

commun dans les expressions que dans les idées.

Néanmoins, quand les deux Rivaux solliciterent ensemble une place à l'Académie, la Motte fut presque unanimement préféré à Rousseau (1), par la raison, très-essentielle pour une Société Littéraire, qu'il avoit mérité des amis, & que Rousseau n'en avoit pas un. Le caractere dur & altier de ce Poëte repoussoit tous les Gens de Lettres ses Confreres, & la supériorité de son talent ne les lui ramenoit pas. Mais si on étoit dispensé de l'aimer, on ne l'étoit pas d'être juste.

Rassasié de couronnes sur la Scene lyrique, la Motte osa se produire sur un Théatre plus propre encore à tenter un Poëte, mais aussi plus redoutable & plus orageux; il donna aux Comédiens François la Tragédie des *Machabées*. Cependant, comme il avoit déjà beaucoup de réputation, & par conséquent beaucoup d'ennemis, prêts à siffler l'Ouvrage avant de l'avoir entendu, & à le déchirer ensuite malgré le succès, il

(1) Il fut reçu le 8 Février 1710, à la place de Thomas Corneille.

prit un parti fort ſage, celui de garder d'abord l'anonyme; l'envie, qui n'étoit point avertie, ni par conſéquent ſur ſes gardes, applaudit d'abord avec la foule des ſpectateurs, & peut-être leur donna le ton, dans l'eſpérance de pouvoir oppoſer un talent naiſſant & ignoré aux talens qui étoient déjà en poſſeſſion de l'eſtime publique; car l'envie, bientôt laſſe de tout ce que le Public encenſe, lui crée volontiers de nouvelles idoles, pour faire oublier, ſi elle le peut, les anciennes; à condition pourtant que les nouvelles idoles auront inceſſamment leur tour pour être mutilées, & même, s'il eſt poſſible, renverſées & détruites. Les Adverſaires les plus acharnés de la Motte, très-éloignés de ſoupçonner le piége innocent qu'il leur tendoit, trouvoient ſa Tragédie *ſi bien écrite*, qu'ils la croyoient *un Ouvrage poſthume de Racine*; l'Auteur jouit en ſecret, pendant quelques ſemaines, du jugement exquis de ces grands connoiſſeurs; il fit mieux encore quand il ſe vit bien aſſûré du ſuccès; il fit répandre ſourdement par quelques amis, qu'il étoit l'Auteur des *Machabées*; & il eut la ſatisfaction d'entendre tourner en

ridicule ceux qui lui attribuoient cette Piece, & qui n'avoient pas l'esprit de sentir *à quel point il en étoit incapable.* Enfin il se déclara ouvertement, & goûta pour lors un plaisir nouveau, celui de voir ses ennemis changer de langage. Les plus sots déchirerent sans pudeur ce qu'ils avoient loué; les plus adroits se turent; les plus modérés, croyant faire un grand effort de justice, avouerent que l'Ouvrage avoit en effet quelque mérite, mais un mérite fort inférieur à celui qu'on y avoit voulu trouver. Le docte & pesant Dacier, grand ennemi de la Motte pour l'amour des Anciens, qu'il n'a pourtant pas traités en ami dans ses Traductions, étoit un de ceux qui avoient le plus loué les *Machabées*, & le plus courageusement soutenu que la Motte ne pouvoit en être l'Auteur. *Eh bien!* lui dit quelqu'un, lorsque le secret fut dévoilé, *cette Tragédie que vous avez tant exaltée est pourtant de la Motte; qu'en dites-vous à présent? Eh! mais,* répondit Dacier, *il me semble qu'il y a quelque chose.* Il disoit en ce moment mieux qu'il ne croyoit peut-être, & mieux sur-tout qu'il n'avoit dit dans le temps où il donnoit tant d'éloges à cet

Ouvrage. Car si la Tragédie des *Machabées* est en effet estimable par quelques détails, la langueur de la versification, qu'on avoit si ridiculement comparée à celle de Racine, la foiblesse de la marche, de la plupart des caracteres, & sur-tout des derniers Actes, ont tellement ralenti les premiers applaudissemens donnés à cette Piece, qu'elle a presque entiérement disparu de la Scene, où elle s'étoit montrée d'abord avec tant d'avantage.

Il y eut, dans les représentations de cette Tragédie, une singularité remarquable; le rôle du jeune Machabée, à peine sorti de l'enfance, fut rempli avec succès par le fameux *Baron*, presque septuagénaire; la supériorité du jeu de cet Acteur célebre fit presque évanouir une si étrange disparate; ses talens opéroient le même prodige dans le rôle du *Menteur*, où il plaisoit encore à 75 ans; & lorsqu'il disoit à son Valet :

Ne vois-tu rien en moi qui sente l'Ecolier?

le Public, toujours tenté de rire à ce Vers, se contenoit par respect pour lui.

Encouragé par le succès des *Macha-*

bées, la Motte donna bientôt après la Tragédie de *Romulus*; mais pour cette fois il étoit plus aguerri, & osa se montrer à découvert à la haine, qui n'en fut pas plus heureuse dans ses attaques. *Romulus* eut encore plus de succès, ou du moins plus de représentations que les *Machabées*. Si cette Tragédie a peu réussi dans ses reprises, il faut en accuser le *Brutus* de M. de Voltaire, qui l'a fait oublier, parce qu'avec un sujet à-peu-près du même genre, cette derniere Piece a bien plus de force, de grandeur & d'effet, & sur-tout cette magie de style, qui charme également les Spectateurs & les Lecteurs (1).

La fortune d'*Inès de Castro* fut plus brillante encore que celle des *Machabées* & de *Romulus*; mais de plus elle a été constante & durable; car elle s'est

(1) Lorsque M. de Voltaire eut donné cette Tragédie de *Brutus*, qui d'abord eut peu de succès, Fontenelle, qui en avoit fait une sur le même sujet quarante ans auparavant, lui conseilla de renoncer à la *Tragédie*, à laquelle *il n'étoit pas propre*. M. de Voltaire donna *Zaïre* l'année suivante.

soutenue avec éclat jusqu'à nos jours. On a donné à cette Tragédie, l'une des plus intéressantes qui soit au Théatre, un éloge que peu de Pieces partageront avec elle; c'est que presque tous ceux qui la virent dans sa nouveauté, ne purent se contenter de la voir une fois; effet bien naturel d'un Ouvrage si touchant, où ce que les Anciens ont appelé la *pitié Tragique*, est porté à son comble, sans aucun mêlange d'horreur qui rende ce sentiment cruel ou pénible. Dans *Inès*, l'ame du Spectateur est profondément contristée; mais la douleur qu'elle éprouve lui laisse une impression également forte & douce; jamais elle n'est déchirée avec cette violence qui fait détourner les yeux, & qui arrête ou qui seche les larmes. On reproche néanmoins à cette Pièce, ainsi qu'aux autres Tragédies du même Auteur, la foiblesse du style & du coloris (1); mais cette foiblesse se fait presque

(1) La versification lâche & prosaïque de cette Tragédie fit dire à une femme d'esprit que l'Auteur *avoit fait*, comme M. Jourdain, *de la prose sans le savoir*. Une autre femme très-aimable fit sur cette Pièce des couplets fort plaisans;

oublier par plusieurs expressions de sentiment, vraies, simples & pénétrantes (1); par le soin que l'Auteur a eu de faire toujours parler à ses Acteurs, sinon le langage de l'éloquence, au moins celui de leur situation; par l'art enfin d'attacher le Spectateur à la situation même, sans qu'il ait le temps de penser à se rendre difficile sur la maniere dont les détails en sont rendus : suffisamment préparé par le Poëte, pour suppléer de lui-même à toute la vivacité de l'impression qu'il n'en reçoit pas, il lui suffit de se sentir, si l'on peut parler ainsi, doucement entraîné vers l'attendrissement & les larmes, & son cœur acheve le reste.

On s'imagine bien que le grand succès

la Motte y répondit par un couplet très-gai & très-galant sur le même air, qu'il lui chanta au sortir du Spectacle.

(1) Nous ne citerons que ce Vers, entre plusieurs autres :

Ne désavouez point, Inès, que je vous aime,

Et cette réponse d'Inès à son Amant,

Que me promettre, hélas! de ma foible raison,
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom?

d'*Inès* produisit des critiques sans nombre. Il est toujours, comme l'on sait, des Ecrivains prêts à prouver aux Auteurs applaudis, qu'ils ont eu tort de réussir; Ecrivains mécontens, pour l'ordinaire, de n'avoir pas eu le même tort, & prompts à s'en venger sur ceux de leurs Confreres qui n'ont pas auprès d'eux la triste recommandation de partager leur infortune. Mais, ce qui devroit sembler étrange, si on ne connoissoit pas tous les secrets & toutes les ressources de la malignité humaine, les mêmes Spectateurs qui avoient tant versé de larmes à la Piece de la Motte, ne se refuserent pas la satisfaction d'accueillir aussi les satyres qu'elle essuya. Le Public s'en amusa un moment, comme il rit à *Pourceaugnac*, après avoir pleuré à *Phédre*. Car ce Public, si avide du plaisir qu'il vient chercher aux Spectacles, & quelquefois entraîné dans le premier instant par ce plaisir, ne songe plus, quand il est de sang froid, qu'à se disputer à lui-même, ou plutôt à se reprocher sévérement l'enthousiasme qu'il avoit eu la simplicité de ressentir; il sait gré au Censeur qui vient lui dire comme le Misanthrope:

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau? Sa vanité n'eſt point offenſée de la mépriſe dont on lui fait honte, parce que cette mépriſe avoit pour objet une ſupériorité de talent, qu'il eſt plus content encore de nier que d'applaudir ; & il remercie intérieurement la ſatyre, qui en frondant ſes premiers éloges, vient, pour ainſi dire, lui rendre ce qu'il avoit payé. Il eſt vrai que les ſatyres d'*Inès* eurent bientôt le juſte ſort qui eſt ſi ordinaire à cette malheureuſe eſpece d'Ecrits, mais qui ne dégoûtera ni d'en faire, ni d'en lire ; elles ſe précipiterent les unes ſur les autres dans l'oubli qui les attendoit, & laiſſerent ſurnager la Piece, à peine effleurée de leurs traits ; le François, dit très-bien l'Abbé Dubos, ne mépriſe pas tout ce dont il rit. Mais cette multitude bénévole, toujours ſi clairvoyante ſur les dangers de la vanité, n'étoit pas fâchée que la Motte vît l'éclat de ſa gloire utilement tempéré par quelques momens ſalutaires de mortification ; & les détracteurs d'*Inès* faiſoient à-peu-près la fonction de ces Soldats Romains, qui en ſuivant le char de triomphe de leur Général, chantoient

contre lui des couplets satyriques, que la populace étoit ravie d'entendre, même en criant, *vive le Triomphateur*. La Motte se trouva un jour dans un Café, au milieu d'un essaim de ces Bourdons littéraires, qui déchiroient son Ouvrage, & ne connoissoient point l'Auteur. Il les écouta tranquillement; & après un long silence, *allons donc*, dit-il à un ami qui l'accompagnoit, *allons nous ennuyer à la cinquantieme représentation de cette mauvaise Piece*. Et dans une autre circonstance, où quelqu'un lui parloit des nombreuses critiques qu'on avoit faites de sa Tragédie; *il est vrai*, répondit-il, *qu'on l'a beaucoup critiquée, mais en pleurant.*

Pour abréger la liste des succès de notre Académicien, nous ne parlerons point de quelques *Comédies* qui furent aussi très-bien reçues, entr'autres le *Magnifique*, qui joué supérieurement dans sa nouveauté par *Dufresne*, plaît encore aujourd'hui par la finesse des détails & l'agrément du style. Malgré le déchaînement que la Motte a essuyé de la part de la critique, nous sommes forcés de négliger dans son Eloge quelques parcelles, que nous aurions soin de re-

cueillir & peut-être d'enfler dans l'éloge de beaucoup d'autres.

Les Auteurs Dramatiques, dont la carriere est une espece de guerre continuelle, ne peuvent, non plus que les Généraux d'armée, espérer une fortune inaltérable & sans revers. La Motte donna, trois ans après *Inès*, une Tragédie d'*Œdipe*, qui n'eut que quatre ou cinq représentations. Il fit ce même Œdipe en prose après l'avoir mis en vers; & ce fut à cette occasion qu'il osa risquer son systême, si ingénieusement soutenu & si vivement réfuté, sur les Tragédies en prose. Ses principales raisons étoient, que des Tragédies écrites de la sorte se rapprocheroient infiniment plus que les Tragédies en vers, de la simplicité & de la vérité de la Nature; qu'un Auteur tragique, délivré de la contrainte de la versification, seroit obligé, pour dédommager les spectateurs de la Poésie dont il les auroit privés, de mettre dans son Ouvrage plus de mouvement & de vie; qu'on ne lui permettroit plus une seule de ces Scenes languissantes, qu'on essuye & qu'on pardonne par la seule crainte de rebuter les Ecrivains Dramatiques, si

on exigeoit d'eux qu'ils fussent à chaque moment & sans relâche interessans & Poëtes tout-à-la-fois; qu'on avoit cru d'abord de la Comédie comme de la Tragédie, qu'elle ne pouvoit être qu'en vers; mais que Moliere, par les chefs-d'œuvre Comiques qu'il avoit osé écrire en prose, avoit forcé le Public à revenir d'une prévention si contraire à son propre plaisir; qu'il en seroit de même de la Tragédie, si quelqu'un avoit le courage de hasarder en ce genre des efforts heureux; enfin, que la loi imposée aux Poëtes Tragiques d'écrire en vers, peut écarter de cette carriere des génies rares, qui ayant reçu de la Nature dans un degré supérieur le talent de la Tragédie, celui de disposer le sujet avec art, de l'intriguer avec intérêt, de le conduire avec chaleur, n'auroient pas au même degré le talent de la versification, ou même en seroient totalement privés. On répondoit à la Motte, que la Tragédie ne doit pas être la représentation exacte de la nature; qu'une telle représentation exciteroit souvent l'horreur & le dégoût, plutôt que la sensibilité & l'intérêt; que le plaisir du Spectateur consiste même en grande

partie à ſentir qu'il n'aſſiſte qu'à une repréſentation & non pas à la choſe même ; qu'il y a beaucoup moins d'inconvéniens à ſe rapprocher davantage de la Nature dans la Comédie, parce qu'on n'y a point à craindre, comme dans la Tragédie, l'effet du ſentiment pénible que produiroit une repréſentation trop ſemblable à l'objet ; que le charme de la verſification eſt même un moyen de détromper le Spectateur, s'il étoit tenté de prendre l'action Théatrale pour la réalité ; que par cette douce magie l'émotion eſt tempérée au point où elle le doit être pour ceſſer d'être importune, & pour n'être plus qu'agréable ; que d'ailleurs l'harmonie des Vers eſt une des ſources du plaiſir que le Spectateur goûte (ou qu'il eſpere) à la repréſentation des Ouvrages Tragiques, & qu'il ne faut point lui ôter ; qu'enfin la liberté d'écrire en proſe ne rendroit pas les Tragédies plus intéreſſantes, mais contribueroit ſeulement à multiplier les Tragédies mauvaiſes ou médiocres ; & qu'au lieu de gagner par cette licence quelques bons Ouvrages, on inonderoit le Théatre d'une foule d'avortons indignes de l'occuper.

Telles étoient les raiſons qu'on apportoit de part & d'autre ; raiſons d'après leſquelles preſque tous les Gens de Lettres ont prononcé en faveur des Vers, quoique tant de Verſificateurs, qui dans leurs productions rimées ſe montrent ſi bien nés pour la Proſe, paroiſſent intéreſſés à lui donner la préférence. La Motte, tenant d'une main ſes ingénieuſes Diſſertations contre les Tragédies en Vers, & n'ayant de l'autre que ſon malheureux *Œdipe en Proſe* pour appuyer par des exemples l'étrange nouveauté qu'il propoſoit, a eu le ſort de ces Avocats, qui après avoir plaidé avec beaucoup d'art une affaire litigieuſe, perdent leur procès par la foibleſſe des Pieces juſtificatives qu'ils produiſent en leur faveur. La queſtion, ainſi décidée par le fait, ſemble l'avoir été ſans appel ; & le triſte ſuccès de notre Académicien dans le genre qu'il oſoit haſarder, a entraîné la proſcription du genre, qui dès ce moment a été regardé comme interdit à perpétuité pour ſes Succeſſeurs. Il faut ajouter pourtant, que l'arrêt rendu contre le projet de la Motte, fut ſans préjudice des Epigrammes que l'exécution valut encore à l'Ecrivain. On le compara au

Renard qui a la queue coupée, & qui conseille aux Renards ses confreres de se débarrasser de la leur; & cette foule de Juges inexorables, aussi ardente pour les nouveautés, que févere pour ceux qui osent lui en offrir, voulut jouir tout-à-la-fois, dans sa justice distributive, du plaisir de décrier en même temps le genre, la Piece & l'Auteur.

Si la Motte ne fut pas accueilli dans ses assertions sur les Tragédies en Prose, il le fut encore moins dans ce qu'il écrivit contre les Vers. Le vice dominant de sa nouvelle hérésie sur ce sujet, c'est d'avoir cru que le mérite des pensées dispensoit de celui de l'harmonie; à-peu-près comme si l'on prétendoit qu'il est indifférent d'exécuter un air de musique sur un instrument faux ou sur un instrument bien d'accord, & d'oublier la mesure en chantant, ou de l'observer avec scrupule. La Motte semble avoir voulu apprécier la Poésie, comme le Géometre mesure les corps, en les dépouillant de toutes les qualités sensibles; mais le Géometre qui en use ainsi fait son métier, & le Poëte qui veut l'imiter fait tout le contraire du sien. Aussi les sophismes de cet intrépide Novateur,

eſpece de ſourd qui nioit le ſentiment de l'oreille, n'ont dégoûté de la Verſification, ni les bons Poëtes, ni même les mauvais. Zénon nioit l'exiſtence du mouvement, Platon ſe promena devant lui; Zénon continua de dogmatiſer, & Platon de ſe promener ſans lui répondre.

La Motte fut encore moins heureux dans ſon Iliade, que dans ſes Paradoxes anti-Poétiques. Il écrivit, comme l'on ſait, contre Homère, mais ce ne fut pas ſon plus grand tort; ce fut de le traduire en Vers François. Il avoit attaqué le ſujet, la marche & l'enſemble de l'Iliade avec beaucoup d'eſprit, ſouvent même avec beaucoup de raiſon & de goût; il ne rendit pas aſſez de juſtice aux beautés ſublimes qui aſſûrent à ce Poëme le ſuffrage de tous les ſiecles; il ſut encore moins faire paſſer ces beautés dans ſa traduction; il ſubſtitua un ſquelette décharné au prétendu monſtre qu'il avoit voulu combattre; il avoit ſu faire rire le Public aux dépens de ſes Adverſaires, il leur prêta le flanc en traveſtiſſant maladroitement l'objet de leur culte, admirable en effet à tant d'égards; la diverſion puiſſante qu'il leur facilita par cette faute, fit preſque oublier tous ſes avan-

tages; & l'Iliade en Vers François consola Mde. Dacier, que la réponse de la Motte à ses critiques avoit rendue ridicule. Cette réponse charmante, pleine de sel & de grace, offroit par-tout le contraste le plus piquant avec les raisonnemens puériles, l'enthousiasme pédantesque, & les invectives grossieres de cette femme savante, qui n'attaquoit son Adversaire qu'avec de l'érudition & du fiel, & à qui il n'opposoit que de la Logique & de la gaieté. *Alcibiade*, avoit dit Madame Dacier, *donna un grand soufflet à un Rhéteur qui n'avoit point les Ouvrages d'Homère; que feroit-il aujourd'hui à un Rhéteur qui lui liroit l'Iliade de M. de la Motte? Heureusement*, répondit le paisible Philosophe, *quand je récitai à Madame Dacier un des Chants de mon Iliade, elle ne se souvint pas de ce trait d'Histoire.* Il comparoit les injures dont elle l'accabloit, *à ces charmantes particules Grecques qui ne signifient rien, mais qui ne laissent pas, à ce qu'on dit, de soutenir & d'orner les vers d'Homère.* Il ajoutoit que ces injures *avoient toute la simplicite des temps héroïques, & toute l'énergie de celle que se prodiguent les Héros de l'Iliade.* Aussi disoit-on que Madame

Dacier traitoit ſon Adverſaire à la Grecque, & que ſon Adverſaire en uſoit avec elle à la Françoiſe. Mais la Motte, ſi attaché par goût à la Proſe, auroit dû dans cette diſpute s'en tenir à la ſienne; il eut le malheur d'appeler à ſon ſecours cette Poéſie qu'il avoit tant décriée, & qui, comme par repréſailles, l'abandonna plus que jamais dans ce moment critique. Il reſſembla à un Général habile, mais imprudent, qui faiſant avec avantage une guerre ſavante de campemens & de manœuvres, voudroit ajouter à ſes ſuccès celui d'une action déciſive en bataille rangée, & perdroit par ſa défaite tout le fruit & tout l'honneur de ſa campagne.

Ses Fables, qui parurent quelques années après ſon Iliade, n'eſſuyerent guere moins de critiques. On y a loué l'invention des ſujets, la juſteſſe, & ſouvent la fineſſe de la moralité. On a prétendu que la Fontaine même n'avoit pas ce mérite autant que la Motte; mais le grand, le vrai mérite d'une Fable, c'eſt l'art de la narrer & de l'écrire, & voilà où la Fontaine eſt inimitable. Dans ſes Fables, les beautés ſemblent être échappées au Poëte ſans qu'il y

ſonge, & preſque ſans qu'il le ſache; dans celles de la Motte, les beautés (car pourquoi diſſimuler qu'il s'y en trouve de plus d'un genre?) ont preſque toujours un air *penſé*, qui décele le ſoin & la recherche. On peut juger de la différence des deux Ecrivains par celle même de leurs fautes, comme l'obſervoit un Géometre (1), qui malgré l'anathême lancé par tant de Poëtes contre la Géométrie, prenoit quelquefois la liberté de raiſonner avec fineſſe & avec juſteſſe ſur les Ouvrages de goût; *toutes les fautes de la Fontaine*, diſoit-il, *ſont en négligence, toutes celles de la Motte en affectation.* Il eſt pourtant arrivé à des hommes de beaucoup d'eſprit de s'y méprendre. Un illuſtre Ecrivain fit tomber dans ce piége toute la Société du Temple, en lui récitant une Fable, qu'il donna pour être de la Fontaine, & qui fut reçue avec tranſport: *Meſſieurs*, leur dit-il, quand ils furent bien las d'applaudir, *la Fable eſt de la Motte.* Malgré les défauts de ce dernier, jetons un moment les yeux ſur cette multitude de Fables, imprimées depuis

(1) M. de Mairan.

quarante ans, & dont les Auteurs ont voulu ſe gliſſer entre la Fontaine & lui (car ils ſont tous aſſez modeſtes pour ne pas diſputer la premiere place à la Fontaine) : & ſans ôter à leurs Ouvrages ce qu'ils peuvent avoir d'eſtimable, oſons demander au Public quel eſt celui qui a déplacé la Motte. Ajoutons cependant que la plupart de ces Ecrivains ont laiſſé la Motte bien loin derriere eux, non dans leurs Fables, mais ce qui eſt plus aiſé, dans leurs Préfaces, ſans compter la déciſion irréfragable d'une nuée de Journaux en leur faveur. Nous ne parlons ici que des Fabuliſtes qui juſqu'à préſent ſe ſont montrés au jour. Il en eſt un, que le Public deſire ardemment d'y voir paroître; les applaudiſſemens qu'il a ſi ſouvent reçus dans les ſéances de l'Académie, ſont le le gage de ceux que ſes Lecteurs lui préparent.

On peut, d'après une regle auſſi ſûre que facile, apprécier le mérite Poétique de la Motte. Veut-on ſavoir ſi des Vers ſont bons ? qu'on ſe demande ſi on voudroit les retenir quand on les a lus ; malheur à ceux qui ne ſoutiendroient pas la queſtion ! On ſait par cœur, même

ſans les chanter, pluſieurs morceaux des Opéras de notre Académicien; on cite avec éloge pluſieurs de ſes Fables, on en fait pluſieurs Vers, quelques-uns même ont fait proverbe,

Il vaut mieux plaire que ſervir;
L'ennui naquit un jour de l'uniformité;
La haine veille & l'amitié s'endort,

& beaucoup d'autres que nous pourrions y joindre; on cite enfin quelques Stances de ſes Odes, genre de Poëſie où ſans Rouſſeau nous aurions ſi peu à citer, & tant à oublier. Concluons, que ſi la Motte n'eſt pas un grand Poëte, c'eſt du moins un Poëte dont on a retenu des Vers; & demandons qu'on nous en diſe un ſeul de tant de Rimeurs qui le décrient.

On lui a reproché ſes paradoxes ſur la Poéſie, ſur les Tragédies en proſe, ſur l'Ode, ſur la Fable, ſur le Poëme Epique. Il étoit pourtant aſſez naturel qu'il ſoutînt ces paradoxes. Il vouloit faire des Vers, & ſentoit que la Nature ne l'avoit pas fait Poëte; il vouloit faire des Odes, & ſentoit qu'il avoit plus de Logique que de chaleur, plus de raiſon que d'enthouſiaſme; il vouloit faire des

Tragédies, & se voyoit à une distance immense de Corneille & de Racine; enfin il vouloit faire des Fables, & sentoit que son esprit, dont le caractere étoit la finesse, essayeroit en vain d'attraper la naïveté charmante de la Fontaine: que lui restoit-il donc à faire? De soutenir, avec tout l'art dont il étoit capable, que l'harmonie & les images n'étoient point nécessaires à la Poésie, la chaleur & l'enthousiasme à l'Ode, la versification à la Tragédie, & la naïveté à la Fable. La Motte s'est fait une poétique d'après ses talens, comme tant de gens se font une morale suivant leurs intérêts. Ne croyons point à ses opinions; mais pardonnons-lui de les avoir soutenues: il n'est guere d'Ecrivain qui n'ait cherché, comme lui, à rabaisser le genre de mérite qu'il sentoit lui avoir été refusé par la Nature. Un Auteur peu correct, & paresseux de repasser la lime sur ses productions, fera l'éloge de la négligence du style, il appellera facile une Poésie lâche & traînante; celui qui pense peu mettra tout le mérite dans la diction; celui qui écrit ou qui croit écrire avec *chaleur*, (expression dont on abuse tant aujourd'hui)

d'hui) donnera le prix à cette chaleur vraie ou fausse sur la raison & la justesse ; le Public laissera l'amour-propre de chaque Ecrivain faire son plaidoyer, rira de leurs efforts, non de génie, mais de raisonnement, pour hausser leur place, & finira par mettre chacun à la sienne.

Si les Vers de la Motte ne sont pas des chefs-d'œuvre de Poésie, ses écrits en Prose peuvent être regardés comme des modeles de style. Ses Discours Académiques obtinrent sur-tout les plus grands applaudissemens. Il est vrai qu'ils en ont été redevables, non-seulement à leur mérite réel, mais à un autre talent de l'Auteur, qu'il seroit injuste de passer sous silence. Personne ne lisoit, ou plutôt ne récitoit (car on sait qu'il étoit aveugle) d'une maniere plus séduisante & plus magique ; glissant rapidement & à petit bruit sur les endroits foibles ; appuyant avec intelligence, quoique sans affectation, sur les traits les plus heureux ; mettant enfin dans sa lecture cette espece de ponctuation délicate, qui fait sentir les différens genres de mérite par des inflexions aussi fines que variées ; mais sur-tout évitant avec

le plus grand ſoin cette emphaſe qui révolte l'Auditeur en voulant forcer ſon ſuffrage, & qui manque ſon effet en cherchant à l'augmenter.

La Motte avoit un eſprit ſi propre à ſe plier à tout, qu'il étoit même Théologien quand il le vouloit. Il a fait juſqu'à des Mandemens d'Evêques, à qui, comme de raiſon, il a bien gardé le ſecret, & qui ont encore eu plus de ſoin de le lui garder; mais ſa touche & ſa maniere le déceloient malgré lui. Nous dirons ici en paſſant, qu'il a été de même l'Auteur tacite de pluſieurs autres écrits que ſes ennemis auroient déchirés, s'ils en avoient connu le véritable pere, mais dont le pere adoptif & putatif recevoit leurs précieux hommages. La Motte auroit pu leur répondre, comme cette tête qu'un Artiſte avoit fait paſſer au travers d'un tableau, & que les ſuprêmes Juges en peinture trouvoient très-peu reſſemblante; *Meſſieurs, c'eſt moi-même.* Il racontoit à cette occaſion, qu'un de ces malheureux Ecrivains, qui font trafic d'Eloges & de Satyres, un de ces hommes condamnés à vivre des groſſiéretés périodiques qu'ils imprimoient contre lui,

avoit eu la mal-adroite équité de louer beaucoup un écrit dont il ne le croyoit pas l'Auteur; & que détrompé bientôt d'une méprise si cruelle, il n'avoit pu s'empêcher de s'écrier avec la bassesse la plus naïve : *Ah ! si je l'avois su plutôt!* exclamation qui a été renouvellée plus d'une fois dans des cas semblables, par des hommes dignes de la répéter.

Ce malheureux genre de la Satyre, dont notre Académicien avoit été si souvent l'objet, est presque le seul où il ne se soit point exercé ; la douceur & l'honnêteté de son caractère lui interdirent constamment cette ressource banale & odieuse de la médiocrité jalouse. Il n'auroit pourtant tenu qu'à lui de se la ménager avec avantage. On peut voir, par la réponse pleine de sel qu'il a faite à une critique très-injurieuse de son *Ballet des Arts*, qu'il auroit très-bien réussi, s'il l'avoit voulu, dans ce genre facile & méprisable. La critique à laquelle il répondoit étoit de *le Noble*, qui décrié dans la Littérature par ses détestables rapsodies, & flétri par la la Justice dans une affaire criminelle, auroit eu tant de raisons de se tenir dans le silence, si l'expérience ne prou-

voit que l'impudence eſt le miſérable aſyle des Ecrivains les plus faits pour ſe taire. La Motte, en lui infligeant la punition qu'il méritoit, & en ſe vengeant cette ſeule fois de ſa vie, imita ſur ce point le bon la Fontaine, qui ne fut comme lui méchant qu'un ſeul jour, pour ſe venger de Lully. Il fut même plus modéré que la Fontaine, dont la colere momentanée, ſemblable à celle d'un enfant qui ſe décharge ſur tout ce qu'elle rencontre, avoit mêlé dans ſa querelle l'honnête & paiſible Quinault, dont il n'avoit point à ſe plaindre. Les traits de la Motte, dirigés par une main plus ſage, ne percerent que le ſeul malheureux qui avoit eu la baſſeſſe & la ſottiſe de l'outrager; tant d'Adverſaires plus ou moins dignes de ſes coups, & qui juſqu'alors l'avoient provoqué ſans réponſe, apprirent en ce moment, que s'il les avoit épargnés, ce n'étoit pas par impuiſſance, & durent ſentir combien la repréſaille étoit à craindre pour eux. Mais content de ce ſeul eſſai de ſes forces dans le genre ſatyrique, il fit beaucoup mieux que d'y réuſſir, il s'en abſtint. Il réſiſta même preſque toujours à la déman-

geaiſon ſi naturelle de repouſſer la critique. Il penſoit avec raiſon, qu'un ſilence noble eſt l'arme la plus efficace qu'on puiſſe oppoſer aux traits de l'envie; pour un ou deux Ecrivains célebres qui ont immolé avec ſuccès leurs détracteurs à la riſée publique, combien en eſt-il qui ſe ſont dégradés en ſe meſurant avec eux? Il faut, ou que le lion laiſſe bourdonner la guêpe, ou qu'il ne la faſſe taire qu'en l'écraſant. Le Poëte Gacon, dont on peut dire, en parodiant deux Vers de Racine,

Et ton nom paroîtra dans la race future,
Aux plus *vils rimailleurs* une cruelle injure,

harceloit notre patient Académicien par de miſérables Epigrammes, dans l'eſpérance de le forcer à une réponſe qu'il ne pouvoit arracher; las enfin de répandre ſon fiel en pure perte, *Vous n'y gagnerez rien*, dit-il à celui qu'il provoquoit, *je vais donner une Brochure qui aura pour titre*, *Réplique au ſilence de M. de la Motte.* On ne fera peut-être jamais à aucune Satyre une réponſe plus mortifiante, que celle de Fontenelle à un Auteur, qui ayant beſoin de lui, venoit s'accuſer humble-

ment de l'évoir outragé dans une Brochure : *Monsieur*, lui dit le Philosophe, *vous me l'apprenez.* Cette réponse en rappelle une autre du même Fontenelle à la Motte : celui-ci jeune encore, peu versé dans la connoissance des hommes, & sur-tout des hommes à talens, disoit au Philosophe, qu'il croyoit avoir pour amis tous les Gens de Lettres. *Si cela étoit*, répondit Fontenelle, *ce seroit un terrible préjugé contre vous ; mais vous leur faites trop d'honneur, & vous ne vous en faites pas assez. Enfans, aimez-vous les uns les autres*, disoit Saint Jean aux Chrétiens, qui malheureusement n'en ont rien fait ; la Motte, quand il eut enfin reconnu par lui-même toute l'injustice de la rivalité, répétoit souvent aux Artistes en tout genre, qui n'en ont rien fait non plus, cette sage & inutile maxime : & comme on a défini l'hypocrisie un hommage que le vice rend à la vertu, il définissoit la jalousie un hommage mal-adroit que l'infériorité rend au mérite.

Cependant si la réputation dont il jouissoit lui avoit fait des jaloux, l'aménité de son caractere lui avoit fait

aussi un grand nombre de partisans. Personne n'applaudissoit plus sincérement que lui aux succès de ses rivaux même ; personne n'encourageoit les talens naissans avec plus de zele & d'intérêt ; personne ne louoit avec une satisfaction plus vraie les bons Ouvrages ; s'il y remarquoit des fautes, ce n'étoit pas pour jouir de la gloire si facile d'affliger la vanité d'autrui ; c'étoit avec ce sentiment, si ignoré des critiques, & si rare même chez les simples lecteurs, que quand il rencontroit des taches, il étoit fâché de les trouver. Aussi disoit-on de lui, que *justice* & *justesse* étoient sa devise. Il montra bien ces deux qualités, lorsqu'il approuva, comme Censeur, la premiere Tragédie de M. de Voltaire; car il n'hésita point à dire dans son approbation, *que cet Ouvrage promettoit au Théatre un digne successeur de Corneille & de Racine.* Il n'a pas assez vécu pour savoir à quel point il disoit vrai ; mais il n'y en a que plus de mérite à avoir deviné si juste, & plus de noblesse à l'avoir prédit.

Il s'en falloit bien qu'on usât avec lui des mêmes ménagemens qu'il se prescrivoit à l'égard des autres ; loin de

s'en plaindre, il savoit mettre à profit toute la dureté qu'on se permettoit à son égard. » Quand un Auteur, dit-il » dans une de ses Préfaces, sait gré à » ses amis de l'avertir de ses fautes, » la vérité qu'il cherche ne lui échappe » pas. Plus elle est mortifiante, plus » les hommes sont contens de la dire, » pourvu qu'ellle ne leur laisse rien à » craindre. Aussi presque tout le » monde, ou par amitié, ou sous pré- » texte d'amitié, est en possession de me » faire essuyer les choses les plus dures » pour l'amour-propre. Tout devient » Madame Dacier pour moi. C'est un » secours que je me suis procuré, » pour me mettre en état de mieux » faire «. Il opposoit cette douceur inaltérable, non-seulement aux injures littéraires, mais aux plus cruels outrages. Un jeune homme, à qui par mégarde il marcha sur le pied dans une foule, lui ayant donné un soufflet, *Monsieur*, lui-dit-il, *vous allez être bien fâché, je suis aveugle*. Il souffroit avec la même patience les infirmités douloureuses dont il étoit accablé, & dans lesquelles il termina sa vie le 26 Décembre 1731, en remplissant fidéle-

ment tous ses devoirs, & en regardant la mort comme le terme heureux de ses maux.

Tandis que les prétendus amis de M. de la Motte lui faisoient sentir un peu amérement toute la rigueur de leur zele pour la perfection de ses Ouvrages, il avoit aussi quelques amis vrais & honnêtes, qui savoient joindre à l'intérêt qu'ils marquoient pour sa gloire, les égards qu'il méritoit & qu'il ne demandoit pas. L'amitié dont il fut lié avec Fontenelle est digne sur-tout d'être proposée pour modele aux Gens de Lettres. Cette amitié ne se démentit jamais, & fait l'éloge de l'un & de l'autre. Fontenelle a même dit plusieurs fois, que le plus beau trait de sa vie étoit de n'avoir pas été jaloux de la Motte. Ils s'éclairoient & se dirigeoient mutuellement, soit dans leurs Ouvrages, soit dans leur conduite ; & ce fut par le conseil de la Motte que Fontenelle eut à la fois le courage & la prudence de ne pas répondre à un Jésuite, Censeur amer de son *Histoire des Oracles*. Le Critique, très-fin raisonneur, avoit prétendu, on ne sait pourquoi, que l'Auteur de cette Histoire avoit porté

atteinte au Chriſtianiſme, en démontrant que les prédictions du Paganiſme étoient des impoſtures : Fontenelle, bien tenté de terraſſer ſon Adverſaire par la facilité qu'il y trouvoit, fut retenu par les avis prudens de la Motte ; cet ami lui fit craindre de s'aliéner par ſa réponſe une Société qui s'appeloit *Légion*, quand on avoit affaire au dernier de ſes membres. Perſuadé & retenu par ce ſage conſeil, Fontenelle ſe contenta d'écrire à un Journaliſte, qui le preſſoit de répliquer, une Lettre où il fait en deux lignes à ſon Adverſaire une réponſe qui perdroit à être délayée dans plus de paroles. » Je laiſſerai mon » Cenſeur, dit-il, jouir en paix de » ſon triomphe ; je conſens que le » diable ait été Prophete, puiſque le » Jéſuite le veut, & qu'il croit cela » plus orthodoxe. «

La convenance du caractere, du genre d'eſprit & des principes, avoit formé entre nos deux Académiciens l'intime & fidelle liaiſon qui fait tant d'honneur à leur mémoire. Mais peut-être ſeroit-il aſſez intéreſſant d'examiner en quoi ces deux hommes, ſi ſemblables entre eux à pluſieurs égards, différoient à

d'autres dans leurs écrits. Tous deux pleins de justesse, de lumieres & de raison, se montrent par-tout supérieurs aux préjugés, soit philosophiques, soit littéraires ; tous deux les combattent avec la timidité modeste dont le sage a toujours soin de se couvrir en attaquant les opinions reçues ; timidité que leurs ennemis appeloient douceur hypocrite, parce que la haine donne à la prudence le nom d'astuce, & à la finesse celui de fausseté. Tous d'eux ont porté trop loin leur révolte décidée, quoique douce en apparence, contre les Dieux & les loix du Parnasse ; mais la liberté des opinions de la Motte semble tenir plus intimement à l'intérêt personnel qu'il avoit de les soutenir, & la liberté des opinions de Fontenelle à l'intérêt général, peut-être quelquefois mal entendu, qu'il prenoit au progrès de la raison dans tous les genres. Tous deux ont mis dans leurs Ecrits cette méthode si satisfaisante pour les esprits justes, & cette finesse si piquante pour les Juges délicats ; mais la finesse de la Motte est plus développée, celle de Fontenelle laisse plus à deviner à son Lecteur. La Motte, sans

jamais en trop dire, n'oublie rien de ce que ſon ſujet lui préſente, met habilement tout en œuvre, & ſemble craindre de perdre par des réticences trop ſubtiles quelqu'un de ſes avantages; Fontenelle, ſans jamais être obſcur, excepté pour ceux qui ne méritent pas même qu'on ſoit clair, ſe ménage à la fois & le plaiſir de ſous-entendre, & celui d'eſpérer qu'il ſera pleinement entendu par ceux qui en ſont dignes. Tous deux peu ſenſibles aux charmes de la Poéſie, & à la magie de la verſification, ont cependant quelquefois été Poëtes à force d'eſprit, mais la Motte un peu plus ſouvent que Fontenelle, quoique la Motte eût fréquemment le double défaut de la foibleſſe & de la dureté, & que Fontenelle eût ſeulement celui de la foibleſſe; c'eſt que Fontenelle, dans ſes Vers, eſt preſque toujours ſans vie, & que la Motte a mis quelquefois dans les ſiens de l'ame & de l'intérêt. L'un & l'autre furent couronnés avec éclat au Théatre Lyrique; mais Fontenelle fut malheureux au Théatre François, parce qu'il étoit abſolument dépourvu de cette ſenſibilité indiſpenſable pour un Poëte

tragique, & dont la Nature avoit donné quelques étincelles à la Motte. On peut assûrer, par exemple, que Fontenelle n'auroit jamais trouvé ce trait sublime d'*Inès de Castro*, qui se voyant empoisonnée, & sentant les atteintes de la mort, s'écrie : *Eloignez mes enfans.* On peut même croire que Fontenelle n'auroit pas trouvé non plus ce trait charmant d'une des Fables de la Motte, où le Poëte, en parlant de deux oiseaux amoureux, peint leur passion mutuelle par cette expression de sentiment si vraie & si douce,

Parmi tous les oiseaux du monde
Ils se choisissoient tous les jours.

Fontenelle & la Motte ont écrit en prose avec beaucoup de clarté, d'élégance, de simplicité même, mais la Motte avec une simplicité plus naturelle, & Fontenelle avec une simplicité plus étudiée; car la simplicité peut l'être, & dès-lors elle devient maniere, & cesse d'être modele. Ce qui fait que la simplicité de Fontenelle est maniérée, c'est que pour présenter sous une forme plus simple, ou des idées fines, ou même des idées grandes, il tombe quelquefois

dans l'écueil dangereux de la familiarité du ſtyle, qui contraſte & qui tranche avec la délicateſſe ou la grandeur de ſa penſée; diſparate d'autant plus ſenſible, qu'elle paroît affectée par l'Auteur : au lieu que la familiarité de la Motte, car il y deſcend auſſi quelquefois, eſt plus ſage, plus meſurée, plus aſſortie à ſon ſujet, & plus au niveau des choſes dont il parle. Fontenelle fut ſupérieur par une étendue de connoiſſances, qu'il a eu l'art de faire ſervir à l'ornement de ſes Ecrits, qui rend ſa philoſophie plus intéreſſante, plus inſtructive, plus digne d'être retenue & citée; mais la Motte fait ſentir à ſon Lecteur, que pour être auſſi riche & auſſi bon à citer que ſon ami, il ne lui a manqué, comme l'a dit Fontenelle même, *que des yeux & de l'étude.* L'un & l'autre avoient reçu de la Nature une fléxibilité d'eſprit qui les rendoit propres à pluſieurs genres d'écrire ; mais ils eurent ou l'imprudence ou la vanité ſecrete d'en eſſayer un trop grand nombre, & de ſe perſuader que l'eſprit peut toujours remplacer le talent ou le génie; ils affoiblirent leur réputation en voulant trop l'étendre ; mais Fonte-

nelle a solidement assûré sa gloire par son immortelle Histoire de l'Académie des Sciences, & sur-tout par ces éloges si intéressans, pleins d'une raison si fine & si profonde, qui font aimer & respecter les Lettres, qui inspirent aux génies naissans la plus noble émulation, & qui feront passer le nom de l'Auteur à la postérité avec celui de la Compagnie célebre dont il a été le digne organe, & des Grands Hommes dont il s'est rendu l'égal en devenant leur Panégyriste. Enfin Fontenelle & la Motte sont tous deux pour les jeunes Auteurs des Ecrivains dangereux, la Motte par ses paradoxes, Fontenelle par les défauts séduisans de son style; mais tous deux doivent être placés avec distinction entre les Ecrivains Philosophes, par les vues toujours ingénieuses & quelquefois utiles qu'ils ont répandues sur les différens objets de la Littérature. Ils ont été pour le bon goût ce que Descartes a été pour la Philosophie; comme Descartes ils ont erré sur plusieurs points essentiels; mais comme Descartes, ils nous ont du moins appris à n'être point la dupe de l'autorité, & à secouer le joug de cette

ſuperſtition puſillanime, preſque auſſi commune dans les Lettres que dans la Religion, & d'autant plus humiliante pour la raiſon humaine, que la ſuperſtition religieuſe n'attaque guere que les eſprits foibles, & que la ſuperſtition littéraire a plus d'une fois ſéduit des hommes éclairés.

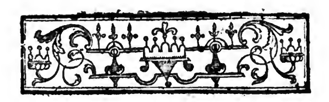
Pour achever le parallele de ces deux hommes célebres, il ne ſera pas inutile, après les avoir montrés dans leurs Ouvrages, ou dans la ſociété de leurs ſemblables, de les peindre tels qu'ils étoient dans la ſociété commune, & ſur-tout au milieu des deux claſſes de cette ſociété, qui exigent le plus de ménagemens & de ſoins pour ne pas leur déplaire, la claſſe quelquefois redoutable des Grands, & la claſſe toujours épineuſe des ſots, ſi abondamment répandue dans toutes les autres. Fontenelle & la Motte, toujours meſurés, & par conſéquent toujours nobles avec les Grands, toujours ſur leurs gardes avec eux ſans jamais le paroître, ne leur montrant d'eſprit que ce qu'il en falloit pour leur plaire, & jamais pour gêner leur amour-propre, ſe *ſavoient*, comme dit Montagne, *de ſubir de leur part* la

tyrannie effectuelle, par le ſoin qu'ils avoient de ne leur point faire éprouver la *tyrannie parliere*. Ils alloient cependant quelquefois dans cette ſociété, comme dans leur ſtyle, juſqu'à une eſpece de familiarité; mais avec cette différence, que la familiarité de la Motte étoit plus réſervée & plus reſpectueuſe, & celle de ſon ami plus aiſée & plus libre, quoique toujours aſſez circonſpecte pour qu'on ne fût jamais tenté d'en abuſer. Leur conduite avec les ſots étoit encore plus raiſonnée, plus ſage, & d'autant plus attentive, qu'ils ſavoient trop bien que cette eſpece d'hommes, intérieurement & profondément jalouſe de l'éclat des talens qui les humilie, ne pardonne aux hommes ſupérieurs qu'à proportion de l'indulgence qu'elle en éprouve, & du ſoin même qu'ils ont de lui cacher cette indulgence. Fontenelle & la Motte, lorſqu'ils ſe trouvoient dans des ſociétés peu faites pour eux, n'avoient ni la diſtraction ni le dédain que la converſation pouvoit mériter; ils laiſſoient aux prétentions de la ſottiſe en tout genre, la plus libre carriere, & la plus grande facilité de ſe montrer avec confiance, ſans lui faire

jamais craindre d'être réprimée, ſans lui faire même ſoupçonner qu'ils la jugeaſſent. Mais Fontenelle, toujours peu preſſé de parler, même avec ſes pareils, ſe contentoit d'écouter ceux qui n'étoient pas dignes de l'entendre, & ſongeoit ſeulement à leur montrer une apparence d'approbation, qui les empêchât de prendre ſon ſilence pour du mépris ou de l'ennui; la Motte, plus complaiſant encore, ou même plus Philoſophe, ſe ſouvenant de ce proverbe Eſpagnol, *qu'il n'y a point de ſot de qui le ſage ne puiſſe apprendre quelque choſe*, s'appliquoit à chercher dans les hommes les plus dépourvus d'eſprit, le côté favorable par lequel il pouvoit les ſaiſir, ſoit pour ſa propre inſtruction, ſoit pour la conſolation de leur vanité; il les mettoit ſur ce qu'ils avoient le mieux vu, ſur ce qu'ils ſavoient le mieux, & leur procuroit ſans affectation le plaiſir d'étaler au dehors le peu de bien qu'ils poſſédoient; il en tiroit le double avantage, & de ne s'ennuyer jamais avec eux, & ſur-tout de les rendre heureux au delà de leurs eſpérances; s'ils ſortoient contens d'avec Fontenelle, ils ſortoient enchantés d'avec la Motte,

flattés que le premier leur eût trouvé de l'eſprit, mais ravis de s'en être trouvé bien plus qu'au ſecond. Puiſſe cet exemple de charité philoſophique, ſervir de leçon à ces hommes d'eſprit durs & intraitables, dont l'orgueil intolérant repouſſe les ſots avec une morgue humiliante, qui en les éclairant inhumainement ſur ce qu'ils ſont, leur laiſſe toujours aſſez de génie pour chercher & trouver les moyens de ſe venger !





ÉLOGE DE FÉNELON (1).

Ce respectable Prélat a été loué dans l'Académie même, avec une éloquence digne de lui, par M. de la Harpe (2). Obligés, comme Historiens de cette Compagnie, de louer aussi le vertueux Fénelon, nous ne chercherons point à être éloquens, & nous n'aurons point d'efforts à faire pour nous en abstenir ; nous nous bornerons à recueillir quelques faits (3), qui racontés sans orne-

(1) François de Salignac de la Motte Fénelon, Archevêque de Cambrai, & Précepteur du Duc de Bourgogne Petit-fils de Louis XIV, étoit né au Château de Fénelon en Périgord le 6 Août 1651 ; il fut reçu à l'Académie le 31 Mars 1693, & mourut le 8 Janvier 1715.

(2) Eloge de Fénelon, couronné par l'Académie en 1771.

(3) Depuis la lecture publique de cet Eloge,

ment, formeront un Eloge de Fénelon aussi simple que lui. La simplicité d'un tel hommage est la seule maniere qui nous reste d'honorer sa mémoire, & peut-être celle qui toucheroit le plus sa cendre, si elle pouvoit jouir de ce que nous sentons pour elle.

Fénelon a caractérisé lui-même en peu de mots cette simplicité qui le rendoit si cher à tous les cœurs. » La simplicité, disoit-il, est la droiture » d'une ame qui s'interdit tout retour » sur elle & sur ses actions. Cette vertu » est différente de la sincérité, & la » surpasse. On voit beaucoup de gens » qui sont sinceres sans être simples. » Ils ne veulent passer que pour ce » qu'ils sont, mais ils craignent sans » cesse de passer pour ce qu'ils ne sont » pas. L'homme simple n'affecte ni la » vertu, ni la vérité même ; il n'est » jamais occupé de lui, il semble avoir » perdu ce *moi* dont on est si jaloux «. Dans ce portrait, Fénelon se peignoit

---

quelques-uns des faits qu'on va lire ont été imprimés dans d'autres Ouvrages, & par-là sont plus connus qu'ils ne l'étoient dans le temps de cette lecture.

lui-même ſans le vouloir. Il étoit bien mieux que modeſte, car il ne ſongeoit pas même à l'être; il lui ſuffiſoit, pour être aimé, de ſe montrer tel qu'il étoit, & on pouvoit lui dire :

L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

Voici quelques traits de cette vertu ſimple, humaine, & ſur-tout indulgente, que l'Archevêque de Cambrai ſavoit encore mieux pratiquer que définir. Un de ſes Curés ſe félicitoit en ſa préſence d'avoir aboli les danſes des Payſans les jours de Dimanches & de Fêtes. *M. le Curé*, lui dit Fénelon, *ne danſons point ; mais permettons à ces pauvres gens de danſer ; pourquoi les empêcher d'oublier un moment combien ils ſont malheureux ?*

On a loué avec juſtice le mot d'un homme de Lettres, en voyant ſa bibliotheque détruite par un incendie : *Je n'aurois guere profité de mes livres, ſi je ne ſavois pas les perdre.* Le mot de Fénelon, qui perdit auſſi tous ſes livres par un accident ſemblable, eſt bien plus ſimple & plus touchant. *J'aime bien mieux*, dit-il, *qu'ils ſoient brûlés, que la chaumiere d'une pauvre famille.*

Il alloit ſouvent ſe promener ſeul &

à pied dans les environs de Cambrai, & dans ses visites diocésaines; il entroit dans les cabanes des Paysans, s'asséyoit auprès d'eux, les soulageoit & les consoloit. Les vieillards qui ont eu le bonheur de le voir, parlent encore de lui avec le respect le plus tendre. *Voilà*, disent-ils, *la chaise de bois où notre bon Archevêque venoit s'asseoir au milieu de nous; nous ne le reverrons plus!* & ils répandent des larmes.

Il recueilloit dans son palais les malheureux habitans des campagnes, que la guerre avoit obligés de fuir leurs demeures, les nourrissoit, & les servoit lui-même à table. Il vit un jour un Paysan qui ne mangeoit point, & lui en demanda la raison. *Hélas! Monseigneur*, lui dit le Paysan, *je n'ai pas eu le temps, en fuyant de ma cabane, d'emmener une vache qui nourrissoit ma famille, les ennemis me l'auront enlevée, & je n'en trouverai pas une aussi bonne.* Fénelon, à la faveur de son sauf-conduit, partit sur-le-champ, accompagné d'un seul Domestique, trouva la vache, & la ramena lui-même au Paysan. Malheur à ceux à qui ce trait attendrissant ne paroîtroit pas assez noble pour

être

être raconté (1) devant une Aſſemblée ſi reſpectable, & ſi digne de l'entendre !

La ſimplicité de ſa vertu obtint le triomphe le plus flatteur & le plus doux dans une occaſion qui dut être bien chere à ſon cœur. Ses ennemis (car à la honte de l'humanité Fénelon eut des ennemis) avoient eu la déteſtable adreſſe de placer auprès de lui un Eccléſiaſtique de grande naiſſance, qu'il croyoit n'être que ſon Grand-Vicaire, & qui étoit ſon eſpion. Cet homme, qui avoit conſenti à faire un métier ſi vil & ſi lâche, eut le courage de s'en punir ; après avoir obſervé long-temps l'ame douce & pure qu'il étoit chargé de noircir, il vint ſe jeter aux pieds de Fénelon en fondant en larmes, avoua le rôle indigne qu'on lui avoit fait jouer, & alla cacher dans la retraite ſon déſeſpoir & ſa honte.

Ce Prélat, ſi indulgent pour les autres, n'exigeoit point qu'on le fût pour lui ; non-ſeulement il conſentoit qu'on

(1) Cet Eloge de Fénelon a été lu à la Séance publique du 25 Août 1774, & l'a été encore à la Séance particuliere du 17 Mai 1777, à laquelle l'Empereur aſſiſta.

se montrât sévere à son égard, il en étoit même reconnoissant. Le Pere Séraphin, Capucin, Missionnaire plus zélé qu'éloquent, prêchoit à Versailles devant Louis XIV. L'Abbé de Fénelon, alors Aumônier du Roi, étoit au Sermon, & s'endormit. Le Pere Séraphin s'apperçut, & s'interrompant brusquement au milieu de son discours: *Réveillez* dit-il, *cet Abbé qui dort, & qui apparemment n'est ici que pour faire sa cour au Roi.* Fénelon aimoit à raconter cette anecdote; il louoit, avec la satisfaction la plus vraie, le Prédicateur qui avoit montré tant de liberté apostolique, & le Roi qui l'avoit approuvée par son silence. A cette occasion, il racontoit encore qu'un jour Louis XIV fut étonné de ne voir personne au Sermon, où il avoit toujours remarqué la plus grande affluence de Courtisans, & où Fénelon se trouvoit en ce moment presque seul avec le Roi. Ce Prince en demanda la raison au Major de ses Gardes. *Sire*, répondit le Major, *j'avois fait dire que Votre Majesté n'iroit point au Sermon; j'étois bien aise que vous connussiez par vous-même ceux qui y viennent pour Dieu, & ceux qui n'y viennent que pour vous.*

Si Fénelon avoit donné à la Cour le mauvais exemple de dormir à un mauvais Sermon, il y donna dans une autre occasion une leçon de régularité bien rare. Lorsqu'il eut été nommé à l'Archevêché de Cambrai, il remit son Abbaye de Saint-Valery, *pour ne pas violer*, disoit-il, *la Loi de l'Eglise, qui défend de posséder plusieurs Bénéfices.* L'Archevêque de Reims le Tellier, que cette Loi n'effrayoit pas autant, mais que cet exemple effraya beaucoup, dit à Fénelon : *Vous allez nous perdre.*

Son amour pour la vertu étoit si tendre, & pour ainsi dire si délicat, que rien de ce qui pouvoit lui porter les atteintes les plus légeres ne lui paroissoit innocent. Il blâmoit Moliere de l'avoir représentée dans le *Misanthrope*, avec une austérité odieuse & ridicule. La critique pouvoit n'être pas juste; mais le motif qui la dictoit honore la candeur de son ame. Cette critique est même d'autant plus louable, qu'on ne peut l'accuser d'avoir été intéressée; car la vertu douce & indulgente de Fénelon étoit bien éloignée de ressembler à la vertu sauvage & inflexible du Misanthrope. Au contraire, Fénelon goûtoit

beaucoup le *Tartuffe ;* plus il aimoit la vertu naïve & ſincere, plus il en déteſtoit le maſque, qu'il ſe plaignoit de rencontrer ſouvent à Verſailles, & plus il applaudiſſoit à ceux qui eſſayoient de l'arracher. Il ne faiſoit pas, comme Baillet, un crime à Moliere *d'avoir uſurpé le droit des Miniſtres du Seigneur, pour reprendre les hypocrites ;* Fénelon étoit perſuadé que ceux qui ſe plaignent qu'on leur uſurpe ce droit, qui n'eſt au fond que le droit de tout homme de bien, ſont pour l'ordinaire peu empreſſés d'en faire uſage, & craignent même ſouvent qu'on ne l'exerce à leur égard. Il oſoit blâmer Bourdaloue, dont il reſpectoit d'ailleurs les talens & la vertu, d'avoir attaqué dans un de ſes Sermons, par une déclamation inſipide, cette précieuſe Comédie, où le contraſte de la fauſſe dévotion & de la piété ſincere eſt peint avec des couleurs ſi propres à faire déteſter l'une & reſpecter l'autre. *Eourdaloue*, diſoit-il avec candeur, *n'eſt pas Tartuffe ; mais ſes ennemis diront qu'il eſt Jéſuite.*

Pendant la guerre de 1701, un jeune Prince de l'armée des Alliés paſſa quelque temps à Cambrai. Fénelon donna

quelques instructions à ce Prince, qui l'écoutoit avec vénération & avec tendresse. Il lui recommanda sur-tout de ne jamais forcer ses Sujets à changer de Religion. » Nulle Puissance humaine, » lui disoit-il, n'a droit sur la liberté » du cœur. La violence ne persuade » pas; elle ne fait que des hypocrites. » Donner de tels Prosélytes à la Reli- » gion, ce n'est pas la protéger, c'est » la mettre en servitude «. Il tint à ce même Prince, sur l'administration de ses Etats, le langage que Mentor tint à Télémaque. Il lui fit voir les avantages qu'il pouvoit tirer de la forme du Gouvernement de son pays. » Votre Sénat, » lui dit-il, ne peut rien sans vous; » n'êtes-vous pas assez puissant? vous » ne pouvez rien sans lui; n'êtes-vous » pas heureux d'avoir les mains liées » pour le mal (1)? Tout Prince sage » doit souhaiter de ne régner que par » les Loix; sa justice, sa gloire, son » autorité même y sont intéressées. » Favorisez, écrivoit-il à un autre » Prince, le progrès des lumieres dans » vos Etats. Plus une Nation est éclairée,

(1) Voyez la Vie de Fénelon par Ramsai.

» plus elle sent que son véritable in-
» térêt est d'obéir à des Loix justes &
» sages, & plus elle vit tranquille &
» fidelle à l'abri de ces Loix «.

Durant la même guerre de 1701, Fénelon, tombé dans la disgrace du Roi, & banni de sa présence, recevoit des Généraux ennemis bien plus d'accueil que des nôtres. Tandis qu'Eugene & Marlboroug lui rendoient le respect & l'hommage dont il étoit digne, les Courtisans François, qui servoient à l'armée de Flandre, évitoient de le voir; les plus vils croyoient faire leur cour en le décriant, & les plus vertueux un grand effort de courage & de prudence tout-à-la-fois, en se bornant à ne le pas louer. Le Duc de Bourgogne son Eleve, le seul peut-être des habitans de Versailles qui ne l'eût pas oublié, n'avoit pu, malgré ses instances, obtenir du Roi son aïeul, la permission de voir un seul instant (pendant la campagne de 1708, où il commandoit l'armée) l'homme de la terre à qui il avoit le plus d'obligation, & pour lequel il étoit pénétré de la vénération la plus tendre. Délaissé si cruellement dans sa propre patrie, l'Archevêque de Cam-

brai pouvoit, en quelque ſorte, la regarder comme une terre étrangere, lorſque la France, déchirée depuis hüit ans par une guerre malheureuſe, acheva d'être déſolée par le funeſte hiver de 1709. Fénelon avoit dans ſes greniers pour cent mille francs de grains; il les diſtribua aux Soldats, qui ſouvent manquoient de pain, & refuſa d'en recevoir le prix. *Le Roi, dit-il, ne me doit rien; & dans les malheurs qui accablent le Peuple, je dois, comme François & comme Evêque, rendre à l'État ce que j'en ai reçu.* C'eſt ainſi qu'il ſe vengeoit de ſa diſgrace.

Le charme le plus touchant de ſes Ouvrages, eſt ce ſentiment de quiétude & de paix qu'il fait goûter à ſon Lecteur; c'eſt un ami qui s'approche de vous, & dont l'ame ſe répand dans la vôtre; il tempere, il ſuſpend au moins pour un moment vos douleurs & vos peines; on pardonne à l'humanité tant d'hommes qui la font haïr, en faveur de Fénelon qui la fait aimer.

Le peu d'écrits qu'il a laiſſés ſur la Littérature, eſt plein de goût, de fineſſe & de lumieres. Nourri de la lecture des Anciens, il ſait d'autant mieux les

admirer, qu'il ne les admire pas toujours. Dans les Auteurs qu'il cite pour modèles, les traits qui vont à l'ame sont ceux sur lesquels il aime à se reposer ; il semble alors, si on peut parler ainsi, respirer doucement l'air natal, & se retrouver au milieu de ce qu'il a de plus cher.

Ses Dialogues sur l'Eloquence, & sa Lettre à l'Académie Françoise sur le même objet, renferment les principes les plus sains sur l'art d'émouvoir & de persuader. Il y parle de cet Art en Orateur & en Philosophe ; des Rhéteurs qui n'étoient ni l'un ni l'autre, l'attaquerent & ne le réfuterent pas ; ils n'avoient étudié qu'Aristote qu'ils n'entendoient guere, & il avoit étudié la Nature qui ne trompe jamais.

Les mieux écrits de ses Ouvrages, s'ils ne sont pas les mieux raisonnés, sont peut-être ceux qu'il a faits sur le *Quiétisme*, c'est-à-dire, sur cet amour désintéressé qu'il exigeoit pour l'Être Suprême, mais que la Religion désavoue. Pardonnons à cette ame tendre & active d'avoir perdu tant de chaleur & d'éloquence sur un pareil sujet ; il y parloit du plaisir d'aimer. *Je ne sais*

pas, dit un célebre Ecrivain, *si Fenelon fut hérétique en assûrant que Dieu mérite d'être aime pour lui-même ; mais je sais que Fenelon méritoit d'être aimé ainsi.* Il défendoit la mauvaise cause avec un intérêt si séduisant, que l'intrépide Bossuet son Antagoniste, exercé à lutter contre les Ministres Protestans les plus redoutables, avouoit que Fénelon lui avoit donné plus de peine que les Claude & les Basnage ; aussi disoit-il de l'Archevêque de Cambrai, ce que le Roi d'Espagne Philippe IV disoit de M. de Turenne : *Voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits.* Il y paroissoit quelquefois aux expressions peu ménagées avec lesquelles Bossuet attaquoit son paisible Adversaire. *Monseigneur*, lui répondoit l'Archevêque de Cambrai, *pourquoi me dites-vous des injures pour des raisons ? Auriez-vous pris mes raisons pour des injures ?* Cependant, quoique victime du zele de son éloquent Antagoniste, il parloit toujours avec éloge des rares talens de ce Chrysostome moderne ; & lors même qu'on cherchoit à les rabaisser en sa présence, soit par une aveugle prévention, soit par une basse flatterie,

il en prenoit hautement la défenſe. Il eſt vrai que ſon illuſtre rival lui rendoit la même juſtice; car une femme de la Cour ayant demandé à l'Evêque de Meaux, dans le fort de ſa querelle Théologique avec Fénelon, ſi cet Archevêque avoit en effet autant d'eſprit qu'on le diſoit: *Ah! Madame*, répondit Boſſuet, *il en a à faire trembler*.

Soumettant néanmoins cet eſprit ſupérieur aux déciſions de l'Egliſe, non-ſeulement il publia lui-même, comme tout le monde ſait, la Bulle qui condamnoit ſon Ouvrage des *Maximes des Saints;* mais il voulut laiſſer à ſa Cathédrale un monument durable de ſa ſoumiſſion; il fit faire un Soleil, porté par deux Anges, qui fouloient aux pieds pluſieurs livres, ſur l'un deſquels étoit le titre du ſien.

Il étoit alors exilé à Cambrai pour cette affaire du Quiétiſme; car un Evêque, comme tout le monde ſait, eſt appelé parmi nous *exilé*, lorſqu'il a ordre de reſter dans ſon Diocèſe. L'Archevêque de Cambrai, bien éloigné d'adopter ce langage, & pénétré du ſentiment de ſes devoirs, bénit l'heureuſe faute qui l'avoit enfin rendu à ſon

Eglise, & regarda comme un bienfait ce que d'autres auroient regardé comme un malheur.

Sa disgrace à la Cour, qui avoit commencé par ses opinions mystiques, fut consommée sans retour par son Roman de Télémaque, où Louis XIV crut voir la satyre indirecte de son Gouvernement ; ce qui fit dire que la grande hérésie de l'Archevêque de Cambrai étoit en Politique, & non pas en Théologie. M. de Boze lui succéda dans l'Académie Françoise ; & comme Louis XIV vivoit encore, ni M. de Boze, ni M. Dacier qui le reçut, n'oserent faire l'éloge du *Télémaque*. Il étoit fait d'avance par la voix publique, qui ne craint point les Rois, & qui les juge.

On assûre pourtant, ce qui feroit bien digne de l'ame noble & vertueuse de Louis XIV, que ce Prince, sur la fin de sa vie, rendit enfin justice à Fénelon, qu'il eut même avec lui un commerce de Lettres, & que quand il apprit sa mort, il le regretta. Peut-être les malheurs qu'il éprouva dans ses dernieres années avoient tempéré ses idées de gloire & de conquête, & l'avoient rendu plus digne d'entendre la

vérité. Fénelon avoit prévu ces malheurs ; il existe de lui une lettre manuscrite, adressée ou destinée à Louis XIV, & dans laquelle il prédit à ce Prince les revers affreux qui bientôt après désolerent & humilierent sa vieillesse. Cette lettre est écrite avec l'éloquence & la liberté d'un Ministre de l'Etre Suprême, qui plaide auprès de son Roi la cause des Peuples ; l'ame douce de Fénelon semble y avoir pris la vigueur de Bossuet, pour dire au Monarque les plus courageuses vérités. Nous ignorons si cette lettre a été lue par Louis XIV ; mais qu'elle étoit digne de l'être ! qu'elle le seroit d'être lue & méditée par tous les Rois ! Ce fut quelques années après l'avoir écrite, que Fénelon eut l'Archevêché de Cambrai. Si le Prince a vu la lettre, & qu'il ait ainsi récompensé l'Auteur, c'est le moment de sa vie où il a été le plus grand. Mais son mécontentement du *Télémaque* nous fait douter avec regret de ce trait d'héroïsme, qu'il nous seroit si doux de croire & de célébrer.

La réputation du *Télémaque*, qui n'a jamais varié dans le reste de l'Europe, a souffert en France différentes révolu-

tions. Quand l'Ouvrage parut, la nouveauté du genre, l'intérêt du ſujet, les graces du ſtyle, & plus encore la critique indirecte, mais continuelle d'un Monarque qui n'étoit plus le Dieu de ſes Sujets, enleverent tous les ſuffrages. La corruption qu'amena la Régence, & qui rendit la Nation moins ſenſible aux Ouvrages où la vertu reſpire, le parti violent qui s'éleva contre Homere, dont le *Télémaque* paroiſſoit l'imitation, enfin la monotonie qu'on crut y appercevoir dans la diction & dans les idées, le firent rabaiſſer aſſez long-temps à la claſſe des Ouvrages dont le ſeul mérite eſt d'inſtruire agréablement la jeuneſſe. Ce Livre a fort augmenté de prix dans notre ſiecle, qui plus éclairé que le précédent ſur les vrais principes du bonheur des Etats, ſemble les renfermer dans ces deux mots, *agriculture & tolérance*; il voudroit élever des autels au Citoyen qui a tant recommandé la premiere, & à l'Evêque qui a tant pratiqué la ſeconde.

Il écrivit contre les Janſéniſtes; mais ce ne fut pas, comme l'a débité la calomnie, pour faire ſa cour au Pere le

Tellier ; ſon ame noble & franche étoit auſſi incapable d'un tel motif, que ſa candeur & ſa probité de rechercher un tel homme ; la douceur ſeule de ſon caractere, & l'idée qu'il s'étoit faite de la bonté ſuprême, le rendoit peu favorable à la doctrine des partiſans du Pere Queſnel, qu'il appeloit *impitoyable* & *déſeſpérante ;* & pour les combattre, il écoutoit encore plus ſon cœur que ſa théologie. » Dieu, diſoit-il, n'eſt pour » eux que l'Etre *terrible*, il n'eſt pour » moi que l'Etre *bon ;* je ne puis me » réſoudre à en faire un tyran qui nous » ordonne de marcher en nous met» tant aux fers, & qui nous punit ſi » nous ne marchons pas «.

Mais en proſcrivant des principes qui lui paroiſſoient trop durs, il ne pouvoit ſouffrir qu'on perſécutât ceux qui les ſoutenoient. *Soyons à leur égard*, diſoit-il, *ce qu'ils ne veulent pas que Dieu ſoit à l'égard des hommes, pleins de miſéricorde & d'indulgence.* On lui repréſentoit que les Janſéniſtes étoient ſes ennemis déclarés, & n'oublioient rien pour décrier ſa doctine & ſa perſonne. *C'eſt une raiſon de plus*, répondoit-il, *pour les ſouffrir & leur pardonner.*

Quoique la ſenſibilité qui rendoit Fénelon ſi aimable, ſoit empreinte dans tous ſes Ouvrages, elle eſt encore plus profonde & plus pénétrante dans tous ceux qu'il a faits pour le Duc de Bourgogne. Il ſemble qu'en les écrivant il n'ait ceſſé de ſe répéter à lui-même : *Ce que je vais dire à cet enfant ſera le bonheur ou le malheur de vingt millions d'hommes.* Ce ſentiment reſpectable paroît ſur-tout avoir dicté ſes *Dialogues des Morts.* Tous ont de la vie & de l'intérêt : mais ceux qu'il a particuliérement conſacrés à l'inſtruction de ſon Eleve, ont une énergie douce & tendre, que l'importance de l'objet inſpire à l'Ecrivain, & lui fait trouver au fond de ſon cœur. Son pinceau prend même de la force quand il la croit néceſſaire. Tel eſt le caractere de quelques Fables, où il peint ſon Diſciple à lui-même ſous des noms déguiſés, & où couvrant ce portrait peu flatteur du voile de l'Apologue, il emploie, pour corriger le Prince, ce même amour-propre qu'il éclaire ſans révolter.

Une autre obſervation qu'il ne faut pas omettre ſur ces excellens Ouvrages,

c'est que l'Auteur y fait beaucoup moins parler la Religion que la Morale naturelle ; non par un principe d'indifférence pour cette Religion dont il étoit un si digne Ministre, mais par le motif le plus sage & le plus louable, celui de rendre, s'il le pouvoit, ses leçons utiles à tous les jeunes Princes de la terre, en leur parlant un langage qu'ils fussent tous à portée d'entendre ; langage que la Nature apprend à tous les cœurs, & qui d'accord avec toutes les Religions, est indépendant de celle que les Loix de chaque État peuvent y avoir établie. Les seules leçons où Fénelon montre le Christianisme à son Eleve, sont ses *Directions pour la conscience d'un Roi :* mais qu'il y rend le Christianisme respectable ! Quel précieux usage il sait en faire pour établir les principes de la félicité des Peuples, pour éclairer le jeune Prince sur l'étendue & la rigueur de ses devoirs, pour l'effrayer sur les suites affreuses qu'entraîneroit sa négligence à les remplir, enfin pour lui inspirer l'horreur de la tyrannie & de l'oppression, mais sur-tout de la persécution & du Fanatisme ! C'est là que l'Instituteur est à la fois Prêtre & Citoyen;

deux qualités d'autant plus respectables quand elles sont unies, que par malheur elles ne l'ont pas été toujours.

Fénelon regrettoit beaucoup que l'usage de la Cour de France ne lui eût pas permis de faire voyager son Eleve. » Je l'ai du moins fait voyager, di- » soit-il, avec Mentor & Télémaque, » n'ayant pu mieux faire pour lui & » avec lui. S'il voyageoit jamais, je de- » sirerois que ce fût sans appareil. Moins » il auroit de cortége, plus la vérité » approcheroit de lui. Il verroit ail- » leurs beaucoup mieux que chez lui » le bien & le mal, pour adopter l'un » & pour éviter l'autre; & délivré pour » quelques momens de l'embarras d'être » Prince, il goûteroit le plaisir d'être » homme « (1).

N'oublions pas la circonstance la plus intéressante peut-être de l'éducation du

(1) Cet article de l'Eloge de Fénelon a été lu en présence de l'Empereur, qui voyageoit en France comme Fénelon desiroit qu'on fît voyager son Eleve. Ce qu'on dit ici des vœux du Précepteur est très-vrai, & n'a point été imaginé, comme on pourroit le croire, relativement au voyage de ce Prince; mais les Auditeurs en firent aisément l'application.

Duc de Bourgogne, & qui fait le plus aimer son digne Instituteur. Quand Fénelon avoit commis dans cette éducation quelque faute, même légere, (il étoit difficile qu'il en fît d'autres) il venoit s'accuser lui-même auprès du jeune Prince. Quelle autorité douce & puissante il acquéroit sur son Disciple par cette respectable sincérité! Que de vertus il lui enseignoit à la fois! L'habitude d'être simple & vrai, même aux dépens de son amour-propre, l'indulgence pour les fautes d'autrui, la docilité pour reconnoître & avouer les siennes, le courage même de s'en accuser, la noble ambition de se connoître, & l'ambition plus noble encore de se vaincre. *Si tu veux*, dit un Philosophe, *faire entendre & aimer à ton fils la sévere vérité, commence par la dire, lorsqu'elle est fâcheuse pour toi-même.*

Pourrions-nous croire, si les registres de l'Académie Françoise ne l'attestoient, que le jour où Fénelon fut élu par cette Compagnie, deux Académiciens ne rougirent pas de lui donner chacun une boule d'exclusion? Heureusement pour eux, & sur-tout pour nous qui de-

vons être leurs Hiſtoriens, ils ſeront à jamais inconnus, & la poſtérité ignorera cet affligeant ſecret, dont la publicité nous forceroit de haïr leur mémoire. Quelqu'illuſtres qu'ils euſſent été par leur naiſſance, par leurs dignités, par leurs Ouvrages même, nous ne pourrions parler de leur rang ou de leurs talens qu'avec douleur; nous ſentirions, en prenant la plume, notre cœur ſe reſſerrer & ſe flétrir, & peut-être n'aurions la force de tracer que ces triſtes mots : *Il donna une boule noire à Fénelon.*

On lit dans la Cathédrale de Cambrai une épitaphe bien longue & bien froide de ce vertueux Prélat. Oſerions-nous en propoſer une plus courte : *Sous cette pierre repoſe Fénelon ; paſſant, n'efface point par tes pleurs cette épitaphe, afin que d'autres la liſent, & pleurent comme toi !*



ÉLOGE

DE L'ABBÉ

DE CHOISY.

FRANÇOIS-TIMOLÉON DE CHOISY naquit à Paris le 16 Août 1644. Son pere, Chancelier de Gaston Duc d'Orléans, servit l'Etat avec zele & avec succès dans quelques négociations importantes, dont il fut chargé auprès des Cours Etrangeres. Mais ayant dédaigné, à son retour en France, de faire sa cour au Cardinal Mazarin, alors tout-puissant dans le Royaume, & si peu fait pour l'être, il eut le malheur honorable de déplaire à ce Ministre, & de s'en voir négligé, comme il devoit s'y attendre. Il avoit appris d'un Politique Philosophe, que les grandes places sont

comme les rochers escarpés, qu'il n'y a que les aigles & les reptiles qui y parviennent ; & la Nature ne l'avoit fait ni aigle, ni reptile. Aussi, bien loin d'obtenir les graces ou plutôt les distinctions qu'il méritoit, il vit même s'évanouir une partie considérable de son patrimoine, par les injustices & les pertes qu'il essuya dès qu'il fut sans crédit. L'Aïeul paternel de l'Abbé de Choisy s'étoit montré plus fin Courtisan. Il avoit la réputation de jouer supérieurement aux échecs ; le Marquis d'O, Surintendant des Finances, qui avoit aussi la prétention d'être fort habile au même jeu, voulut essayer ses forces contre ce redoutable Adversaire ; & celui-ci eut non-seulement l'adresse de se laisser gagner, mais l'adresse plus grande encore de paroître se bien défendre : le Ministre, fier de son succès, daigna converser au sortir du combat avec celui qu'il avoit eû tant de peine & sur-tout tant de gloire à vaincre ; il lui trouva, ainsi qu'on le peut penser, toute la capacité possible pour les affaires, se l'attacha, l'employa dans plusieurs intrigues secretes, & fit sa fortune & celle de sa famille ; mais cette fortune,

comme on vient de le dire, ne fut pas de longue durée, & la roideur du fils détruisit l'ouvrage de la souplesse du pere.

Madame de Choisy, mere de notre Académicien, & arrière-petite-fille du Chancelier de l'Hôpital, étoit une femme de beaucoup d'esprit; Louis XIV l'honoroit de ses bontés, & elle en profita pour oser lui dire un jour : *Sire, voulez-vous devenir honnête homme? Ayez souvent des conversations avec moi.* Le Roi la crut, lui donna deux fois par semaine des Audiences réglées, & récompensa en Roi, c'est-à-dire, d'une pension considérable, les avis, souvent très-utiles, qu'il recevoit d'elle dans ces entretiens secrets. Si les Princes ne payoient que les vérités qu'on leur dit, ils ne se plaindroient pas si souvent du dérangement de leurs Finances. Madame de Choisy fut si reconnoissante de la faveur du Monarque, qu'elle recommanda toujours à ses enfans de préférer le Roi à tout autre Protecteur : *Croyez-moi*, leur disoit-elle souvent, *il n'est rien de tel que le tronc de l'arbre.* Cette leçon pouvoit être bonne à la Cour d'un Souverain qui gouvernoit par lui-même;

elle ne l'eût pas été à celle de tant d'autres Princes, qui, comme l'a dit un Philosophe, ont eu bien peu de crédit auprès de leurs Ministres. Cependant Madame de Choisy, en conseillant à ses enfans de ne s'attacher réellement qu'au Roi, ne négligeoit pas de leur donner des avis salutaires pour se rendre favorables les Courtisans les plus accrédités ; elle leur inspiroit pour les Grands Seigneurs le plus profond respect, en leur répétant tous les jours cet apophtegme de la vanité Gothique, qu'en France on ne connoît de noblesse que celle de l'épée ; maxime que l'orgueilleuse ignorance avoit consacrée chez nos absurdes Aïeux, & qu'à la honte même de notre siecle, qui prétend avoir secoué tant de préjugés, on trouveroit encore secrétement, mais fortement établie dans plus d'une tête importante. C'étoit en conséquence de ce grand principe, que Madame de Choisy exhortoit ses enfans *à ne voir que des gens de qualité, pour n'être point glorieux*, disoit-elle, & *pour s'accoutumer de bonne heure à cette complaisance qui fait aimer de tout le monde ;* elle auroit dû ajouter à ce conseil, celui de ne pas confondre auprès

auprès des Grands les égards qu'on ne doit jamais leur refuser, avec l'adulation qu'on ne doit à personne; mais il est à présumer que cette mere, si peu *glorieuse*, n'étoit pas fort délicate sur la distinction de la déférence & de la bassesse; distinction que les ames élevées sentent d'elles-mêmes, & qu'en vain on voudroit apprendre aux autres.

Le jeune Abbé de Choisy (car sa famille avoit résolu de bonne heure d'en faire un Prêtre) profita si bien des conseils de sa mere, qu'il se vantoit de n'avoir jamais vu un homme de robe, excepté ses parens, qu'il ne voyoit même que par bienséance, & en se reprochant les momens qu'il leur donnoit; il passoit sa vie (nous empruntons ici ses propres paroles) ou dans son cabinet avec ses livres, ou à la Cour avec *ses amis*, car il croyoit qu'on avoit des amis à la Cour. Mais quelque à plaindre qu'il fût dans son erreur, il avoit tant de plaisir à se dire *l'ami* d'un Ministre ou d'un Courtisan, & ce titre, quand on le lui donnoit, chatouilloit si agréablement ses oreilles, qu'il y auroit eu de la cruauté à troubler son amour-propre dans cette chétive jouissance, &

à lui envier une satisfaction qui ne faisoit de mal à personne.

Quoiqu'il menât dans le monde une vie assez dissipée, il se crut obligé, d'après la décision de sa famille, de remplir sa vocation Ecclésiastique, qui néanmoins ne paroissoit pas fort clairement indiquée, soit par son goût, soit par sa maniere de vivre & de penser. Il se mit donc sur les bancs de Sorbonne, & y fit avec distinction les exercices ordinaires; l'Abbé le Tellier, depuis Archevêque de Reims, se trouvoit en licence dans le même temps, & venoit argumenter à toutes les Thèses, où par l'opiniâtreté de son *Ergotisme* il se rendoit la terreur du Soutenant, & souvent même du Docteur qui présidoit. L'Archevêque de Paris, Péréfixe, devoit présider à une Thèse de l'Abbé de Choisy; & ne voulant pas courir le risque du combat avec le redoutable Abbé le Tellier, prévint le Soutenant qu'il n'ouvriroit pas la bouche, & le laisseroit se défendre comme il pourroit. Le jeune Bachelier y consentit, se battit à outrance contre l'intrépide Argumentateur, lui disputa jusqu'à la force des poumons, & jouit

enfin de la gloire si recherchée sur les bancs, non pas d'avoir raison, (c'est rarement ce qu'on ambitionne dans cette guerre de mots & de chicane,) mais de réduire au silence son orgueilleux Adversaire.

Sa mere, dont il étoit adoré (car son esprit & sa figure étoient également aimables) avoit cru augmenter les agrémens de cette figure, en lui donnant dans son enfance des habits qui n'étoient pas ceux de son sexe, encore moins de son état, & que la frivole indulgence de la Nation Françoise l'accoutuma trop à porter. L'espece de goût qu'il conserva trop long-temps pour un travestiment si étrange & si blâmable, est une triste preuve du malheureux empire que conservent sur certains esprits les premieres sottises dont une mauvaise éducation les a infectés. Nous épargnons là-dessus un plus long détail à sa mémoire, & sur-tout à la grave Assemblée qui nous écoute (1); mais plus les écarts qu'il s'est permis à ce sujet ont été publics, plus nous sommes obligés

(1) Cet Eloge a été lu le 25 Août 1777.

d'en effacer l'impression affligeante, par un fait moins connu que sa faute, par l'aveu consolant des regrets qu'il en témoigna dans ses derniers momens. En écrivant cet endroit de sa vie, nous avons cru voir son ombre consternée demander grace à son Historien, & lui répéter ces paroles de repentir & de douleur, qu'il adressoit en mourant au souverain Juge: *Delicta juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris; Ne vous ressouvenez point des égaremens & des erreurs de ma jeunesse.*

L'Abbé de Choisy, parvenu à l'âge de trente ans, & un peu confus de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors, (car ses remords se bornoient encore à la honte) résolut de passer quelque temps hors de France, pour effacer le souvenir de ses premieres années. Il alla en Italie, comme Conclaviste du Cardinal de Bouillon, après la mort de Clément X. Il se trouva à l'Election de son Successeur, le Cardinal Odescalchi, Milanois, qui prit le nom d'Innocent XI; ce fut même en partie à l'éloquence de l'Abbé de Choisy que ce Pape dut son exaltation. Louis XIV s'y étoit d'abord fortement opposé; & l'événement fit

voir qu'il auroit eu raiſon de ne point changer d'avis, Innocent XI ayant marqué, lorſqu'il fut Pape, le dévouement le plus ſervile pour la Maiſon d'Autriche, alors notre implacable rivale. Le Roi de France n'accorda ſon conſentement à l'Election, que dans un moment de piété ou de ſcrupule; les Cardinaux François, qui connoiſſoient l'eſprit ſouple & inſinuant de l'Abbé de Choiſy, ſe ſervirent de lui pour écrire à leur Souverain une lettre preſſante, où ils repréſentoient au fils aîné de l'Egliſe les grandes vertus d'Odeſcalchi, & le beſoin que le Saint Siége avoit d'un tel Pontife. Le religieux Monarque ſe rendit à ces remontrances, plus épiſcopales que politiques, & laiſſa mettre la Tiare ſur la tête de ſon ennemi. L'Abbé de Choiſy, pour toute récompenſe de la lettre qui avoit produit un ſi bon ou ſi mauvais effet, eut l'honneur ſtérile de baiſer le premier les pieds du nouveau Pape; mais il ſe repentit bientôt, comme il n'héſita point à l'avouer, d'avoir été l'inſtrument foible ou efficace de cette élection. Avant même de quitter l'Italie, il fut témoin avec la douleur d'un Chrétien & d'un

François, de la conduite peu mesurée du Chef de l'Eglise, d'où il pensa résulter, au grand malheur de la Religion, un schisme entre le Saint Siége & le Clergé de France. L'Abbé de Choisy, se reprochant le succès de sa lettre, ajoutoit, que si l'imprudent Innocent XI s'étoit exposé à causer un tel scandale, ce n'étoit pas faute d'avoir reçu, au moment même de son exaltation, des conseils aussi sages qu'inutiles: notre Académicien racontoit avec plaisir, que dans l'instant où le Pontife venoit d'être porté sur l'autel, pour la cérémonie qu'on appelle assez improprement adoration du Pape, le Cardinal Grimaldi, qui étoit en possession de ne le point flatter, s'étoit approché de son nouveau Maître, & avoit osé lui dire, assez haut pour être entendu de ses voisins, mais assez bas pour ne pas paroître manquer de respect au Chef de l'Eglise: *Souvenez-vous que vous êtes ignorant & opiniâtre; voilà la derniere vérité que vous entendrez de moi; je vais vous adorer.*

A peine de retour en France, l'Abbé de Choisy fut attaqué d'une dangereuse maladie, qui lui fit faire de terribles

réflexions ; *il crut voir*, comme il le raconte lui-même, *la Justice éternelle coupant le fil de ses jours, & lui demandant compte de sa vie.* Cette frayeur salutaire, qui amene à sa suite la foi & le repentir, fit tout-à-coup de l'Abbé de Choisy un Chrétien persuadé ; *les Mysteres les plus sublimes de la Religion*, c'est toujours lui qui parle, *lui parurent clairs & sans nuage ; il ne desira de vivre que pour les croire, & pour faire pénitence.* Un Ecclésiastique de ses amis, qui ne l'avoit point quitté pendant le danger où il étoit, avoit fortifié par ses instructions la foi tremblante du malade ; il continua ces salutaires instructions au Néophite convalescent ; & le premier usage que l'Abbe de Choisy fit de sa santé, fut de publier le résultat de leurs conversations, en quatre Dialogues sur l'immortalité de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur le culte qu'on lui doit, & sur la Providence.

L'Ouvrage eut beaucoup de succès, & fut lu avec plaisir par ceux même qu'il ne convertit pas ; il ne déplut guere qu'au fougueux Ministre Jurieu. Ce Prédicant fanatique repoussa avec sa violence & son absurdité ordinaire

les traits que l'Abbé de Choisy avoit cru devoir lancer contre la Secte Protestante; Secte infortunée, qui déjà trop foible contre la réunion qu'on avoit faite des Missionnaires Soldats aux Missionnaires Prêtres pour la réduire & la confondre, joignoit encore à ce malheur celui d'avoir un visionnaire pour défenseur & pour Apôtre. L'Auteur critiqué, & (ce qui étoit plus fâcheux pour ce censeur atrabilaire) le Public des deux Religions laissa Jurieu exhaler son fiel & débiter ses folies, & l'Abbé de Choisy eut le bonheur de n'avoir point d'autre Adversaire.

L'incrédule revenu de ses erreurs, exécuta le précepte de l'Evangile: *Quand vous serez converti, songez à convertir vos freres*. Il se sentit animé du zele le plus ardent pour la propagation de la Foi, & l'occasion vint heureusement s'offrir à son zele. Les Jésuites, qui comme l'on sait, gouvernoient alors la conscience du Roi, & qui ne gouvernent plus celle de personne, profitant, pour l'avantage de leur Société, de l'amour sincere que Louis XIV marquoit pour la Religion, persuaderent à ce Prince que le Roi de Siam montroit le plus

grand desir de se faire Chrétien, & proposerent d'employer à cette bonne œuvre un de leurs Peres, nommé Tachard, Missionnaire, à ce qu'ils disoient, des plus habiles, mais, ce qu'ils ne disoient pas, intriguant plus habile encore. Pour donner à ce triomphe de la Religion, dont ils se rendoient garans, tout l'éclat que méritoit un si grand intérêt, ils engagerent le Monarque François à envoyer au Monarque Asiatique une ambassade solemnelle, à la suite de laquelle le Pere Tachard se trouveroit, pour catéchiser & convertir le Prince. L'Abbé de Choisy, dont la ferveur étoit sincere, & qui crut de bonne foi cette mission sérieuse, desira de contribuer à une conversion si éclatante, & de partager l'honneur de cette brillante victoire; il demanda instamment d'être envoyé à Siam, pour expier, disoit-il, par la conquête de l'auguste Prosélyte, les écarts de sa vie passée. Le Roi Très-Chrétien se prêta à ses desirs si louables; & comme le Chevalier de Chaumont étoit déjà nommé Ambassadeur, l'Abbé de Choisy lui fut adjoint avec

le titre, jusqu'alors inconnu, de *Coadjuteur d'ambassade.*

Pendant la route il essaya de se distraire de l'oisiveté du navire, en écrivant ce Journal de son voyage, qu'on lit encore tous les jours avec plaisir. Cet Ouvrage néanmoins, si même il mérite ce nom, n'est ni instructif, ni utile, ni intéressant par son objet; l'Auteur n'y parle guère que du temps qu'il fait chaque jour, des vents qui soufflent, des tempêtes ou des calmes qu'il essuie, & de quelques événemens très-peu importans arrivés sur le vaisseau; cependant il plaît, il amuse, il attache même quelquefois; on voyage avec lui, on est présent à tout ce qu'il raconte; & quand la lecture est achevée, on regrette que cette longue route ne l'ait pas été davantage. C'est que l'Auteur a un mérite infaillible pour être lu, le mérite rare de faire conversation avec son Lecteur, d'être pour lui, si on peut parler de la sorte, une compagnie de réserve, toujours prête à lui servir de ressource en quelque situation qu'il se trouve, content ou malheureux, gai ou triste, malade ou en santé.

C'eſt ſur-tout une lecture de convaleſcent, parce qu'elle donne à l'ame, ou plutôt à l'eſprit, le degré de mouvement néceſſaire pour le bercer légérement ſans le fatiguer. Un Roman, une Tragédie touchent, mais agitent; une Hiſtoire afflige ſouvent; un bon Ouvrage de Littérature inſtruit & plaît, mais applique; le Journal de l'Abbé de Choiſy n'occupe jamais & réveille toujours, ſans qu'il en reſte néanmoins aucune impreſſion forte ni durable. Le caractere propre des bons Ecrivains eſt de faire penſer beaucoup, celui de l'Abbé de Choiſy eſt d'en diſtraire, & preſque d'en empêcher; mais on lui ſait gré de cette diſtraction, ſi favorable à la pareſſe naturelle, & à ce plaiſir de végéter doucement, auquel preſque tous les hommes ſe borneroient, s'ils ne craignoient de ſentir d'une maniere trop pénible l'inſipidité de leur exiſtence. On peut comparer le Livre dont nous parlons, à ces jeux d'enfant qui faiſoient, dit-on, le divertiſſement du Pere Mallebranche, par cette raiſon bien digne d'un Philoſophe, qu'ils lui offroient un délaſſement néceſſaire, ſans

laiſſer dans ſon ame aucune trace dès qu'ils étoient ceſſés.

Arrivé à Siam, le zélé Voyageur ſut bientôt à quoi s'en tenir ſur le projet de converſion du Roi Indien, qui n'avoit joué cette comédie (dont le Pere Tachard s'étoit fait le *Docteur*) que pour attirer dans ſes Etats une Ambaſſade utile à quelques vues de commerce, que les Jéſuites ſe promettoient bien de rendre utiles pour eux. L'Abbé de Choiſy fit une autre découverte, beaucoup plus mortifiante pour ſon amour-propre. Il vit qu'il n'étoit, ainſi que le Chevalier de Chaumont, qu'un perſonnage de théatre, & que ces Peres avoient tout le ſecret de l'Ambaſſade, ſecret qui étoit bien plus celui de la Société que de la Cour de France; car Louis XIV deſiroit bien plus réellement de voir le Roi de Siam Chrétien, que le Pere Tachard ne ſongeoit à y travailler. Ces fâcheuſes obſervations ne rendirent pas le ſéjour de Siam fort agréable à l'Abbé de Choiſy; il ne ſoupira plus qu'après le moment de ſon départ. Il ne fut néanmoins pleinement inſtruit qu'à ſon arrivée en France, de

tous les tours que le Jésuite lui avoit joués. *Mais quand je me vis*, disoit-il, *dans mon bon pays, je fus si aise que je ne voulus de mal à personne.*

Ne pouvant à Siam être Apôtre comme il le desiroit, & ne se sentant pas le courage d'y être Martyr, il crut au moins sanctifier le séjour qu'il y fit, en l'employant à se faire Prêtre, car il ne l'étoit pas encore; il n'avoit même que la tonsure lorsqu'il arriva à Siam; mais il se félicite dans son Journal d'avoir bien réparé le temps perdu; car il nous apprend qu'il reçut les Quatre Mineurs le 7 Décembre, fut Sous-Diacre le 8, Diacre le 9, & Prêtre le 10. Nous ne rapportons cette circonstance singuliere que pour lui tenir compte des réflexions édifiantes qu'il fait dans le même Journal sur cette ordination, & de la frayeur religieuse avec laquelle il en parle. Le nouveau Prêtre étoit si pénétré de la sainteté de son état, qu'il n'osa dire sa premiere Messe qu'au bout d'un mois sur le vaisseau qui le reportoit en France. Ce délai, qui lui avoit semblé très-long pour sa ferveur, auroit pu paroître à un Directeur sévere, un peu court pour sa préparation. Il remplit d'ail-

leurs très-assidument sur ce vaisseau les fonctions de son ministere, par les fréquentes prédications qu'il faisoit à l'équipage ; son Journal nous assûre qu'il y réussissoit à merveille, & que ses exhortations produisoient beaucoup de fruit parmi les matelots. Il se consola le mieux qu'il put, par ce petit succès, d'un autre dégoût qu'il avoit encore essuyé avant son départ. Il avoit espéré un moment d'être chargé par le Roi de Siam de quelques complimens pour le Pape, & de porter aux pieds du Pontife des hommages dont le Saint Siége & l'Eglise auroient pu tirer quelque gloire ; mais cette espérance s'évanouit encore ; il y fallut renoncer, & se résoudre à n'apporter de complimens du Roi de Siam qu'au Cardinal de Bouillon. Pour comble de malheur, ces complimens causerent un nouveau chagrin à l'Abbé de Choisy, qui s'en étoit chargé avec empressement, & les avoit même assez vivement sollicités ; il connoissoit ce Cardinal, son ancien bienfaiteur, pour un homme vain & glorieux ; & la reconnoissance du protégé croyoit s'acquitter avec usure en caressant l'amour-propre du Protecteur

par des témoignages d'estime venus de si haut & de si loin. Mais pendant son voyage, le Cardinal de Bouillon, si bien traité à la Cour de Siam, avoit été exilé de celle de France ; on persuada à Louis XIV que son Ambassadeur auroit dû savoir ce qui se passoit à Versailles pendant qu'il étoit à Siam ; le Monarque trouva très-mauvais que l'Abbé de Choisy eût ménagé cette petite distinction à un Sujet disgracié par son Maître, & s'en expliqua avec assez de mécontentement, pour que l'Ambassadeur effrayé se presSât de quitter la Cour; il vint se jeter à Paris dans le Séminaire des Missions Etrangeres, où il nous assûre qu'*après une demi-heure d'oraison au pied des autels, il eut le bonheur d'oublier sa disgrace.*

Néanmoins, quelque bonne contenance qu'il s'efforçât d'opposer à l'infortune, il sentoit trop pour son malheur que la faveur étoit le seul bien qui pût le rendre heureux, & que la Religion ne faisoit tout au plus que le consoler ; il étoit donc toujours secrétement tenté de retourner à Versailles, & ne cherchoit qu'un prétexte pour y reparoître avec décence. Ce fut pour remplir cette

vue qu'il fit dans son Séminaire une *Vie de David* & une Traduction des *Pseaumes*, qu'il avoit dessein de présenter à Louis XIV ; il la présenta en effet, & il eut même la douce satisfaction d'être assez bien reçu. Il est vrai qu'il avoit pris une très-sage précaution, celle de se faire introduire par le Pere de la Chaise, qui jouissoit alors du plus grand crédit, & dont la faveur étoit très-recherchée, non-seulement par tous les dévots de la Cour, mais par ceux qui, comme l'Abbé de Choisy, desiroient au moins de le paroître.

Cette heureuse démarche le fit si pleinement rentrer en grace, que l'Académie Françoise, qui n'eût osé faire un choix peu agréable à son Protecteur, l'élut au bout de quelques mois pour un de ses Membres (1). Son Discours de réception fut très-goûté. L'Eloge du Cardinal de Richelieu, qu'il fit dans ce Discours, suivant l'usage, eut sur-tout beaucoup de succès. Ce Cardinal, si nous en croyons le P. Bouhours, *n'a jamais été mieux loué*, & le Jé-

---

(1) Il fut reçu le 25 Août 1687 à la place de M. le Duc de Saint-Aiguan.

ſuite nous aſsûre que *du vivant de ce grand Miniſtre*, une telle louange *n'auroit pas été perdue.* Mais le *grand Miniſtre* étoit mort ; le Monarque qui lui avoit ſuccédé ne payoit de louanges que celles qu'il recevoit ; & il fallut que l'Abbé de Choiſy, ſi applaudi par ſes Auditeurs & par le P. Bouhours, ſe contentât de cette fumée pour toute récompenſe.

Le nouvel Académicien ſe rendit très-utile à la Compagnie, en partageant avec aſſiduité & avec ardeur le travail dont elle étoit alors occupée. Il rédigea même par écrit une eſpece de Journal de ce qui ſe paſſoit dans les Aſſemblées, des queſtions grammaticales qu'on y diſcutoit, & des déciſions qui en réſultoient ; l'Académie ne jugea pas à propos de publier dans le temps ce petit Journal, parce qu'il lui parut écrit avec trop peu de gravité. Cependant un grave Académicien, mais apparemment moins grave encore que nos prédéceſſeurs (1), le mit au jour il y a environ

(1) M. l'Abbé d'Olivet, qui a imprimé ce *Journal de l'Abbé de Choiſy* dans un Recueil intitulé, *Opuſcules ſur la Langue Françoiſe.* Paris, 1754.

vingt années, & long-temps après la mort de l'Abbé de Choisy. La lecture de cet écrit, qui semble ne promettre que des discussions arides & ennuyeuses, est beaucoup plus agréable qu'on ne devroit s'y attendre. L'Auteur a tempéré la sécheresse du sujet par la légéreté du style, par l'espece de vie & d'intérêt qu'il donne à son récit, enfin par quelques traits & par quelques anecdotes qui y répandent du mouvement & de la variété. C'est peut-être le seul Ouvrage de Grammaire dont on puisse dire qu'il instruit & qu'il amuse tout à la fois; & ce n'est pas un petit éloge dans un genre d'écrire, où souvent le Lecteur se trouve très-fatigué sans avoir rien appris.

La vie de *David*, que l'Abbé de Choisy avoit présentée à Louis XIV, n'étoit proprement qu'un panégyrique du Roi de France sous le nom du Roi d'Israël. On imagine aisément tous les traits de ressemblance que l'Auteur trouve entre les deux Princes. L'Ecrivain courtisan ne s'en tint pas là; il fit une *Vie de Salomon*, qui lui fournit encore un nouveau parallèle à la louange du Roi, principalement lorsqu'il parle

de la magnificence du Monarque Juif, de la richesse de ses Maisons Royales, de sa profonde sagesse, & de la majesté avec laquelle *il donnoit audience aux Ambassadeurs des Rois des Indes.*

De l'Histoire de *David* & de *Salomon*, l'Abbé de Choisy passa à celle de Philippe de Valois & du Roi Jean, qui ne ressembloient guere l'un & l'autre à Salomon ni à David; il écrivit ensuite la Vie de Charles V, dit le Sage, le vrai Salomon de la France, & enfin celle de Charles VI, époque bien remarquable, mais en même temps bien affligeante dans nos Annales, époque qui ne doit qu'aux larmes de nos peres le triste droit qu'elle a de nous intéresser, & à laquelle, comme dit très-bien M. de Voltaire, il faut renvoyer les honnêtes gens qui regrettent toujours les temps passés. Nous ne devons pas oublier, pour l'honneur de l'Abbé de Choisy, un trait de franchise & presque de courage, qui lui échappa pendant qu'il travailloit à la Vie de cet infortuné Monarque. M. le Duc de Bourgogne lui demanda un jour comment il feroit pour dire que Charles VI étoit fou: *Monseigneur*, répondit-il sans hésiter,

je dirai qu'il étoit fou. Le petit-fils de Louis XIV, tout élevé qu'il étoit par Fénelon, par Beauvilliers & par l'Abbé Fleury, n'avoit pu se persuader sans doute que l'Historien d'un Roi ne doit à sa mémoire que la vérité, tant les funestes impressions que les Princes ont le malheur de recevoir dès le berceau, résistent aux leçons des plus vertueux Instituteurs. L'Abbé de Choisy, tout glorieux de sa réponse, aimoit à la raconter, comme le plus beau trait de sa vie. Il la rapprochoit avec complaisance de celle du caustique Mézerai à Louis XIV, qui lui demandoit pourquoi il avoit fait de Louis XI un tyran: *Pourquoi l'étoit-il*, répondit l'Historien? Si les Souverains ne permettent pas qu'après trois ou quatre siecles, & même beaucoup plutôt, l'Histoire dise qu'un Prince a été imbécille ou méchant, il faut ou renoncer à écrire l'Histoire, ou se sentir assez de courage pour ne pas sacrifier l'Histoire aux Princes.

Quoi qu'il en soit, ces différentes Histoires de l'Abbé de Choisy sont écrites avec le même agrément, le même naturel, la même facilité de style qui caractérise tous ses Ouvrages. On pré-

tend, il eſt vrai, qu'elles ne ſont pas fort exactes, & rien n'eſt plus aiſé à croire; mais elles ont du mouvement & de la vie; elles ſe font lire, & ſont du moins ſupérieures, par cet avantage, à beaucoup d'autres Hiſtoires, qui très-ennuyeuſes ſans en être plus vraies, n'ont ni le mérite d'amuſer, ni celui d'inſtruire, & qu'on peut appeler les derniers des mauvais Romans; celles de l'Abbé de Choiſy méritent au moins d'être placées parmi les bons.

Nous en dirons autant *de la Vie de Saint-Louis*, que notre Académicien donna quelques années après; cette Vie, quoique compoſée en trois ſemaines, fit preſque tomber celle qu'avoit écrite le pieux M. de la Chaiſe, ſous les yeux des Solitaires de Port-Royal; Ouvrage exact & véridique, mais dont le ſtyle foible & languiſſant fut effacé par la plume élégante & ſuperficielle de l'Abbé de Choiſy, quoique cette plume ne fût ni aſſez grave pour écrire la Vie d'un Saint ſur le Trône, ni aſſez philoſophique pour tracer le portrait d'un Prince, dont le regne offre par-tout le contraſte piquant de la ſimplicité de ſa dévotion avec l'élévation de ſon ame,

de l'éducation que lui donna l'ignorance avec celle qu'il ne dut qu'à son génie, & des erreurs qu'il tenoit de son siecle, avec des lumieres qu'on croiroit du nôtre.

Si l'Abbé de Choisy n'étoit pas savant, il étoit au moins très-éloigné de vouloir le paroître. On en voit la preuve dans le compte naïf qu'il rend à un ami, de ses conversations, ou plutôt de son silence avec les Savans Missionnaires qu'il avoit trouvés dans son Ambassade de Siam. » J'ai, dit-il, une place » d'Ecoutant dans leurs Assemblées, » & je me sers souvent de votre mé- » thode; une grande modestie, point » de démangeaison de parler. Quand » la balle me vient bien naturellement, » & que je me sens instruit à fond de » la chose dont il s'agit, alors je me » laisse forcer, & je parle à demi-bas, » modeste dans le ton de la voix aussi » bien que dans les paroles. Cela fait » un effet admirable; & souvent quand » je ne dis mot, on croit que je ne veux » pas parler; au lieu que la bonne rai- » son de mon silence est une ignorance » profonde, qu'il est bon de cacher » aux yeux des autres «. On voit par

ce modeste aveu, que du moins l'Abbé de Choisy ne ressembloit pas à tant d'hommes, qui toujours pressés de parler de ce qu'ils ignorent, mériteroient la réponse qu'un Artiste Grec fit dans son attelier aux raisonnemens ridicules d'un Amateur : *Prenez garde que mes Eleves ne vous entendent.*

La Vie de Saint-Louis fut suivie d'une Traduction *de l'Imitation de Jesus-Christ*, que l'Auteur dédia à la *pieuse* Madame de Maintenon, quoiqu'il eût fait *sans piété*, comme il l'avoue lui-même, la *Traduction de ce pieux Ouvrage.* La premiere édition est remarquable par un verset du Pseaume 44, placé au bas d'une Estampe, où Madame de Maintenon est représentée aux pieds du Crucifix, qui semble lui adresser les paroles de ce verset : *Audi filia & vide, & inclina aurem tuam, & obliviscere domum Patris tui, & concupiscet Rex decorem tuum. Ecoutez, ma fille, voyez & prêtez l'oreille ; oubliez la maison de votre pere, & votre beauté touchera le cœur du Roi.* Ce passage a été retranché dans la seconde édition, à cause de la malignité du commentaire qu'on en avoit fait ; il n'étoit pas difficile de le

prévoir ; un Courtisan moins empressé, mais plus fin, ne s'y seroit pas trompé, & n'auroit pas commis cette faute. Il paroît que l'Abbé de Choisy, peu fait par sa naissance pour vivre à la Cour, étoit plus flatté du plaisir de s'y voir, qu'occupé du soin d'en étudier les habitans ; sa vanité offusquoit ses lumieres, qui d'ailleurs peu étendues & peu actives, même pour ses propres intérêts, n'avoient jamais un pressant besoin de s'exercer.

Voué, pour ainsi dire, aux Ouvrages de dévotion, depuis la Vie de Saint-Louis, il donna un volume d'*Histoires édifiantes*, mais qu'il rendit en même temps les plus agréables qu'il lui fut possible ; il vouloit, disoit-il, par cet innocent artifice, engager les femmes de la Cour à préférer cette lecture à celle des Contes de Fées, qui les occupoient tellement alors, que l'*Oiseau bleu*, si on en croit l'Abbé de Choisy, faisoit disparoître les Ouvrages les plus solides, & que Bourdaloue cédoit la place à Madame d'Aulnoy.

Les *Histoires édifiantes* de notre Académicien eurent le succès qu'il en avoit attendu, & l'encouragerent à entreprendre

prendre une autre Histoire plus édifiante encore, mais plus longue & plus sérieuse, l'Histoire de l'Eglise, depuis la naissance du Christianisme jusqu'à la fin du regne de Louis XIV. Il exécuta & termina même en onze volumes une entreprise si laborieuse, sur-tout pour un Ecrivain tel que lui. Le plus grand mérite de cet Ouvrage, est comme dans tous ceux de l'Abbé de Choisy, l'agrément & la vivacité de la narration; il n'y faut pas chercher la profondeur des recherches ni l'exactitude des faits; aussi prétend-on que l'Auteur disoit en riant, quand il eut fini son dernier volume: *J'ai achevé, grace à Dieu, l'Histoire de l'Eglise; je vais présentement me mettre à l'étudier.*

Cette production, tout-à-la-fois volumineuse & légere, fut la derniere qu'il donna au Public; car les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIV*, qu'il avoit aussi écrits dans ses momens de loisir, n'ont paru que depuis sa mort; ces Mémoires, quoique fort négligés pour le style, sont peut-être le plus agréable de ses Ouvrages. Louis XIV, ses Ministres, ses Courtisans, y sont peints d'une maniere d'autant plus piquante,

que l'Auteur ne paroît pas avoir songé à les peindre ; vraisemblablement il ne s'est pas douté des réflexions intéressantes que font naître les faits qu'il raconte, & du portrait qu'on peut se tracer, d'après ces faits, de ce Monarque si flatté, mais assez digne d'estime pour mériter de ne pas l'être, dont l'esprit naturellement juste & droit, & le cœur aussi noble que vertueux, pouvoient quelquefois être séduits par les préjugés de la grandeur & de la fausse gloire, mais n'avoient pu être étouffés par ces préjugés funestes ; qui récompensoit & employoit le mérite dans ceux même qu'il n'aimoit pas ; qui écoutoit avec plaisir l'adulation, & voyoit avec mépris les adulateurs. On accuse cependant l'Abbé de Choisy, & ce seroit dommage si l'accusation étoit fondée, d'avoir été aussi peu véridique dans ces Mémoires que dans ses autres Ouvrages historiques, & de les avoir remplis d'anecdotes fausses ou tout au moins hasardées. Le goût du Roman semble le poursuivre lors même qu'il écrit ce qui s'est passé sous ses yeux. Mais ce Roman, si c'en est un, est le meilleur de tous ceux qu'il a faits.

Il mourut le 2 Octobre 1724, à l'âge de quatre-vingts ans révolus; peu de temps auparavant, il avoit fait encore les fonctions de Directeur à la réception de M. l'Abbé d'Olivet son ancien ami, & le Discours plein de sensibilité qu'il prononça en cette occasion, fut comparé par ses Confreres au chant du cygne. Il avoit été plus aimé d'eux pendant sa vie, qu'il n'en fut regretté après sa mort; c'est qu'étant Doyen de l'Académie lorsqu'il mourut, il eut malheureusement pour successeur dans le Décanat un homme bien plus fait pour honorer ce titre, l'illustre Fontenelle, qui en a joui plus de trente années, & trop peu de temps encore au gré de nos vœux; digne Nestor d'une Compagnie Littéraire, rendant les Lettres également respectables par ses Ouvrages & par ses mœurs; objet de l'estime de la Nation, & connoissant le prix de cette estime; jouissant enfin de cette considération personnelle, qui ne s'accorde ni au rang, ni au génie même, mais à la vertu seule, & dont on doit être d'autant plus jaloux, qu'on est plus exposé par ses talens ou par ses dignités au jugement de ses Contemporains. Il

eût été à souhaiter pour l'Abbé de Choisy, qu'il se fût montré aussi digne de cet Eloge; mais avec des qualités aimables pour la Société, il lui manqua la plus essentielle pour lui-même, la seule qui donne du prix à toutes les autres, la dignité de son état, sans laquelle les agrémens n'ont qu'un éclat frivole, & ne sont guere qu'un défaut de plus. Toujours plongé dans les extrêmes, où la décence, comme la vérité, ne se trouvent jamais, il joignit à l'amour de l'étude trop de goût pour les bagatelles, à l'espece de courage qui mene au bout du monde, les petitesses de la coquetterie, & fut dans tous les momens entraîné par le plaisir & tourmenté par les remords.

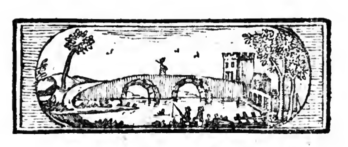
Il avoit d'ailleurs le cœur bon, & les mœurs douces, mais de cette douceur qui tient plus à la foiblesse & à l'amour du repos, qu'à un fond de bienveillance pour ses semblables. *Graces à Dieu*, dit-il dans ses Mémoires, *je n'ai point d'ennemis; & si je savois quelqu'un qui me voulût du mal, j'irois tout-à-l'heure lui faire tant d'honnêtetés, tant d'amitiés, qu'il deviendroit mon ami en dépit de lui.* Avec ce naturel facile, il ne

devoit pas en effet avoir d'ennemis, & n'en eut pas. Il se flattoit même d'avoir des amis; mais on n'en a point, si on ne sait l'être; & pour être digne & capable d'aimer, il faut avoir dans le caractere une consistance & une énergie dont l'Abbé de Choisy ne se piquoit pas. La véritable amitié, dit un Philosophe, est un sentiment profond & durable, qui ne peut ni être gravé dans un cœur de sable, ni se conserver dans une ame d'argile.

La maniere de vivre de notre Académicien avoit été trop peu sévere, pour qu'il pût ni desirer, ni espérer les dignités de l'Eglise. Aussi se console-t-il dans ses *Mémoires* de l'espece d'oubli où les Distributeurs des graces ecclésiastiques sembloient l'avoir laissé. *Dieu ne l'a pas permis*, disoit-il, *je me serois perdu dans les grandes places; & d'ailleurs à la mort j'aurois eu un plus grand compte à rendre; je n'aurai à répondre que de moi.* Peut-être le sentiment religieux que l'Abbé de Choisy exprime par ces paroles, étoit-il plus commandé par les circonstances, qu'inspiré par un vrai détachement des honneurs & des biens de ce monde : mais sa résignation

eſt au moins très-digne d'un Prêtre repentant & modeſte ; heureux d'avoir accepté dans cette louable diſpoſition quelques mortifications paſſageres, en expiation des fautes qu'il s'eſt ſi ſouvent reprochées. Ne ſoyons pas plus ſéveres à ſon égard que la Bonté ſuprême, qui ſans doute aura reçu de lui avec indulgence cette pénible expiation, en lui pardonnant même les regrets involontaires que pouvoit laiſſer dans ſon cœur un ſacrifice ſi douloureux.





ÉLOGE
DE
M. DESTOUCHES(1).

PHILIPPE NERICAULT DESTOUCHES naquit à Tours en 1680, d'une famille honnête & considérée dans cette Ville. Quoique nous ignorions le détail de ses premieres années ; nous avons lieu de croire qu'elles furent très-orageuses, mais à la vérité par la faute de ses parens bien plus que par la sienne ; c'est un reproche que les parens ne se font guere, quoiqu'ils l'aient plus d'une fois mérité. Ceux du jeune Destouches vouloient qu'il fût homme de robe, & la Nature ne le vouloit pas. Elle lui avoit donné pour les Lettres des talens dont

(1) Lu le 25 Août 1776.

elle prétendoit disposer à son gré, & dont ses parens exigeoient d'autant plus injustement le sacrifice, qu'ils ne devoient pas regarder le génie de leur fils comme un présent qu'il eût reçu d'eux. Il aima mieux obéir à la Nature qu'à ses parens ; mais ne voulant, ni braver avec scandale l'autorité respectable dont ils abusoient, ni s'y soumettre en esclave, il se sauva en gémissant de la maison paternelle, qu'il auroit desiré de ne quitter jamais. C'est ainsi que la tyrannie des peres a plus d'une fois produit dans les familles le même désordre que le despotisme dans les Etats, en forçant les victimes de l'oppression à rompre même les liens chers & sacrés qui les attachoient au pouvoir légitime. M. Destouches, échappé à ses persécuteurs, mais désormais sans appui & sans asyle, sentit bientôt tout le poids d'une liberté qui ne lui laissoit aucune ressource. Pressé par le besoin de vivre, il se jeta dans une Troupe de Comédiens de Province. Non-seulement nous n'hésitons pas à rapporter ce trait bien pardonnable de sa jeunesse ; mais, ce qui pourra surprendre, nous le rapportons pour faire

honneur à sa mémoire. Les sentimens élevés qu'il fit paroître dans une situation si triste, jettent sur sa faute cet intérêt qu'inspire toujours une ame noble qui lutte contre l'injustice & le malheur. Entraîné par le sort dans une profession qu'il voyoit condamnée sévérement par des hommes respectés, & persuadé que leur austérité inflexible ne lui sauroit aucun gré d'être à la fois Comédien & vertueux, il eut le courage d'avoir des mœurs, & d'opposer au cruel arrêt lancé contre son état, la décence exemplaire de sa vie, quoiqu'il n'eût à espérer d'autre récompense d'une conduite honnête & sage que cette conduite même. La vertu n'a jamais plus de droit à nos hommages, que lorsqu'elle se montre dans toute sa pureté sans oser même se flatter d'obtenir un peu d'estime, seul avantage dont le vice ne l'ait pas encore tout-à-fait privée.

M. Destouches ayant long-temps traîné de ville en ville sa douleur & son infortune, se trouvoit enfin à Soleure Directeur d'une Troupe de Comédiens, lorsque M. le Marquis de Puysieulx, Ambassadeur de France en Suisse, eut occasion de le connoître par

une Harangue que le jeune Acteur prononça devant lui à la tête de ses Camarades. Cette Harangue, pleine d'esprit & de finesse, ne ressembloit point aux complimens insipides que les hommes en place sont condamnés si souvent à entendre, & qu'ils regardent comme une espece de calamité attachée à la dignité de leur rang. M. le Marquis de Puysieulx, exercé par son état d'Ambassadeur dans l'art de démêler & d'apprécier les hommes, jugea que celui qui savoit parler si bien, étoit destiné par la Nature à quelque chose de mieux qu'à représenter au fond de la Suisse des Comédies Françoises. Il desira de converser avec M. Destouches, & le sonda sur différentes matieres; il vit que ce Comédien de campagne étoit un homme instruit, éclairé, supérieur à sa Harangue, & sur-tout à sa profession: il lui demanda s'il quitteroit sans peine, pour des occupations plus sérieuses & plus solides, un métier qu'il paroissoit n'avoir embrassé que malgré lui. M. Destouches, comme on le peut croire, n'hésita pas sur la réponse. L'Ambassadeur se l'attacha, & le forma aux négociations & aux affaires. Ce pro-

tecteur généreux fut bientôt payé de ses soins, en voyant les progrès rapides que fit son Disciple dans une si excellente école; & par les bienfaits qu'il lui obtint de la Cour, il jouit du plaisir si doux, de réparer à l'égard d'un homme estimable & malheureux les torts de sa famille & de la fortune.

Dès le temps de son séjour en Suisse, M. Destouches commençoit à faire des Vers; il exerçoit même sa Muse sur des objets, qui pour l'ordinaire tentent peu les jeunes versificateurs, sur des objets édifians, & soumettoit ces productions chrétiennes & poétiques au jugement du redoutable Despréaux. On ne sera peut-être pas fâché de voir ici une des réponses que lui faisoit son Oracle, ne fût-ce que par la singularité du ton de cette réponse. » Si j'étois en » parfaite santé, Monsieur, je tâ- » cherois, en répondant fort au long » à vos magnifiques complimens, de » vous faire voir que je sais rendre hy- » perboles pour hyperboles, & qu'on » ne m'écrit pas impunément des let- » tres aussi spirituelles & aussi polies » que la vôtre. Mais trouvez bon que

» sans faire assaut d'esprit avec vous,
» je me contente de vous assûrer que
» j'ai trouvé dans votre Ouvrage des
» sentimens de religion d'autant plus
» estimables que je les crois sinceres,
» & que vous me paroissez *écrire ce*
» *que vous pensez*. (C'est un éloge que
» le zele des dévots ne mérite pas tou-
» jours) Cependant, Monsieur, puis-
» que vous souhaitez que je vous
» écrive avec cette liberté satyrique que
» je me suis acquise, soit à droit, soit
» à tort, sur le Parnasse, comment
» souffrir qu'un aussi *galant homme*
» que vous fasse rimer *terre* avec *co-*
» *lere?* Comment vous passer deux *hia-*
» *tus* tels que vous vous les permettez?
» Comment!..... Mais je m'apperçois
» qu'au lieu des remerciemens que je
» vous dois, je vais ici vous inonder
» de critiques. Le mieux est donc de
» finir, en vous encourageant dans le
» bon dessein que vous avez de vous
» élever sur la montagne au double
» sommet, & d'y cueillir les infail-
» libles lauriers qui vous attendent «.
Les fautes que Despréaux relevoit (avec une civilité si pénible) dans les Vers qu'il avoit reçus, semblent prouver que

le Poëte novice ne donnoit pas encore par ses premiers essais de brillantes espérances. Mais le Législateur du Parnasse n'en fut que plus habile à deviner, en lui annonçant ses succès futurs; supposé néanmoins que cet arbitre févere parlât en cette circonstance comme M. Destouches parloit sur la Religion, c'est-à-dire, qu'il *écrivît ce qu'il pensoit*. Il devoit lui être bien difficile d'observer toujours une vérité rigoureuse dans ces jugemens de bienséance & de contrainte, où il renonçoit un moment à la Satyre, son élément naturel & favori, pour se condamner, comme il le disoit lui-même, à la fadeur des Eloges.

Quoi qu'il en soit, M. Destouches ne tarda pas à vérifier cette prédiction, ironique ou sincere. Son talent commença à se manifester en Suisse, par une Comédie qui n'eût pas été indigne de naître chez une Nation plus sensible aux plaisirs du Théatre. Il donna le *Curieux Impertinent*, qui fut joué dans tout le pays, & reçu avec transport; mais il auroit été médiocrement glorieux de l'enthousiasme des Treize Cantons, si leur suffrage n'eût été con-

firmé par l'accueil très-favorable que la même Comédie obtint bientôt après sur la Scene Françoise.

Néanmoins cette Piece, qui n'avoit reçu que des applaudissemens à Soleure & à Schafouze, eut à Paris le sort toujours assûré aux Ouvrages qui réussissent. Elle essuya plusieurs critiques, & ne parut pas même indigne de quelques Epigrammes. Il en courut une entre-autres, dont l'Auteur eut la bonne-foi d'avouer qu'il ne l'avoit pas faite pour contredire la juste approbation du Public, mais seulement pour ne pas perdre un bon mot, qui méritoit de n'en être un que pour lui. L'Epigramme contre le *Curieux Impertinent* finissoit par deux Vers, où l'on disoit de cette Comédie,

Pour la voir une fois, on n'est que curieux,
Mais qui la verra deux, en remplira le titre.

Si tous les faiseurs de Satyres avoient la même sincérité que celui-ci, de convenir qu'ils ont plus cherché à s'égayer aux dépens d'un talent avoué par eux-mêmes, qu'à faire une critique utile & juste, ils n'essuyeroient pas le reproche qu'on leur a fait si souvent, de joindre la mauvaise foi à la bassesse, en

déchirant ce qu'ils sont forcés d'estimer. La Littérature a fourni dans tous les temps plus d'un exemple de ces hommes vils, qui condamnés à outrager en pure perte les Ecrivains distingués, mentent non-seulement à l'équité, qu'ils ne se piquent pas de connoître, mais au Public qui les en paye par le mépris, & à leur plaisir qu'ils devroient au moins ménager, s'ils ne respectent ni la vérité, ni leur conscience.

M. Destouches répondit à cette Epigramme comme il devoit y répondre, c'est-à-dire par un nouveau succès, celui de la Comédie de l'*Ingrat*. Il étoit d'autant plus digne de traiter ce sujet, que malgré les anciennes duretés de son pere, il n'avoit point oublié qu'il lui devoit le jour & l'éducation; il trouvoit au fond de son cœur reconnoissant & sensible la juste horreur que l'ingratitude doit inspirer; & il en donna quelques années après la preuve la plus honorable pour lui, en envoyant à ce pere, chargé d'une nombreuse famille, 40000 livres, qui étoient le produit de son travail & de ses épargnes; action que l'âge d'or (s'il exista jamais ailleurs que dans les Fables) auroit trouvée

toute naturelle, mais qui par malheur est devenue louable dans un siecle où de pareils traits sont si rares. Le prix qu'on est forcé de mettre à certaines vertus, qu'il faut bien appeler de ce nom parce que la corruption générale les a rendues peu communes, est une satyre de la nature humaine, d'autant plus fâcheuse & plus humiliante, qu'on la fait sans y penser, & en croyant ne faire qu'un Eloge. Mais ce qui honore le pere encore plus que le fils, c'est que le vieillard reconnut alors les larmes aux yeux ses injustices, aveu rare & presque héroïque pour un pere âgé qui a tort; il convint que M. Destouches, en résistant à ses vues tyranniques & bornées, avoit été plus sage que lui, & que cette heureuse résistance étoit la source du bonheur & de la paix que les succès & les bienfaits de son fils alloient répandre sur ses derniers jours. Ce fils, plus heureux encore en ce moment que son pere, fut consolé de toutes les peines de sa jeunesse par la douceur de cet aveu, & par la joie de s'en être rendu digne.

Le Public, en rendant justice aux détails de la Comédie de l'*Ingrat*, trouva le rôle principal trop odieux; ce n'étoit

pas le vrai défaut de la Piece, car le *Tartuffe* n'eſt pas moins odieux que l'*Ingrat*, & le tableau que Moliere en a tracé eſt le chef-d'œuvre du Théatre; mais c'eſt que l'hypocriſie, ſi déteſtable par le maſque dont elle ſe couvre, eſt en même temps ridicule par la tranſparence du maſque, & l'eſt ſi bien, que dans ſon pieux reſſentiment contre ceux qui la dévoilent & qui l'immolent, ſon tourment ſecret eſt moins de ſentir qu'on la hait, que de ſentir qu'on la mépriſe; l'Ingrat au contraire, qui ne penſe pas même à être Comédien comme le Tartuffe, repouſſe le rire pour n'exciter que l'indignation, & laiſſe par conſéquent peu de priſe au Poëte comique, qui doit inſpirer pour le vice encore plus de mépris que de haine. M. Deſtouches ſentit la vérité de ce principe, & ne s'en écarta plus dans toutes ſes autres Pieces: l'averſion que les méchans inſpirent, diſoit-il, peut flatter leur déteſtable amour-propre, parce que cette averſion tient à la crainte; le moyen le plus sûr de les décourager, eſt de les humilier par le ridicule. Ce vertueux Ecrivain craignoit ſeulement (& il le craindroit bien plus aujourd'hui) que bientôt

le vice ne fût pas même susceptible d'humiliation, au milieu de tant d'hommes qui le montrent avec audace, ou qui le voient avec indifférence, & dont les uns ont perdu l'habitude d'en rougir, les autres celle d'en être indignés.

À la Comédie de l'*Ingrat* succéda celle de l'*Irrésolu*, qui fut d'abord assez froidement accueillie, mais qui corrigée depuis par l'Auteur, écrite d'ailleurs avec soin, & soutenue par quelques situations comiques, se montre encore quelquefois au Théâtre. Tout le monde en a retenu le dernier Vers, que dit l'*Irrésolu*, après avoir enfin choisi pour femme une des deux personnes entre lesquelles il a balancé dans tout le cours de la Piece.

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimene.

C'est un de ces traits qu'on aime à citer, un de ces traits qui seuls valent tout un rôle, & qui tout naturels qu'ils paroissent, sont bien plus rares dans nos Comédies modernes, que des Scenes entieres de jargon sans talent, & de persifflage sans gaieté, applaudies par la multitude qui ne les entend pas, & sifflées par les gens de goût qui n'ont

que trop le malheur de les entendre.

Le *Médisant*, qui fut mieux reçu dans sa nouveauté que l'*Irrésolu*, & par cette raison honoré de plusieurs satyres, s'est aussi maintenu jusqu'à présent sur la Scene. Il est vrai qu'une autre Comédie, dont le sujet est à-peu-près le même, celle du *Méchant*, écrite avec tant de supériorité, & l'une de celles dont notre Théatre Comique peut encore se faire honneur dans sa chûte & dans sa disette, a rendu le Public plus froid sur le *Médisant*, qui depuis cette époque a reparu plus rarement & avec moins d'avantage; mais enfin la plus moderne & la plus heureuse de ces deux Pieces n'a pas fait totalement oublier l'autre; & ce n'est pas pour cette derniere un petit éloge chez une Nation qui ne se pique pas toujours dans ses arrêts d'une justice bien rigoureuse.

M. Destouches marchoit au Théatre Comique de succès en succès, lorsqu'il se vit obligé de renoncer, du moins pour un temps, à ceux qu'il espéroit encore. Le Régent, dont il avoit obtenu l'amitié & l'estime, non par des bassesses de Courtisan, mais par sa probité & par son intelligence dans les

affaires, l'envoya en Angleterre en 1717 avec l'Abbé Dubois, depuis Cardinal & Miniſtre ; il fut ſix ans à Londres, où après la fortune inouie de l'Abbé Dubois, il reſta ſeul chargé des affaires de France. Il s'en étoit ſi bien acquitté, qu'à ſon retour le Régent le combla d'éloges en préſence de toute la Cour, & lui promit, ce furent ſes propres termes, *de lui donner des preuves de ſa ſatisfaction, qui l'étonneroient lui-même ainſi que le Royaume*. Ce Prince, qui avec des mœurs & des principes peu ſéveres, avoit dans l'eſprit autant de juſteſſe que d'élévation, étoit bien éloigné de ſouſcrire à l'apophtegme ſi ſouvent répété par la ſottiſe puiſſante, que le talent des affaires eſt incompatible avec celui d'Homme de Lettres; il avoit la ſimplicité de croire que l'eſprit étoit bon à tout, & que peut-être il ne falloit pas plus de génie pour réuſſir dans une négociation, où l'on eſt ſouvent aidé par les circonſtances, que pour faire un bon Ouvrage, où le talent ne doit ſes ſuccès qu'à lui ſeul; il venoit d'être témoin qu'un Poëte Anglois, le célebre Prior, avoit, par les plus ſages moyens, préparé cette paix d'Utrecht ſi

desirée des Peuples, & si long-temps retardée par les manœuvres ou l'ineptie des Politiques; il savoit que François I, depuis qu'il avoit pris la résolution si digne de lui d'employer pour ses Ministres dans les Cours Etrangeres, des hommes savans & éclairés, avoit conduit ses affaires avec beaucoup plus de sagesse que dans les premieres années de son regne, où il choisissoit pour Ambassadeurs les compagnons de ses plaisirs. Enfin M. le Duc d'Orléans, justifié d'avance par les premiers succès de M. Destouches, avoit peut-être pensé; que cet Observateur Philosophe, long-temps occupé à peindre sur la Scene l'espece humaine, & obligé, pour la vérité de ses tableaux, d'étudier assiduement les hommes, en devoit être plus propre à un état où la connoissance des hommes est la qualité la plus indispensable. M. Destouches, plus content encore d'avoir bien servi sa Patrie, que flatté de la bonne opinion du Prince, attendit paisiblement l'effet de ses promesses, sans rien faire pour l'accélérer; mais ses espérances, s'il en avoit eu, s'évanouirent par la mort du Régent, qui arriva peu de temps après.

Il vit disparoître sans regret toutes les apparences d'une fortune qu'il avoit si bien méritée. Il trouva, non pas une consolation, (il n'en avoit aucun besoin) mais un dédommagement bien conforme à son goût, dans la pratique d'une Philosophie dont le sentiment lui étoit naturel, & ne l'avoit jamais abandonné au milieu du tourbillon des affaires & des séductions de la faveur. Il acheta auprès de Melun une petite Terre, où il vécut si tranquille & si heureux, que le Gouvernement l'en ayant voulu tirer pour l'envoyer à Pétersbourg, avec le titre honorable de Ministre de France auprès du Czar Pierre-le-Grand, il ne balança pas à refuser cette place : mais il la refusa en véritable Sage ; c'est-à-dire, sans ostentation comme sans effort ; il préféra le plaisir de cultiver son jardin à l'honneur d'aller jouer à huit cents lieues un rôle important. Ce n'étoit pas en effet ce qui auroit dû le tenter dans ce vaste Empire ; c'étoit le spectacle vraiment rare qu'il offroit alors à des yeux éclairés ; la lumiere, qui par-tout ailleurs est montée des Sujets aux Monarques, descendant en Russie du Monarque aux Sujets ; ces Sujets, qu'une

longue barbarie avoit avilis au point de s'en faire aimer, s'efforçant de retenir sur leurs yeux le bandeau que le Souverain leur arrachoit; la superstition & l'ignorance détruites chez cette Nation par la même force qui les a enracinées chez tant d'autres, par le despotisme le plus absolu & le plus sévere; enfin, la naissance politique d'un grand Peuple, ignoré durant plusieurs siecles, & destiné à se venger bientôt, par une existence redoutable, de l'oubli où le reste de l'Europe l'avoit laissé jusqu'alors. M. Destouches pouvoit étudier ce Peuple en Philosophe; il fut plus Philosophe encore; il aima mieux sa liberté & sa retraite.

Cependant l'envie, dont il avoit si souvent essuyé les traits, ne vit pas sans un profond chagrin l'honneur que le Gouvernement avoit voulu lui faire. Le refus auroit dû la désarmer; mais la gloire même du refus l'irrita. Elle se déchaîna contre M. Destouches par une de ces pitoyables satyres, si répandues autrefois sous le nom de *Brevets de Calotte*, méprisées aujourd'hui au point de n'oser plus même se montrer, & regardées avec justice comme les plus

miférables productions de la méchanceté fans efprit & fans goût. On joignoit à M. Deftouches dans ce Brevet injurieux plufieurs Ecrivains illuftres, qu'on déchiroit avec le même fel & la même fineffe. Nous n'en citerons qu'un feul trait, par lequel on pourra juger de tous les autres; les Eloges Académiques de Fontenelle y étoient appelés, avec autant d'élégance que d'harmonie, *des Panégyriques grotteſques, mi-funebres & mi-burleſques.* Mais ce qu'il n'eft pas indifférent de remarquer, c'eft que des Vers fi déteftables, qu'on ne pourroit lire aujourd'hui qu'avec dégoût, furent accueillis dans le premier moment avec l'indulgence la plus favorable. Ils attaquoient des Hommes célebres & vivans, c'étoit-là leur paffeport. L'indulgence fut à la vérité très-paffagere, & la malignité des Lecteurs, dès que fa premiere faim, fi on peut parler de la forte, fut fatisfaite, paya bientôt l'Ouvrage du mépris qui lui étoit deftiné tôt ou tard. Mais enfin le mérite avoit effuyé quelques injures, & c'eft un petit avis que la charité publique aime à lui voir donner de temps en temps, pour le faire fouvenir d'être modefte. Nous avons déjà fait cette

cette réflexion dans l'Eloge de la Motte, à l'occasion des satyres qu'essuya la Tragédie d'Inès ; réflexion qu'on ne sauroit trop répéter aux Gens de Lettres, pour les accoutumer à prendre en patience les petits maux attachés à leur état. Quoi qu'il en soit, l'avis n'alla pas jusqu'à M. Destouches ; car ce Philosophe solitaire, renfermé dans son hermitage champêtre, ignora jusqu'au titre de cette Satyre, dont il eût été d'ailleurs bien consolé par l'ineptie de la Satyre même. Cette incurie si sage de notre paisible Académicien, est une utile leçon aux hommes estimables que poursuit la basse envie ; qu'ils ignorent, comme lui, les traits perdus qu'elle lance contre eux ; ou si leur amour-propre inquiet & délicat s'en trouve légérement effleuré, qu'il se transporte au moment très-prochain, où ces traits tombés à leurs pieds seront regardés avec dédain par la multitude même qui d'abord y avoit daigné sourire. On peut appliquer à ce léger inconvénient de la célébrité, ce que le bon la Fontaine a dit d'un autre malheur :

Quand on l'ignore, ce n'est rien,
Quand on le sait, c'est peu de chose.

Avant sa retraite philosophique, M. Destouches avoit été reçu à l'Académie(1). Il en étoit d'autant plus digne, que ses lauriers dramatiques, loin de se flétrir sur sa tête au bout de quelques mois (comme sur tant d'autres) y avoient été affermis par le temps; que le Parterre, alors moins indulgent, ne faisoit pas, comme aujourd'hui, grace à tout; qu'enfin les applaudissemens n'étoient encore ni aux ordres, ni aux frais des Auteurs; & l'Académie, en adoptant M. Destouches, ne fit que joindre son suffrage à celui des Juges vraiment éclairés, qui est à ses yeux la seule pierre de touche de l'estime publique, & qu'elle ne confond pas avec ces réputations de Société, de Journaux & de Province, faites pour languir & pour mourir dans le cercle étroit qui les a vues naître.

Le nouvel Académicien employa le loisir dont il jouissoit dans sa solitude, à fortifier par de nouveaux Ouvrages les droits qu'il avoit acquis aux honneurs littéraires. Le premier fruit de ce loisir fut le *Philosophe marié*, qui eut un succès presque sans exemple. Il en

(1) Il succéda à Campistron le 25 Août 1723.

avoit pris le sujet dans sa propre maison. Il s'étoit marié en Angleterre avec une personne aimable; mais ce mariage exigeoit alors le secret, & le secret fut violé. En accommodant ce sujet au Théatre, M. Destouches y ajouta tout ce qui pouvoit le rendre piquant sur la Scene; l'amende honorable faite à l'Amour & au Mariage par un Philosophe, qui après avoir long-temps bravé l'un & l'autre, a fini par s'enchaîner secrétement à leur char; la crainte qu'il a de rendre publique sa défaite, toute chere qu'elle est à son cœur; les incartades & les brusqueries d'un Traitant, oncle du Philosophe, qui n'approuve nullement l'union contractée par son neveu, parce qu'elle dérange ses vues financieres pour l'établir avantageusement, & pour le rendre riche sans se soucier de le rendre heureux; enfin le rôle, épisodique à la vérité, mais neuf & original, d'une femme capricieuse & bizarre, qui néanmoins aime autant qu'une femme capricieuse peut aimer; rôle qui jette dans la Piece de l'action & du mouvement, & y produit des Scenes gaies & théatrales. C'étoit encore dans sa famille que l'Au-

teur avoit trouvé ce caractere. Il le dessina d'après une belle-sœur qu'il avoit, & dont l'humeur fantasque lui fournit les traits les plus plaisans de ce tableau; mais il eut grand soin, comme on l'imagine aisément, de garder le secret à son modele. Cette belle-sœur s'empressa d'assister à la premiere représentation de la Piece, ne se doutant pas de l'honneur qu'elle avoit d'en être un des principaux Personnages; le portrait étoit si ressemblant, qu'elle s'y reconnut avec indignation; elle en fit des reproches sanglans à son beau-frere, qui se défendit avec l'embarras d'un coupable; cette femme irritée se vengea comme elle put, en exhalant aux yeux de ce perfide beau-frere toute la douleur qu'elle ressentoit d'avoir eu le malheur de s'allier à un Poëte; elle étouffa pourtant enfin, non la violence, mais l'explosion de sa colere, par la crainte qu'on lui inspira, que le Poëte incorrigible ne trouvât dans cette colere même l'heureuse matiere d'une nouvelle Scene comique, & ne lui fût ainsi redevable d'un second succès, aussi fâcheux pour elle que le premier.

Quelques années après, M. Des-

touches donna le *Glorieux*, qui reçut, comme le *Philoſophe marié*, les plus grands applaudiſſemens, par le naturel & la variété des caracteres, par le contraſte des ſituations, par le comique noble & de bon goût qui anime toute la Piece, enfin par les ſcenes touchantes que l'Auteur a ſu ménager au milieu de ce comique, & qui loin d'y produire une bigarrure choquante, répandent ſur l'Ouvrage une ſorte de dignité que la gaieté du fond n'affoiblit pas. Ajoutons, à la louange de M. Deſtouches, que le *Glorieux* eſt la premiere Comédie, où le pathétique, qui paroît ſi étranger à ce genre, ait oſé s'introduire avec ſuccès. Moliere, ce légiſlateur du Théatre, ſemble avoir négligé cet avantage dans les Pieces même où il s'offroit à lui, dans le Tartuffe par exemple, où la ſituation déchirante d'une famille honnête, prête à devenir la victime d'un ſcélérat, fourniſſoit à ce grand Peintre les ſcenes les plus pleines d'intérêt & d'éloquence. S'il ſe refuſa des ſcenes ſi dignes de ſon génie, ce fut ſans doute dans la crainte d'affoiblir par un ſentiment doux & tendre le ſentiment profond de haine qu'il vouloit

accumuler & concentrer ſur le principal perſonnage. M. Deſtouches, qui dans le ſujet du *Glorieux* n'avoit point à exciter cette paſſion violente, faite pour étouffer toutes les autres; eut le mérite de ſentir tout le parti qu'il pouvoit tirer de ce ſujet, pour y mêler l'intérêt qui produit les larmes, avec les traits que le ridicule fait naître. Il a ſu en effet allier & fondre ſi heureuſement dans ſa Piece le pathétique & le comique, que le *Glorieux* eſt tout à la fois, & l'époque de ce nouveau genre, & le modele de l'art & de la meſure que demande l'alliage dangereux de deux ſentimens ſi diſparates. Les Auteurs, d'ailleurs très-eſtimables, qui ont ſuivi & même agrandi la route frayée par M. Deſtouches, au lieu de ſubordonner comme lui l'intérêt à la gaieté, ſi eſſentielle à la vraie Comédie, ont ſubordonné au pathétique qui joue dans leurs Pieces le principal rôle, le comique qui n'y joue que le ſecond, & qui ne peut guere le jouer qu'avec déſavantage; car s'il eſt difficile d'amener l'intérêt avec les ris, il l'eſt bien plus encore d'exciter le rire au milieu des larmes. Auſſi cette gaieté précieuſe, que M. Deſtouches avoit ſu

conserver dans ses Pieces, & qui dans celles de ses successeurs, n'a, si on ose le dire, qu'un rire d'apprêt & de commande, a disparu enfin presqu'entiérement de notre Théatre, pour faire place au Drame purement bourgeois ; genre indécis, & pour ainsi dire hermaphrodite, dont l'avantage, il est vrai, est de nous offrir un intérêt plus proche de nous, mais dont l'écueil, plus redoutable qu'on ne pense, est l'extrême facilité d'y être médiocre, & que par cette raison il ne faut ni proscrire dans les bons Ecrivains, ni encourager dans les autres.

Au mérite peu commun d'avoir ouvert une nouvelle carriere, le *Glorieux* en joint un second. Plus d'un Vers de cette Piece a fait proverbe, ce qui est le plus grand honneur que des Vers de Comédie puissent obtenir ; quelques-uns même de ces Vers méritent, par la noblesse la plus touchante, d'être placés parmi les traits sublimes de la Scene Françoise. Telle est, par-exemple, la réponse que le pere vertueux & indigent du *Glorieux* fait à son fils, qui lui demande en grace de ne se point découvrir :

J'entends, la vanité me déclare à genoux
Qu'un pere infortuné n'est pas digne de vous.

Cependant la critique, d'autant plus exacte à lever son tribut sur un Auteur, qu'il est plus heureux & plus riche, trouva tant soit peu outré le caractere principal, celui du *Glorieux*; & ce qui paroît appuyer à un certain point ce reproche, c'est que l'homme modeste, & par conséquent estimable, que l'Auteur a voulu mettre en opposition avec son *Glorieux*, semble toucher au ridicule par l'excès de sa modestie même. Car une regle infaillible pour s'assûrer au Théatre de l'effet d'un caractere, c'est d'examiner l'effet que doit produire le caractere qu'on y opposera pour le mettre en action; parce que les deux personnages devant marcher parallélement, quoique placés à une grande distance l'un de l'autre, il est presqu'impossible que si l'un des deux sort de la vérité, l'autre n'en franchisse aussi les bornes. L'écueil est d'autant plus difficile à éviter, que les tableaux destinés pour le Théatre devant être vus dans un certain éloignement, doivent être peints avec des traits fermes & prononcés,

où l'Artiste est exposé souvent à prendre l'exagération pour la force. Rien n'est si rare que d'attraper sur la scene ce point si nécessaire à la perspective Dramatique, où la perfection de la ressemblance résulte d'une juste combinaison entre la vigueur de la touche & la distance où le portrait doit être placé. Quoi qu'il en soit, y eût-il dans le caractere du *Glorieux* quelques traits exagérés, rachetés d'ailleurs par un grand nombre d'autres de la vérité la plus heureuse & la plus frappante, ces légeres taches n'autorisoient pas le Poëte célebre J. B. Rousseau, beaucoup plus dur que juste, à reprocher, comme il fit, à M. Destouches, de n'avoir aucune connoissance de la Nature, ni des principes du Théatre. Il est vrai que plus d'une raison devoit rendre bien suspect le jugement de l'impitoyable Aristarque. Ce Poëte, fils d'un Artisan homme de bien, étoit accusé par ses implacables ennemis d'avoir, ainsi que le *Glorieux*, méconnu son respectable pere; cette accusation étoit sans doute très-injuste, nous en sommes persuadés pour l'honneur des Lettres & des talens, pour l'honneur même de l'amour-propre du Poëte, dont

la vanité auroit été bien mal entendue s'il n'eût pas senti combien l'état obscur où il étoit né ajoutoit à sa gloire; mais l'imputation étoit malheureusement très-répandue ; & le Poëte, chargé de cette flétrissure par ses détracteurs, croyoit, sans aucun fondement, que M. Destouches leur faisoit l'honneur d'en augmenter le nombre, & qu'il avoit tracé d'après lui le rôle principal de sa Piece. Une autre cause aigrissoit encore davantage l'inexorable & infortuné censeur ; c'est qu'il avoit composé à-peu-près dans le même temps une Comédie intitulée les *Aieux chimériques*, qui par son sujet ressembloit assez au *Glorieux*, mais qui n'y ressembla guere par le succès ; malheureuse production, que les Comédiens refuserent de jouer, & que les meilleurs amis de l'Auteur eurent bien de la peine à lire.

Au reste, si M. Destouches fit la faute d'altérer tant soit peu les deux principaux rôles de sa Piece, il fut bien excusable. Le plan de cette Comédie, tel qu'il l'avoit d'abord conçu, & même exécuté, étoit fort différent de celui auquel des circonstances bizarres & imprévues l'obligerent de se soumettre. Dans ce premier

plan, le *Glorieux* étoit puni de son orgueil, en voyant épouser sa maîtresse au rival qui lui est opposé, & dont l'Auteur n'avoit fait d'abord qu'un homme simple & honnête, sans aucune teinte de ridicule. Mais l'Acteur qui devoit jouer le *Glorieux* (1), d'autant plus propre à ce personnage, qu'il le jouoit jusque dans le monde, crut sa personne avilie par ce dénouement humiliant, & déclara qu'il ne consentiroit jamais à jouer le rôle d'un homme éconduit & puni. M. Destouches fut obligé de sacrifier la perfection de son Ouvrage au caprice de cet Acteur, & au besoin que la Piece avoit de lui; il la défigura en gémissant, pour lui procurer l'avantage d'être jouée comme il le desiroit. Aussi le fut-elle, non-seulement par ce Comédien, mais par tous les autres, avec une perfection dont on se souviendra long-temps au Théatre François. On a dit de quelques autres Pieces, que les rôles avoient été faits pour les Acteurs; dans le *Glorieux*, les Acteurs sembloient avoir été faits pour leurs rôles,

(1) Quinault Dufrêne.

& presque les avoir faits eux-mêmes. Si l'on en croit les plaintes des Gens de Lettres, plus d'un Comédien les a forcés à mutiler ainsi leurs Ouvrages, & pour l'ordinaire ne les a pas aussi-bien dédommagés.

Les succès si multipliés de M. Destouches étoient d'autant plus flatteurs pour lui, qu'ils ne furent ni arrêtés ni affoiblis par ceux d'un rival redoutable, du célebre Dufresny, qui brilloit à-peu-près dans le même temps sur la Scene. Tous deux s'y distinguoient par des qualités différentes & presque opposées ; Destouches, naturel & vrai, sans jamais être ignoble ou négligé ; Dufresny, original & neuf, sans cesser d'être vrai & naturel ; l'un s'attachant à des ridicules plus apparens ; l'autre saisissant des ridicules plus détournés ; le pinceau de Destouches plus égal & plus sévere ; la touche de Dufresny plus spirituelle & plus libre ; le premier dessinant avec plus de régularité la figure entiere ; le second donnant plus de traits & de jeu à la physionomie ; Destouches, plus réfléchi dans ses plans, plus intelligent dans l'ensemble ; Dufresny, animant par des scenes piquantes sa marche irrégu-

liere & décousue ; l'Auteur du *Glorieux* sachant plaire également à la multitude & aux Connoisseurs ; son rival ne faisant rire la multitude qu'après que les Connoisseurs l'ont avertie ; tous deux enfin occupant au Théatre une place qui leur est propre & personnelle ; Dufresni, par un mêlange heureux de verve & de finesse, par un genre de gaieté qui n'est qu'à lui, & qu'il trouve néanmoins sans la chercher, par un style qui réveille toujours sans qu'on ose le prendre pour modele, & qu'on ne doit ni blâmer ni imiter ; Destouches, par une sagesse de composition & de pinceau qui n'ôte rien à l'action & à la vie de ses personnages, par un sentiment d'honnêteté & de vertu qu'il sait répandre au milieu du comique même, par le talent de lier & d'opposer les Scenes entr'elles, enfin par l'art plus grand encore d'exciter à la fois le rire & les larmes, sans qu'on se repente d'avoir ri, ni qu'on s'étonne d'avoir pleuré.

Il ne manquoit à ces deux rivaux, pour mettre le comble à leur gloire, que le genre de mérite, le plus rare à la vérité dans des rivaux, celui d'être

unis, & de se rendre l'un à l'autre la même justice que leur rendoit la voix publique. Nous voudrions pouvoir leur donner cet éloge, & c'est à regret que nous y renonçons. Mais Dufresny, loin de reconnoître les talens de son antagoniste, lui refusoit jusqu'à l'*esprit*; & l'on en sera moins étonné, quand on saura qu'il osoit même le refuser à Moliere; c'est du moins de quoi l'accusoit M. Destouches, qui de son côté, & comme par représailles d'injustice, refusoit le *bon sens* à Dufresny. Ce n'est pas la seule fois que le blasphême de Dufresny contre Moliere a été proféré, nous ne disons pas par des sots, dont les blasphêmes & les hommages sont également sans conséquence, mais par des hommes de beaucoup d'esprit, d'autant plus inconcevables dans cette espece de délire, qu'ils s'étoient eux-mêmes distingués sur la Scene par des productions très-estimables. Nous les plaindrons, sans fiel & sans dédain, du tort qu'ils ont fait à leur goût; mais nous ajouterons, que par leurs talens & par leurs Ouvrages ils étoient dignes de mieux sentir & de mieux juger; & nous ne serons pas à

leur égard aussi étrangement injustes que M. Destouches & son rival le furent l'un à l'égard de l'autre.

Les applaudissemens donnés au *Glorieux* furent le terme des triomphes dramatiques de notre Académicien, qui ne pouvoient guere augmenter, & qui dès-là, par le sort ordinaire aux choses humaines, devoient presque nécessairement s'affoiblir. Il donna depuis quelques autres Pieces, qui sans essuyer de chûte humiliante, furent médiocrement accueillies. Il n'eut garde de disputer contre le Public, & ne prit point, comme beaucoup d'Auteurs malheureux, la peine très-inutile de prouver bien ou mal à ses Juges qu'ils avoient eu tort. Il vit baisser sa gloire théatrale avec le même sang-froid qu'il avoit vu s'évanouir ses espérances de fortune. Enfin, à l'âge de soixante ans, il renonça entiérement au Théatre, pour ne plus s'occuper que des sentimens de religion qui avoient toujours été dans le fond de son cœur. Il ne se borna pas même à l'hommage qu'il rendoit au Christianisme par la pureté de sa foi; il se crut encore obligé de le défendre contre les coups qu'il lui voyoit porter

par les Incrédules ; il remplit le Mercure de longues dissertations, où il repoussoit courageusement ces violentes attaques. Le Public vit avec autant d'édification que de surprise un Ecrivain qui n'avoit fait jusqu'alors que des Comédies, devenir en un moment Théologien & Controversiste avec toute la confiance que devoit lui inspirer la cause la plus respectable & la persuasion la plus intrépide. Il y eut seulement quelques hommes de bien, qui applaudissant d'ailleurs à M. Destouches, & faisant des vœux pour sa victoire, s'étonnoient que dans une lutte si importante, il eût pris pour champ de bataille un Journal principalement destiné à des extraits de Romans & de Comédies, à des Logogryphes & des Enigmes. Il répondoit qu'il avoit livré au *Mercure Galant* (car c'est ainsi qu'il l'appeloit) des écrits si peu faits pour s'y trouver, parce que ce Journal, par la futilité même de son objet, étoit plus lu que les autres, & sur-tout de ceux qu'il avoit résolu de convertir, & qu'il se flattoit de confondre. Il supposoit (& nous souhaitons qu'il ne se soit pas trompé) que des têtes occupées de

Comédies, de Romans & d'Enigmes, accueilleroient avec le même empressement ses graves dissertations, & trouveroient encore, après leurs lectures frivoles, du goût & de l'intérêt pour une lecture si sérieuse.

Il fit plus encore; il défendit la Religion, non-seulement comme Chrétien, mais aussi comme Poëte, en essayant d'humilier ses Adversaires par le ridicule; il n'avoit garde de leur épargner cette attaque, dont l'usage du Théatre lui avoit fait sentir l'efficacité. Il fit contre les Mécréans une multitude prodigieuse d'Epigrammes, parmi lesquelles il en chérissoit sur-tout sept à huit cents, qu'il appeloit *Epigrammes choisies.* Nous conviendrons, si l'on veut, qu'un goût sévere n'avoit pas présidé à ce triage; mais la ferveur qui le rendoit si abondant, doit faire pardonner à son goût de n'avoir pas été plus difficile. Le même *Mercure Galant* qui avoit été le théatre de ses *combats à outrance* contre les Impies, le fut aussi de ce *jeu d'escrime* poëtique, uniquement destiné à les braver. Il publia dans ce Journal quelques-unes des Epigrammes dont nous parlons; elles donnerent aux ames pieuses

beaucoup d'envie de connoître les autres, dont jusqu'à présent elles ont été privées. Un célebre Philosophe de nos jours, parlant d'un écrit composé par un Militaire contre les Incrédules, dit que » si la Religion pouvoit se glorifier » de ce que les hommes font pour elle, » peut-être tireroit-elle autant de gloire » des foibles efforts d'un *Homme de* » *guerre* en sa faveur, que des plus » savantes productions d'un Théolo- » gien «. Nous appliquerons cette réflexion aux Ouvrages de M. Destouches sur le même objet, en changeant seulement le mot d'*Homme de guerre* en celui de *Poëte*; deux especes de Missionnaires qui ne sont peut-être pas destinés à faire beaucoup de Prosélytes, mais qui peut-être aussi ne sont que plus louables dans le desir qu'ils montrent d'en faire. Notre Académicien auroit pu dire comme Nérestan, lorsqu'il veut convertir Zaïre :

Moins instruit que fidele,
Je ne suis qu'un Soldat, & je n'ai que du zele;

Mais l'Être plein de sagesse & de justice, qui pour faire triompher la vérité n'a pas besoin du foible secours des

hommes, a vu ſans doute avec bonté le zele de cette ame pure & vertueuſe; & nous aimons à nous repréſenter M. Deſtouches, s'avançant avec modeſtie ſous les drapeaux de l'Evangile à la ſuite des Boſſuets, des Abbadies, & des autres redoutables Défenſeurs de la Foi, apportant après eux le denier de la veuve, & recevant comme elle du ſouverain Juge la récompenſe de ſon dévouement & de ſon hommage.

Ce n'étoit pas ſeulement comme des hommes abſurdes & impies qu'il combattoit les ennemis du Chriſtianiſme; il eſſayoit de leur porter des coups plus ſenſibles, en refuſant impitoyablement aux plus célebres d'entre eux, juſqu'aux talens même, dont ils ſe ſont crus, diſoit-il, ſi bien partagés. Il en attaquoit pluſieurs ſans ménagement ſur des Ouvrages purement littéraires, où l'*eſprit*, ſelon lui, faiſoit une guerre continuelle au *bon ſens*. Il eſt vrai que dans cette nuée d'Epigrammes, où il ſe montroit ſi fâché contre l'abus de l'eſprit, il ne s'en permit pas aſſez l'uſage. Mais heureuſement ſes anciennes productions payoient pour ces dernieres, & prouvoient que ſi dans cette occaſion il ne

se montra pas assez riche, ce n'étoit pas faute de l'être; bien différent de ces malheureux Ecrivains, ridicules par la vanité au sein même de l'indigence, dont la prétention est d'avoir évité l'esprit dans leurs Ouvrages, parce qu'ils n'ont pu le rencontrer, & de faire passer leur profonde misere pour économie; espece de Mendians qui se vantent de la modestie de leur partre.

Si la foi de notre Académicien étoit sévere, sa dévotion n'étoit point farouche; & la Muse qui lui dictoit ses Poésies édifiantes, savoit descendre des Régions célestes pour se permettre des écarts innocens. Un pauvre Poëte de Province, qui vouloit se faire des Prôneurs illustres, & qui n'y pouvoit parvenir en donnant sous son nom ses malheureux Vers, s'avisa de prendre celui d'une jeune femme, & d'adresser sous ce masque des éloges rimés aux plus célebres Ecrivains. M. Destouches étoit du nombre. Tous répondirent comme ils le devoient à cette galanterie inattendue. Notre pieux Versificateur ne se montra pas plus indifférent que ses Confreres, & laissa même échapper dans sa réponse quelques traits de cet

amour Métaphysique & Platonique, si commode pour réchauffer un Poëte qui ne s'en permet point d'autre. Le Rimeur homme & femme se fit bientôt connoître, & éprouva de la part de ceux qui l'avoient tant célébré, le sort du pauvre animal qui veut imiter le petit chien de la Fable. M. Destouches, pris pour dupe comme les autres, ne fit que rire de sa méprise; il répondit par le silence, & les autres par des Satyres.

Ce fut au milieu de ces combats religieux & de ces délassemens poétiques que notre Académicien termina sa carriere, le 4 Juillet 1754, à l'âge de soixante-quatorze ans. Quelques années après sa mort, le feu Roi, pour récompenser dans sa famille ses travaux & ses vertus, voulut bien accorder à ses enfans la grace, alors très-distinguée, & devenue depuis trop commune, de faire imprimer au Louvre les Œuvres de leur pere. On trouve dans cette édition plusieurs Comédies, qui n'avoient point paru du vivant de l'Auteur, & dont quelques-unes, comme la *Fausse Agnès* & le *Tambour nocturne*, ont été depuis jouées avec succès. Ce ne sont guere à la vérité que deux farces, mais

pleines de mouvement & de gaieté, & propres au moins à satisfaire cette nombreuse partie des Spectateurs, qui ne va chercher au Théatre qu'un amusement fait pour la délasser, & qui ne se pique pas de raffiner beaucoup sur ses plaisirs. Le mérite de ces sortes de Pieces, quoique très-inférieur à celui d'un Comique noble & délicat, ne laisse pas d'avoir son prix dans un temps où Thalie a presque oublié de rire, & souvent même ne sait pas pleurer.

Le détail où nous sommes entrés sur les Ouvrages de M. Destouches, détail que la voix publique nous a dicté, fixe le jugement qu'on doit porter de cet estimable Ecrivain. S'il ne doit paroître sur la Scene qu'à la suite de Moliere & de Regnard, plus comiques, plus animés, & plus originaux que lui, il a du moins la gloire d'avoir soutenu après eux l'honneur du Théatre Comique, presque absolument tombé de nos jours; il mérite même un Eloge particulier, celui d'avoir mis dans ses Pieces plus de mœurs, de décence & de sentimens de vertu, que ces deux illustres Peintres de nos vices & de nos travers; enfin, il a joint à l'intelligence du

Théatre, à l'art de la conduite, à la connoiſſance des effets, le naturel & la pureté du ſtyle. Auſſi ſes Ouvrages, applaudis d'abord au Parterre, & lus enſuite avec plaiſir dans le ſilence du cabinet, ont trouvé grace devant ces deux Tribunaux également redoutables, l'un parce qu'il eſt tumultueux, l'autre parce qu'il eſt tranquille (1); ſuccès d'autant plus flatteur pour un Ecrivain Dramatique, que le Tribunal tranquille ſemble affecter d'être plus ſévere à proportion que le Tribunal tumultueux a marqué plus d'enthouſiaſme; l'inexorable Lecteur ſe refuſe le plus qu'il peut aux éloges que le Spectateur a voulu lui preſcrire, & ſe ſent toujours bénignement diſpoſé à caſſer en dernier reſſort les Arrêts favorables trop légérement rendus en premiere inſtance.

Les Pieces de M. Deſtouches ont encore un autre titre en leur faveur, le ſuffrage de pluſieurs Littérateurs étrangers; ſuffrage que ne doit pas dédaigner la vanité Françoiſe, ſi elle eſt flattée,

(1) Cette phraſe eſt tirée de la réponſe que M. de Fontenelle, Directeur de l'Académie, fit à M. Deſtouches, le jour de ſa réception.

comme elle le doit, des éloges non suſpects qu'ils donnent en même tems à notre Théatre, & de la fortune qu'il a faite chez toutes les Nations de l'Europe. Dans la liſte de nos Auteurs Comiques, ces Etrangers placent Deſtouches immédiatement après celui, qui, de leur aveu comme du nôtre, occupe ſeul le premier rang, l'unique & inimitable Moliere. Ils préferent la vérité ſimple de Deſtouches à la gaieté de Regnard, à l'originalité piquante de Dufreſny, au ſel épigrammatique de le Sage, au dialogue vif & naturel de Dancourt, aux Scenes attendriſſantes du *Préjugé à la Mode* & de *Mélanide*. La raiſon qu'on peut donner de cette préférence, c'eſt que Deſtouches, s'il n'eſt pas au deſſus de ces Ecrivains par les détails, eſt au moins ſupérieur à eux par le genre de ſes Ouvrages, par une peinture des mœurs plus faite pour être ſaiſie & ſentie dans tous les temps & dans tous les lieux, & par-là plus propre à ce but moral qui eſt le véritable objet de la Comédie, quoiqu'il ſoit aſſez rarement celui des Auteurs Comiques. Plus occupé en général des caracteres que de l'intrigue, notre Académicien eſt inférieur ſur ce

poin

point au seul Moliere, qui a si heureusement réuni ces deux genres de mérite; le comique de tous les autres, plus attachant par l'intrigue que par les caracteres, est plus assorti à des convenances purement nationales, à notre maniere d'être, de voir & de sentir, à nos ridicules propres, à nos travers particuliers. Le *Glorieux*, le *Medisant*, l'*Irrésolu*, sont, ainsi que le *Misantrope*, le *Tartuffe* & l'*Avare*, à-peu-près les mêmes de Lisbonne à Paris, & de Paris à Pétersbourg; tous les Peuples y reconnoissent les originaux que la Nature leur a mis sous les yeux; au contraire, les Valets de Regnard, les Gascons & les Normands de Dufresny, les Financiers de le Sage, les Provinciaux, les Paysans, les Bourgeois de Dancourt, sont plus attachés au sol qui les a vus naître, & moins faits pour être transplantés ailleurs. Plus le Comique est resserré & concentré dans un certain espace, moins il produit de sensation au delà, quelqu'effet qu'il puisse avoir dans l'enceinte de cet espace même. Telle Piece de nos jours, constamment applaudie sur le Théatre de la Capitale, écrite avec la plus rare élégance, pleine d'esprit, de

finesse, de traits heureux, & de Vers qu'on a retenus, est peu goûtée & à peine entendue dans nos Provinces, parce que l'Auteur y a peint les mœurs de Paris plus que celles de la Nation, celles du moment plus que celles de l'année, & le jargon du jour plutôt que celui du lendemain. Heureux qui sait, comme Moliere, joindre à la vérité des caracteres la chaleur de l'action, à la peinture des sottises locales le tableau des mœurs humaines, à la justesse du dialogue la plaisanterie la plus vive & la plus gaie! Peintre fidele & intéressant, non-seulement de sa Nation, mais de toutes les autres, non-seulement de son siecle, mais des suivans, il pourra mettre sur ses tableaux l'inscription qu'un Artiste Grec mettoit sur les siens, *A la Postérité;* & il n'aura point à craindre le mot de Fontenelle sur une mauvaise Ode qui avoit ce même titre; *Cela n'ira pas à son adresse.*





ÉLOGE

D'ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVÊQUE DE NISMES (1).

Esprit Fléchier naquit à Pernes dans le Comtat d'Avignon, le 10 Juin 1632, de parens obſcurs & pauvres, mais dont les aïeux avoient été Nobles, & s'étoient même ſignalés par leurs ſervices. Car dans le temps de ces abominables guerres de Religion, monument de la démence & de la barbarie de nos Peres, les Proteſtans du Comtat menaçant de porter dans cette belle Province la déſolation & le ravage, le triſaïeul de Fléchier leva à ſes dépens une petite armée, & ſauva ſon pays.

(1) Lu à la Séance publique du 19 Janvier 1778.

Mais sa petite armée le ruina, & son pays fit comme beaucoup d'autres; il oublia ce Défenseur généreux, qui tomba dans l'indigence. Ses descendans, pleins comme lui de désintéressement & d'honneur, en recueillirent le même fruit, & devinrent dans leur misere presque inconnus à leurs propres Concitoyens. Obligés même, pour subsister, de faire un petit commerce, ils perdirent, grace à nos préjugés modernes, jusqu'à leur qualité de Gentilshommes, & ne conserverent que celle de Gens de bien; distinction assez peu recherchée, & bien moins chere à la dépravation humaine que les hommages si souvent rendus par la bassesse à la dignité sans talens & sans vertus.

Le jeune Fléchier fut élevé par son oncle le P. Hercule Audifret, Supérieur général de la *Doctrine Chrétienne*, homme d'esprit & de mérite, Auteur de quelques Ouvrages de dévotion estimés dans leur temps, quoique peu connus de notre siecle dédaigneux & difficile. L'éloquence de ce Doctrinaire, alors très-renommée, & sur-tout très-féconde, étoit toujours prête à secourir ceux des Evêques ou des Curés ses

contemporains, qui regardoient avec raison le soin de prêcher comme un de leurs devoirs, mais à qui Dieu n'avoit pas donné le talent avec le zele; ils prioient Hercule Audifret de les gratifier de quelques Sermons, qu'ils débitoient en balbutiant, & que leurs ouailles peu reconnoissantes appeloient les *travaux d'Hercule*.

Fléchier, tant que son oncle vécut, fut Membre de la Congrégation qui avoit un Chef si digne de l'être; elle étoit libre alors comme celle de l'Oratoire, qui a dû principalement ses succès à cette liberté précieuse, le bien le plus nécessaire au génie, le seul que les persécuteurs de cette Congrégation auroient dû lui envier, & le seul dont ils l'aient laissée jouir. Les Doctrinaires profiterent pas long-temps du même avantage; car après la mort d'Hercule Audifret, un autre Général, qui aimoit mieux commander à des esclaves que de gouverner des hommes libres, voulut asservir ses Confreres par de nouveaux Réglemens, auxquels Fléchier ne jugea pas à propos de se soumettre. Ainsi la *Doctrine Chrétienne*, par la tyrannie de son Chef, perdit sans retour

un des hommes qui l'auroient le plus illustrée ; effet naturel du despotisme qui a tant étouffé de talens dans les Cloîtres, & qui en a banni ou écarté tant d'autres. Mais plus Fléchier desiroit de se sacrifier à la Religion, plus il vouloit que son sacrifice eût le mérite d'être toujours volontaire, & lui fût à tous les instans uniquement prescrit par son cœur, sans être assujetti, suivant l'expression de Bossuet, à d'autre esprit que celui de l'Eglise, à d'autres regles que les Canons, & à d'autres vœux solemnels que ceux du Baptême & du Sacerdoce.

Devenu libre, mais sans fortune, & sans autre ressource que lui-même, Fléchier accourut à Paris, où les talens cachés dans les Provinces viennent, quand ils l'osent ou quand ils le peuvent, se montrer & s'essayer. Il embrassa d'abord le genre qu'il crut le plus propre à le faire connoître, s'il ne l'étoit pas à l'enrichir. Il fut Poëte, & commença par l'être en vers Latins dans une description qu'il fit du fameux Carousel donné par Louis XIV ; fête aussi brillante que de bon goût, qui étonna l'Europe presqu'encore barbare, & annonça

la magnificence dont la Cour de Versailles fut si long-temps le modele. Cette description fit d'autant plus d'honneur au Poëte, qu'il étoit très-difficile d'exprimer dans la Langue de l'ancienne Rome un genre de divertissement & de spectacle que l'ancienne Rome n'avoit pas connu, & pour lequel Virgile & Ovide auroient été presque obligés de créer une Langue nouvelle. Aussi le succès de l'Ouvrage fut-il très-grand, du moins auprès de cette classe de Littérateurs, qui croyent qu'on peut faire de bons vers dans une Langue morte, & que Despréaux appeloit les singes modernes de la Latinité ancienne. Fléchier fit aussi quelques vers François, qu'on trouva plus médiocres, peut-être parce qu'on étoit plus en état de les juger; cependant ils furent reçus avec une indulgence qui pouvoit même passer pour justice, parce qu'alors on n'en lisoit guere de meilleurs; Corneille vieillissoit, Despréaux se montroit à peine, & Racine n'existoit pas encore.

Comme le jeune Poëte, malgré les talens qu'il annonçoit, étoit sans protecteurs, parce qu'il étoit sans manége & sans intrigue, il fut réduit à se con-

finer dans une Paroisse, où cet homme destiné à briller un jour par son éloquence, fut chargé de l'obscur emploi de faire le Catéchisme aux enfans, & des exhortations familieres à quelques vieilles dévotes qui venoient dormir au lieu de l'entendre. Il se dégoûta bientôt de cette fonction, pour en prendre une plus fastidieuse encore, celle de Précepteur, très-respectable sans doute par son objet, mais trop dégradée parmi nous, grace à la sottise des parens, & souvent à la bassesse de ceux qui exercent en mercenaires une profession si noble. Fléchier en sentoit toute la dignité, parce qu'il en connoissoit tous les devoirs; mais par cette raison même il en sentoit aussi tout le poids, qui ne peut paroître léger qu'à l'ignorance présomptueuse, indigne & incapable de le porter. Enfin, après avoir essayé tant d'états différens, & tant de genres de travaux auxquels il n'étoit pas propre, l'impulsion opiniâtre & irrésistible de la Nature le fit entrer dans la véritable carriere qui convenoit à son génie. Il se livra au ministere de la Chaire, & s'y fit une réputation à laquelle il mit le comble par ses Oraisons Funebres. Dans

les deux premieres qu'il prononça (1), la matiere étoit seche & stérile; néanmoins, sans avoir recours aux lieux communs de morale, le refrein éternel & l'écueil ordinaire de ces sortes de Discours, il sut intéresser son auditoire par des vérités utiles & touchantes, élégamment & noblement exprimées. Mais un sujet plus grand, plus digne de l'exercer, étoit réservé à son éloquence. Il fut chargé de l'Oraison Funebre de Turenne, & remplit de la maniere la plus distinguée tout ce que son Héros & ses talens faisoient attendre de lui. Il étoit difficile de louer dignement aux yeux de la Nation cet homme déjà loué d'une maniere si touchante par les gémissemens de la France entiere, par le trouble & l'effroi des peuples qui fuyoient les campagnes dont il n'étoit plus le défenseur, par le désespoir des Soldats qui crioient à leurs Chefs de les mener venger sa mort, par le respect des ennemis qui honoroient en lui le vainqueur humain & généreux, enfin par les regrets même des Courtisans que

(1) L'Oraison Funebre de Madame de Montausier, & celle de Madame d'Aiguillon.

sa modestie forçoit à lui pardonner sa gloire. Organe de la douleur publique, qui rassasiée de pleurs ne s'exprimoit plus que par son silence, Fléchier sut encore en tirer quelques accens, & faire couler de nouveau des larmes qu'elle croyoit taries. Ce succès fut d'autant plus flatteur, qu'il effaça celui qu'avoit obtenu Mascaron Evêque de Tulle en traitant le même sujet. Ceux qui avoient entendu & applaudi ce dernier Orateur, ne croyoient pas qu'on pût l'égaler, & lui annonçoient déjà la victoire sur son rival. Bien préparés contre l'admiration, ils allerent entendre Fléchier, & se virent forcés d'avouer qu'il étoit vainqueur. Madame de Sévigné, qui étoit du nombre de ces convertis, & qui dans ses Lettres parle avec transport de l'Ouvrage de Fléchier, ne se doutoit pas que dans ces mêmes Lettres elle faisoit du Héros de la France une Oraison Funebre plus éloquente encore, en peignant le deuil général de la Nation par ces détails si vrais de la consternation publique, par ces traits naïfs, mais pénétrans, qui tirent de leur simplicité même le plus touchant intérêt, & qui expriment sans art & sans recherche la

profondeur & l'abandon de la désolation universelle.

Dans les Oraisons Funebres qui suivirent celle de ce Grand Homme, Fléchier n'avoit plus de Turenne à célébrer; mais l'estime ou la sévérité publique exigeoit presqu'autant de lui que s'il avoit eu encore à louer des Turennes. Malgré cette redoutable disposition dans ses Auditeurs, il eut le bonheur de soutenir une renommée qu'il étoit si difficile de ne pas voir s'affoiblir. C'est que dans tous ces Discours, l'Orateur, même en s'élevant au dessus de son sujet, ne paroît jamais en sortir; c'est qu'il sait se garantir de l'exagération, qui en voulant agrandir les petites choses, les fait paroître plus petites encore; c'est sur-tout qu'il respecte toujours la vérité, si fréquemment & si scandaleusement outragée dans ce genre d'ouvrages, & qu'on ne voit point chez lui le mensonge, qui assiége les Grands pendant leur vie, venir ramper encore autour de leur tombe pour infecter leur cendre d'un vil encens, & pour célébrer leurs vertus devant un auditoire qui n'a connu que leurs vices. Fléchier s'indignoit en homme de bien d'un tel avilissement

de l'Art oratoire ; il a exprimé ce sentiment d'une maniere sublime dans l'Oraison Funebre du Duc de Montausier ; c'est-là qu'on trouve ce trait admirable, qu'auroient envié Démosthene & Bossuet : » Oserois-je employer » le mensonge dans l'éloge d'un homme » qui fut la vérité même ? Ce tombeau » s'ouvriroit, ces ossemens se ranimeroient pour me dire : Pourquoi viens-» tu mentir pour moi, qui ne mentis » jamais pour personne? « Osons avouer cependant, avec l'Auteur de l'éloquent *Essai sur les Eloges*, que Fléchier ayant à louer l'Instituteur d'un Dauphin, semble n'avoir pas assez vu toute la dignité & tout l'intérêt de son sujet ; qu'il a peint d'une touche trop foible la noble & dangereuse fonction d'élever l'Héritier d'un grand Royaume, la difficulté presque insurmontable de lui montrer le néant de sa grandeur dans une Cour fastueuse & rampante, de lui inspirer l'horreur du vice dans le séjour de la séduction, de le rendre en même temps sensible à la gloire & sourd à la flatterie, de le préserver également & de la foiblesse qui encourage le mensonge, & de l'excessive défiance qui repousse la

vérité, de lui développer enfin toutes les ruses de la perversité humaine pour le tromper ou pour le corrompre, & de lui apprendre cependant à aimer ses semblables. Il est surprenant que Bossuet, qui avoit concouru avec Montausier à cette éducation, & qui par la nature de son génie étoit si propre à tracer cette grande peinture, l'ait abandonnée à un autre pinceau que le sien. Entroit-il de la politique dans son silence, & l'éloquent Bossuet craignoit-il, ou de faire un portrait trop ressemblant de la Cour qu'il avoit à peindre, ou de rester par un excès de prudence trop au dessous de son sujet?

La réputation des Oraisons Funebres de Fléchier s'est conservée jusqu'à nos jours; on peut ajouter qu'elles en sont dignes, si l'on se souvient qu'elles ont été prononcées dans un temps, où les véritables loix de l'éloquence étoient encore bien peu connues. Le style est non-seulement pur & correct, mais plein de douceur & d'élégance; à la pureté de la diction, l'Orateur joint une harmonie douce & facile, quoique pleine & nombreuse; harmonie que nos plus illustres Ecrivains n'avoient

mise jusqu'alors que dans leurs Vers, & que personne n'avoit encore su introduire dans la prose Françoise, à l'exception de Balzac, chez qui même elle est trop souvent exagérée, emphatique, & presque aussi enflée que son style. La Poésie, à laquelle Fléchier s'étoit donné avant de se montrer dans la Chaire, & par laquelle il avoit comme préludé à l'éloquence, l'avoit rendu très-sensible au charme qui résulte de l'heureux arrangement des paroles; on sent en le lisant qu'il avoit commencé par être Poëte; rien n'est en effet plus utile à un Orateur pour se former l'oreille, que de faire des Vers bons ou mauvais, comme il est utile aux jeunes gens de prendre quelques leçons de danse pour acquérir une démarche noble & distinguée. L'avantage qu'on ne sauroit refuser à Fléchier, d'avoir été pour nous le modele de l'harmonie oratoire, doit lui faire pardonner les défauts qu'on peut reprocher d'ailleurs à sa maniere d'écrire. Il n'est presque point d'Orateur qui n'ait une figure favorite, qu'il emploie par préférence, & dont souvent il abuse; l'antithese est la figure de Fléchier, & souvent son écueil; elle se montre chez

lui à chaque instant, & presque toujours dans les mots plus encore que dans les idées; cette uniformité continuelle d'oppositions, quelquefois frivoles & puériles, est bien éloignée du langage de la douleur, qui s'abandonne dans ses mouvemens, & ne songe point à compasser ses expressions. Il résulte de ces contrastes symmétrisés & accumulés une monotonie, qui dans les Discours dont nous parlons fatigue enfin le lecteur, & qui finiroit par le glacer, si elle n'étoit de temps en temps rompue & réchauffée par quelques traits d'une sensibilité touchante, dont la douce chaleur donne à toute la masse un léger souffle de vie. Cette teinte de pathétique se faisoit sentir encore davantage, quand Fléchier prononçoit ces Oraisons Funebres; son action un peu triste, & sa voix un peu foible & traînante, mettoient l'Auditeur dans la disposition convenable pour s'affliger avec lui; l'ame se sentoit lentement pénétrer par l'expression simple du sentiment, & l'oreille par la molle cadence des périodes. Aussi étoit-il quelquefois obligé de s'interrompre lui-même dans la Chaire, pour laisser un libre cours aux applau-

diſſemens ; non à ces éclats tumultueux dont retentiſſent nos Spectacles profanes, mais à ce murmure univerſel & modeſte, que l'éloquence ſait arracher juſque dans nos Temples à des Auditeurs vivement émus ; eſpece d'exploſion involontaire de l'enthouſiaſme public, que la ſainteté même du lieu ne peut retenir & comprimer. Cet enthouſiaſme, il eſt vrai, a diminué beaucoup, depuis que les Oraiſons Funebres de Fléchier ſont réduites à n'avoir plus que des lecteurs. Mais malgré les défauts qu'on leur reproche, l'Auteur ſemble avoir conſervé dans ce genre difficile la ſeconde place que ſon ſiecle lui avoit donnée. On ſera plus ou moins grand l'intervalle entre Boſſuet & lui, ſelon qu'on ſera plus ou moins entraîné par l'éloquence impétueuſe de l'un, ou ſéduit par l'harmonieuſe élégance de l'autre. Mais il paroît au moins décidé que les autres Oracles de la Chaire, les Maſſillons & les Bourdaloue, ſi différens d'eux-mêmes dans leurs Oraiſons Funebres & dans leurs Sermons, ne peuvent être placés dans cet intervalle. Peut-être oſerions-nous ajouter qu'il a été rempli de nos jours, & que l'Académie

jouit de cette gloire dans un de ses Membres (1), si nous ne savions qu'il est dangereux de comparer & d'apprécier les Auteurs vivans, quand on ne veut choquer ni la modestie, ni la vanité de personne.

Cette lenteur d'action, qui avoit contribué au succès des Oraisons Funebres de Fléchier, nuisit à celui de ses Sermons, que d'ailleurs sa composition étudiée ne ranimoit pas. Il parut froid & languissant, dans un genre qui exige de l'énergie, de la chaleur & de la véhémence, & où il ne savoit mettre qu'une harmonie douce, peu faite pour émouvoir ses Auditeurs, & encore moins pour les convertir. Aussi, quoiqu'on rendît justice au mérite de ces Discours, toujours écrits avec pureté, & même avec noblesse, les Oraisons Funebres les ont fait entiérement oublier.

(1) Voyez les Oraisons Funebres du feu Dauphin, de la feue Reine, & sur-tout celle du feu Roi, par M. l'Abbé de Boismont; dans ces Discours l'Auteur a su réunir l'éloquence à la finesse, & l'élévation à la sensibilité. Nous pourrions en rapporter plusieurs exemples, & nous ne serions embarrassés que du choix.

Il ne fut guere plus heureux dans ses *Panégyriques des Saints*, & sembla moins propre à louer les Héros de la Religion que ceux du siecle. Peut-être les écueils que présentoit l'éloge des Grands, aiguisoient son génie par la difficulté même, & offroient à son éloquence un objet d'émulation qu'il ne trouvoit pas dans l'éloge des Saints. L'éloignement où ces derniers sont de nous, & l'habitude où nous sommes de les entendre louer, nous rendent plus indifférens sur leurs louanges même, & plus indulgens pour le Panégyriste; les Oraisons Funebres au contraire, nous offrant des hommes avec qui nous avons vécu, piquent bien autrement notre curiosité sur les traits dont l'Orateur peindra son Héros, & sur l'art qu'il emploiera pour en couvrir les taches. Nous le défions secrétement de s'élever à la hauteur de son sujet dans l'Eloge des Grands Hommes; d'en remplir le vuide dans l'Eloge des hommes médiocres; enfin d'en arracher les épines dans l'Eloge de ceux qui ont eu de grands vices ou fait de grandes fautes. Mais ce défi même est pour le vrai talent le seul aiguillon propre à l'exciter;

rien ne l'intéresse davantage que l'honneur de lutter contre de grands obstacles ; il languit dès qu'il n'a plus d'efforts à faire.

Fléchier avoit beaucoup lu les vieux Sermonaires, comme Virgile lisoit Ennius, pour tirer *de ce fumier* quelques *parcelles d'or* qui s'y cachoient. Il cherchoit dans ces restes de la barbarie Gothique, les traits d'éloquence naïve & sauvage qu'on voit y briller quelquefois, comme des éclairs dans une nuit profonde ; & il savoit se les rendre propres de la maniere la plus heureuse. C'est ainsi qu'il a fait usage, dans l'Oraison Funebre de Turenne, du parallele si brillant & si pathétique de Judas Machabée avec son Héros. Un ancien Prédicateur avoit déjà employé ce parallele, pour honorer les manes de je ne sais quel Prince ; mais le Sermonaire n'avoit su, ni appliquer aussi-bien sa comparaison, ni la mettre aussi éloquemment en œuvre. Fléchier prétendoit tirer encore un autre fruit de la lecture de ces Ecrivains surannés, qu'il appeloit ses *Bouffons* ; c'étoit de se rendre plus sensibles les défauts dont ils abondent, & d'apprendre par-là plus effica-

cement à les éviter. Mais en voulant se familiariser avec ce poison de l'éloquence, dans la vue d'en braver les atteintes, il n'eut pas le même succès que Mithridate pour les poisons physiques; il contracta quelquefois, sans qu'il s'en apperçût, l affectation d'esprit qu'il ne cherchoit dans ces vieux Sermons que par le desir de s'en préserver; il embellit à la vérité les défauts des anciens Prédicateurs, mais il les rendit plus dangereux par l'embellissement même qu'il y donnoit; & on a dit assez finement de lui, qu'il prêchoit avec un vieux goût & un style moderne.

Cependant, bien loin de reprocher à notre Orateur les écarts légers où l'entraîna quelquefois la lecture de ces mauvais modeles, on doit être surpris qu'il n'ait pas été perdu sans ressource par les détestables leçons d'éloquence qu'il avoit reçues dans sa jeunesse. Il avoit eu pour Maître un misérable Rhéteur, nommé *Richesource* (1), qui se prétendant un modele dans l'art de

(1) Ce *Richesource* est nommé, avec d'autres mauvais Auteurs, dans quelqu'un des Ouvrages de Despréaux, & malgré cette espece d'honneur que lui a fait un grand Poëte, son nom n'en est guere plus connu.

parler & d'écrire, avoit la manie de chercher des Eleves & le malheureux talent d'en trouver, & se qualifioit *Modérateur de l'Académie des Philosophes Orateurs*. Le Disciple reconnoissant, quoique très-mal instruit, adressa un Madrigal à son Maître, mais ne poussa pas la reconnoissance jusqu'à l'imiter.

Ceux qui aiment à faire des comparaisons, au risque de ne pas tracer toujours des portraits fort ressemblans, ont comparé Fléchier à Racine, & Bossuet à Corneille. Quelqu'un a dit avec plus de justesse, qu'on ne pouvoit être plus différent que les deux premiers, & moins se ressembler que les deux autres. Fléchier n'a de commun avec Racine qu'une qualité qu'ils partagent avec plusieurs Ecrivains, l'élégance & la pureté du style; encore l'élégance n'a-t-elle pas le même caractere dans l'un & dans l'autre; celle du Poëte, toujours facile, paroît naître & couler de source; celle de l'Orateur, toujours soignée, laisse voir, si on peut parler ainsi, l'alignement & le compas. Quelle distance d'ailleurs de l'un à l'autre pour la vérité, le sentiment & le goût!

Fléchier vous occupe de lui en vous parlant de son Héros; vous oubliez Racine pour ne voir que ses Personnages: le premier songe à toucher ses Auditeurs, & les touche peu ou foiblement; le second n'a point d'effort à faire pour toucher les siens, parce que lui-même est touché vivement avant eux; & personne n'a mieux connu & mieux rempli le précepte si simple & si vrai, *Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez;* Fléchier enfin, souvent ingénieux, rarement sensible, modele d'une harmonie savante & réguliere, est dans l'éloquence ce qu'un excellent Compositeur de Sonates est dans la Musique; Racine, toujours sensible, ne pensant jamais à paroître ingénieux, nous enchantant par son harmonie, sans qu'il semble l'avoir cherchée, produit par ses Vers le même effet sur l'ame & sur l'oreille, que la mélodie vocale la plus expressive & la plus touchante (1).

(1) Les gens de goût jugeront peut-être que nous aurions pu nous dispenser de faire sentir à nos Lecteurs la différence, si évidente & si palpable, de Fléchier & de Racine. Mais comme ce parallele des deux Ecrivains a été plus d'une fois répété, & que nous l'avons nous-mêmes

S'il y a un peu plus de rapport entre Boſſuet & Corneille, ce rapport eſt bien moindre qu'on ne penſe. L'élévation eſt ſans doute le caractere de l'un & de l'autre; mais l'élévation de Corneille tient à la fierté républicaine, celle de Boſſuet à l'enthouſiaſme religieux; Corneille brave la grandeur & la puiſſance, Boſſuet la foule aux pieds pour s'élancer juſqu'à la Divinité même; le premier, en nous montrant l'homme dans toute ſa dignité, nous agrandit à nos propres yeux; le ſecond, en nous le faiſant voir dans tout ſon néant, ſemble planer au deſſus de l'eſpece humaine; le ſublime du Poëte a plus de profondeur, plus de traits & de penſées; celui de l'Orateur plus de majeſté, plus de véhémence & plus d'images; les négligences de Corneille viennent de laſſitude & d'épuiſement, celles de Boſſuet d'un excès de chaleur & d'abondance; dans Corneille enfin, quand l'expreſſion eſt familiere, elle

entendu faire dans notre jeuneſſe par de prétendus Maîtres d'Eloquence, nous avons cru pouvoir nous permettre de prémunir au moins les jeunes gens contre une comparaiſon ſi fauſſe.

est presque toujours sans noblesse; dans Bossuet, quand l'idée est grande, la familiarité même de l'expression semble l'agrandir encore.

L'éloquence de Fléchier l'appeloit à l'Académie Françoise. Il y fut reçu le même jour que Racine (1); il y parla le premier, & obtint de si grands applaudissemens, que l'Auteur d'*Andromaque* & de *Britannicus* désespéra de pouvoir atteindre au même succès. Le grand Poëte fut tellement intimidé & déconcerté en présence de ce Public, qui tant de fois l'avoit couronné au Théatre, qu'il ne fit que balbutier en prononçant son Discours; on l'entendit à peine, & on le jugea néanmoins comme si on l'avoit entendu. Sa chûte, plus marquée encore par le succès de Fléchier, lui parut à lui-même si complette & si irréparable, que l'amour-propre d'Auteur n'eut pas même en cette occasion sa ressource ordinaire, d'espérer à l'impression plus de justice; il supprima, sans regret & sans murmure, cette production infortunée;

(1) Le 12 Janvier 1673, à la place d'Antoine Godeau, Evêque de Vence. L'Abbé Gallois fut reçu en même temps que Racine & Fléchier.

infortunée ; mais il dut être consolé, s'il en avoit besoin, par l'oubli où tomba bientôt le Discours de Fléchier, comme tous les Ouvrages qui n'ont que le mérite local & passager du moment & de l'à-propos. Cette petite disgrace Académique, arrivée au grand Racine, doit soulager ceux qui pourront en essuyer une semblable ; il est vrai qu'il s'en trouvera peu qui soient aussi sûrs que lui de la faire oublier.

Outre les Ouvrages Oratoires de Fléchier, nous avons de lui un Recueil de Lettres, où le luxe de l'esprit se montre encore plus que dans ses pieces d'éloquence, parce que l'esprit y est encore moins à sa place ; une négligence aimable est le mérite du style épistolaire, & Fléchier ne se permettoit pas plus d'être négligé dans une Lettre que dans une Oraison Funebre. Mais s'il est rarement simple, même en écrivant à ses amis, il est au moins toujours noble avec les Grands, toujours honnête avec ses égaux & ses inférieurs, toujours plein de zele pour l'Eglise & pour l'Etat, en un mot toujours citoyen, toujours homme & toujours

Evêque ; mérite si précieux dans de pareilles Lettres, qu'il les dispense d'en avoir un autre.

Il s'est aussi exercé dans le genre de l'Histoire. Celle de Théodose, quoiqu'elle soit écrite encore d'un ton trop éloigné de la simplicité historique, se fait lire avec intérêt. On l'accuse pourtant d'avoir trop loué son héros, qui sans doute est très-digne d'éloge dans les Fastes de l'Eglise, mais à qui la sévérité de l'Histoire est en droit de faire plus d'un reproche. Cependant, si le motif le plus louable peut excuser un Historien peu fidele, on doit pardonner à Fléchier d'avoir pallié les défauts d'un Empereur qu'il vouloit donner pour modele au Dauphin ; car il avoit écrit cette Histoire pour l'instruction de l'Héritier du Trône. Ceux qui présidoient à l'éducation de ce Prince, Montausier & Bossuet, vouloient avant tout, faire de leur Eleve un Monarque religieux, qui pût au moins craindre Dieu, s'il croyoit n'avoir rien à redouter des hommes. Ils penserent que le moyen le plus efficace d'inspirer au jeune Prince un sentiment si nécessaire aux Rois, étoit de mettre sous ses yeux

l'Hiſtoire d'un Souverain cher à la Religion : ils choiſirent l'Hiſtoire de Théodoſe ; & ils en chargerent Fléchier, pour lequel ils avoient l'un & l'autre beaucoup d'eſtime. Montauſier ſurtout, qui l'avoit connu d'aſſez bonne heure, le goûtoit infiniment, & ſe croyoit d'autant plus obligé de lui rendre la juſtice qu'il méritoit, que le jeune Orateur avoit commencé par lui déplaire beaucoup. Le Courtiſan Miſanthrope affichoit, comme l'on ſait, une grande horreur pour l'adulation ; Fléchier, dont le caractere étoit auſſi liant & auſſi doux que ſon ſtyle, & qui croyoit Montauſier auſſi bénignement diſpoſé que les autres hommes à écouter ſes propres louanges, avoit commencé par l'en accabler ſans meſure, & n'avoit reçu pour remerciment que cette réponſe bruſque & ſévere : *Voilà mes flatteurs.* Averti par ce reproche, du caractere peu commun de ſon Mécene, il ne ceſſa plus de le contredire, & il obtint bientôt ſon amitié & ſa confiance. Il ſavoit qu'un moyen preſqu'infaillible de ſe concilier la miſanthropie, eſt de lui fournir des occaſions de s'exercer, parce que l'affectation de

ce travers étant un secret presque sûr pour se rendre remarquable, c'est être agréable au Misanthrope, que d'entretenir l'humeur réelle ou factice qui peut aider à sa célébrité. On ne maltraite le genre humain, dit quelque part Fléchier lui-même, que par le desir d'occuper de soi le genre humain; & nous pouvons appliquer ici la belle parole d'Othon mourant: *C'est quand on tient à la vie qu'on médit des Dieux ou des hommes.*

Outre l'Histoire de Théodose, Fléchier écrivit encore celle du fameux Cardinal Ximenès; mais son Ouvrage fut effacé par l'Histoire du même Cardinal, que Marsollier fit paroître à-peu-près dans le même temps; Fléchier n'avoit guere montré dans son héros que le Prélat religieux; Marsollier avoit peint le Ministre politique; & le Public s'intéressa davantage au portrait du Prélat ambitieux & intrigant, qu'à celui du Cordelier dévot ou feignant de l'être. Fléchier auroit fait disparoître son concurrent, en fondant pour ainsi dire ensemble ces deux portraits si attachans par leur contraste, en peignant cet homme célebre, politique &

dévot à la fois, faisant habilement servir à ses vues la croyance des peuples, & maniant avec adresse, pour cimenter son pouvoir, les armes que la Religion rendoit si puissantes entre les mains de ce Ministre. C'est sous ce point de vue, aussi piquant que philosophique, qu'on devroit écrire l'Histoire de ces hommes, qui revêtus des dignités de l'Eglise, ont appelé au secours de leur pouvoir ou de leur crédit le respect qu'inspiroit leur état, & qui ont si bien su profiter de ce respect pour se rendre quelquefois redoutables aux Souverains mêmes. C'est parce qu'on a négligé d'écrire ainsi l'Histoire des Papes, que nous en attendons encore une qui soit digne d'être lue par de bons esprits; les Annales de la Cour de Rome, qui méritoient d'être rédigées par un Tacite, ne l'ont été que par des Protestans acharnés ou par des Catholiques timides; & l'on peut dire de ces Ecrivains ce que le même Tacite a dit des Historiens de son temps : *Neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios; les uns & les autres, ulcérés ou vendus, ont compté pour rien la postérité.*

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette

Hiſtoire de Ximenès que Fléchier rapporte un trait qui ſeul vaut tout l'Ouvrage. » Ce Cardinal, dit-il, avoit » pour principe, qu'un particulier calomnié doit rarement ſon apologie » aux autres hommes, mais qu'un » Prince injuſtement accuſé la doit » toujours à ſes Sujets «.

Les talens de Fléchier furent récompenſés, comme l'étoient ſous le regne de Louis XIV tous les talens; il fut nommé à l'Evêché de Lavaur: *Je vous ai fait un peu attendre une place que vous méritiez depuis long-temps*, lui dit ce Monarque, qui ſavoit donner un nouveau prix à ſes bienfaits par la maniere dont il les accordoit; *mais je ne voulois pas me priver ſi-tôt du plaiſir de vous entendre.* De l'Evêché de Lavaur il fut transféré à celui de Niſmes. Ce ne fut pas ſans avoir réſiſté long-temps à cette tranſlation; il écrivit au Roi une Lettre preſſante & touchante pour lui faire agréer ſon refus; on voyoit aiſément, au ton de force & de vérité qui régnoit dans cette Lettre, que Fléchier n'étoit pas de ces ambitieux hypocrites, qui en rejettant foiblement l'offre des dignités, ſeroient fâchés qu'on les crût infléxibles,

& voudroient joindre l'honneur du désintéressement aux avantages de la fortune. Loui XIV ne vainquit sa répugnance, qu'en lui représentant qu'il auroit beaucoup plus de bien à faire dans sa nouvelle Eglise que dans celle qu'il avoit tant de peine à quitter; qu'on lui offroit, non de plus grandes richesses, mais un plus grand travail; & qu'un intérêt si puissant devoit être pour lui la mesure & la regle de l'ambition. En effet le Diocese de Nismes étoit alors rempli de Calvinistes, & par conséquent d'autant plus difficile à gouverner, qu'il falloit joindre au zele de faire des conversions la patience qui sait les préparer & les attendre. L'Edit de Nantes venoit d'être révoqué; la persécution violente que les Réformés essuyoient agitoit & échauffoit toutes les têtes; il étoit nécessaire de donner pour Pasteur à ces ames aigries, & exaltées par l'idée du martyre, un Prélat dont les lumieres, l'éloquence & la douceur fussent également propres à détruire leurs préjugés & à calmer leurs murmures. Personne n'en étoit plus capable que Fléchier; aussi remplit-il les espérances qu'on avoit conçues de sa sagesse & de

ſes talens ; il fit plus de proſélytes par ſa modération, que l'Intendant de la Province par la rigueur qu'il exerçoit contre ces victimes du Fanatiſme religieux ou de la dévotion politique. La ſenſibilité, l'indulgence, la charité qui dirigeoient & qui animoient le vertueux Prélat dans la conduite de ce malheureux Diocèſe, reſpirent encore dans les Mandemens & les Lettres Paſtorales qu'il adreſſoit aux Réformés. C'eſt un pere qui parle avec tendreſſe à ſes enfans égarés, qui les exhorte ſans les aigrir, & qui gémit de voir arrachés à leur patrie des ſujets fideles, que l'oppreſſion forçoit à la quitter ou à la combattre. Sa conduite à leur égard étoit d'autant plus digne d'éloge, qu'entraîné par ſon ſiecle, bien plus que par ſon cœur, à des opinions qu'il eût déſavouées cinquante ans plus tard, il n'adoptoit pas, ou plutôt il ignoroit les ſages principes qu'une philoſophie éclairée par l'humanité & par la religion même a ſi ſolidement établis de nos jours; principes qui au commencement du ſiecle où nous vivons n'avoient pas encore eu le temps de germer & de mûrir, même dans les eſprits droits & les

ames honnêtes. L'Evêque de Nismes, persuadé, comme l'étoient alors presque tous les Catholiques, que l'instruction n'étoit pas toujours le seul moyen de vaincre l'hérésie, pensoit qu'on pouvoit employer des motifs de crainte pour ramener les Protestans au sein de l'Eglise. Cependant il ne permettoit d'employer, ou plutôt d'essayer de tels moyens, que dans les cas où le succès en étoit assûré, où les motifs de crainte devoient servir de prétexte à la conversion des prosélytes déjà persuadés, & où l'autorité pouvoit venir efficacement au secours de la grace. Son caractere plein de douceur cédoit, pour ainsi dire, le moins de terrein qu'il étoit possible, à son zele religieux pour l'extirpation du Calvinisme. Mais constamment opposé au zele amer & fanatique de la plupart des convertisseurs de son temps, il étoit persuadé qu'on ne devoit faire usage ni de l'autorité, ni même de la crainte contre ceux des Réformés qui ne donnoient aucune espérance de changement; & il étoit sur-tout bien éloigné d'approuver les maux qu'on leur faisoit souffrir. Avec un peu plus de courage, il eût élevé la voix en faveur de ces infor-

tunés, il eût menacé de la colere divine & de l'indignation de la postérité ceux qui commandoient & qui exécutoient tant de violences; mais peut-être fut-il retenu par la crainte d'irriter les persécuteurs, & d'aigrir ces maux qu'il auroit voulu soulager. S'il ne fut pas assez heureux pour faire cesser tant de malheurs, du moins il n'ajouta pas, comme faisoient alors tant d'autres, le fiel & les injures aux vexations que les Protestans essuyoient; il savoit trop bien, que dans la défense de la vérité, les déclamations contre ses Adversaires ne prouvent que la foiblesse du défenseur, & le sentiment qu'il a de cette foiblesse (1). Aussi les Protestans du Languedoc ont-ils encore aujourd'hui en bénédiction la mémoire d'un Evêque qui se montroit si pénétré du véritable esprit de l'Eglise,

(1) On nous permettra de dire ici, que M. l'Archevêque de Lyon, notre Confrere, dans son Instruction Pastorale sur la vérité du Christianisme, a donné aux Défenseurs de la Religion le vrai modele de la maniere dont ils doivent en soutenir la cause. Cet Ouvrage, plein de raison & d'éloquence, de force & de sagesse, de zele & de charité, a obtenu tous les suffrages, & mérité l'Eloge des Incrédules mêmes.

& si digne de ramener tous ses enfans à la douceur & à la paix. Les Fanatiques même respectoient dans leurs ravages les lieux qu'habitoit Fléchier, comme les ennemis qui désoloient alors nos frontieres respectoient le séjour de Fénelon. Il s'en falloit bien que les Réformés eussent les mêmes sentimens pour l'Intendant Baville, qui avec des vertus, des lumieres dans l'administration, & de l'intégrité dans les fonctions de sa place, ne s'est rendu que trop fameux dans les Annales Protestantes, par sa sévérité inexorable à l'égard de ceux que l'erreur avoit séduits. Mais ce Magistrat, d'ailleurs très-estimable, attaché à tous les principes du pouvoir absolu, se croyoit obligé, par le devoir de sa place, d'exécuter avec la rigueur la plus inflexible les Edits émanés du Trône contre les Protestans; Edits qu'il prenoit pour la volonté du Roi, & qui n'étoient le plus souvent que celle de ses Ministres. L'Intendant & le Prélat, quoiqu'unis entre eux par une amitié réciproque, étoient souvent divisés, par la différence de leurs caracteres, sur les objets d'administration qui avoient besoin de leur influence mutuelle. *M.*

Fléchier, disoit un jour Baville, à l'occasion d'un démêlé qu'ils avoient eu, *m'a fait changer du blanc au noir. Dites*, répondit Fléchier, *du noir au blanc.*

Ce qui affligeoit sur-tout l'Evêque de Nismes, dans les troubles dont il étoit témoin, c'étoit l'avantage funeste que donnoient aux Réformés les Ecclésiastiques de son Diocese par leur ignorance & par leurs mœurs. Il représentoit à ses Curés, qu'en vain l'Arche du Seigneur étoit entre leurs mains, si elles étoient trop foibles pour la soutenir contre les efforts que faisoit l'Hérésie pour la renverser; & il exhortoit en même temps les Chanoines de sa Cathédrale à fermer la bouche aux ennemis de l'Eglise, par une régularité dont malheureusement ils avoient perdu le goût & l'habitude. Il joignoit à ses discours la preuve la plus frappante de la sincérité de son zele, l'unique preuve même qui mette le zele à l'abri de la médisance, la pureté de ses mœurs & la sainteté de sa vie; bien différent de ces déclamateurs, si ardens en apparence pour les dogmes de la Religion, mais si relâchés en effet sur ses préceptes; & qui trouvent plus court & plus fa-

cile de révolter & d'endurcir les mécréans par leurs injures, que de les édifier & de les ramener par leurs exemples.

Il n'étoit pas moins attentif à détruire les superstitions, qui étoient pour les Protestans un autre sujet de scandale, & par conséquent de triomphe. Il s'opposa, malgré une Bulle du Pape, à l'établissement d'une Confrairie de Pénitens Blancs, dont il appeloit les processions de *pieuses mascarades*. Il publia, sur une prétendue croix miraculeuse, une Lettre Pastorale très-éloquente, dans laquelle il s'éleve (ce sont ses propres paroles) contre ceux qui mettent leur confiance en du bois & en des prodiges menteurs, & menace de renverser cette croix, si l'on continue de lui rendre un culte aveugle & fanatique. *Si je vois*, disoit-il, *qu'Israël devienne idolâtre*, *je briserai le serpent d'airain.*

La charité qu'il exerçoit envers la partie de son troupeau séparée de l'Eglise, se faisoit encore plus sentir à celle qui dans le sein de l'Eglise même, avoit besoin de son indulgence & de ses secours. Une malheureuse fille, que des parens barbares avoient contrainte

à se faire Religieuse, mais à qui la Nature donnoit le besoin d'aimer, avoit eu le malheur de se permettre ce sentiment que lui interdisoit son état, le malheur plus grand d'y succomber, & celui de ne pouvoir cacher à sa Supérieure les déplorables suites de sa foiblesse. Fléchier apprit que cette Supérieure l'en avoit punie de la maniere la plus cruelle, en la faisant enfermer dans un cachot, où couchée sur un peu de paille, réduite à un peu de pain qu'on lui donnoit à peine, elle attendoit & invoquoit la mort, comme le terme de ses maux. L'Evêque de Nismes se transporta dans le Couvent, & après beaucoup de résistance, se fit ouvrir la porte du réduit affreux où cette infortunée se consumoit dans le désespoir. Dès qu'elle apperçut son Pasteur, elle lui tendit les bras, comme à un Libérateur que daignoit lui envoyer la miséricorde divine. Le Prélat, jetant sur la Supérieure un regard d'horreur & d'indignation, » Je devrois; lui dit-il, si » je n'écoutois que la justice humaine, » vous faire mettre à la place de cette » malheureuse victime de votre barba» rie; mais le Dieu de clémence dont

» je suis le Ministre, m'ordonne d'u-
» ser, même envers vous, de l'indul-
» gence que vous n'avez pas eue pour
» elle. Allez, & pour votre unique
» pénitence, lisez tous les jours dans
» l'Evangile le chapitre de la Femme
» adultere «. Il fit aussi-tôt tirer la Religieuse de cette horrible demeure, ordonna qu'on eût d'elle les plus grands soins, & veilla sévérement à ce que ses ordres fussent exécutés. Mais ces ordres charitables, qui l'avoient arrachée à ses bourreaux, ne purent la rendre à la vie; elle mourut après quelques mois de langueur, en bénissant le nom de son vertueux Evêque, & en espérant de la bonté suprême le pardon que lui avoit refusé la cruauté monastique.

En même temps que l'Evêque de Nismes faisoit cesser, autant qu'il étoit en lui, les maux causés par la méchanceté des hommes, il consoloit ses infortunés Diocésains des afflictions dont la Providence se servoit pour les éprouver. *Remettez-vous entre les mains de Dieu*, écrivoit-il à une personne âgée & infirme, *il n'envoie de souffrances à ses enfans que ce qu'ils en peuvent*

ſupporter. Dans la diſette de 1709, il répandit des charités immenſes ; les Catholiques & les Proteſtans y eurent une part égale, uniquement réglée ſur ce qu'ils ſouffroient, & non ſur ce qu'ils croyoient. Il refuſa d'employer à la conſtruction d'une Egliſe des fonds deſtinés à des aumônes: *Quels Cantiques*, diſoit-il, *valent les bénédictions du pauvre, & quel ſpectacle plus digne des regards de Dieu, que les larmes des indigens eſſuyées par ſes Miniſtres!* Quand on lui parloit de l'excès de ſon zele & de ſes charités, *Sommes-nous Evêques pour rien*, s'écrioit-il ! On l'a vu plus d'une fois, avec une ſimplicité digne des premiers ſiecles, aller à pied dans les rues de Niſmes, donnant l'aumône d'une main, & ſa bénédiction de l'autre. Il croyoit devoir répondre, par ces actes publics de bienfaiſance Epiſcopale, aux traits envénimés des Proteſtans contre le faſte qu'ils reprochoient à l'Egliſe Romaine ; mais il ſavoit auſſi cacher cette même bienfaiſance, quand elle tomboit ſur des hommes que leur état forçoit à cacher leur miſere ; il joignoit alors à la promptitude & à l'abondance des ſecours qu'il leur don-

noit, ces attentions délicates qui empêchent l'aumône d'être humiliante, mais que la piété même se dispense d'avoir pour les malheureux, quand elle est moins portée par sentiment que par devoir à soulager l'infortune, & que la bienfaisance est plutôt à ses yeux l'obligation d'une ame religieuse, que le besoin d'une ame honnête & le plaisir d'une ame sensible.

Avec tant de talens & de vertus, on n'aura pas de peine à croire que Fléchier étoit sans orgueil (1). Fils d'un pauvre

(1) Nous ne faisons ici que répéter l'éloge donné publiquement à Fléchier par ceux qui l'avoient particuliérement connu. Cet éloge néanmoins pourra sembler contredit par une de ses Lettres, dans laquelle, traçant lui-même son portrait à la priere d'un ami, & faisant l'aveu de quelques défauts, il se donne naivement des louanges assez fortes. Mais on sent à travers ces louanges, qu'il parle de lui avec simplicité, comme il auroit parlé d'un autre, convenant de ce qu'il est en effet, & ne voulant ni s'en prévaloir, ni s'en glorifier; véritable modestie des hommes à talens. L'opinion qu'il avoit de lui, bien différente de tant de vanités *hypocrites*, ne se laissa voir que cette seule fois dans la confiance de l'amitié, & sur-tout ne blessa jamais personne. Aussi dit-il dans le portrait que nous citons, qu'*il n'envie point la gloire des autres, & ne leur a jamais fait souffrir les humiliations que donne l'orgueil.*

Fabriquant en chandelles, & parvenu à l'Episcopat, il n'avoit ni la sottise de cacher l'obscurité de sa naissance, ni la vanité plus raffinée qui auroit pu chercher dans cette obscurité même un titre de gloire, & mesurer avec une complaisance secrete la distance entre le lieu d'où il étoit parti, & celui où il s'étoit élevé. Un jour cependant il sortit à regret de sa simplicité ordinaire, forcé de répondre à un Prélat Courtisan, qui n'ayant que ses aïeux pour mérite, se trouvoit déshonoré d'avoir en Fléchier un Confrere que Dieu avoit fait éloquent, charitable & vertueux, mais n'avoit pas fait Gentilhomme; il trouvoit fort étrange qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parens pour le placer sur le Siége Episcopal, & il eut la basse ineptie de lui en laisser voir sa surprise. *Avec cette maniere de penser*, lui répondit l'Evêque de Nismes, *je crains que si vous étiez né ce que je suis, vous n'eussiez fait des chandelles.* On raconte aussi que le Maréchal de la Feuillade, ce flatteur intrépide (1) de

(1) On sait tout ce qu'il fit pour l'érection de la Statue de la Place des Victoires.

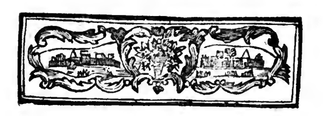
Louis XIV, qui se dédommageoit de ses adulations auprès du Maître par ses airs de hauteur avec ceux qu'il croyoit devoir les souffrir, osa dire à Fléchier, qui n'étoit à ses yeux qu'un petit Bourgeois de Nismes : *Avouez que votre pere seroit bien étonné de vous voir ce que vous êtes...... Peut-être moins étonné qu'il ne vous semble*, répondit le Prélat, *car ce n'est pas le fils de mon pere, c'est moi qu'on a fait Evêque*. Il faut pardonner ces reponses à la modestie obligée d'imposer silence à l'orgueil. Car la vraie modestie est comme la vraie bravoure, qui jamais n'outrage personne, mais qui sait repousser les outrages, au moins quand celui qui les fait n'est pas assez vil pour ne mériter que le mépris.

Fléchier, quelque temps avant de mourir, eut un songe, qui fut pour lui un pressentiment de sa fin prochaine; il ordonna sur le champ à un Sculpteur de faire le dessin très-modeste de son tombeau; car il craignoit que la reconnoissance ou la vanité ne voulût élever à sa cendre un monument trop remarquable, & le forcer en quelque maniere après sa mort, au faste qu'il avoit tant

méprisé durant sa vie. Le Sculpteur fit deux dessins; mais les neveux du Prélat empêcherent l'Artiste de les lui présenter, cherchant à écarter, s'il étoit possible, de l'esprit de leur oncle, une idée affligeante pour eux, si elle ne l'étoit pas pour lui. Fléchier se plaignit de ce délai, dont le Sculpteur ne put lui cacher la cause. *Mes neveux*, répondit le Prélat, *sont peut-être ce qu'ils doivent, mais faites ce que je vous ai demandé.* Il examina les deux dessins, choisit celui qu'il devoit préférer, le plus simple des deux, & dit à l'Artiste: *Mettez la main à l'œuvre, car le temps presse.* Il mourut en effet peu de temps après, le 16 Février 1710, pleuré des Catholiques, regretté des Protestans, & ayant toujours été pour ses Confreres un digne modele de zele & de charité, de simplicité & d'éloquence. Son Oraison Funebre, faite par un Orateur très-médiocre, ne fut pas même prononcée. Il eût pourtant été juste que celui qui avoit si bien loué les autres, fût loué lui-même par une voix aussi éloquente que la sienne; & Turenne du fond de son tombeau sembloit crier à tout le Clergé de France de payer sa dette,

que personne alors ne put ou ne voulut acquitter. Le seul Fénelon fit en deux mots l'Eloge Funebre de l'Evêque de Nismes : *Nous avons*, dit-il, *perdu notre Maître.* Ainsi le seul de tous les Confreres de Fléchier qui lui fût alors supérieur (car Bossuet n'existoit plus) fut le seul dont la modestie rendit hommage aux talens de celui qui avoit imité ses vertus. L'Intendant Baville, peu semblable d'ailleurs à l'un & à l'autre, fit pourtant aussi graver quelques lignes sur le tombeau de Fléchier ; & les Protestans même applaudirent à l'épitaphe du Prélat qu'ils regardoient comme leur pere, quoique faite par le Magistrat qu'ils appeloient leur persécuteur,





ÉLOGE

DE CRÉBILLON (1).

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON naquit à Dijon le 13 Février 1674. La capitale de la Bourgogne où il reçut le jour, s'honore d'avoir vu naître un grand nombre d'hommes célebres dans les Lettres, parmi lesquels nous ne citerons que Bossuet, qui dispense de nommer ses autres compatriotes, comme il dispense de nommer les Orateurs ses contemporains.

Le jeune Crébillon fit ses études chez les Jésuites, qui ont été de même les premiers instituteurs de plusieurs Ecrivains distingués: nous ne rappellerons ici que les trois plus illustres, ce même Bossuet qu'ils voulurent acquérir

(1) Lu à la Séance publique du 25 Août 1778.

& qui leur échappa, le grand Corneille qui les aima *toujours*, & M. de Voltaire qui les aima *long-temps*. On sait trop combien l'éducation, telle qu'elle subsiste malheureusement parmi nous, est peu propre à former de Grands Hommes ; elle le seroit bien plus à étouffer le génie dès son berceau, si la Nature, qui dans les contrées sauvages donne quelquefois la fécondité à la terre malgré la barbarie des habitans, n'avoit pas aussi dans les esprits du premier ordre une énergie supérieure aux plus mauvaises leçons. On est convenu cependant, soit par égard, soit par indulgence pour l'amour-propre des Maîtres, de leur accorder quelque part dans la gloire que leurs disciples ont su mériter par eux-mêmes, & malgré l'éducation qu'ils ont reçue. En ce cas, la Société des Jésuites, quelque illustrée qu'elle soit par les Hommes célebres qui lui ont appartenu, auroit encore plus à se glorifier de ses Eleves que de ses Membres.

Une anecdote que M. l'Abbé d'Olivet a souvent racontée, & qu'il savoit d'original, nous apprend que Crébillon annonça dès le Collége les talens qui

qui devoient lui faire un nom, & en même temps l'amour qu'il a montré jusqu'à la fin de ses jours pour une vie indépendante, & libre de toute espece de contrainte. Les Jésuites ses Maîtres, qui s'occupoient avec zele (car c'est une justice qu'il faut leur rendre) de l'éducation de la jeunesse confiée si long-temps à leurs soins, n'oublioient pas dans cette éducation l'avantage de leur Compagnie, toujours présent à leurs yeux; espece de sentiment patriotique dont nous n'aurons pas la dureté de leur faire un reproche. Dans cette vue, ils s'étudioient à bien connoître leurs Disciples, pour en tirer tout le parti possible, relativement aux différens projets qu'ils pouvoient former sur eux. Ils avoient pour cet effet dans chaque Collége un registre secret, sur lequel ils écrivoient le nom de chaque Ecolier, avec une note en Latin sur ses talens, son esprit & son caractere. Fontenelle, par exemple, qui avoit aussi étudié chez eux dans la ville de Rouen, sa Patrie, avoit pour note: *Adolescens omnibus numeris absolutus, & inter Discipulos princeps. Jeune homme accompli à tous égards, & le modele de*

ſes Condiſciples. La note de Crébillon n'étoit pas tout-à-fait ſi honorable ; elle portoit : *Puer ingenioſus, ſed inſignis nebulo. Enfant plein d'eſprit, mais inſigne vaurien.* Nous n'aurions oſé rapporter une circonſtance ſi futile de l'enfance de Crébillon, ſi ſa conduite dans tout le cours de ſa vie avoit juſtifié l'épithète malhonnête dont on le gratifioit de ſi bonne heure ; une telle épithète, appliquée par un Régent de Collége à un Écolier plein d'eſprit & de vivacité, ne ſignifioit autre choſe que l'impétuoſité naturelle d'un enfant qui ſe livroit avec ardeur aux plaiſirs innocens de ſon âge, qui affichoit un dégoût bien excuſable pour des études rebutantes & par elles-mêmes & par leur forme, qui montroit dès-lors un caractere ferme & décidé, incapable de s'aſſujettir à des regles minutieuſes, enfin qui ſavoit peut-être déjà démêler dans ſes inſtituteurs ces travers trop fréquens, que la maladreſſe des Maîtres laiſſe appercevoir à leurs Diſciples. En effet (& c'eſt une réflexion que ne font pas aſſez ceux qui ſont chargés d'élever la jeuneſſe) les enfans, lorſqu'ils paſſent dans leurs mains, ſortent immédiatement de celles

de la Nature, & n'ayant point encore la raison gâtée, comme dit la Fontaine, par les préjugés de l'éducation ou de la société, ont une sagacité bien plus pénétrante & plus redoutable qu'on ne croit pour sentir ce qui est injuste ou ridicule ; ils savent saisir & apprécier l'un & l'autre, avec une justesse de tact qui a plus d'une fois été le désespoir de leurs pédagogues, & qui leur a fait porter sur ces enfans des jugemens trop intéressés pour être équitables. Tel étoit sans doute le jeune Crébillon, regardé par les Jésuites comme un fléau de leur Collége.

Sa famille, ancienne & illustrée dans la Magistrature du côté paternel & maternel, desiroit de conserver cette illustration, qui étoit pour elle un héritage précieux & respecté. En conséquence de ces vues, son pere, Greffier en chef de la Chambre des Comptes de Dijon, le destina à la robe, sans consulter ni la volonté de ce fils, ni la Nature qui se plaît si souvent à contrarier les projets des peres, & qui malgré eux a fait les Despréaux, les Molieres & tant d'autres. Le jeune homme vouloit se consacrer à la Littérature, sa vraie & sa

ſeule vocation ; mais ſes parens étoient trop imbus de la vieille maxime qui proſcrit impitoyablement chez tant de familles le métier d'Homme de Lettres, maxime qu'on peut appeler l'apophtegme éternel & banal de preſque tous les parens; ce n'eſt pas, ſi on les en croit, avoir un état dans la ſociété, & comme ils le diſent, *être quelque choſe*, que de chercher à s'aquitter envers ſa Nation en l'éclairant ou en l'honorant par ſes Ouvrages. Victime de ce grand principe, Crébillon fit ſon Droit à Paris, fut reçu Avocat, dévora tout l'ennui du fatras des Loix, & paſſa enſuite dans l'Etude d'un Procureur pour y apprendre les élémens de la chicane, auxquels on croira facilement qu'il prit encore moins de gout. Il s'y dévoua cependant, ou plutôt il s'y ſoumit, avec toute la docilité qui peut accompagner une répugnance exceſſive. Il ſe dédommageoit de cette faſtidieuſe occupation en allant ſouvent aux Spectacles. Le goût très-vif qu'il prit pour cet amuſement, devint bientôt une paſſion violente, & cette paſſion alla ſi loin, qu'il ne put un jour la contenir en préſence de ſon Procureur même, à

qui jusqu'alors il avoit caché soigneusement. tout le plaisir défendu qu'il goûtoit avec tant d'avidité. Le Procureur, homme d'esprit, vit dans l'éloquence avec laquelle Crébillon parloit des chefs-d'œuvre de la Scene, le germe d'un talent fait pour briller un jour sur le Théatre; il osa conseiller à son Eleve de renoncer à la chicane, au Barreau, à la Magistrature même, de suivre l'impulsion de son génie, & de savoir désobéir à ses parens pour illustrer un jour le nom qu'ils portoient.

A juger du caractere de Crébillon par le genre de son esprit, plein de vigueur & d'une sorte d'audace, on croiroit que pour se livrer à son talent, il n'auroit pas eu besoin d'en être averti, ou du moins qu'il n'avoit besoin que de l'être, comme Achille fut instruit de son sexe dès qu'on lui montra des armes. Mais les exhortations du Procureur l'effrayerent d'abord plus qu'elles ne l'encouragerent. Plein d'admiration & de respect pour les Ecrivains immortels qui ont donné tant d'éclat à la Scene Françoise, & ne se croyant pas même destiné à les suivre de loin, il regardoit cette ambition

comme une espece de sacrilége. Ainsi cet homme, qui devoit être un de nos premiers Auteurs Tragiques, modeste & timide comme l'est toujours le génie effrayé par les grands modeles, n'osoit entrer dans le sentier de la gloire où ils l'invitoient à les suivre, tandis qu'une foule de jeunes présomptueux, que rien n'effraye dans ce sentier redoutable, parce que rien ne les y appelle, s'y jettent avec une aveugle confiance, & disparoissent bientôt pour jamais. A la fin pourtant, le jeune Crébillon, réveillé tous les jours par des conseils dont la sincérité ne lui étoit pas suspecte, mais encore plus excité par une voix intérieure & puissante à laquelle il résistoit en vain, hasarda une Piece qu'il lut aux Comédiens. Le sort de cet Ouvrage lui fit croire d'abord que cette voix importune l'avoit trompé; la Piece eut le malheur d'être rejétée par l'Aréopage qu'il avoit pris pour juge. Il en conçut un chagrin qui rejaillit sur son Procureur même; il le regarda presque comme un ennemi qui lui avoit conseillé de se déshonorer, jura de ne le plus croire, & de ne plus faire de Vers de sa vie.

Les Amans & les Poëtes oublient bientôt leurs sermens. Crébillon se calma peu-à-peu, revint où la Nature le vouloit, & fit la Tragédie d'*Idoménée*, qui eut assez de succès pour le consoler de son premier malheur. L'action néanmoins en étoit foible, & le style négligé; une rivalité d'amour entre le pere & le fils, assez mal imaginée dans un pareil sujet, donna beaucoup de prise à la censure; mais quelques beautés de détail firent excuser & le vice du plan, & les défauts de l'exécution. Le cinquieme Acte fut cependant assez mal reçu à la premiere représentation de la Piece. Aussi fécond que docile, le Poëte en fit un meilleur, qui fut composé, appris & joué en cinq jours. Une facilité si singuliere annonçoit & préparoit de plus heureux efforts; aussi Crébillon, s'élançant de ce premier pas dans la carriere Tragique, montra bientôt au Public étonné le vaste chemin qu'il avoit fait. Il sauta, si on peut parler ainsi, de la Tragédie d'*Idoménée* à celle d'*Atrée & Thieste*, qui laissa la premiere bien loin derriere elle. Le fond de l'intérêt dans cette derniere Piece n'est à la vérité guere plus

grand que dans *Idoménée* ; mais l'action y eſt plus attachante & plus vive ; le ſtyle, ſans être beaucoup plus correct, a bien plus de couleur & de force ; & les beautés y ſont plus fréquentes & plus marquées. Cette Tragédie eſt même reſtée long-temps au Théatre ; mais la cataſtrophe pleine d'horreur qui la termine, ce ſang qu'Atrée veut faire boire à Thieſte, a toujours nui au plein ſuccès de la Piece dans toutes ſes remiſes, comme elle y avoit nui dans ſa nouveauté. On penſera peut-être qu'elle ſeroit plus heureuſe aujourd'hui, depuis qu'on a vu dans *Gabrielle de Vergy* une ſituation plus horrible encore, attirer long-temps la foule. Mais ſans prétendre ni juſtifier, ni combattre ce dernier ſuccès, nous croyons qu'*Atrée* ne peut jamais en eſpérer un ſemblable. Dans la Piece de Crébillon, l'horreur du cinquieme Acte n'eſt abſolument que dégoûtante & ſans intérêt ; elle ſe fait ſentir tout-à-coup, & preſque ſans être préparée, au moment où Atrée préſente à Thieſte le ſang de ſon fils ; & ce moment affreux, que rien ne répare & n'adoucit, révolte avec raiſon le ſpectateur. Dans *Gabrielle*, l'horreur eſt af-

ſoiblie par l'intérêt qu'on prend aux deux Amans, par le ſpectacle, touchant, quoique terrible, des douleurs & des angoiſſes de Gabrielle, par le prolongement même de ce ſpectacle, qui diminue la violence de l'effet, en laiſſant au ſpectateur le temps de ſentir qu'il n'aſſiſte qu'à une repréſentation : voilà pourquoi, ſi nous oſons ici haſarder notre avis, les femmes, qui ſe rejettent au fond de leurs loges quand elles voyent la coupe ſanglante d'Atrée tomber & ſe répandre ſur le Théatre, regardent au contraire, quoiqu'en frémiſſant, l'urne & l'agonie de Gabrielle; ſemblables à ces enfans qui aiment à entendre les contes dont on les effraye, & reviennent tout effrayés les écouter encore : ſur la Scene un frémiſſement ſubit & inſtantané n'eſt que pénible quand la cauſe en eſt révoltante; mais dans une ſituation terrible d'ailleurs, un frémiſſement qui dure & ſe prolonge, peut faire éprouver une ſorte de plaiſir, & rendre par ce moyen la ſituation moins affreuſe. Quoi qu'il en ſoit, la Tragédie d'Atrée obtint les plus grands éloges, & l'eſtime générale qu'elle mérita mit le comble, non-

seulement au bonheur du Poëte, mais à celui du Procureur qui avoit donné Crébillon au Théatre. Quoiqu'il fût attaqué d'une maladie mortelle, il se fit porter à la premiere représentation d'*Atrée*. Il en seroit sorti avec affliction, s'il eût attendu le jugement des spectateurs pour fixer le sien, car cette représentation fut assez froidement reçue; le Parterre parut plus consterné qu'intéressé; il vit baisser la toile sans siffler ni applaudir, & s'écoula avec ce silence fâcheux qui n'annonce pas dans les Auditeurs le desir de l'être une seconde fois. Mais le Procureur jugea mieux que le Public, ou plutôt jugea dès ce premier moment comme le Public devoit juger bientôt après. La Piece finie, il alla sur le Théatre chercher son ami, qui encore très-incertain de son sort, étoit déjà presque résigné à sa chute; il embrassa Crébillon avec transport: *Je meurs content*, lui dit il, *je vous ai fait Poëte, & je laisse un homme à la Nation.*

L'horreur dont on avoit accusé la Tragédie d'*Atrée*, fut adoucie par l'Auteur, non sans quelque regret, dans *Electre* qui suivit d'assez près, & dont

le ſuccès fut auſſi grand que mérité. On reprocha pourtant à cette Piece de l'embarras dans l'expoſition, & un double amour qui y jette de la langueur, ſurtout dans les premiers Actes. Mais l'intérêt du ſujet, la chaleur de l'action, des vers heureux & qui ſont reſtés, le caractere d'Electre deſſiné d'un pinceau ferme & noble, enfin la beauté ſupérieure du rôle de Palamede, enleverent tous les ſuffrages, & impoſerent ſilence aux Critiques.

Après le ſuccès d'*Electre*, on auroit cru que la gloire Dramatique de Crébillon étoit à ſon comble. C'étoit déjà une choſe très-rare au Théatre de voir des triomphes ſi rapides, qui ne fuſſent pas au moins interrompus & comme tempérés par des chutes. Ce fut une choſe plus rare encore de voir les ſuccès aller en augmentant, & le Poëte, ſemblable aux Dieux d'Homere, faire trois pas & arriver au terme. Crébillon avoit déjà laiſſé bien loin derriere lui tout l'eſſaim de Poëtes tragiques qui ſe traînoient ſur la Scene depuis Corneille & Racine ; il ſe ſurpaſſa lui-même dans *Rhadamiſte*, ſon chef-d'œuvre, & nous pouvons ajouter, un de ceux du

Théatre François. Cette Piece eſt d'un deſſein fier & hardi, d'une touche originale & vigoureuſe. Les caracteres de *Rhadamiſte*, de *Zénobie* & de *Pharaſmane*, ſont tracés avec autant d'énergie que de chaleur; l'action eſt intéreſſante & animée, les ſituations frappantes & théatrales; le ſtyle a d'ailleurs une ſorte de nobleſſe ſauvage, qui ſemble être la qualité propre de cette Tragédie, & la diſtinguer de toutes les autres. Parmi pluſieurs Scenes d'un grand effet, celle où *Zénobie* déclare en préſence de ſon époux ſon amour pour *Arſame*, eſt une des plus belles qui ſoient au Théatre. La ſupériorité des trois derniers Actes & même d'une partie du ſecond, fit pardonner la langueur du premier, & ſur-tout l'obſcurité d'une expoſition auſſi froide, plus compliquée & moins vraiſemblable que celle de *Rodogune*, mais qui produit, ainſi que dans *Rodogune*, des beautés théatrales du premier ordre; tant il eſt vrai, comme le prouvent cent autres exemples, que le ſuccès d'une Tragédie eſt bien plus dans l'effet ſubit & momentané des ſituations, que dans la préparation des incidens, ou même dans leur vraiſemblance, & qu'au

Théatre, comme l'a très-bien dit M. de Voltaire, *il vaut mieux frapper fort que de frapper juste*. Ce sujet de Rhadamiste avoit infiniment plu à Crébillon; le rôle de *Pharasmane*, implacable ennemi de l'arrogance & de l'ambition Romaine, donnoit lieu à l'Auteur de déployer dans toute sa force la haine vive & profonde dont il étoit pénétré lui-même pour ces *Tyrans de l'Univers*; car c'étoit le nom, peut-être bien mérité, qu'il donnoit toujours aux Romains, dont les Annales réveillent tant d'idées de gloire, & dont la gloire a tant fait de malheureux. Il regardoit, disoit-il, comme un des plus grands fléaux qui eussent désolé l'humanité, les conquêtes de cette Nation insolente & cruelle, & les chaînes dont elle avoit accablé tant de peuples. Assez peu pressé de parler sur tout autre sujet, il étoit toujours éloquent sur cette matiere. Il ne pardonnoit pas à l'Auteur de *Mithridate* d'avoir exprimé trop foiblement, selon lui, la haine violente que ce Prince portoit aux Romains. Ce défaut de force qu'il reprochoit à Racine, le rendoit injuste à l'égard de ce grand Poëte, qu'il se contentoit d'appeler *le*

plus élégant de nos Ecrivains. Il exprima dans le rôle de *Pharasmane* l'aversion du Prince & la sienne propre pour la Nation Romaine, avec toute la vigueur d'une ame fiere & indépendante, que le despotisme & l'oppression révoltoient; & les connoisseurs jugerent que si Racine savoit peindre l'amour, Crébillon savoit peindre la haine.

Néanmoins, ce Rhadamiste qui venoit d'obtenir du Public une faveur si distinguée, ne put même obtenir grace du sévere Despréaux qui vivoit encore. Il s'exprima sur cette Piece avec plus de dureté qu'il n'avoit fait dans ses Satyres sur les productions les plus méprisables à ses yeux. *J'ai trop vécu*, s'écrioit-il avec la plus violente humeur; *à quels Visigots je laisse en proie la Scene Françoise! Les Boyers & les Pradons que nous avons tant baffoués, étoient des aigles auprès de ceux-ci.* La comparaison étoit aussi injurieuse qu'injuste. Mais le mérite de la versification, le premier de tous aux yeux de Despréaux, étoit, il faut l'avouer, le côté foible de la nouvelle Tragédie. D'ailleurs ce Juge inexorable, encore plein du souvenir des hommes de génie avec lesquels il avoit

vécu, des Molieres, des Racines & des Corneilles, ne voyoit qu'avec dédain leurs successeurs. La Motte n'étoit à ses yeux qu'un bel-esprit sans talent, Rousseau qu'un versificateur sans idées, & Crébillon qu'un Poëte barbare; le mérite de Fontenelle étoit perdu pour lui, & l'Auteur de la Henriade n'écrivoit pas encore. Despréaux eût fait volontiers à la génération littéraire naissante, le même compliment que le vieux & impoli Nestor fait aux Princes Grecs dans l'Iliade : » Je vous conseille de » m'écouter, car j'ai fréquenté autre» fois des hommes qui valoient mieux » que vous «. Enfin, ce qui ajoutoit encore à l'inflexible rigueur de ses Arrêts, le Satyrique étoit alors accablé d'infirmités, & attaqué de la maladie dont il mourut peu de temps après; l'humeur que lui donnoit sa situation rejaillissoit sur les Ouvrages qui avoient le malheur de tomber entre ses mains; on ne devoit pas attendre de Despréaux vieux & malade, l'équité que Despréaux, jeune & plein de santé, n'avoit pas toujours eue pour les Poëtes ses Confreres; & l'Auteur d'*Electre* n'étoit pas fait pour être mieux traité que l'Auteur

d'*Armide*. Crébillon s'en consola par l'enthousiasme que le Public témoigna pour *Rhadamiste*, enthousiasme si constant, qu'il ne fut pas même affoibli par la lecture, si funeste à tant de succès éphémeres. On fit deux éditions de sa Piece en huit jours; elle reçut les plus grands applaudissemens à Versailles, qui pour cette fois fut d'accord avec Paris; les amis de Crébillon le presserent de se montrer à la Cour pour y jouir de son triomphe, & pour y recevoir les graces que son peu de fortune lui rendoit nécessaires. Plein des espérances dont on l'avoit enivré, il partit pour Versailles, & n'y fut regardé de personne. Tant de froideur l'étonna, quoique sans l'affliger; & ce qui prouve bien mieux encore son peu de connoissance du pays où il se trouvoit, c'est la simplicité qu'il eut d'y demeurer deux ou trois ans avec patience, attendant toujours l'accueil qu'on lui avoit promis, mais à la vérité ne le cherchant pas, & ne faisant rien pour en hâter le moment. Las enfin d'être oublié, & n'ayant que trop éprouvé la vérité du Vers si consacré par l'expérience,

Qu'un Poëte à la Cour est de bien mince aloi,

il quitta, sans retour comme sans regret, un séjour si peu fait pour lui, en prenant désormais pour sa devise, *ne t'attends qu'à toi seul.*

Réduit à l'unique ressource que lui promettoient ses talens, il se flattoit de pouvoir obtenir encore de nouvelles couronnes, & donner à Rhadamiste des Successeurs dignes de l'être. Mais il y a pour tous les Ecrivains, & sur-tout pour les Auteurs Dramatiques, un moment où leur succès est au plus haut point que la nature de leur génie leur permet d'atteindre, une espece de midi jusqu'où leur gloire s'éleve, & au delà duquel elle ne fait plus que décliner. C'est ce qui est arrivé à Crébillon comme à tous les autres Poëtes Tragiques, si on en excepte l'Auteur de *Phedre* & d'*Athalie*, qui a fini par ses deux chefs-d'œuvre. *Rhadamiste* fut suivi de *Xercès* & de *Sémiramis*, qui eurent l'un & l'autre très-peu de succès. Outre les défauts particuliers à chacune de ces Tragédies, on reprochoit à Crébillon d'être monotone dans ses sujets & dans sa maniere, & de ne pouvoir

sortir de cette horreur Tragique qu'on avoit tolérée, ou même applaudie dans ses premieres Pieces, mais dont on étoit fatigué & rebuté dans les dernieres. Il crut répondre à ces critiques en donnant *Pyrrhus*, dont le sujet, la marche, le style & le ton étoient plus assortis à la délicatesse, ou, comme il le prétendoit, à la foiblesse des Spectateurs. Personne ne mouroit dans cette Piece; l'Auteur s'étoit fait cette violence: mais comme il ne se trouvoit dans toute sa force, & pour ainsi dire, à son aise, que sur une Scene ensanglantée, il n'avoit travaillé, disoit-il, qu'avec une sorte de dégoût à cette *ombre* de Tragédie, qu'il ne put même achever qu'au bout de cinq ans. La Piece reçut néanmoins plus d'accueil, que cet accouchement laborieux & forcé ne sembloit le permettre. Mais l'accueil fut passager, & l'Ouvrage a disparu de dessus la Scene, comme un Collatéral éloigné, intrus dans une succession qui ne lui appartient pas, est obligé de renoncer au partage qu'il prétendoit faire avec les Héritiers légitimes.

Nous ne devons pas oublier de dire que dans l'intervalle entre *Xercès &*

Sémiramis, Crébillon avoit commencé une Tragédie de *Cromwel*, où il donnoit l'essor le plus intrépide aux sentimens de liberté qui étoient gravés si profondément dans son cœur. Il en lut à ses amis quelques Scenes, où l'aversion Angloise pour le pouvoir absolu étoit peinte avec tant d'énergie, qu'il reçut une défense de continuer sa Piece. Il étoit bien éloigné de consacrer l'attentat d'un sujet, dont le fanatisme odieux, se couvrant de l'égide des Loix, osa priver du trône & de la vie un Monarque vertueux & digne d'un meilleur sort; mais l'Auteur avoit fait de Cromwel un scélérat plein de grandeur; & l'administration attentive qui veille parmi nous sur l'esprit national, craignit que l'admiration pour le criminel ne diminuât l'horreur du crime, que la peinture d'un peuple libre ne fît des impressions trop vives sur une Nation gouvernée par d'autres Loix, & que la haine pour le despotisme n'affoiblît le respect pour l'autorité. On connoît quelques Vers de cette Tragédie, que les amis de l'Auteur lui ont souvent entendu dire, & où l'usurpateur étaloit avec la plus insolente audace ses

maximes anti-monarchiques. Ces Vers, quoique placés dans la bouche d'un rebelle, & par conséquent peu propres à ébranler de fideles Sujets, pénétrés de ce qu'ils doivent au pouvoir légitime, parurent néanmoins trop mal sonnans pour être entendus sur le Théatre d'une Nation qui se fait tant d'honneur d'aimer ses Souverains ; & Crébillon se soumit à cet arrêt avec une docilité d'autant plus louable, que s'il détestoit l'autorité arbitraire, il respectoit & chérissoit celle de son Roi. Il a tracé lui-même ce double sentiment dans un exemplaire qu'il avoit du fameux livre qui a pour titre : *Vindiciæ contra tyrannos, réclamation contre les tyrans* (1), Ouvrage dont l'objet est de fixer les droits réciproques des Rois & des Peuples. Dans cet exemplaire que nous avons vu, Crébillon a souligné avec soin les passages sur la haine du despotisme, sur le droit que la tyrannie donne aux opprimés de la braver & de l'anéantir, & en même temps sur l'obéissance & l'amour que les Peuples doivent à une

---

(1) L'Auteur de cet Ouvrage est *Hubert Languet. Voyez le Dict. de Moreri.*

autorité sage & modérée, fondée sur la Justice & sur les Loix. Ainsi, toujours fier & libre, & en même temps toujours François & fidele, Crébillon sut également se garantir & des fureurs de la révolte, & des bassesses de l'esclavage.

Revenons à ses travaux Dramatiques. La Tragédie de *Pyrrhus* en fut presque le terme, soit que cette Tragédie, si contraire à son goût, eût épuisé son génie en le fatiguant, comme ces plantes étrangeres qui transportées dans nos climats déssechent le terrein où l'on s'efforce de les faire naître, soit que l'Auteur se voyant après tant de succès plus chargé de lauriers que de fortune, fût enfin dégoûté de ce Théatre où il avoit brillé si long-temps. Il renonça même presque entiérement au commerce des hommes, non par humeur ou par misanthropie, mais par amour pour cette liberté qu'il regardoit comme le seul bien qui lui restât. Ce caractere indépendant le rendoit incapable de se prêter aux inutilités ordinaires de la Société, qu'on y décore du nom de *bienséances* & de *devoirs ;* il lui étoit plus impossible encore de se plier à ces assiduités si nécessaires auprès des

hommes puissans, pour s'assûrer ce qu'on nomme des *Protecteurs*, Mécenes orgueilleux des talens médiocres qui les recherchent, & secrets ennemis des talens distingués qui les négligent. Crébillon s'enfonça dans une retraite ignorée, où il se réduisit à une vie simple, frugale & presque dure, entouré d'animaux dont l'attachement le consoloit de l'injustice des hommes, ou plutôt l'en dédommageoit sans qu'il eût besoin de s'en consoler ; car il sembloit même sentir à peine cette injustice, tant il étoit loin de s'en plaindre. Soit apathie, soit équité, il ne s'étoit jamais pris qu'à lui seul des disgraces qu'il avoit essuyées au Théatre. Après la premiere représentation de *Xercès*, qui, comme nous l'avons dit, ne fut pas heureuse, il avoit demandé aux Comédiens leurs rôles, & les avoit jetés au feu en leur présence : *Je me suis trompé*, leur dit-il, *le Public m'a éclairé.*

Malgré le grand nombre de ses succès, il n'avoit pu obtenir, dans le temps le plus brillant de sa gloire, une place à l'Académie Françoise ; les cabales littéraires les plus opposées étoient réu-

nies contre lui, parce que les chefs & les suppôts de ces cabales voyoient dans Crébillon un homme qui menaçoit de les faire bientôt oublier tous par l'éclat de sa renommée. Il faut convenir aussi qu'il avoit un peu irrité par sa faute l'amour-propre de ceux qui jouissoient alors, à tort ou à droit, de quelque réputation dans les Lettres; il s'étoit permis contre eux une satyre ingénieuse & piquante, qu'il eut pourtant la modération ou la prudence de ne jamais faire imprimer; ses Détracteurs y étoient désignés d'une maniere plaisante, par des noms d'animaux qui les caractérisoient avec une vérité assez frappante pour leur déplaire; l'un étoit la Taupe, l'autre le Singe, celui-là le Chameau, celui-ci le Renard. Ce fut la seule satyre que Crébillon se permit dans toute sa vie; il faut la pardonner au premier mouvement d'un talent opprimé, qui éprouvant l'injustice, s'irrite d'abord contre elle, se venge un moment, se repent bientôt de cette foiblesse, & n'oppose plus à ses ennemis que le travail, les succès & le silence. Crébillon étoit bien éloigné de donner sur ce point aux Poëtes ses Confreres un mauvais

exemple, dont par malheur ils n'ont pas besoin; il ne s'exprimoit jamais qu'avec le plus profond dédain sur ces insectes plus importuns que malfaisans, dont la Littérature est inondée. Un jeune Poëte vint un jour lui faire la lecture d'une Satyre; il l'écouta tranquillement, & quand la lecture fut achevée: *Jugez*, lui dit-il, *combien ce malheureux genre est facile & méprisable, puisqu'à votre âge vous y réussissez.*

Il n'est pas inutile de remarquer, comme un trait digne d'être conservé dans l'histoire des sottises humaines, que les ennemis de Crébillon, ne pouvant articuler aucun fait contre sa personne, alloient chercher dans ses Pieces des preuves de la perversité de son caractere. Il n'y avoit, selon eux, qu'une ame noire qui pût s'attacher de préférence aux sujets qu'il avoit choisis. *On m'a chargé*, dit-il dans la Préface d'Atrée, *de toutes les iniquités de ce Personnage, & on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme avec qui il ne fait pas sûr de vivre.* Ce peu de mots suffisoit pour rendre ses ennemis ridicules, & le dispensoit d'honorer, comme il fit, d'une réponse

sérieuse

sérieuse leur absurde imputation ; ils avoient porté l'ineptie jusqu'à lui reprocher, comme des principes qu'il receloit au fond de son cœur, les maximes atroces qu'il avoit mises dans la bouche de quelques scélérats, qu'apparemment on vouloit qu'il fît parler en hommes vertueux pour soutenir leur caractere. Le Censeur de *Sémiramis*, après s'être bien fait prier pour accorder son Approbation, crut faire un grand effort d'indulgence, en la donnant de la maniere suivante : *J'ai lu Sémiramis, & j'ai cru que la mort de cette Princesse, au défaut des remords, pouvoit faire* tolérer *l'impression de cette Tragédie.* Il est vrai que cet Approbateur étoit un des Héros de la Satyre dont nous avons parlé il n'y a qu'un moment ; le scrupule vint en cette occasion prêter sa foible vengeance à l'amour-propre offensé. Tels furent les moyens qu'employerent la haine & l'envie pour éloigner Crébillon ; & malheureusement elles ne réussirent que trop bien à le réduire au silence qui les mettoit si fort à leur aise.

On ne devineroit pas aisément quelle étoit sa principale occupation dans sa

solitude. Il imaginoit des sujets de Romans, qu'il composoit ensuite de tête & sans les écrire; car sa mémoire étoit aussi prodigieuse, que sa paresse étoit insurmontable. Il avoit une grande passion pour ce genre d'Ouvrage; & même, presque indifférent à toute autre lecture, il n'avoit guere lu que nos anciens Romans, sur-tout ceux de La Calprenede, dont il ne parloit jamais qu'avec admiration; & dont il convenoit d'avoir tiré beaucoup de secours pour ses Tragédies. Un jour qu'il étoit fort occupé d'un de ces Romans, dont la composition charmoit sa retraite, quelqu'un entra brusquement chez lui: *Ne me troublez point*, lui cria-t-il, *je suis dans un moment intéressant; je vais faire pendre un Ministre fripon, & chasser un Ministre imbécille.*

Il étoit comme oublié depuis long-temps, & presque mort pour la Nation, lorsqu'on s'avisa enfin de penser qu'il existoit, & de lui rendre justice. Il entra à l'Académie (1), & il obtint des graces de la Cour. Mais quelque bien

(1) Il y fut reçu le 27 Septembre 1731, à la place de M. de la Faye.

placées que fussent ces récompenses, il ne faut pas se presser d'en faire honneur à l'équité de ses Contemporains. Cette même haine, qui l'avoit frustré des distinctions littéraires dans le temps où il en étoit le plus digne, auroit alors voulu l'en accabler, si elle avoit pu, pour humilier un autre Ecrivain, dont la gloire méritoit depuis longtemps toute l'attention de l'envie. L'Auteur d'*Œdipe*, de *Brutus* & de *Zaïre*, avoit pris un essor effrayant pour ceux qui croyant alors tenir le sceptre de la Littérature, n'étoient pas disposés à le voir entre les mains d'un autre. Ils allerent chercher au fond de sa retraite le vieux & délaissé Crébillon, qui muet & solitaire depuis trente années, ne pouvoit plus être redoutable pour eux; mais qu'ils se flattoient d'opposer, comme une espece de fantôme, à l'Ecrivain illustre par lequel ils se voyoient éclipsés; à-peu-près; si nous osons comparer les petites choses aux grandes, comme autrefois les Ligueurs allerent tirer un vieux Cardinal de l'obscurité où il vivoit, pour lui donner le vain titre de Roi en régnant sous son nom, & pour enlever la couronne au digne

Souverain qu'ils forcerent de la conquérir. Les Partisans de Crébillon le proclamerent de même comme le vrai & seul héritier du sceptre de Corneille & de Racine, & le placerent de leur autorité sur le trône de ces deux Grands Hommes. Ils firent plus; ils fixerent à ces trois Auteurs leur partage, & pour ainsi dire leur domaine Dramatique; & comme le moyen le plus sûr d'accréditer une opinion auprès de la frivolité Françoise, est d'inventer quelque phrase que tous les sots puissent répéter en croyant dire quelque chose, la cabale imagina & fit passer cette formule: *Corneille grand, Racine tendre, Crébillon tragique*, comme si Corneille & Racine n'avoient été Tragiques ni l'un ni l'autre. Il ne restoit plus de place pour un quatrieme, eût-il été *grand, tendre & tragique* tout-à-la-fois; les justes admirateurs de M. de Voltaire trouvoient en lui ces trois qualités; mais ils le disoient tout bas & à petit bruit; la faction contraire leur imposoit silence, par le ton qu'elle donnoit alors à toutes les Sociétés; & tel Ecrivain qui eût osé, nous ne dirons pas préférer l'Auteur de *Mahomet* à celui

d'*Atrée*, mais seulement les placer sur la même ligne, eût été sûr de se voir décrié par cette faction redoutable, & par les échos qu'elle avoit à ses ordres. Ces Juges éclairés & suprêmes, aussi pleins de confiance que s'ils eussent été justes, ne se contenterent pas de faire revivre la gloire de Crébillon, & reverdir ses anciens lauriers; ils voulurent qu'il y en ajoutât de nouveaux, pour flétrir, ainsi qu'ils l'espéroient, ceux de son Concurrent; & ils crurent, comme dans l'Enéide, mettre un nouvel Entelle aux prises avec un nouveau Darès. Ils presserent le Poëte ressuscité d'achever sa Tragédie de *Catilina*, qu'il avoit commencée depuis trente ans, dont il avoit lu des morceaux à quelques amis, & dont on parloit comme d'une merveille Dramatique. Le Public, qui depuis si long-temps entendoit louer cette Piece, & ne la voyoit jamais, quoiqu'on la lui promît toujours, s'écrioit quelquefois avec Cicéron: *Jusqu'à quand abuserez-vous de notre patience, Catilina?* Enfin, l'accueil que Crébillon recevoit de toutes parts, les sollicitations de Paris & de Versailles, les prieres de l'Académie, les ordres même du

Roi, tout le détermina à finir & à donner sa Tragédie; mais l'événement fit voir qu'il eût mieux fait de continuer à écouter sa paresse, que de céder à ses amis & à ses prôneurs. Cette production, peu digne de l'Auteur de *Rhadamiste*, & qui n'a jamais reparu depuis sa nouveauté, eut cependant une sorte de succès momentané, ou plutôt un assez grand nombre de représentations sans aucune estime; elle fut redevable de cette indulgence à l'intérêt qu'on avoit su inspirer au Public pour la vieillesse de l'Auteur, & sur-tout à la Ligue nombreuse & puissante, déchaînée contre celui qu'elle vouloit immoler. M. de Voltaire, sans se rabaisser à vexer son rival par des satyres indignes de l'un & de l'autre, prit un moyen aussi noble qu'efficace, pour mettre les vrais connoisseurs à portée de décider la querelle. Il entreprit de traiter la plupart des sujets où Crébillon avoit échoué, & quelques-uns de ceux même où il avoit été le plus heureux. Il ne craignit point que le Public équitable lui reprochât d'avoir imité Sophocle, qui avec l'applaudissement des Athéniens osa lutter contre le vieux

Eschyle, & qui vit ensuite Euripide traiter avec succès les mêmes sujets que lui. Comme la vérité est la base de nos Eloges, & que notre premier devoir est d'être justes, pourquoi craindrions-nous d'avouer, dans l'Eloge même de Crébillon, que la nouvelle *Semiramis*, pleinement victorieuse après les plus rudes attaques, est aujourd'hui regardée comme une de nos plus belles Tragédies; qu'*Oreste*, long-temps déchiré par la Satyre, partage maintenant avec *Electre* les honneurs de la Scene, & lui enleve ceux de la lecture; qu'enfin *Catilina* a disparu devant *Rome Sauvée*, qu'on croit entendre dans ce bel Ouvrage le même *Cicéron* qui tonnoit pour la Patrie dans la Tribune aux Harangues, & que *César* s'y montre avec cette supériorité d'ame & de génie qui devoit bientôt lui soumettre les vainqueurs de l'Univers? Pourquoi craindrions-nous même d'être démentis par les Juges respectables qui nous écoutent, en fixant, d'après leur propre suffrage, le rang que ces deux Auteurs tragiques doivent obtenir, ou plutôt qu'ils ont déjà irrévocablement obtenu? N'est-ce pas en effet dans la

carriere Dramatique que les rangs font le plus nettement décidés, puisque le Public, assemblé tous les jours au Théâtre, y prononce ses arrêts en corps, à haute voix, sans équivoque & sans appel? Celui des deux Ecrivains dont les Pieces sont le plus souvent représentées, attirent le plus de Spectateurs, ont le plus de mouvement & d'effet, reçoivent le plus d'applaudissemens, & font couler le plus de larmes, celui-là est sans contredit resté maître du champ de bataille. La mort de l'un & de l'autre a fait taire l'amitié & la haine, & ne laisse plus parler que la justice; ce n'est ni dans des Sociétés, ni dans des Brochures qu'on peut apprendre à juger ces deux athletes, c'est dans la Salle du Spectacle que leur place est fixée pour jamais; & s'il pouvoit y avoir encore quelque contestation sur ce sujet, on peut la terminer en deux mots, *venez & voyez*. Sans insister sur ce parallele, nous aimons mieux, pour la gloire de Crébillon, & pour celle de son illustre vainqueur, rappeler aux Gens de Lettres un trait de M. de Voltaire, bien digne de leur être proposé pour exemple. Dans son discours de réception à

l'Académie, il avoit bien mieux loué Crébillon que n'avoient fait tous ses partisans; c'étoit à César qu'il appartenoit de célébrer dignement Pompée. » Le Théatre, avoit-il dit dans ce beau » Discours, est menacé, je l'avoue, » d'une chute prochaine; mais au moins » je vois parmi vous, Messieurs, ce gé- » nie qui m'a servi de maître quand » j'ai fait quelques pas dans la carriere; » je le regarde avec une satisfaction » mêlée de douleur, comme on voit » sur les ruines de sa Patrie un Héros » qui l'a défendue «. Nous ajouterons à ce bel éloge le trait honnête & sage de Crébillon lui-même, qui demandé par M. de Voltaire pour Censeur de la Tragédie d'*Oreste*, dit en la lui rendant: *J'ai été content du succès de mon Electre, je souhaite que le frere vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait.* Tels étoient les vrais sentimens réciproques de deux hommes qu'une cabale odieuse cherchoit à désunir; elle n'auroit dû les approcher, pour emprunter ici une belle expression de Bossuet, qu'afin d'apprendre de l'un d'eux toute l'estime que méritoit l'autre. *Heureux les Arts*, a dit un Ancien, *si les Artistes seuls en*

jugeoient! Celui qui a dit ce mot, oublioit toute l'injuſtice des petits intérêts & des paſſions ſecretes. Ces hommes ſi maladroitement empreſſés à déifier l'Auteur de Rhadamiſte pour écraſer celui de Zaïre, auroient bien fait de ſe rappeler & de s'appliquer les deux vers ſi connus de notre Fabuliſte Philoſophe :

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant ami,
Mieux vaudroit un ſage ennemi;

Ils auroient dû ſe ſouvenir, qu'il eſt dans le Temple de la Renommée littéraire des places marquées pour tous les talens, & tôt ou tard occupées par ceux qui méritent de les remplir; que cette Renommée fait une juſtice, tantôt prompte, tantôt tardive, mais toujours infaillible & ſévere, des Protégés & des Protecteurs, des Auteurs & des Juges, des Eloges & des Satyres; qu'enfin rien n'eſt plus contraire au véritable intérêt des Lettres, que de ſemer la diſcorde entre des hommes faits pour s'aimer, pour ſe ſoutenir, pour s'encourager mutuellement, pour ſe rendre par-là reſpectables à cette *populace* nombreuſe, de tous les états,

ennemie cachée de la gloire des talens, & dont la sottise est si contente de les voir à son niveau, quand ils ont le malheur de se dégrader par leurs querelles.

Crébillon étoit si peu flatté de l'ardeur indiscrette de ses amis, qu'il s'opposoit même, autant qu'il le pouvoit, à tous les moyens qu'ils vouloient prendre pour lui assûrer des succès. Un d'eux lui demandant des billets pour la premiere représentation de Catilina : *Vous savez bien*, lui dit-il, *que je ne veux pas qu'il y ait personne dans le Parterre qui se croie obligé à m'applaudir*....... *Aussi*, lui répondit son ami, *ce n'est pas pour vous faire applaudir que je vous demande ces billets ; soyez sûr que ceux à qui je les donnerai seront les premiers à siffler la Piece, si elle le mérite. En ce cas-là*, répondit Crébillon, *vous en aurez*.

Nous n'avons dit qu'un mot de son entrée dans l'Académie. Son nom est trop distingué dans notre liste, pour que nous passions légérement sur cette réception. Elle fut d'ailleurs remarquable par une singularité qui n'avoit point encore eu d'exemple ; il fit son remercîment en Vers ; & cette nou-

veauté fut d'autant plus goûtée, que le Public étoit depuis long-temps fatigué de l'uniformité de ces Harangues. Cependant, soit timidité, soit paresse, le nouvel Académicien ne porta pas l'innovation aussi loin qu'il l'auroit pu, & que sa réputation, son âge & le vœu unanime de ses Auditeurs l'y autorisoient. Il conserva dans son Discours le fond, déjà si usé, de tous ceux dont nos Assemblées avoient tant de fois retenti, & ne fit que répéter en Vers, plus énergiques qu'élégans, les Complimens d'usage qu'on entendoit depuis si long-temps en prose. On a essayé depuis d'affranchir nos remercîmens Académiques des entraves que nos prédécesseurs y avoient mises, & des bornes étroites où ces Discours étoient circonscrits. M. de Voltaire, dont nous avons tant de fois parlé dans cet Eloge, & si bien fait pour donner en tout l'exemple, a le premier prononcé à sa Réception un Discours utile, un Discours intéressant sur les progrès de la Littérature & du goût; il a osé, avec le succès qu'il devoit en attendre, ce que les Despréaux & les Racines auroient dû oser il y a près d'un siecle;

& la plupart de ses successeurs se sont fait un honneur & un devoir de l'imiter, en traitant des sujets dont la Philosophie & les Lettres pussent tirer quelque avantage. Pour ôter à ces Discours le reste de monotonie qu'on leur reproche, ayons enfin le courage de les délivrer des vieilles formules, à la grande satisfaction des Récipiendaires, & plus encore des Auditeurs & des Lecteurs. La juste reconnoissance que nous devons aux anciens bienfaiteurs de cette Compagnie, est bien mieux gravée dans nos cœurs qu'elle ne peut être aujourd'hui exprimée dans nos Harangues; elle ne devroit plus être répétée à ce Public difficile & dédaigneux, que doit à la fin rebuter l'expression trop rebattue des sentimens les plus louables.

Une autre circonstance du Discours de Crébillon, c'est qu'au moment où il prononça ce Vers :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

le Public, par des applaudissemens réitérés, confirma le témoignage qu'il se rendoit à lui-même. Car ce Public, qui voit avec quelque satisfaction déchirer les hommes célebres, leur fait gré

de ne point répondre, parce qu'au plaiſir ſecret qu'il a de les voir outragés ſans repouſſer l'outrage, ſe joint la juſtice non moins ſecrete qu'il leur rend d'être au deſſus de la Satyre : auſſi, quand la Satyre eſt oubliée, ce qui ne manque pas d'arriver bientôt, il n'y a plus qu'une voix pour louer leur modération & leur ſilence ; on leur tient compte à la fois, & d'avoir connu leur force en ſe montrant inſenſibles aux injures, & de n'avoir voulu troubler ni le plaiſir de ceux qui les diſent, ni le plaiſir de ceux qui s'en amuſent.

Les faveurs de la Cour, dans le temps même où Crébillon en étoit comblé, n'avoient point énervé ſon ame. Jaloux de juſtifier ces faveurs par de nouveaux ſuccès, il entreprit une Tragédie du *Triumvirat*, où il crut pouvoir tranſporter, avec quelques changemens légers, pluſieurs morceaux de cette ancienne Tragédie de *Cromwel*, qui lui étoit ſi chere, & qu'il avoit étouffée malgré lui. Il oſa, dans une Aſſemblée publique, lire à l'Académie quelques-uns de ces morceaux, dont la force, & ſur-tout la hardieſſe, frapperent vivement tout l'auditoire. L'effet fut ſi

général & si violent, que l'Auteur reçut ordre, non pas de supprimer cette Piece, comme celle de *Cromwel*, mais d'en adoucir les traits qui pouvoient alarmer la prudente circonspection du Gouvernement. Contrarié dans son travail, mais non rebuté, Crébillon affoiblit & gâta sa Piece par obéissance; mais il eut pourtant le courage de la finir, quoique son âge de plus de quatre-vingts ans lui permît & peut-être lui ordonnât le repos. Un grand intérêt l'excitoit d'ailleurs à terminer cet Ouvrage. Il avoit à cœur de réparer l'honneur de Cicéron, qu'il se reprochoit d'avoir dégradé dans sa Tragédie de *Catilina*, en le faisant trop petit & trop foible. La Piece fut jouée, mais non pas avec le succès de l'*Œdipe à Colone*, que le premier des Tragiques Grecs avoit composé à-peu-près au même âge; & Crébillon ne put pas dire avec Corneille:

Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athenes,
Tel bouillonnoit encor son vieux sang dans ses veines;

le moment de la faveur ou de l'indulgence étoit passé; on ne vit plus dans le *Triumvirat* que la vieillesse de l'Au-

teur; les sifflets respecterent sa Tragédie, mais la foule n'y vint pas; l'Ouvrage disparut après quelques représentations, & l'Auteur ne pensa plus qu'à finir en paix le reste de ses jours.

Nous avons déjà dit que la mémoire de Crébillon étoit surprenante: elle le fut jusqu'à la fin de sa vie. Il n'écrivoit jamais ses Pieces qu'au moment où il falloit les faire représenter; & déjà plus que septuagénaire, il récita par cœur aux Comédiens sa Tragédie de Catilina. Quand il disoit quelque Scene à ses amis, & qu'on faisoit une critique qui lui paroissoit juste, il réformoit l'endroit critiqué, & il oublioit totalement sa premiere façon, pour ne se souvenir que de la derniere. Sa mémoire, aux ordres, pour ainsi dire, de son goût, ne conservoit que ce qu'il croyoit devoir retenir. En général, il étoit bien plus docile aux critiques, que ne l'ont été tant d'Auteurs qui auroient eu si grand besoin de l'être. Ayant récité dans une assemblée de Gens de Lettres une Tragédie qu'il venoit de faire, & les Auditeurs l'ayant trouvée mauvaise; *il n'en sera plus question*, leur dit-il, *vous avez prononcé son arrêt*;

& dès ce moment il oublia tout-à-fait l'Ouvrage.

Quoiqu'il eût dans l'esprit plus de force que de gaieté, il savoit plaisanter quelquefois. Dans le temps où il ne songeoit pas encore à finir son Catilina, dont il n'avoit fait que les deux premiers Actes, il tomba sérieusement malade; ces deux Actes lui furent demandés par son Médecin, qui désespéroit de le guérir, & qui craignoit apparemment pour ses honoraires. L'Auteur mourant lui répondit par ce Vers de *Rhadamiste:*

Ah! doit on hériter de ceux qu'on assassine?

Pendant qu'il achevoit ce Catilina si attendu, il en dit un jour une Scene entiere devant un jeune homme, qui lui en répéta sur le champ plusieurs tirades: *Monsieur*, lui dit Crébillon, *ne seriez-vous point le Chartreux qui a fait mes Pieces?* Il rioit ainsi tout le premier du bruit qu'avoient fait courir quelques mauvais Plaisans, qu'avoient daigné croire quelques imbécilles, & même que des gens d'esprit n'étoient pas fâchés de répéter; car il faut bien laisser le moins qu'on peut les bons Ouvrages à leurs Auteurs: on prétendoit

que les Tragédies de Crébillon avoient pour pere un Chartreux, de si noires productions n'ayant pu naître que dans la cellule d'un triste & morne Solitaire; mais que le Moine étoit mort en travaillant au *Catilina*, & que cette mort fatale avoit entraîné la Piece dans la même tombe.

Dans les premieres années où Crébillon se livra au Théatre, il devint amoureux, & se maria sans l'aveu de ses parens. Son pere étoit déjà très-irrité, comme le Baliveau de la *Métromanie*, de ce que le jeune homme avoit préféré la gloire d'Ecrivain célebre à l'importance de Magistrat médiocre. Mais son fils lui parut tout-à-fait déshonoré, lorsqu'il le vit entrer dans une famille qui n'étoit ni opulente, ni noble, quoique d'ailleurs honnête & vertueuse; il déshérita ce fils ingrat & rebelle. Cependant, quelques années après, la réputation brillante dont Crébillon commençoit à jouir, parvint aux oreilles de ce pere, jusqu'alors inexorable; l'amour-propre du vieillard se sentit flatté; il commença à croire que son fils avoit pris en effet un parti très-sage; il le rétablit dans ses droits, &

la vanité répara les torts de la Nature. Crébillon, après la mort de son pere, alla recueillir la succession très-modique qu'il lui avoit laissée ; mais grace à son incurie pour ses intérêts, les frais de Justice dévorerent une partie de cette succession, & le *systême* acheva le reste. Il trouva des secours dans les bienfaits de quelques hommes opulens, dont l'amour-propre eut la prétention de l'enrichir ; mais bientôt ils se lasserent de combler de biens un homme qui ne vouloit être ni leur complaisant, ni leur protégé ; Crébillon redevint bientôt libre & pauvre ; & quoique dans le temps de son opulence passagere il eût aimé la dépense jusqu'aux superfluités & aux fantaisies, il n'eut aucune peine à se plier au genre de vie qu'exigeoit sa nouvelle situation. Il passa sans effort, comme autrefois Alcibiade, du luxe de la Perse à l'austérité d'un Spartiate ; & (ce qu'Alcibiade sans doute n'éprouvoit pas) il se trouva encore plus heureux dans le second état, qu'il ne l'avoit été dans le premier.

Il avoit laissé un fils que la mort vient d'enlever aux Lettres, & qui, comme son pere, s'est rendu célebre par ses

Ecrits, mais dans un genre très-opposé. Le pere avoit peint du coloris le plus noir, les crimes & la méchanceté des hommes; le fils, dans des Romans pleins d'esprit, & dictés par une connoissance profonde de tous les replis honteux du cœur humain, a tracé du pinceau le plus délicat & le plus vrai, les raffinemens, les nuances, & jusqu'aux graces de nos vices; cette légéreté séduisante qui rend les François ce qu'on appelle *aimables*, & ce qui ne signifie pas *dignes d'être aimés*; cette activité inquiete qui leur fait éprouver l'ennui jusqu'au sein du plaisir même; cette perversité de principes, déguisée & comme adoucie par le masque des bienséances; enfin, nos mœurs tout-à-la-fois corrompues & frivoles, où l'excès de la dépravation se joint à l'excès du ridicule.

Crébillon mourut le 17 Juin 1762, âgé de quatre-vingt-huit ans, après une maladie à laquelle il résista long-temps par un tempérament très-robuste; car il conserva toute sa force jusqu'à la derniere vieillesse, malgré le peu de soin qu'il avoit eu de la ménager, ou peut-être même à cause des rudes

épreuves qu'il lui avoit fait subir. Le Gouvernement, qui lui avoit accordé une protection si éclatante, voulut un moment lui faire élever un mausolée (1); hommage qu'on n'avoit rendu ni à Corneille, ni à Racine, encore moins à Moliere, dont les Manes obtinrent à peine, comme l'on sait, les honneurs funebres, & n'en furent même redevables qu'au grand Roi qui avoit fait jouer le Tartuffe; auguste & digne Protecteur du Grand Homme vivant, & du Grand Homme qui n'étoit plus! Le mausolée de Crébillon se réduisit au projet, la mort du Poëte ayant bientôt

(1) Quelques personnes ayant paru douter de ce fait, nous leur répondrons par la Lettre suivante, dont nous avons sous les yeux l'original, & qui fut écrite à M. Crébillon fils après la mort de son pere, par le Directeur général des Bâtimens. » Le Roi vient d'accorder, Monsieur, à » la mémoire de feu M. de Crébillon votre pere, » une marque bien signalée du cas que Sa Ma- » jesté a fait des rares talens de ce grand homme; » Elle m'a ordonné de faire faire un tombeau » dans l'Eglise où il a été inhumé, qui transmette à la Postérité la plus reculée l'estime » particuliere dont l'honoroit son Roi. Je vous » apprends avec plaisir ce glorieux événement » qui va lui donner une nouvelle vie. «

refroidi la chaleur factice & passagere que sa vieillesse avoit vue naître. Si jamais le projet se réalise, l'Académie verra ce monument avec intérêt, & comme consacré à la mémoire d'un de ses plus illustres Membres, & comme le précurseur *indubitable* d'un autre monument, plus précieux encore pour elle, que déjà les Etrangers demandent à la Nation, dont ils se préparent à lui donner bientôt l'exemple (1), & dont en ce moment, Messieurs, nous ne pouvons offrir à vos regards qu'une foible & douloureuse image (2).

Oserons-nous, en finissant cet Eloge, hasarder quelques réflexions, telles que nous les permettent nos foibles lumieres, sur le caractere que Crébillon a donné à ses Pieces, & sur le parallele qu'on peut faire de cet Ecrivain avec nos principaux Poëtes Tragiques ? Un

---

(1) L'Impératrice de Russie, qui vient d'acheter la Bibliotheque de M. de Voltaire, se propose de la placer dans une espece de Panthéon uniquement destiné à cet objet, & d'y ériger un monument à ce Grand Homme.

(2) Le buste de M. de Voltaire, donné à l'Académie par l'Auteur de ces Eloges, étoit exposé aux yeux de l'assemblée.

de nos plus célebres Confreres, l'Auteur du beau Poëme des *Saisons*, dans les notes pleines de goût & de Philosophie qu'il a jointes à son excellent Ouvrage, a remarqué avec grande raison, quoi qu'en ait dit le bas-peuple des Critiques, que les deux illustres Fondateurs de la Tragédie parmi nous, sembloient s'être plus attachés à peindre les Hommes que les Nations; que Racine n'en avoit peint qu'une seule, les Juifs, & Corneille que deux, les Romains & les Espagnols; que M. de Voltaire seul avoit peint tous les Peuples, Grecs, Romains, François, Espagnols, Américains, Chinois & Arabes. Crébillon n'offre le tableau d'aucune Nation particuliere; il semble s'être livré tout entier à tracer celui de l'homme, & à le tracer du côté qui n'est pas le plus beau sans doute, mais qui est peut-être au Théatre un des plus frappans. Il a montré la perversité humaine dans toute son atrocité; c'est un frere qui assassine le fils de son frere, & qui lui en fait boire le sang; c'est un fils qui égorge sa mere; c'est un pere qui tue son fils. L'Auteur a cru remplir par ce moyen un des deux grands objets que les Grecs

regardoient comme le but de la Tragédie, la *terreur*; il a même osé porter cette terreur jusqu'au sentiment le plus pénible, bien sûr, & presque affligé, de rester encore au dessous des Tragiques Grecs, dont certains Ouvrages faisoient, dit-on, avorter les femmes enceintes. Ce but général & unique des Pieces de Crébillon leur donne un ton de couleur sombre, par lequel elles se ressemblent toutes. Cette ressemblance qu'on reproche à ses Ouvrages, on la reproche aussi, quoique dans un autre genre, à ceux de Racine; mais, ce me semble, avec beaucoup moins de justice. Car si ce Poëte admirable paroît quelquefois semblable à lui-même, c'est tout au plus dans ses Personnages subalternes, dans ceux qui sont sur le second plan du tableau, & nullement dans ses premiers rôles, dans ceux qu'il présente sur le devant de la toile. Aricie, Junie, Atalide, peuvent avoir quelques traits communs; mais les caracteres d'Acomat, de Burrhus, d'Agrippine, de Mithridate, de Phédre, de Joad & d'Athalie, ont des traits aussi différens que supérieurement tracés. Quoi qu'il en soit, ce défaut réel ou

ou prétendu de Racine, n'eſt celui ni de Corneille, ni de l'Auteur de Zaïre; aucune des Tragédies de ces deux Grands Hommes n'a cet air de famille qu'il eſt ſi difficile à un Auteur d'éviter dans ſes productions. Au contraire, les Tragédies de Crébillon, déjà ſemblables entre elles par le genre du coloris, le ſont encore par les moyens que l'Auteur emploie pour produire des ſituations théatrales; les *reconnoiſſances* ſur-tout ſont un de ceux dont il fait le plus fréquent uſage; mais rendons-lui du moins la juſtice d'avouer qu'il en a fait l'uſage le plus heureux; la reconnoiſſance d'Atrée, celle d'Electre, & ſur-tout celle de Rhadamiſte, ſont du plus grand effet au Théatre, & en même temps auſſi différentes entre elles que des reconnoiſſances peuvent l'être. La multiplication de ce reſſort dramatique dans les Tragédies de Crébillon, & en même temps la maniere ſupérieure dont il l'a mis en œuvre, & les ſuccès conſtans qu'il en a recueillis, ont preſque abſolument fruſtré d'une ſi grande reſſource les Poëtes ſes ſucceſſeurs, dont la ſtérilité auroit été trop heureuſe d'y avoir recours, par la fa-

cilité que ce moyen leur présente pour produire quelques effets momentanés. Concluons de ces observations, que si Crébillon est quelquefois noir jusqu'à l'horreur, il n'est pas du moins ce que tant d'autres ont été depuis, noir & froid; dernier degré de la médiocrité Dramatique, & la plus triste preuve qu'un Poëte tragique puisse donner de la nullité de talent la plus incurable. On peut comparer les malheureuses productions de cette espece, à ces jours affligeans de l'hiver, où un brouillard épais, joint à une gelée pénétrante, semble à la fois engourdir & contrister tous les êtres vivans. Les Pieces de Crébillon ressemblent au contraire à ces paysages d'une horreur majestueuse, entremêlés de torrens & de rochers, où la Nature présentant un front terrible nous occupe de pensées tristes, mais grandes, dont le voyageur préfere l'impression vive & profonde à l'insipide spectacle d'un paysage orné, mais monotone. Tel est l'effet que les Tragédies de Crébillon produisent, & qui n'est point détruit par les défauts reprochés à ses Pieces, un amour quelquefois languissant & bourgeois, une exposition

ſouvent froide & embrouillée, une marche compliquée & traînante dans les premiers Actes; défauts qui déparent auſſi quelques-unes des belles Pieces de Corneille, & qui pourtant ne l'empêcheront pas d'être immortel. Mais il eſt de plus un autre objet à conſidérer dans les Pieces de Théatre, pour fixer à tous égards le jugement qu'on en doit porter; la Critique, après les avoir jugées à la repréſentation, doit encore en apprécier le ſtyle: car c'eſt par le ſtyle ſeul qu'un Poëte, applaudi au Spectacle, réuſſit encore à la lecture; & c'eſt pour avoir trop négligé cet avantage, que tant d'Ecrivains Dramatiques n'ont eu qu'une exiſtence précaire & fugitive. Racine eſt à cet égard le modele de tous les Auteurs Tragiques, par le charme de ſon coloris & de ſon harmonie; par une correction ſévere, qui ne fait rien perdre à la verſification de ſon aimable facilité; par le mérite de la difficulté toujours vaincue, & dont la trace ne s'apperçoit jamais; par une propriété d'expreſſion, qu'on croiroit réſervée à l'exactitude de la Proſe; enfin par cette élégance continue, qui ne laiſſe voir ni enflure, ni négligence. La place que

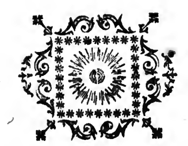
nous donnons ici à cet inimitable Ecrivain, est celle que M. de Voltaire même lui a tant de fois assignée. Nous ajouterons qu'il la lui dispute souvent, par l'éclat & la richesse de son pinceau; par une sensibilité, qui sans être celle de Racine, est aussi vraie, & quelquefois plus pénétrante; par cette Philosophie pleine d'ame & d'intérêt, qu'il a le premier fait paroître sur la Scene avec tant d'avantage, & qu'il y fait parler avec tant d'éloquence; enfin par une poésie qui semble toujours couler de source, & qui n'auroit besoin que d'être partout également soignée, pour obtenir ou partager le prix de la versification Dramatique. Corneille, si admirable par les traits sublimes de ses Pieces, par ces Vers de génie qui étonnoient Racine lui-même, supérieur peut-être à tout quand il est vraiment Corneille, ne l'est pas toujours, même dans ses bons Ouvrages, & l'est trop peu dans les autres; il tombe & se précipite dès que le Dieu qui l'inspire semble se reposer & l'abandonner. Crébillon n'a guere que des Vers heureux, mais des Vers qu'on retient malgré soi, des Vers d'un caractere aussi fier qu'original, des Vers

enfin qui n'appartiennent qu'à lui, & dont l'âpreté mâle exprime, pour ainsi dire, la physionomie de l'Auteur. Si les détails de la versification ne souffrent pas chez lui l'examen rigoureux, si la lecture de ses Pieces est *raboteuse* & pénible, l'énergie de ses caracteres, & le coloris vigoureux de ses tableaux, produiront toujours un grand effet au Théatre, où son siecle semble lui avoir donné une place que la postérité lui conservera, & où il sera toujours nommé parmi nos meilleurs Poëtes Tragiques. Assûrons lui donc cette place honorable, en avouant qu'il en est encore de plus élevées; & appliquons ici les beaux Vers d'Horace sur la superiorité d'Homere, qui n'a point fait oublier les autres grands Poëtes;

Non si priores Mæonius tenet
Sedes Homerus, Pindaricæ latent,
Ceæque, & Alcæi minaces,
Stesichorique graves Camænæ.

Nous demanderons, en faveur de ceux qui n'entendroient pas ces Vers, la permission aux Gens de Lettres, & surtout aux Poëtes, de les traduire en Vers François qui ne les vaudront pas:

Chantre divin d'Achille & d'Ilion,
Toi, dont la place au séjour d'Apollon
Sur un Trône éclatant est pour jamais fixée;
Pindare est à tes pieds assis sur l'Hélicon,
Simonide plus bas regne au sacré Vallon,
Et du fier Stesicore ou du terrible Alcée,
La Muse après la tienne est encore encensée.





ÉLOGE

DU PRÉSIDENT

ROSE,

Secrétaire du Cabinet du Roi (1).

QUOIQUE le Préſident Roſe ne ſoit pas au nombre des Académiciens qui ont illuſtré la Compagnie par leurs

---

(1) Cet Eloge a été lu à la Séance publique du 25 Août 1778. Comme le Préſident Roſe étoit peu connu d'une partie de l'Aſſemblée, l'Auteur fit précéder ſon Eloge par le Diſcours qu'on va lire. » Juſqu'ici, Meſſieurs, votre indulgence » m'a ſoutenu, & vos lumieres m'ont éclairé, » dans la compoſition des Eloges que j'ai ſou- » mis à votre cenſure. Tous ces Eloges ont eu » pour objet des hommes très-connus dans les » Lettres; permettez-moi de mettre un mo- » ment ſous vos yeux celui d'un Académicien,

Ouvrages ou par leur rang, c'est néanmoins un de ceux qui ont le plus de droit à son souvenir. Avant même que d'être reçu dans l'Académie, il lui avoit déjà rendu un service signalé. Voici le fait, tel qu'il est raconté dans les Mémoires de *Charles Perrault*. Nous ne changeons rien à ce récit, dont nous croyons que la simplicité naïve ne déplaira pas à nos Lecteurs. » Le Roi » jouoit à la paume à Versailles, & » après avoir fini sa partie, *se faisoit* » *frotter* au milieu de ses Officiers & » de ses Courtisans, lorsque M. Rose,

---

» dont il reste à la vérité peu de souvenir, » mais dont la vie renferme quelques anecdotes qui pourront vous intéresser. Le ton » que j'ai cru devoir prendre dans les Eloges » précédens, & que vous avez paru ne pas dé» sapprouver, ne doit pas être le même, si » je ne me trompe, dans le morceau que vous » allez entendre. Mais puis-je me flatter d'avoir » saisi la vraie maniere propre à mon sujet? C'est » Messieurs, sur quoi vous allez prononcer. » Comme cette lecture sera courte, elle aura » pour moi le double avantage, & de m'obtenir » vos conseils, & de ne pas vous ennuyer long» temps «.

Si le ton de cet Eloge est approuvé du Public, nous nous y conformerons dans ceux du même genre.

» Secrétaire du Cabinet, qui le vit *en* » *bonne humeur, & disposé à entendre* » *raillerie*, lui dit ces paroles: *Sire,* » *on ne peut pas disconvenir que Votre* » *Majesté ne soit un très-grand Prince,* » *très-bon, très-puissant & très-sage,* » *& que toutes choses ne soient très-* » *bien réglées dans son Royaume. Ce-* » *pendant j'y vois régner un désordre* » *horrible, dont je ne puis m'empêcher* » *d'avertir Votre Majesté*..... *Quel est* » *donc, Rose*, dit le Roi, *cet horrible* » *désordre? C'est, Sire*, reprit M. Rose, » *que je vois des Conseillers, des Prési-* » *dens, & autres Gens de longue robe,* » *dont la véritable Profession n'est pas* » *de haranguer, mais bien de rendre* » *justice au tiers & au quart, venir vous* » *faire des Harangues sur vos conquêtes,* » *tandis qu'on laisse muets, en si beau* » *sujet de parler, ceux qui font une* » *Profession particuliere de l'Éloquence.* » *Le bon ordre ne voudroit-il pas que* » *chacun fît son métier, & que MM. de* » *l'Académie Françoise, chargés par* » *leur institution, de cultiver le précieux* » *don de la parole, vinssent vous rendre* » *leurs devoirs en ces jours de cérémonie,* » *où Votre Majesté* veut bien écouter

» les applaudiſſemens & les cantiques
» de joie de ſes Peuples? .... *Je trouve,*
» *Roſe*, dit le Roi, *que vous avez rai-*
» *ſon ; il faut faire ceſſer un ſi grand*
» *ſcandale, & qu'à l'avenir l'Académie*
» *Françoiſe vienne me haranguer comme*
» *le Parlement & les autres Compagnies*
» *ſupérieures. Avertiſſez-en l'Académie,*
» *& je donnerai ordre qu'elle ſoit reçue*
» *comme elle le mérite.* L'Académicien
» qui étoit alors Directeur, continue
» *Charles Perrault*, alla, ſuivi de toute
» la Compagnie en corps, haranguer
» le Roi à Saint-Germain, à la ſuite
» du Parlement, de la Chambre des
» Comptes & de la Cour des Aides.
» Elle fut reçue comme ces Compagnies.
» Le Grand-Maître des Cérémonies
» alla la prendre dans la ſalle des Am-
» baſſadeurs, où elle s'étoit aſſemblée,
» & la mena juſqu'à la chambre du
» Roi, où le Secrétaire d'Etat de la
» Maiſon du Roi la trouva, & la pré-
» ſenta à Sa Majeſté qui l'attendoit.
» La Harangue plut extrêmement, & le
» Roi *témoigna de la joie* d'avoir appelé
» l'Académie à cette cérémonie. Elle a
» continué depuis à s'acquitter de ce
» devoir dans toutes les occaſions qui
» ſe ſont préſentées «.

Cet honneur de haranguer le Roi comme les Cours Souveraines, eſt d'autant plus précieux à la Compagnie, qu'elle eſt la ſeule Académie qui en jouiſſe. Auſſi l'a-t-elle préféré à toutes les graces que les autres Corps Littéraires ont acceptées. Elle s'eſt contentée d'un ſimple droit de préſence très-modique, & n'eſt jamais plus ſatisfaite que lorſqu'un grand nombre d'Académiciens vient le partager (1). Colbert, qui a inſtitué ce droit, vouloit le rendre beaucoup plus conſidérable; le Préſident Roſe, n'étant pas encore Membre de la Compagnie, & par conſéquent très-excuſable d'ignorer l'eſprit dont elle étoit animée, appuyoit auprès du Roi, par un mouvement de zele, les vues libérales du Miniſtre. L'Académie s'y oppoſa; elle penſa, dit encore *Charles Perrault*, « que cette rétribution, devenue » plus forte, pourroit être regardée » comme une eſpece de bénéfice, que

(1) C'eſt par ce motif que l'Académie a demandé il y a quelques années des vacances, qu'elle n'avoit pas auparavant, & qu'elle a obtenues. L'abſence d'un grand nombre d'Académiciens pendant les mois de Septembre & d'Octobre, rendoit les Aſſemblées trop peu nombreuſes.

» les Grands de la Cour feroient avoir » à leurs Aumôniers, aux Précepteurs » de leurs enfans, & même à leurs » Valets-de-chambre « ; & l'Académie, comme bien d'autres Républiques plus confidérables, fe feroit perdue par les richeffes. *Egalité*, *défintéreffement* & *liberté*, ces trois mots font écrits dans le cœur de tous les Gens de Lettres qui la compofent, & de tous ceux qui font dignes d'y afpirer. Ce font ces fentimens fi nobles que Fontenelle exprimoit dans une Harangue qu'il fit à un Miniftre des Finances à la tête de la Compagnie: » Vous ne recevrez point, lui dit-il, » de compliment plus défintéreffé que » celui de l'Académie Françoife; s'il » nous arrive de demander des graces, » nous n'en demandons que de fi lé» geres & de fi anciennes, que nous ne » courons prefque pas le rifque d'un » refus «. Utile avertiffement pour nous, de n'en jamais defirer de plus grandes.

Le Préfident Rofe, qui avoit rendu à l'Académie le fervice important dont nous avons parlé, en reçut de la Compagnie même la récompenfe la plus flatteufe. Elle le nomma le 12 Décembre

1675, à la place de *Conrart*, qui en étoit, comme lui, un des Bienfaiteurs, puisque sa maison en avoit été le berceau. Cependant l'Académie, en adoptant le Président Rose, ne fit pas seulement une acte de reconnoissance: elle fit encore un bon choix; & notre Académicien le prouva par l'éloquence & la dignité avec laquelle il harangua plusieurs fois le Roi à la tête de la Compagnie. Il étoit bien juste qu'elle eût souvent la satisfaction de voir cet honneur déféré par le sort à celui qui l'avoit obtenu pour elle.

Habitant de la Cour, le Président Rose devoit en connoître l'esprit & le style. On l'a pourtant accusé, à la vérité sans aucune preuve, d'avoir écrit au nom du Roi, comme Secrétaire du Cabinet, une lettre peu convenable. Elle étoit adressée au Duc de la Rochefoucault, que le Roi avoit fait Grand' Maître de sa Garde-Robe. » *Je me* » *réjouis comme votre ami*, lui disoit le » Roi, *du présent que je vous ai fait* » *comme votre Maître* «. Des personnes qui avoient approché Louis XIV, & que nous avons connues, nous ont paru persuadées qu'il avoit lui-même dicté

cette lettre. Il croyoit ſans doute compenſer avec uſure par la qualité d'*Ami*, qu'il vouloit bien prendre avec un Sujet Grand Seigneur, celle de *Maître*, dont il le faiſoit ſouvenir; & les Courtiſans de ce Prince étoient d'ailleurs pénétrés pour lui d'un ſentiment de vénération ſi profonde, que de pareilles expreſſions ne pouvoient les offenſer de ſa part: ils devoient être bien plus flattés de ſe croire les *Amis* de leur Souverain, qu'humiliés de s'entendre rappeler une dépendance dont ils ſe trouvoient honorés; & la vanité étoit en eux plus chatouilleuſe que l'orgueil. Loin que le Préſident Roſe mérite le reproche d'avoir compoſé cette lettre, on aſſûre qu'il perſuada au Roi de ne la pas envoyer; mais il s'y prit, dit-on, avec la plus heureuſe adreſſe. Il n'eut garde de faire ſentir au *Maître*, que ſon *amitié* n'avoit pas eu le tact aſſez délicat, ni la main aſſez légere; il ſut au contraire le flatter habilement & ſans affectation, en lui demandant *par forme de doute*, ſi dans ce compliment, *d'ailleurs plein de bonté*, il n'y avoit pas trop d'eſprit & de fineſſe, & ſi la Majeſté du Trône n'exigeoit pas

un tour plus grave & plus ſimple. Le Roi approuva cet avis, & ſupprima, par un principe de bon goût, la lettre que peut-être il auroit dû ſupprimer par un autre motif.

Ce Courtiſan fin & délié, qui par ſon caractere ſouple & ſon eſprit aimable, plaiſoit beaucoup à Louis XIV, n'uſa jamais de ſa faveur que pour obliger tous ceux qui en avoient beſoin. Il ſavoit ſur-tout, ce qu'on ne ſait guere à la Cour, défendre ſes amis accuſés & abſens; mais il joignoit au courage de les défendre, l'art néceſſaire pour ne ſe point compromettre, & il en donna la preuve dans une occaſion délicate. Voici de quelle maniere M. l'Abbé d'Olivet, dans une lettre à M. le Préſident Bouhier, raconte cette anecdote curieuſe.

» Vittorio Siri, que vous connoiſſez » par ſon *Mercurio* & par ſes *Memorie* » *recondite*, demeuroit ſur la fin de » ſes jours à Chaillot, où il vivoit d'une » penſion conſidérable que le Cardinal » Mazarin lui avoit fait donner. Sa » maiſon étoit le rendez-vous des Po- » litiques, & ſur-tout des Miniſtres » Etrangers, qui ne manquoient guere

» de s'arrêter chez lui au retour de » Versailles, les jours qu'ils y alloient » pour leur audience. Un jour, plu- » sieurs de ces Ministres s'y trouvant » assemblés, l'un d'eux mit la conver- » sation sur la campagne de Flandre, » dont il paroissoit renvoyer toute la » gloire à M. de Louvois. Vittorio, qui » haïssoit ce Ministre, interrompit » l'éloge; & avec son jargon, qui n'étoit » ni Italien, ni François, *Monsu*, lui » dit-il, *vous nous faites ici de votre* » *Monsu Louvet, il piu Grand Homme* » *qui soit dans l'Europe; contentez-vous* » *de nous le donner per il piu grand* » *Commis, & si vous y ajoutez quelque* » *chose, per il piu grand brutal.* Vous » jugez bien, Monsieur, que dès le » lendemain M. de Louvois fut instruit, » & ne manqua pas de se plaindre au » Roi. Ce grand Prince, qui eut tou- » jours pour maxime, que s'attaquer » à ceux qu'il honoroit de sa confiance, » c'étoit lui manquer de respect à lui- » même, répondit qu'il châtieroit l'in- » solence de l'Abbé Siri. Rose, dont » le Roi se servoit pour écrire ses lettres » particulieres, étoit en ce moment dans » le cabinet de Sa Majesté; il entendit

» ce qui se disoit. Quand le Ministre » se fut retiré, il supplie le Roi de » vouloir bien suspendre sa juste colere » jusqu'au soir: il va promptement à » Chaillot; il se met au fait; il revient » au coucher du Roi, & lui ayant » demandé un moment d'audience, » *Sire*, lui dit-il, *le fait est à-peu-près* » *tel qu'on l'a rendu à Votre Majesté.* « *Vous savez que mon ami Siri a une* » *méchante langue, & se met en colere* » *aisément; mais il devient fou & furieux* » *lorsqu'il croit qu'on blesse la gloire de* » *Votre Majesté. On s'est avisé, en* » *présence de tous les Etrangers qui* » *étoient chez lui, de louer M. de Lou-* » *vois, comme si la campagne n'avoit* » *roulé que sur ce Ministre. On l'a voulu* » *faire admirer à tous ces Etrangers,* » *comme le plus Grand Homme de l'Eu-* » *rope. Alors la tête a tourné à mon* » *pauvre ami; il a dit que M. de Louvois* » *pouvoit être un grand Commis, & rien* » *autre chose; qu'il étoit aisé de réussir* » *dans son métier, lorsqu'avec tout l'ar-* » *gent du Royaume, on n'avoit qu'à* » *exécuter des projets aussi sagement* » *formés, & des ordres aussi prudemment* » *donnés que ceux de Votre Majesté.....*

» Ah ! il eſt ſi âgé, dit le Roi, qu'il » ne faut pas lui faire de la peine «. Notre Courtiſan Philoſophe (ſi ces deux mots peuvent aller enſemble) aimoit à raconter cette hiſtoire, que M. l'Abbé d'Olivet termine en y appliquant l'exclamation de Perrin Dandin dans les *Plaideurs* :

Ce que c'eſt qu'à propos toucher la paſſion !

Nous dirons avec plus de gravité, & ſur-tout de juſtice, qu'on doit pardonner ces petites foibleſſes de l'amour-propre à un Prince que la flatterie attaquoit, pour ainſi dire, de toutes parts, & qui eſt bien excuſable de n'avoir pu s'en défendre. Que ceux qui voudroient le juger là-deſſus avec rigueur, ſe mettent un moment à ſa place, & conviennent de bonne foi qu'ils n'auroient pas été moins foibles que lui. Bien convaincus de l'indulgence qu'il mérite ſur ce ſujet, nous nous permettrons d'ajouter à l'anecdote précédente, ce que le Préſident Roſe y ajoutoit en la racontant ; que de tous les éloges qui ne ceſſerent pendant cinquante années de pleuvoir ſur Louis XIV, aucun ne l'avoit flatté davantage que celui qu'il

reçut de Madame Deshoulieres, dans une Ode sur la prise de Mons, où célébrant cette conquête & M. de Louvois, elle disoit en assez mauvais Vers:

Utile & glorieux ouvrage
De ce Ministre actif, infatigable, sage,
Que le plus grand des Rois de sa main a formé,
Que ni difficulté ni péril ne rebute,
Et qui, soit qu'il conseille, ou bien qu'il exécute,
De l'esprit de Louis est toujours animé.

C'étoit en effet, comme l'on sait, la prétention du Monarque, que d'avoir *formé Louvois*; & le Pr. Rose, qui avoit vu de près Louis XIV, dans tous les sens possibles de ce mot, avouoit à l'oreille de ses amis, que le Roi lui avoit toujours paru persuadé des obligations qu'un si célebre Disciple avoit à ses lumieres. Il est vrai que ce Maître, si utile à *Louvois*, ne fut pas aussi heureux à former *Chamillard*: mais ce qui peut en quelque sorte excuser le Prince, c'est qu'il s'étoit donné, par ses propres lumieres, le Ministre habile, & qu'il se laissa donner par d'autres le Ministre incapable; il avoit choisi Louvois, & ne fit que nommer Chamillard. Encore une fois, pardonnons à un Monarque si

long-temps heureux, d'avoir eu quelque prévention en sa faveur. Souvenons-nous que les Souverains sont hommes, & qu'un Souverain puissant, long-temps accablé d'éloges, doit être plus homme qu'un autre.

Aimé du Roi, considéré à la Cour, & plein d'amour pour les Lettres, on ne sera point étonné que le Président Rose ait été en liaison intime avec les Ecrivains les plus célebres de son temps. Il étoit sur-tout fort ami de Moliere, avec lequel il eut pourtant une querelle assez plaisante. Dans le *Médecin malgré lui*, Sganarelle, comme tout le monde sait, chante un couplet à sa bouteille; le Président Rose se trouvant avec Moliere dans une compagnie nombreuse, l'accusa, d'un air fort sérieux, d'avoir été plagiaire en s'appropriant cette Chanson, & de n'en avoir pas fait honneur à qui elle appartenoit. Moliere soutint qu'elle étoit de lui; Rose répliqua qu'elle étoit traduite d'un Epigramme latine, imitée même de l'Anthologie grecque; Moliere le défia de produire cette Epigramme; Rose la lui dit sur le champ, telle qu'il l'avoit

faite (1). La latinité avoit assez le goût antique pour en imposer aux plus fins Connoisseurs en ce genre; Ménage & la Monnoie y eussent été trompés; aussi Moliere resta confondu; & son ami, après avoir joui un moment de son embarras, s'avoua enfin pour l'Auteur de la Chanson.

Notre Académicien portoit quelquefois ce genre de gaieté, dans les objets qui pouvoient l'intéresser le plus, & savoit même l'y porter assez à propos pour en tirer avantage. Il avoit marié sa fille à un grave Magistrat, qui venoit quelquefois lui faire de longues plaintes de l'humeur frivole & dépensiere de sa femme. Ennuyé de ces remontrances

(1) Voici le Couplet & la Traduction.

Qu'ils sont doux,	*Quam dulces,*
Bouteille jolie,	*Amphora amæna,*
Qu'ils sont doux	*Quam dulces*
Vos petits glougloux!	*Sunt tuæ voces!*
Mais mon sort feroit bien des jaloux,	*Dum fundis merum in calices,*
Si vous étiez toujours remplie;	*Utinam semper esses plena!*
Ah! Bouteille, ma mie,	*Ah! cara mia Lagena,*
Pourquoi vous vuidez-vous?	*Vacua cur jaces?*

fastidieuses, le Président Rose dit un jour à son Gendre : *Assûrez bien ma fille, que si elle vous donne encore sujet de vous plaindre, elle sera déshéritée.* Depuis ce moment, le mari ne se plaignit plus.

Il mourut le 6 Janvier 1701, âgé de quatre-vingt-dix ans. L'accès que sa place lui donnoit auprès du Roi, lui étoit sur-tout agréable par les moyens qu'il lui fournissoit d'obliger ses Confreres, & d'inspirer pour eux au Monarque de justes sentimens de bienveillance & d'estime ; éloge que ses pareils n'ont pas toujours mérité. On peut lui reprocher cependant d'avoir, par amitié pour Despréaux & Racine, retardé l'entrée de Fontenelle à l'Académie Françoise. On trouve là-dessus un passage curieux dans une lettre assez peu connue, où Racine écrit à Despréaux (1) : » Je suis comme vous tout *consolé* de » la réception de Fontenelle. M. Rose » est fâché, dit-il, de voir l'Académie » aller de *mal en pis* «. Cet homme,

(1) Cette lettre est écrite du camp devant Mons le 3 Avril 1691. On peut la voir dans le Recueil des lettres de Racine, publiées par son fils.

qui devoit faire aller l'Académie de *mal en pis*, occupe aujourd'hui dans notre liste une place que le Président Rose, quoiqu'estimable d'ailleurs, feroit très-heureux de partager. On peut dire cependant, à la décharge de notre Académicien, mais non pas de son Conseil, que dévoué, comme il l'étoit, aux opinions des deux Ecrivains illustres qui étoient alors les oracles de la littérature, il étoit bien difficile que dans cette occasion il ne fût pas injuste sans le vouloir & sans le croire. Fontenelle racontoit qu'il avoit essuyé, grace au Pr. Rose & à ses amis, quatre refus successifs, quoiqu'il eût pour Concurrens des hommes peu dignes de lui être préférés. *Je l'ai souvent dit*, ajoutoit-il, *à des Candidats qui se plaignoient d'avoir été plusieurs fois éconduits; mais j'ai eu beau me citer pour exemple, je n'ai jamais consolé personne.*



DIALOGUE



DIALOGUE
ENTRE
DESCARTES
ET
CHRISTINE
REINE DE SUEDE,
AUX CHAMPS ÉLYSÉES (1).

CHRISTINE.

AH ! vous voilà, mon cher Descartes ? Que je suis ravie de vous revoir après une si longue absence !

(1) Ce Dialogue a été lu à l'Académie Françoise le Jeudi 7 Mars 1771, en présence de S. M. le Roi de Suede. L'Eloge qu'on y trouvera de feu M. de Voltaire, & la Note que nous y avons jointe à l'honneur de ce Grand Homme, nous ont fait penser que ce Morceau ne paroîtroit pas déplacé à la suite des Eloges qu'on vient de lire.

DESCARTES.

Depuis près d'un siecle que nous sommes ici tous deux, il n'a tenu qu'à vous de m'y retrouver beaucoup plutôt. Mais je ne suis pas surpris que vous m'ayez laissé à l'écart. Vous savez que sur la terre même, les Princes & les Philosophes ne vivent pas beaucoup ensemble ; s'ils se recherchent quelquefois, c'est par le sentiment passager d'un besoin réciproque, les Princes pour s'instruire, les Philosophes pour être protégés, les uns & les autres pour être célebres ; car chez les Rois, & même chez les Sages, la vanité se tait rarement. Mais quand une fois on est arrivé dans le triste & paisible séjour où nous sommes, Rois & Philosophes n'ont plus rien à prétendre, à espérer, ni à craindre les uns des autres ; ils se tiennent donc chacun de leur côté ; cela est dans l'ordre.

CHRISTINE.

Quelque froideur que vous me fassiez paroître, & quelque indifférence que vous me reprochiez à votre égard, j'ai toujours conservé pour vous des sen-

timens de reconnoiſſance & d'eſtime ; & ces ſentimens viennent d'être réveillés par des nouvelles que j'ai à vous apprendre ; & qui pourront vous intéreſſer.

DESCARTES.

Des nouvelles qui m'intéreſſeront ! Cela ſera difficile. Depuis que je ſuis ici, j'ai ſouvent entendu les morts converſer entre eux ; ils débitoient ce qui s'eſt paſſé ſur la terre depuis que je l'ai quittée ; j'ai tant appris de ſottiſes que je ſuis dégoûté de nouvelles. D'ailleurs comment voulez-vous que je me ſoucie de ce qui ſe paſſe là haut depuis que je n'y ſuis plus ? J'y prenois bien peu de part quand j'y étois. C'étoit pourtant une grande époque, celle de la fameuſe guerre de trente ans, & des célebres négociations qui l'ont ſuivie ; on faiſoit alors les plus grandes & les plus belles actions ; on s'égorgeoit & on ſe trompoit d'un bout de l'Europe à l'autre ; c'étoit, à ce qu'on dit, le temps des grands Princes, des grands Généraux & des grands Miniſtres ; je ne prenois part ni à leurs illuſtres maſſacres, ni à leurs

augustes secrets, & je méditois paisiblement dans ma solitude.

CHRISTINE.

Vous n'en faisiez pas mieux ; un Sage comme vous auroit pu être beaucoup plus utile au monde. Au lieu d'être enfermé dans votre *poêle* au fond de la Nord-Hollande, occupé de Géométrie, de Physique, & quelquefois, soit dit entre nous, d'une Métaphysique assez creuse, vous auriez bien mieux fait d'aller dans les Armées & dans les Cours, & d'y persuader aux hommes d'y vivre en paix.

DESCARTES.

J'y aurois vraiment été bien reçu ! Persuader aux hommes de ne pas s'égorger, sur-tout quand ils ne savent pas pourquoi ils s'égorgent ! Quand on est réduit à prouver des choses si claires, c'est perdre sa peine que de l'entreprendre. Je me souviens de ce qui arriva, pendant la guerre de Vespasien & de Vitellius, à un certain Philosophe dont parle Tacite ; il s'avança entre les deux armées, qui étoient en présence,

& voulut, par une belle déclamation contre la guerre, leur persuader de mettre bas les armes, & de s'en aller chacune de leur côté. Le Philosophe fut baffoué & roué de coups, & on se battit mieux que jamais.

CHRISTINE.

On assûre que vous seriez aujourd'hui plus content de l'espece humaine. Tous les morts qui viennent ici depuis quelque temps, & les Philosophes même qui nous arrivent, conviennent que les esprits s'éclairent, & que la raison fait des progrès.

DESCARTES.

Si elle en fait, c'est, je crois, bien insensiblement. Il est inconcevable avec quelle lenteur les Nations en corps cheminent vers le bien & vers le vrai. Jettez les yeux sur l'Histoire du Monde, depuis la destruction de l'Empire Romain jusqu'à la renaissance des Lettres en Europe; vous serez effrayée du degré d'abrutissement où le genre humain a langui pendant douze siecles.

CHRISTINE.

Les Peuples cheminent lentement, il eſt vrai ; mais enfin ils cheminent, & ils arrivent tôt ou tard. La raiſon peut ſe comparer à une montre ; on ne voit point marcher l'aiguille, elle marche cependant, & ce n'eſt qu'au bout de quelque temps qu'on s'apperçoit du chemin qu'elle a fait ; elle s'arrête à la vérité quelquefois, mais il y a toujours au dedans de la montre un reſſort qu'il ſuffit de mettre en action pour donner du mouvement à l'aiguille.

DESCARTES.

A la bonne heure ; tout ce que je ſais, c'eſt que de mon temps l'aiguille n'alloit guere ; le reſſort même, s'il y en avoit un, étoit ſi relâché que je l'ai cru détruit pour jamais, tant j'ai eſſuyé de contradictions & de traverſes pour avoir voulu enſeigner aux hommes quelques vérités de pure ſpéculation, & qui ne pouvoient troubler la paix des Etats.

CHRISTINE.

Ce temps de dégoût & de diſgrace eſt paſſé pour vous ; on vous rend enfin

justice; on vous rend même les honneurs qui vous sont dûs.

DESCARTES.

On m'a tourmenté pendant que je pouvois y être sensible; on me rend des honneurs quand ils ne peuvent plus me toucher; la persécution a été pour ma personne, & les hommages sont pour mes Manes. Il faut avouer que tout cela est arrangé le mieux du monde pour ma plus grande satisfaction.

CHRISTINE.

Heureusement pour l'honneur du genre humain, on ne traite pas toujours avec la même injustice les hommes dont les talens illustrent leur Patrie. Je viens d'apprendre qu'en France même, & dans le moment où je vous parle, une Société considérable de Gens de Lettres éleve une Statue au plus célebre Ecrivain de la Nation (1); on ajoute, que des personnes respectables par leur rang & par leurs lumieres, tant en France que dans les Pays Etrangers,

(1) Voyez la note à la fin de ce Dialogue.

font à cette louable entreprise l'honneur d'y concourir.

DESCARTES.

Cela eſt vrai ; mais ſavez-vous ce que j'apprends de mon côté ? On dit qu'il ſe trouve en même temps des hommes qui voudroient bien décrier cet acte de patriotiſme, par une raiſon qu'ils n'oſent à la vérité dire tout haut ; c'eſt que l'homme de génie qui eſt l'objet de ce monument, aura la ſatisfaction de le voir & d'en jouir. Ces diſpenſateurs équitables de la gloire demandent pourquoi on n'érige pas plutôt des Statues à Corneille, à Racine & à Moliere ; & ils le demandent, parce que Corneille, Racine & Moliere ſont morts ; ils n'auroient eu garde de faire la queſtion du vivant de ces Grands Hommes, dont le premier eſt mort pauvre, le ſecond dans la diſgrace, & le troiſieme preſque ſans ſépulture.

CHRISTINE.

On pourroit, ce me ſemble, repréſenter l'Envie, égorgeant d'une main un Génie vivant, & de l'autre offrant de l'encens à un Génie qui n'eſt plus. Mais

laissons-là ces hommes si zélés pour honorer le mérite, à condition qu'il n'en saura rien; & ne parlons que de ce qui vous concerne. Si l'on a eu le tort de vous avoir oublié long-temps, il semble qu'on veuille aujourd'hui réparer cet oubli d'une maniere éclatante. Savez-vous qu'on vous éleve actuellement un Mausolée?

DESCARTES.

Un Mausolée, à moi! La France me fait beaucoup d'honneur : mais il me semble que si elle m'en jugeoit digne, elle auroit pu ne pas attendre cent vingt ans après ma mort.

CHRISTINE.

Vous faites vous-même bien de l'honneur à la France, mon cher Philosophe, en croyant que c'est elle qui pense à vous élever un monument. Elle y songera bientôt sans doute, & il s'en offre une belle occasion; car on reconstruit actuellement avec la plus grande magnificence l'Eglise où vos cendres ont été apportées (1), &

(1) Sainte Génevieve.

il me semble qu'un monument à l'honneur de Descartes décoreroit bien autant cette Eglise, que de belles orgues ou une belle sonnerie (1). Mais en attendant, on vous érige un Mausolée à Stockolm, dans le pays où vous avez été mourir (2). C'est à un jeune Prince, qui regne aujourd'hui sur la Suede, que vous avez cette obligation. Je n'ai point eu, comme vous savez, l'ambition de me donner un héritier ; mais que j'aurois été empressée d'en avoir, si j'avois pu espérer que le Ciel m'accordât un tel Prince pour fils ! Je m'intéresse vivement à lui par tout ce que j'entends

(1) M. le Comte d'Angiviller, Directeur général des Bâtimens, a tâché d'acquitter la dette de la France, par la Statue en pied qu'il a fait faire à Descartes, & qu'on a vue en 1777 au Sallon du Louvre. Mais on cherchera toujours à Sainte Génevieve le Mausolée de ce Philosophe, comme on cherchera à Saint Etienne-du-Mont ceux de Racine & de Pascal, à Saint Roch celui de Pierre Corneille, à Saint Eustache celui de la Fontaine, & dans vingt autres Eglises celui de tant d'autres hommes chers aux Lettres & à la Patrie.

(2) Ce Mausolée a été en effet érigé dans l'Eglise de S. Olof à Stockolm, par ordre du Roi de Suede.

dire de ses lumieres, de ses connoissances, de sa modestie, ou plutôt, & ce qui vaut bien mieux encore, de sa simplicité; car la modestie est quelquefois hypocrite, & la simplicité ne l'est jamais.

DESCARTES.

Je ne puis pas dire que je voudrois voir ici ce Prince pour le remercier. J'espere même, pour le bonheur de la Suede, qu'il ne viendra nous trouver de long-temps. Mais je voudrois du moins que ma Nation m'acquittât un peu envers lui. Je sais qu'elle est légere & frivole; mais au fond elle est sensible & honnête : & si elle n'a rien fait pour moi, ce sera m'en dédommager en quelque sorte, que de se montrer reconnoissante des honneurs que les Etrangers me rendent. Je n'ai ni la vanité d'être ébloui de ces honneurs, ni l'orgueil de les dédaigner; une ombre a le bonheur ou le malheur de voir les choses comme elles sont. Mais quand je n'aurois rendu d'autre service aux Philosophes, que d'ouvrir la carriere d'où ils tirent les matériaux du grand édifice de la raison, j'aurois, ce me semble,

quelque droit au souvenir de la postérité.

CHRISTINE.

Quant à moi, je partage bien vivement les obligations que vous & la France avez en ce moment à la Suede : car le Mausolée qu'on vous y éleve est une dette que j'avois un peu contractée envers vous.

DESCARTES.

Il est vrai, soit dit sans vous en faire de reproche, qu'après avoir assez bien traité ma personne, vous avez un peu négligé ma cendre. J'étois mort dans votre Palais, d'une fluxion de poitrine que j'avois gagnée à me lever pendant trois mois, en hiver, à cinq heures du matin, pour aller vous donner des leçons. On dit que vous me regrettâtes quelques jours; que vous parlâtes même de me faire construire un tombeau magnifique ; mais que bientôt vous n'y pensâtes plus. La plupart des Princes sont comme les enfans; ils caressent vivement, & oublient vîte.

CHRISTINE.

J'aurois certainement fait quelque

chose pour votre mémoire, si je n'eusse pas abdiqué la Couronne bientôt après.

DESCARTES.

Et pourquoi l'avez-vous abdiquée? Il me semble que vous auriez beaucoup mieux fait de rester sur le Trône de Suede, d'y travailler au bonheur de vos Peuples, d'y protéger les Sciences & la Philosophie, que d'aller traîner une vie inutile au milieu de ces Italiens qui vous traitoient assez mal. Avouez que l'envie de paroître singuliere, & pour tout dire, un peu de vanité, vous a portée à cette abdication; vous auriez pensé autrement, si vous eussiez été plus pénétrée du sentiment & de l'amour de la véritable gloire, qui est si différent de la vanité.

CHRISTINE.

Je ne voudrois pas répondre que la vanité ne fût entrée dans mon projet; car elle se glisse par-tout, & elle est faite pour tout gâter. Mais j'avois pour abdiquer un motif plus puissant, & qui paroîtra peu surprenant à un Philosophe, les dégoûts & l'ennui du Trône. J'avoue cependant que j'aurois dû supporter ces

dégoûts & cet ennui, par la satisfaction si douce de remplir les devoirs consolans que le Trône impose. Heureusement ce Trône va être occupé par un Prince qui réparera tous mes torts, qui sentira comme moi le poids de la Couronne, mais qui saura la porter.

DESCARTES.

Vous aviez, ce me semble, un intérêt particulier de ne pas priver les Gens de Lettres de l'asyle & de l'appui qu'ils trouvoient auprès de votre Trône; car assûrément ils n'ont pas été ingrats à votre égard.

CHRISTINE.

Il est vrai, & je ne puis me le dissimuler, que si la postérité a conservé pour moi quelque estime, je la dois au peu que j'ai fait pour les Lettres. On s'en souvient beaucoup plus, que de quelques autres actions, qui pourroient cependant tenir une place dans mon Histoire; par exemple, de l'influence que j'ai eue dans le Traité de Westphalie. Vous pouvez vous rappeler en effet qu'à l'occasion de ce fameux Traité vous fîtes des Vers en mon honneur.

DESCARTES.

Oui, je me ſouviens que je fis d'aſſez mauvais Vers, & dont même on a pris la peine fort inutile de ſe moquer depuis ma mort, comme ſi ma philoſophie y avoit mis quelque prétention, & comme ſi tous les rimeurs de mon temps, qui ſe croyoient Poëtes, avoient fait de meilleurs Vers que moi, à l'exception de Corneille. Quoi qu'il en ſoit, mes Vers ſont oubliés, comme l'obligation qu'on vous a d'avoir contribué au grand Traité qui pacifia l'Europe, & qui aſſûra l'Etat de l'Empire.

CHRISTINE.

J'avoue qu'on ne m'en ſait aucun gré, & à parler franchement on n'eſt pas injuſte. Ce Traité étoit plus l'ouvrage de mes Miniſtres que le mien. Il n'en eſt pas de même de la protection que j'ai eu le bonheur d'accorder aux Lettres & à la Philoſophie ; c'eſt une gloire que je ne partage avec perſonne ; & la reconnoiſſance que tant d'Ecrivains célebres m'en ont témoignée, m'a fait pardonner plus d'un écart que je me reproche.

DESCARTES.

Vous n'êtes pas la ſeule qui ayez éprouvé l'effet de leur reconnoiſſance; ils ont auſſi preſque fait oublier les proſcriptions d'Auguſte, & les fautes de François Premier. Tôt ou tard les hommes qui penſent & qui écrivent gouvernent l'opinion; & l'opinion, comme vous ſavez, gouverne le monde.

CHRISTINE.

Ne dites pas cela trop haut: car on reprocheroit aux Gens de Lettres, à ces hommes *qui penſent & qui écrivent*, de n'être bons qu'à gâter les Princes.

DESCARTES.

Le reproche ſeroit fort injuſte. Les Princes qu'on a loués d'avoir aimé les Lettres, Auguſte & François Premier entre autres, ſont devenus meilleurs & plus ſages, du moment où ils ont commencé à les aimer. Cela ſeul prouveroit, s'il étoit néceſſaire, combien les Princes ont intérêt d'être éclairés, & pour leurs Peuples & pour eux-mêmes.

CHRISTINE.

Mais croyez-vous qu'il en soit des Sujets comme des Souverains ; que les Nations aient toujours besoin d'être instruites, & qu il ne soit pas utile de tenir le Peuple dans l'ignorance, & même de le tromper quelquefois ?

DESCARTES.

C'est une grande question (1), & qui demanderoit une discussion aussi longue qu'inutile pour nous ; car qu'importe-t-il aux morts de savoir s'il est bon de tromper les vivans ? Pour moi je ne sais s'il peut y avoir des erreurs utiles ; mais s'il y en avoit, je crois qu'elles tiendroient la place de vérités plus utiles

(1) L'Académie des Sciences de Prusse, par ordre du grand Roi son Protecteur, vient de proposer pour sujet d'un de ses Prix : *S'il peut être utile de tromper le Peuple ?* Sujet bien digne d'exercer les Philosophes, sous les yeux & sous les auspices d'un Prince qui connoît également & le prix des lumieres, & l'influence de l'opinion sur le bonheur des hommes. Peut-être faut-il, pour bien traiter cette question, distinguer entre les erreurs *passageres* du peuple, & les erreurs *permanentes.* Il se peut que les premieres ayent été quelquefois utiles ; mais les secondes peuvent-elles jamais l'être ?

encore. Il eſt vrai cependant, que pour combattre utilement & sûrement l'erreur & l'ignorance, il faut rarement les heurter de front. Un Philoſophe, apparemment mécontent de ſes contemporains, diſoit l'autre jour ici, que s'il revenoit ſur la terre, & qu'il eût la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour les en laiſſer ſortir. Mon confrere, lui dis-je, vous avez tort & raiſon; il ne faut ni tenir la main fermée, ni l'ouvrir tout à la fois; il faut ouvrir les doigts l'un après l'autre; la vérité s'en échappe peu-à-peu, ſans faire courir aucun riſque à ceux qui la tiennent, & qui la laiſſent échapper.



NOTE

Sur la Statue de M. de Voltaire, dont il est parlé dans le Dialogue précédent.

EN 1770, une Société très-confidérable de Gens de Lettres forma le projet d'élever une Statue à l'Auteur de la Henriade & de tant d'autres Ouvrages immortels; hommage que ce Grand Homme méritoit de recevoir de fon vivant.

Cette Statue lui fut en effet érigée avec cette infcription: *A M. de Voltaire, par les Gens de Lettres fes Compatriotes & fes Contemporains* (a).

(a) On peut la voir chez M. d'Hornoy, Confeiller au Parlement, neveu de M. de Voltaire. C'eft l'ouvrage du célebre Pigalle. La tête eft pleine d'enthoufiafme, & l'attitude de nobleffe, de mouvement & d'expreffion. Il feroit à fouhaiter que l'Artifte, trop attaché à l'idée de repréfenter un vieillard, n'eût pas fait du corps une efpece de fquelette, que les connoiffeurs regardent à la vérité comme un chef-d'œuvre de fculpture, mais qui paroît peu agréable au commun des fpectateurs.

Ceux qui avoient formé le projet de ce monument, desirerent que le Roi de Prusse, si respecté de tous ceux qui cultivent les Lettres, si digne appréciateur des rares talens de cet illustre Ecrivain, si célebre enfin lui-même par son génie, par ses victoires & par ses Ouvrages, voulût bien permettre que son auguste nom fût à la tête des Souscripteurs.

Un Homme de Lettres, qui a reçu de ce Grand Prince les marques de bonté les plus signalées, eut l'honneur de lui écrire à ce sujet, & voici la réponse qu'il en reçut. Que ne peut-elle être gravée au bas de la Statue de M. de Voltaire! Elle seroit encore plus honorable pour lui que la Statue même.

A Sans-Souci, le 28 *Juillet* 1770.

» Le plus beau monument de Voltaire, est celui qu'il s'est érigé lui-même, ses Ouvrages; ils subsisteront plus long-temps que la Basilique de Saint-Pierre, le Louvre, & tous ces bâtimens que la vanité consacre à l'éternité. On ne parlera plus François, que Voltaire sera encore traduit dans la Langue qui lui aura succédé.

» Cependant, rempli du plaisir que
» m'ont fait ses productions si variées,
» & chacune si parfaite en son genre,
» je ne pourrois, sans ingratitude, me
» refuser à la proposition que vous me
» faites, de contribuer au monument
» que lui érige la reconnoissance pu-
» blique. Vous n'avez qu'à m'informer
» de ce qu'on exige de ma part, je ne
» refuserai rien pour cette statue (a),
» plus glorieuse pour ceux qui l'élevent
» que pour Voltaire même. On dira
» que dans ce dix-huitieme siecle, où
» tant de Gens de Lettres se déchiroient
» par envie, il s'en est trouvé d'assez
» nobles, d'assez généreux, pour rendre
» justice à un homme doué de génie &
» de talens supérieurs à tous les siecles;
» que nous avons mérité de posséder
» Voltaire; & la Postérité la plus reculée
» nous enviera encore cet avantage.
» Distinguer les Hommes célebres,
» rendre justice au mérite, c'est encou-

(a) Celui à qui la lettre étoit adressée répondit à cette offre du Roi: » Votre Majesté desire de » savoir ce que nous demandons pour ce mo- » nument. Un écu, Sire, & votre nom «. Ce Prince a donné une somme considérable.

» rager les talens & les vertus ; c'eſt » la ſeule récompenſe des belles ames ; » elle eſt bien due à tous ceux qui cul- » tivent ſupérieurement les Lettres ; » elles adouciſſent les mœurs les plus » féroces, elles répandent leur charme » ſur tout le cours de la vie, elles rendent » notre exiſtence ſupportable, & la » mort moins affreuſe. Continuez donc, » Meſſieurs, de protéger & de célé- » brer ceux qui s'y appliquent, & qui » ont le bonheur en France d'y réuſſir. » Ce ſera ce que vous pourrez faire de » plus glorieux pour votre Nation « (*a*).

L'Académie Françoiſe, ayant entendu la lecture de cette lettre, arrêta d'une voix unanime, qu'elle ſeroit inſérée dans ſes Regiſtres, comme un monument également honorable pour M. de Voltaire & pour la Littérature Françoiſe.

---

(1) On ne ſe permet pas de tranſcrire ici ce que la lettre contenoit de trop flatteur pour celui à qui elle étoit adreſſée. On ſe contentera de rapporter la réponſe qu'il y fit. » Quant à moi, » Sire, à qui Votre Majeſté a la bonté de parler » auſſi de Statue, je n'ai pas l'impertinente va- » nité de croire mériter jamais un pareil monu- » ment ; je ne veux qu'une pierre ſur ma tombe, » avec ces mots : *le Grand Frédéric l'honora de* » *ſes bontés & de ſes bienfaits* «.

Toute l'Europe eſt aujourd'hui inſtruite de l'hommage que cette Compagnie vient de rendre au rare Génie qu'elle a perdu, en propoſant ſon Eloge, avec un Prix double, pour le ſujet du prochain Concours de Poéſie.

La mort de M. de Voltaire a été honorée des plus ſenſibles regrets par le même Prince qui lui a marqué tant d'eſtime pendant ſa vie. » Quelle perte » irréparable pour les Lettres, a écrit » ce Monarque (*a*), & que de ſiecles » s'écouleront peut-être, ſans produire » un tel génie ! .... S'il fût retourné à » Ferney, peut-être ſeroit-il encore..... » Il vivra à jamais, il eſt vrai, par ſon » génie & par ſes Ouvrages ; mais » j'aurois deſiré qu'il eût pu être encore » long-temps le témoin de ſa gloire ! ... » Il a du moins joui de la conſolation » de recevoir avant ſa mort les hom- » mages de ſes Compatriotes.... L'Aca- » démie de Berlin (*b*) & moi, nous » nous propoſons de payer au Grand » Homme qui vient de mourir, le juſte » tribut qui eſt dû à ſes cendres......

(*a*) Lettre du 15 Juin 1778.
(*b*) Lettre du 24 Juillet 1778.

» Les Germains mettront tous leurs » soins à rendre à ce beau Génie la jus- » tice que la France lui devoit à tant » de titres ; ils ne seront contens d'eux- » mêmes, que lorsqu'ils auront peint » avec énergie à l'Europe entiere, & à » la France en particulier, la perte » irréparable qu'elle vient de faire «.

Ces regrets sont accompagnés des traits les plus honorables pour les Lettres. » Il n'y a plus, comme autrefois, » dit ce Prince, d'Amateurs des Beaux- » Arts & des Sciences. Si ces Arts se » perdent, comme je le prévois, à quoi » l'attribuer qu'au peu de cas qu'on en » fait ! Pour moi, je les aimerai jus- » qu'à mon dernier soupir ; je ne » trouve de consolation pour supporter » le fardeau de la vie, qu'avec les » Muses ; & je vous assûre, que si » j'avois été maître de mon destin, ni » l'orgueil du Trône, ni le commande- » ment des armées, ni le frivole goût » des dissipations ne l'auroient emporté » sur elles «.

O vous ! qui que vous soyez, Détracteurs ou Contempteurs des Lettres, vous, qui prenez tant de plaisir à les voir en butte à la calomnie & aux outrages,

outrages, lisez ces mots tracés par un Grand Roi, & rougissez. Et vous, Ecrivains honnêtes, qui êtes l'objet des outrages & de la calomnie, lisez aussi ces mots, & consolez-vous.

N'oublions pas de dire (car cette circonstance est trop honorable à un Prince dont le génie suffit à tout) qu'il écrivoit cet Eloge des Lettres le 14 Septembre dernier, dans un moment où occupé des plus grands objets, il méditoit & préparoit cette marche savante qu'il exécuta le jour même, & que les Connoisseurs regardent comme le chef-d'œuvre de l'Art Militaire. L'Europe, dont ce Monarque a tant de fois attiré les regards, & qui maintenant a les yeux fixés sur lui avec plus d'intérêt que jamais, ne croyoit pas qu'après trente-huit ans d'un si beau regne, il pût encore ajouter à sa gloire; & l'Europe s'est trompée.



AVIS
SUR LES DEUX DISCOURS SUIVANS.

*Ces deux Discours, faits sous les yeux de l'Académie, & prononcés en son nom, contiennent des avis utiles donnés par cette Compagnie à ceux qui concourent pour les Prix qu'elle propose. C'est pour cela qu'on a cru pouvoir les imprimer ici, sur-tout dans un moment, où le sujet proposé pour le Prix de Poésie, l'*Eloge de M. de Voltaire*, intéresse si vivement les Lettres, & fait desirer à l'Académie plus que jamais d'avoir à couronner en cette circonstance un Ouvrage qui réponde à la beauté du sujet, à l'attente de la Nation, & à celle des Etrangers.*



DISCOURS

L● à l'Académie Françoise le 25 Août 1771, avant la distribution des Prix d'Eloquen● & de Poësie.

MESSIEURS,

L'ACADÉMIE croit devoir vous rendre compte des vues qui la dirigent, & dans les sujets de Prix qu'elle propose, & dans le jugement de ces Prix. Ce seroit à l'un de ses trois Officiers à s'acquitter de ce devoir pour elle, s'il leur eût été possible d'assister à l'examen des Ouvrages qui ont concouru. Mais des raisons, par malheur trop légitimes, ne l'ont pas permis; la place qui enchaîne le premier à la Cour (*a*), la maladie grave qui nous a alarmés pour le second (*b*), & le voyage du

(*a*) M. l'Evêque de Senlis, alors Directeur.
(*b*) M. de Foncemagne, alors Chancelier.

troiſieme (*a*) pour aller chercher la ſanté dans ſa patrie. Ils ne pourroient donc vous parler ici que de leurs regrets, auxquels j'ajouterai les miens, d'être chargé de les remplacer. C'eſt aux fonctions du Secrétariat, que j'ai remplies, (ou pour mieux dire exercées) pendant le Concours, que je dois aujourd'hui, Meſſieurs, l'honneur de parler au nom de l'Académie. N'attendez pourtant pas de moi cette formule uſée, ſouvent plus hypocrite que modeſte, que la Compagnie pouvoit faire un meilleur choix; mais ne croyez pas non plus que ce ſoit la vanité qui m'interdiſe cet aveu. L'Académie deſirant de vous faire un expoſé ſimple & naïf, d'après lequel vous puiſſiez la juger, n'a ſans doute voulu qu'un Interprete fidele, & non un Interprete éloquent; l'auſtere vérité, à laquelle un Géometre eſt aſſervi par état, me rendoit peut-être plus propre qu'aucun de mes Confreres à remplir les intentions de la Compagnie. Telle a ſans doute été le motif de ſon choix; & heureuſement ou

(*a*) M. Duclos, alors Secrétaire.

malheureusement pour moi, j'ai tout ce qu'il faut pour y répondre.

Depuis plusieurs années, Messieurs, l'Académie a cru devoir renoncer, au moins pour un temps, aux sujets de morale qu'elle proposoit pour le Prix d'Eloquence; ils avoient l'inconvénient d'offrir trop de matiere à une Rhétorique triviale, & à d'insipides déclamations. Le parti que nous avons pris, & dont les autres Sociétés Littéraires ont suivi l'exemple, de proposer au Concours les Eloges des Hommes illustres qui ont honoré la Patrie, a paru obtenir votre approbation, & même être pour vous un objet intéressant; vous nous l'avez prouvé par un empressement plus marqué pour assister au jugement de ces Prix. Plus d'une fois l'Académie, en voyant votre affluence, a dû se dire à elle-même ce que disoit Cicéron au Préteur Fannius, qui présidoit au jugement d'une cause célebre: *Quanta multitudo hominum ad hoc judicium, vides; quæ sit omnium expectatio, ut severa judicia fiant, intelligis* (a).

(a) *Vous voyez quelle foule s'empresse d'assister au jugement de cette cause; vous voyez*

(Je demande pardon aux Dames de parler latin devant elles, & dans l'Académie Françoise; mais Cicéron auroit trop à perdre en parlant François par ma bouche.) Une autre preuve du prix que vous attachez, Messieurs, aux couronnes remportées dans ce nouveau genre de Concours, c'est qu'elles sont devenues ce qu'elles étoient rarement autrefois, un titre pour devenir Juge après avoir été Athlete. Nous avons la satisfaction, & nous ne craignons point de dire que vous la partagez, de voir assis parmi nous l'Ecrivain éloquent qui s'est distingué avec tant d'éclat dans cette carriere (*a*).

L'Académie a tâché, Messieurs, je dirois presque affecté, de prendre les sujets de ses Eloges dans tous les états & dans tous les talens, depuis le Guerrier jusqu'au Philosophe, depuis le Monarque jusqu'au simple Homme de Lettres. Elle a cru remplir en cela les vœux de la Nation. Elle a plus fait encore, & toujours d'après les vues

---

avec quelle confiance elle attend de vous un arrêt juste & févere. Cic. Pro Rosc. Amerino.

(*a*) M. Thomas.

dont vous lui avez paru animés. Parmi les Citoyens respectables que nous avons exposés à la vénération publique, il en est plusieurs, qui n'ont pas trouvé dans leurs Contemporains toute la justice qu'ils avoient droit d'en attendre : nous nous sommes crus obligés d'acquitter envers ces Hommes illustres la dette de leur siecle, & de consoler, ou peut-être même d'appaiser leurs Manes, en accumulant sur leur tombeau les honneurs qu'auroient mérités leurs personnes. C'est par cette raison que nous avons proposé pour sujet, tantôt un simple Chef d'Escadre (*a*), qui avoit mieux mérité & moins obtenu de la Patrie qu'une foule de Généraux, dédommagés par les faveurs de la Cour de leurs malheurs à la guerre ; tantôt le Restaurateur de la Philosophie (*b*), presque ignoré parmi nous de son vivant, & persécuté, jusques dans les marais de la Hollande, par des Controversistes absurdes & barbares ; enfin, ce Moliere, que Despréaux, si intéressé à ne pas laisser un usurpateur dans

(*a*) Dugué-Trouin.
(*b*) Descartes.

la premiere place, avoit le courage de placer à la tête des Ecrivains de génie du dernier siecle; cet homme, que les Académiciens nos prédécesseurs, soit raison, soit préjugé, n'oserent admettre parmi eux, mais à qui leurs Successeurs devoient d'autant plus d'hommages, que le sort n'avoit pas permis de lui en rendre plutôt. Si par malheur pour nous son nom manque à notre liste, ce nom aura du moins l'honneur de se trouver parmi nos Eloges, entre ceux de Charles le Sage & de Fénelon.

A ce dernier nom, Messieurs, je ne sais quel mouvement me saisit; le portrait du Bienfaiteur de l'humanité, dont vous allez entendre l'Eloge (*a*), est exposé à vos regards (*b*), & ces regards le loueront mieux que tout ce que nous pourrions y ajouter; malheur à qui ne s'attendriroit pas en le voyant! Que ne peut-il entendre tout ce que vos cœurs lui diront, & que ne nous est-il permis de laisser faire son Eloge à vos applaudissemens, à vos larmes, à

(*a*) Le sujet du Prix d'Eloquence étoit l'Eloge de Fénelon.

(*b*) Le Portrait de Fénelon, appartenant à l'Académie, étoit exposé dans la Salle d'assemblée.

votre silence même, plus éloquent en cette occasion que tous nos Discours ! Puissent au moins les héritiers de son nom & de ses vertus (a), présens à cette Assemblée, recueillir l'expression touchante de vos sentimens pour sa mémoire !

Victime de la persécution pendant sa vie, n'ayant trouvé, oserons-nous le dire, que chez nos ennemis, les hommages que la Cour & la Nation lui devoient, la mort & le temps qui font taire enfin la calomnie & la haine, ont rendu à Fénelon sa place ; son nom est devenu si cher à la France, que nous avons craint de nous voir enlever par une autre Académie l'honneur de célébrer un si respectable Confrere ; nous nous sommes hâtés de proposer aux talens & à l'émulation de nos Orateurs une matiere si digne de les exercer.

On va, Messieurs, vous faire la lecture du Discours qui a remporté le prix d'une voix unanime. Il a paru le mériter par la maniere intéressante dont l'Auteur a vu son sujet, par la vérité avec laquelle il a caractérisé la personne

---

(a) MM. de Fénelon étoient à la Séance.

& les Ouvrages de Fénelon, & sur-tout par un style tout-à-la-fois élégant & noble, & par une sagesse de goût, d'autant plus digne d'être couronnée, qu'elle devient de jour en jour plus rare, & que l'Académie se croit plus obligée à la maintenir. L'Auteur est M. de la Harpe, qui a déjà remporté deux prix d'Eloquence & un Prix de Poésie, & dont plusieurs autres Ouvrages ont été honorés des suffrages du Public. Le Discours qui a pour devise, *Antiquâ homo virtute ac fide*, a obtenu l'accessit, & on vous en lira quelques morceaux. L'Auteur, M. l'Abbé Maury, annonce des talens qui méritent d'être encouragés. Il pense avec finesse, quelquefois avec profondeur, & ordinairement avec justesse; l'étude des bons modeles, les réflexions, & l'usage d'écrire, acheveront de donner à son style la facilité, la rondeur & la précision qu'on peut encore y desirer (*a*). Un troisieme Discours,

(*a*) M. l'Abbé Maury a rempli les espérances qu'on avoit conçues de ses talens. Son *Panégyrique de Saint Louis*, prononcé en 1772 devant l'Académie Françoise, celui de Saint Augustin, prononcé devant l'Assemblée du Clergé, ses *Réflexions sur les Sermons de Bossuet*, enfin son

qui a pour devise ce mot si connu de Fénelon : *J'aime mieux ma famille que moi-même*, &c. a paru mériter que l'Académie en fît une mention honorable. Ce Discours renferme quelques morceaux d'une beauté mâle & vraie ; mais il est si singuliérement inégal, qu'on le croiroit de deux mains différentes. L'Auteur semble d'ailleurs avoir oublié quelquefois, qu'il est des matieres délicates auxquelles on ne doit toucher qu'avec beaucoup de circonspection & de sagesse. C'est un point que l'Académie ne sauroit trop recommander à ceux qui concourent aux Prix, sur-tout dans un moment critique pour les Lettres, où le talent a tant d'ennemis secrets qui l'attendent, pour ainsi dire, au passage des défilés, & qui, comme on l'a déjà dit dans une autre circonstance, se piquent sur-tout d'entendre finesse, mais non pas d'entendre raison.

Permettez-moi, Messieurs, de revenir encore un moment à Fénelon ;

Discours sur l'Eloquence de la Chaire, Ouvrage plein d'une saine Littérature, l'ont mis au nombre de nos bons Ecrivains.

vous me pardonnerez aisément d'avoir peine à le quitter. Quelque admiration que doive inspirer son illustre antagoniste le grand Bossuet, & quoiqu'il se soit assûré l'immortalité par des Ecrits vraiment sublimes, il restera peut-être à nos derniers neveux encore plus d'Ouvrages de l'intéressant Archevêque de Cambrai, que de l'éloquent Evêque de Meaux; non par l'effet d'une supériorité de talens, sur laquelle nous n'avons garde de prononcer entre ces deux Grands Hommes, mais par cette raison seule, digne d'être méditée par des Philosophes, que Fénelon, préférant, comme il le disoit lui-même, le *genre humain* à tout, écrivit plus de choses utiles à tous les siecles & à tous les lieux; tandis que Bossuet, plus Théologien, & par-là plus concentré dans un seul objet, fut obligé, soit par les circonstances, soit par son ardeur naturelle, de se dévouer presque entiérement à des querelles de controverse. Or vous savez, Messieurs, que ces malheureuses querelles, attachées à la destinée des Sectes qui les ont fait naître, sont englouties tôt ou tard avec elles dans ce fleuve de l'oubli, où se perdent enfin

les unes & les autres. Grande leçon pour tous les Ecrivains (dont la Nature avare a fait rarement des Boſſuets) de ſonger moins à étonner la génération préſente , qu'à intéreſſer les générations à venir.

Ne pourroit-on pas ajouter , ſi l'on oſoit comparer enſemble deux Poëtes & deux Evêques, que Fénelon fut à quelques égards par rapport à Boſſuet, ce que Quinault fut par rapport à Deſpréaux ? Le redoutable Théologien, & le ſévere Satyrique, ſeroient peut-être étonnés de voir notre ſiecle placer avec eux ſur la même ligne le Philoſophe ſenſible , & le charmant Poëte Lyrique, qu'ils ont écraſés de leur vivant. Mais l'équitable poſtérité , devant laquelle les petits intérêts diſparoiſſent, juge avec le même ſang-froid & les talens & les paſſions des hommes ; elle honore le génie de l'Ecrivain, & plaint l'homme d'avoir été injuſte. Elle ſe plaît même à rapprocher en quelque ſorte les talens les plus diſparates, & les génies les plus oppoſés ; & ſi elle pouvoit former quelque jour une galerie de tableaux & une bibliotheque, j'imagine que l'on verroit dans la premiere

Fénelon servir de pendant à Bossuet, Quinault à Despréaux, Bourdaloue à Pascal; & dans la seconde le *Télémaque* à côté de l'*Histoire Universelle*, l'*Art Poétique* entre *Atis* & *Armide*, & les *Lettres Provinciales* pour dernier tome aux Sermons du Jésuite. Mais je crains, Messieurs, & je m'en apperçois un peu tard, d'abuser trop long-temps du privilége de parler au nom de l'Académie; j'oublie insensiblement que ce n'est pas aujourd'hui son jour, mais celui des combattans qu'elle doit couronner, & dont je me reproche de retarder le triomphe.

Avant la lecture du Prix de Poésie.

Il me reste, Messieurs, à vous parler du Prix de Poésie, & du jugement que l'Académie a porté. Elle a proposé durant près de cent ans, pour sujet de ce Prix, l'Eloge d'un Monarque, dont le nom réveille des idées de grandeur, qui a, nous osons le dire, assûré sa gloire en protégeant les Lettres, & qui sur-tout, par les graces distinguées dont il a honoré cette Compagnie, méritoit qu'elle s'occupât long-temps du soin de célébrer sa mémoire. Mais après

avoir pleinement satisfait à un sentiment si juste, elle a enfin reconnu, que le plus digne éloge d'un grand Roi, son véritable éloge à perpétuité, est l'Histoire de sa vie; & persuadée d'ailleurs que les Poëtes sont une Nation indépendante, qui ne vit que de sa liberté (au risque d'en abuser quelquefois), elle a laissé au choix des Auteurs le sujet, le genre du Poëme, & la mesure des Vers. Il est vrai qu'elle a vu de temps en temps cette liberté dégénérer en négligence; elle l'a entre autres éprouvé cette année; elle en fait l'aveu avec regret; une seule piece, que vous allez entendre, a réuni ses suffrages. L'Auteur est le même M. de la Harpe, qui vient de recevoir pour la troisieme fois le prix d'Eloquence, & qui déjà couronné dans une autre occasion comme Poëte, a la gloire presque sans exemple, de remporter aujourd'hui les deux couronnes à la fois. Il avoit pour la Poésie près de quatre-vingt concurrens; & à cette occasion l'Académie croit devoir un éclaircissement au Public. Les Auteurs peuvent être assûrés, quoiqu'on vienne d'imprimer le contraire (1), que

(1) Un des Concurrens a imprimé que sa Piece n'avoit point été lue, parce qu'au bout

toutes les Pieces envoyées au concours avant le terme prescrit, sont lues avec l'impartialité la plus exacte, soit en entier, soit au moins fort au delà de ce qui est nécessaire pour s'assûrer de l'impossibilité de les couronner. Mais on ne doit pas s'attendre, qu'après quinze ou vingt Séances, les Juges se rappellent en détail une foule d'Ouvrages différens, la plupart condamnés sans retour dès la premiere lecture, & qui en se précipitant par une chute rapide les uns sur les autres, s'entraînent mutuellement dans l'oubli. L'Académie promet aux Concurrens la justice, mais non pas cet effort de mémoire.

Au reste, quoique la Piece de M. de la Harpe ait unanimement obtenu l'avantage sur celles de ses Concurrens, l'Académie reconnoît avec plaisir qu'il y a, dans plusieurs de ces Pieces, de la facilité & des Vers heureux. Mais elle auroit desiré moins de monotonie dans les unes, moins d'incorrection dans les autres; ici plus de justesse & de propriété dans l'expression, là des idées moins incohérentes ou moins communes; par-tout plus d'images &

d'un mois quelques Académiciens ne s'en souvenoient plus.

d'harmonie ; en général, une exécution moins foible, & plus au niveau des sujets intéressans ou piquans que plusieurs Auteurs ont choisis ; enfin, dans toutes les Pieces, une marche moins traînante, plus soutenue & plus décidée. C'est-là sur-tout, Messieurs, & nous l'observons depuis long-temps, le défaut presque général des Ouvrages de Poésie qu'on nous présente pour le concours. Souvent le début est heureux, quelquefois brillant ; mais l'Auteur s'égare & s'épuise bientôt, faute d'avoir devant les yeux deux mots qu'il ne devroit jamais perdre de vue, *D'où viens-je, & où vais-je ?* Aucun genre de Poésie n'est affranchi de cette regle. L'Ode même (l'Académie en atteste nos Maîtres & nos modeles en ce genre), l'Ode, malgré la fierté qui la caractérise, est d'autant plus astreinte à une marche ferme & prononcée, que cette marche doit être plus rapide & plus impétueuse ; car que diroit-on de quelqu'un, qui courroit à perte d'haleine pour n'arriver nulle part ? Un Poëte est semblable à un homme qui marche sur une corde tendue ; cette comparaison ne doit blesser personne, elle

eſt d'Horace ; elle ſemble n'exprimer que le mérite de la difficulté vaincue ; mais peut-être exprime-t-elle encore l'obligation de ne s'écarter ni à droite ni à gauche, ſous peine d'une chute malheureuſe. Le Verſificateur novice, qui chancele à tout moment ſur ſa corde, lâche ou tendue, dira que le Proſateur parle bien à ſon aiſe ; mais le Proſateur lui répondra par ce Vers ſi connu :

Il ſe tue à rimer ; que n'écrit-il en proſe ?

On ſe plaint que la Poéſie eſt décréditée parmi nous, & on en accuſe à tort & à travers ce ſiecle philoſophe, ainſi nommé en éloge par les uns, & en dénigrement par les autres. Il ſemble cependant qu'on n'a jamais rendu plus de juſtice à ces Grands Hommes du dernier ſiecle, de qui notre Poéſie a reçu preſque en même temps la naiſſance & la perfection. Accuſera-t-on le Public d'être injuſte envers ceux des Poëtes vivans, qui marchent ſur les traces de ces Grands Maîtres ? Cependant, parmi ceux qui m'écoutent, il en eſt pluſieurs qui ont été honorés, Meſſieurs, de vos ſuffrages les plus diſtingués, & que ces

ſuffrages, toujours faits pour dicter le nôtre, nous ont donnés pour confreres, ou nous déſignent pour le devenir. Il en eſt même, qui aux avantages du rang & de la naiſſance ont ſu joindre ce talent aimable, & qui en ont ſouvent fait jouir cette Aſſemblée. Mais n'aurois-je pas, Meſſieurs, à eſſuyer vos reproches, ſi je gardois le ſilence ſur celui que tous nos Poëtes, & ceux même qui ne le ſont pas, nommeront avec moi par acclamation; qui a ſu réunir en lui ſeul le Taſſe & l'Arioſte, Virgile & Catulle; que nous allons tous les jours admirer au Théatre; qui fait parler avec une égale vérité, le ſentiment, l'imagination, la gaîté, & par-tout la Philoſophie; dont les Vers toujours faciles, quelque caractere qu'ils prennent, ſemblent, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, plutôt des Vers *nés* que des Vers *faits*, &, ce qui eſt le plus grand éloge d'un Poëte, ſont à tout moment dans notre bouche; cet homme enfin, dont il ne nous manque ici que la préſence, pour vous voir, Meſſieurs, payer de vos applaudiſſemens redoublés le plaiſir qu'il vous a donné tant de fois, & confondre

ceux qui vous accusent de ne pas rendre aux Poëtes vraiment dignes de ce nom tout l'hommage qu'ils méritent, Je dirai plus, Messieurs; notre siecle, tout philosophe qu'il est, ou plutôt parce qu'il est philosophe, rend peut-être aux Grands Poëtes qui nous ont précédés un hommage encore plus éclairé que n'a fait leur siecle même; il semble surtout, que le mérite de Racine, de ce modele de la versification Françoise, n'a jamais été ni si vivement senti, ni si finement apprécié. Le progrès des lumieres, & par conséquent du goût, fait que l'art en tout genre est mieux connu; & plus l'art sera connu, plus les talens distingués y gagneront d'estime. Mais aussi plus on traitera avec sévérité les Poëtes médiocres. Laissons-les s'en consoler en criant qu'on en veut à la Poésie, lorsqu'on la plaint au contraire d'être dégradée & livrée au *profane*. Il seroit très-injuste de donner ce nom à ceux des Concurrens, dont les efforts, moins heureux dans cette circonstance, annoncent des talens pour qui la gloire n'est que différée; ils reliront leurs Ouvrages dans le silence de l'amour-propre; ils reconnoîtront que l'Acadé-

mie a été juste ; ils mériteront qu'elle le soit de nouveau à leur égard, mais avec plus de satisfaction pour eux & pour elle ; & pleins de cette louable confiance qu'inspire le sentiment de ses forces, ls imiteront un grand Prince de nos jours, qui après avoir perdu une bataille, écrivoit, *nous ferons mieux une autre fois*, & a tenu parole. A l'égard de ceux qui paroissent destinés à combattre toujours & à ne vaincre jamais, l'Académie s'attend à leurs plaintes, sans espoir de les faire cesser. Cette classe de versificateurs est pour elle une pepiniere assûrée d ennemis, que le concours au Prix de Poésie lui entretient constamment, & qu'elle voit tranquillement se perpétuer. Elle ne leur enviera point la triste consolation à laquelle plusieurs ont recours, celle de faire louer leurs Ouvrages dans quelque magasin périodique d'Eloges & de satyres également estimables. Ils ne devroient pourtant pas ignorer, que la voix publique, plus forte que tous les bourdonnemens de la médiocrité ou de l'envie, fait apprécier & les Ouvrages, & les Prôneurs, & les Zoïles ; que tel Auteur, plus célébré dans vingt Jour-

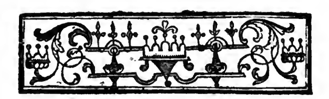
naux que celui de la Henriade, appelle en vain la Rénommée, tandis que tel autre, en butte à un retour reglé d'injures, y répond par des succès réitérés; en un mot, que tout Ecrivain se fait à lui-même sa place, sans qu'il soit au pouvoir de tout autre que de lui seul de le faire monter ou descendre.

Note sur l'endroit de ce Discours où il est parlé de Moliere, page 534.

L'Académie vient de rendre (en 1778) un nouvel hommage à ce Grand Homme, en plaçant son Buste dans la Salle où sont les Portraits des Académiciens. Elle a voulu, par cette espece d'adoption posthume de Moliere, se dédommager, quoique foiblement, du malheur qu'elle a eu (sans en être coupable) de n'avoir pu le posséder durant sa vie. Ce buste, qui est un chef-d'œuvre de M. Houdon, ainsi que celui de M. de Voltaire, a été donné à l'Académie par l'Auteur de cet Ouvrage. Entre plusieurs Inscriptions, proposées par différens Académiciens, la Compagnie a choisi celle-ci,

J. B. POCQUELIN DE MOLIERE.

Rien ne manque à sa gloire, il manquoit à la nôtre.



DISCOURS

Lu à l'Académie le 25 Août 1772, à l'ouverture de la Séance (1).

MESSIEURS,

Les Prix que l'Académie propose tous les ans, sont un des objets qui l'intéressent le plus. Ils excitent l'émulation des jeunes Littérateurs ; ils ont commencé la réputation de plusieurs d'entre eux, & leur ont fait sentir les premiers aiguillons de la gloire, de cet appât si nécessaire au génie, & trop souvent son unique récompense. Ils ont même ouvert aux plus distingués des Vainqueurs, les portes de l'Académie, & ont été pour eux, si je puis parler ainsi, une espece d'*ovation*, qui les a menés aux honneurs du triomphe.

(1) L'Auteur étoit alors Secrétaire de l'Académie.

Enfin, Messieurs, ce qui est plus touchant encore pour cette Compagnie, les Prix qu'elle distribue ont servi plus d'une fois à consoler & à ranimer les talens, opprimés par l'intrigue, & déchirés par la satyre. Les Couronnes Académiques, accumulées sur la tête d'un Ecrivain digne de les porter, sont la plus noble réponse qu'il puisse opposer à ses méprisables ennemis, & feroient rougir l'envie, si l'envie étoit digne de rougir.

L'Académie éprouve donc le regret le plus sensible, lorsqu'elle se voit privée de la satisfaction de distribuer ces Couronnes si précieuses pour elle. Amie de tous les Gens de Lettres, qui ont tant d'intérêt d'être unis, elle voudroit n'en contrister aucun, quoiqu'elle ne puisse éviter, malheureusement pour elle, d'en mortifier tous les ans un grand nombre, soit qu'elle donne, soit qu'elle remette le Prix; elle voudroit au moins ne pas affliger ceux des Concurrens, dont les Pieces lui annoncent des talens vraiment faits pour l'intéresser. Mais ce n'est pas seulement aux Gens de Lettres ses Concitoyens, qu'elle doit compte de ses jugemens; elle en doit répondre à ce

Public qui a les yeux ſur elle, qui peut-être ne ſeroit pas fâché d'avoir des leçons à lui donner, & qui l'avertit de temps en temps d'être auſſi difficile que lui. On a plus d'une fois reproché à l'Académie d'étre trop indulgente, rarement d'être trop ſévere. Mais ſévere ou indulgente, ſuivant que les circonſtances lui ont paru l'exiger, ſes vues ont toujours été droites, & ſes intentions pures. Elle penſe qu'un Corps Littéraire, qui propoſe des récompenſes à l'émulation des Gens de Lettres, doit avoir des alternatives d'indulgence & de ſévérité, néceſſaires pour donner aux vrais talens toute l'énergie dont ils ſont capables. L'indulgence prévient en eux le dégoût, & la ſévérité prévient le ſommeil.

C'eſt d'après ces motifs que l'Académie s'eſt crue obligée de ſuſpendre le Prix de Poéſie qu'elle devoit diſtribuer cette année, & de le remettre à l'année prochaine. Le Concours de l'année derniere, quoique très-nombreux, étoit aſſez foible ; elle avoit eu ſoin d'en avertir les Concurrens ; elle les avoit exhortés à de nouveaux efforts, & leur avoit même indiqué en général

les défauts les plus essentiels qu'elle avoit remarqués dans les meilleures Pieces (*a*). Cet avis n'a pas produit tout l'effet qu'elle devoit naturellement en attendre. Le Concours de cette année, aussi nombreux que celui de l'année derniere, a paru plus foible encore. Deux Pieces seules, parmi le grand nombre, ont surnagé dans le naufrage général. La premiere, dont l'objet est également intéressant pour un Poëte & pour un Philosophe, & qui a pour devise : *Quomodò obscuratum est aurum?* a paru supérieure à toutes les autres, par la régularité de sa marche, par la sagesse avec laquelle elle est écrite, & par quelques beaux morceaux qu'elle renferme; mais l'Académie, dont je ne suis ici que l'Interprete, auroit desiré que l'Auteur eût mis dans son Ouvrage plus de mouvement & de coloris, & se fût élevé davantage à la dignité & à l'intérêt de son sujet. La seconde, qui a pour devise : *Et mihi dulces ignoscent, si quid peccavero stultus, amici*, a paru mériter qu'on en fît mention, parce qu'elle contient des traits

(*a*) Voyez le Discours précédent.

de sensibilité & quelques Vers heureux, quoiqu'elle ait d'ailleurs peu de plan & de méthode, & qu'elle soit dans sa plus grande partie languissante & négligée.

La Compagnie a jugé, par la lecture de ces deux Pieces, & sur-tout de la premiere, que les Auteurs étoient capables de faire beaucoup mieux, pour leur gloire & pour sa propre satisfaction. Ce proverbe, tantôt vrai, tantôt faux, comme beaucoup d'autres, que *le mieux est l'ennemi du bien*, est l'axiome favori de la paresse. Il est pour le bien un ennemi beaucoup plus à craindre, sur-tout chez les Ecrivains qui paroissent offrir à la Littérature les plus grandes espérances; c'est la facilité dangereuse de faire sans peine mieux que les autres, en restant inférieurs à eux-mêmes. La suspension du Prix, pour des Ecrivains de ce mérite, est de la part de l'Académie la marque & le sceau de l'estime qu'ils lui ont inspirée. Elle aime mieux leur différer de quelques mois les lauriers qui les attendent, & leur offrir des lauriers durables, que de leur en donner, qui à peine mis sur leur tête, seroient exposés à se flétrir. Pour

les amener au degré de perfection dont elle voit en eux le germe & l'annonce, elle leur rappellera ces Vers de Despréaux, qu'on ne sauroit trop répéter à tous ceux qui ont le talent & peut-être le malheur d'écrire :

» Faites choix d'un Censeur solide & salutaire,
» Que la raison conduise & le savoir éclaire,
» Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
» L'endroit que l'on sent foible, & qu'on veut se cacher.

Ces quatre Vers, dont les deux derniers sur-tout sont peut-être les meilleurs de cet *Art Poétique* qui en renferme un si grand nombre d'excellens, devroient être écrits dans le cabinet de tous les Gens de Lettres, comme le beau Vers de Racine sur les Flatteurs devroit l'être dans le cabinet de tous les Princes :

Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus sage.

Il est facile à l'Académie de faire trouver à ceux des Concurrens qu'elle distingue le plus, ce précieux Censeur dont parle Despréaux; elle n'aura besoin pour cela que de les opposer à eux-mêmes, de les renvoyer, pour se juger,

aux morceaux vraiment estimables de leurs Ouvrages, qu'ils sauront bien reconnoître, & d'y joindre cet avis aussi utile que flatteur :

Pour bien faire, l'*Auteur* n'a qu'à se ressembler.

Dirigée par ces vues, la Compagnie avertit ceux qui prétendent aux Prix, qu'ayant jusqu'ici plus incliné à l'indulgence qu'à la sévérité, elle se sent plus disposée désormais à la sévérité qu'à l'indulgence ; parce que l'Art d'écrire, soit en Vers, soit en Prose, est mieux connu, quoique peut-être il ne soit pas mieux pratiqué ; parce qu'il y a parmi les jeunes Auteurs plus d'un talent qui s'annonce avec avantage, & qui pour aller au grand, a plus besoin de la vérité que de la flatterie ; parce que l'Académie voudroit, s'il étoit possible, par le mérite des Ouvrages couronnés, dédommager un peu la Littérature des rapsodies qui l'inondent & qui l'avilissent ; enfin, parce que la sévérité des Juges peut écarter du Concours ceux qui ne sont pas faits pour la soutenir, & qu'elle sera en même temps, pour les Ecrivains distingués, la source d'un triomphe plus éclatant & plus durable.

En leur restituant une couronne, dont le délai est plus honorable qu'affligeant pour eux, nous leur appliquerons avec plaisir les deux Vers qu'adressoit à Racine ce même Despréaux, qu'on ne sauroit trop citer en matiere de goût :

« Et ta plume peut-être aux Censeurs de Pyrrhus
« Dut les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Mes Confreres desirent que je n'oublie pas quelques autres avis, nécessaires à ceux qui concourent. Plusieurs font recommander leurs productions à l'*attention* des Juges, déguisant sous ce terme honnête la *faveur* qu'ils n'osent solliciter. Ils devroient savoir que ces recommandations sont pour le moins fort inutiles, & que la Compagnie apporte une égale *attention* à tous les Ouvrages qu'on lui présente, protégés ou non protégés, recommandés à son examen, ou abandonnés à leur mérite.

Il en est d'autres, qui n'ayant pas obtenu le Prix, voudroient que l'Académie leur apprît en détail ce qu'elle a pensé de leur Ouvrage : on leur a déjà répondu qu'elle promet de faire justice à ce qu'on lui envoie, mais non pas de s'en souvenir quand le jugement n'a

pas été favorable. D'ailleurs, la plupart des Pieces qu'elle eſt forcée de rejeter, ne lui laiſſent, à ſon grand regret, aucune eſpérance de pouvoir un jour dédommager les Auteurs; l'examen détaillé qu'ils deſirent ne feroit donc ni profitable pour eux, ni conſolant pour elle. A l'égard de ceux qui peuvent ſe promettre plus de ſuccès, elle les invite à lire & à méditer les bons Ouvrages, ſoit en Vers, ſoit en Proſe : c'eſt là qu'ils apprendront à juger les leurs.

FIN.

Fautes à corriger.

Page xxxiv de la Préface, l. 10, *croyoient*, liſez, *croyent*.
Page xxxvj de la Préface, lig. 1 *mêmes*, liſez *même*.
Page 12, ligne 21 & 22, *un Eloge*, liſez *un Eloge du Monarque*.
Page 123, ligne 14, *ſes*, liſez *les*.
Page 153, ligne 21, après *ſorte*, ôtez la virgule.
Page 161, lig. 16, après *s'impoſer*, mettez une virgule.
Page 201, ligne 1, *diſons*, liſez, *dirons*. *Ibid*, ligne 18, après le mot *Académicien*, ôtez la virgule.
Page 290, ligne 8, *s'apperçut*, liſez, *l'apperçut*.
Page 321, l. 25, *à ſes deſirs*, liſez, *à des deſirs*.
Page 347, ligne 14, *objets*, liſez, *ſujets*.
Page 389, ligne 20, *profiterent*, liſez, *ne profiterent*.
Page 548, lig. 3, après *méritent*, mettez un point interrogant.
Ibid, lig. 22, *au profane*, liſez, *aux profanes*.

TABLE
DES ÉLOGES
Contenus dans ce Volume.

PRÉFACE. page j

AVERTISSEMENT *sur les Eloges.* j

ÉLOGE *de Massillon.* 1

ÉLOGE *de Despréaux.* 37

ÉLOGE *de l'Abbé de Saint-Pierre.* 95

ÉLOGE *de Bossuet.* 133

ÉLOGE *de M. l'Abbé de Dangeau.* 175

ÉLOGE *de M. de Sacy.* 209

ÉLOGE *de la Motte.* 235

ÉLOGE *de Fénelon.* 285

ÉLOGE *de l'Abbé de Choisy.* 309

ÉLOGE *de M. Destouches.* 343

ÉLOGE *de Fléchier.* 387

ÉLOGE *de Crébillon.* 431

ÉLOGE *du Président Rose.* 487

TABLE.

DIALOGUE *de la Reine Christine & de Descartes.* 505
NOTE *sur ce Dialogue.* 523
DISCOURS *sur les Prix en* 1771. 529
DISCOURS *sur les Prix en* 1772. 549

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un manuscrit intitulé: *Eloges lus aux Séances publiques de l'Académie Françoise, par M. d'Alembert*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris le 30 Octobre 1778.

Suard.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Notre amé le Sieur Panckouke, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Eloges lus aux Séances Publiques de l'Académie Françoise, par M. d'Alembert*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter de la date des présentes, &

encore pendant la vie dudit Sieur d'ALEMBERT, si celui-ci survit à l'expiration du présent Privilége, conformément à l'art IV de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges de la Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans-cause, à peine de saisie & confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publi-

que, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le seizieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Regne le cinquieme. *Par le Roi en son Conseil.*

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1576, fol. 51, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Décembre 1778. A. M. LOTTIN l'aîné, *Syndic.*

